

Pierre Janet (1889)

# L'automatisme psychologique.

Essai de psychologie expérimentale  
sur les formes inférieures de l'activité humaine

Première partie : Automatisme total

**Texte de la 4<sup>e</sup> édition, 1898.**

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,  
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [mgpaquet@videotron.ca](mailto:mgpaquet@videotron.ca)

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1889)

L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine.

### Première partie : Automatisme total

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet, *L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine* (1889). Première édition : Félix Alcan, 1889. Réédition du texte de la 4<sup>e</sup> édition. Paris : Société Pierre Janet et le laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1973, 464 pages..

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 21 février 2003 à Chicoutimi, Québec.



# Table des matières

[Préface de la troisième édition](#), novembre 1898.

[Préface de la seconde édition](#), septembre 1893.

[Introduction](#)

## Première partie : [automatisme total](#)

Chapitre I : [Les phénomènes psychologiques isolés](#)

- I. [Description des phénomènes provoqués pendant l'état cataleptique](#)
  - II. [Interprétation mécanique ou physique de ces phénomènes](#)
  - III. [Interprétations psychologiques : la catalepsie assimilée au somnambulisme](#)
  - IV. [Une forme rudimentaire de la conscience : la sensation et l'image isolées](#)
  - V. [La nature de la conscience pendant la catalepsie](#)
  - VI. [La nature de la conscience pendant des états analogues à la catalepsie](#)
  - VII. [Interprétation des phénomènes particuliers de la catalepsie](#)
- [Conclusion](#)

Chapitre II : [L'oubli et les diverses existences psychologiques successives](#)

- I. [Les différents caractères proposés pour reconnaître le somnambulisme](#)
  - II. [Caractères essentiels du somnambulisme : l'oubli au réveil et la mémoire alternante](#)
  - III. [Variétés et complications de la mémoire alternante](#)
  - IV. [Étude sur une condition particulière de la mémoire et de l'oubli des images](#)
  - V. [Une condition de la mémoire et de l'oubli pour les phénomènes complexes](#)
  - VI. [Interprétation de l'oubli au réveil après le somnambulisme](#)
  - VII. [Diverses existences psychologiques successives : modifications spontanées de la personnalité](#)
  - VIII. [Changements de personnalité dans les somnambulismes artificiels](#)
- [Conclusion](#)

Chapitre III : [La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience](#)

- I. [Résumé historique de la théorie des suggestions](#)
  - II. [Description de quelques phénomènes psychologiques produits par suggestion](#)
  - III. [Diverses théories psychologiques sur la suggestion](#)
  - IV. [L'amnésie et la distraction](#)
  - V. [Le rétrécissement du champ de la conscience](#)
  - VI. [Interprétation des phénomènes de suggestion : le règne des perceptions](#)
  - VII. [Le caractère des individus suggestibles](#)
- [Conclusion](#)

## Deuxième partie : automatisme partiel

### Chapitre I : *Les actes subconscients*

- I. Les catalepsies partielles
- II. La distraction et les actes subconscients
- III. Les suggestions posthypnotiques : historique et description
- IV. Exécution des suggestions pendant un nouvel état somnambulique
- V. Exécution subconsciente des suggestions posthypnotiques

### Chapitre II : *Les anesthésies et les existences psychologiques simultanées*

- I. Les anesthésies systématisées. Historique
- II. Persistance de la sensation malgré l'anesthésie systématisée
- III. Électivité ou esthésie systématisée
- IV. Anesthésie complète ou anesthésie naturelle des hystériques
- V. Différentes hypothèses relatives aux phénomènes d'anesthésie
- VI. La désagrégation psychologique
- VII. Les existences psychologiques simultanées
- VIII. Les existences psychologiques simultanées comparées aux existences psychologiques successives
- IX. Importance relative des diverses existences simultanées
- X. L'anesthésie et la paralysie
- XI. Les paralysies et les contractures expliquées par la désagrégation psychologique

### Chapitre III : *Diverses formes de la désagrégation psychologique*

- I. La baguette divinatoire, le pendule explorateur, la lecture des pensées
- II. Résumé historique du spiritisme
- III. Hypothèses relatives au spiritisme
- IV. Le spiritisme et la désagrégation psychologique
- V. Comparaison des médiums et des somnambules
- VI. La dualité cérébrale comme explication du spiritisme
- VII. De la folie impulsive
- VIII. Les idées fixes, les hallucinations
- IX. Les possessions

### Chapitre IV : *La faiblesse et la force morales*

- I. La misère psychologique
- II. Les formes inférieures de l'activité normale
- III. Le Jugement et la volonté

Conclusion

Appendice

*Chez le même éditeur*

Les névroses, 1 vol. In-12, 1909.  
La médecine psychologique, 1 vol. In-12, 1923.  
Traduction anglaise et espagnole.  
Les débuts de l'intelligence, 1 vol. In-8°, 1935.

*à la librairie Félix Alcarí*

L'automatisme psychologique, 1 vol. In-8°, 1889, 10e édition.  
Les névroses et les idées fixes, 2 vol. In-8°, 1898, 3e édition.  
Les obsessions et la psychasthénie, 2 vol. In-8°, 1903, 3e édition  
L'état mental des hystériques, 1 vol. In-8°, 1911, 3e édition.  
Les médications psychologiques, 3 vol. In-8°, 1919, 2e édition. Traduction anglaise.  
De l'angoisse à l'extase, les croyances, les sentiments, 2 vol. In 8°, 1926.

*à la librairie Maloine*

Les stades de l'évolution psychologique, 1 vol. In-8°, 1926.  
La pensée intérieure et ses troubles, 1 vol. In-8°, 1927.  
L'évolution de la mémoire et de la notion de Temps, 1 vol. In-8°, 1928.  
La force et la faiblesse psychologiques, 1 vol. In-8°, 1930.  
L'amour et la haine, 1 vol. In-8°, 1932.

*Docteur PIERRE JANET*

*Membre de l'institut*

*Professeur honoraire au Collège de France*

Pierre Janet

L'automatisme psychologique

Essai de psychologie expérimentale  
sur les formes inférieures de l'activité humaine

1<sup>re</sup> édition 1889

Paris : Félix Alcan, éditeur  
Ancienne librairie Germer Baillière et Cie

Réédité en 1973, selon le texte de la 4<sup>e</sup> édition  
par les soins de la société Pierre Janet  
et du laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne  
avec le concours du centre national de la recherche scientifique

[Retour à la table des matières](#)

À Monsieur le Dr Gibert

À Monsieur le Dr Powilewicz

*Hommage de reconnaissance et d'affection.*

[Retour à la table des matières](#)

L'automatisme psychologique

# Préface

---

## De la troisième édition

[Retour à la table des matières](#)

Cette nouvelle édition reproduit sans modifications l'ouvrage tel qu'il a été publié en 1889. Sans doute des études nouvelles ont complété et sur quelques points modifié les opinions que j'exprimais il y a dix ans. Mais ces nouvelles recherches sont résumées dans d'autres ouvrages auxquels je demande la permission de renvoyer le lecteur. Les travaux qui ont été faits au laboratoire de psychologie de la Salpêtrière viennent d'être publiés en deux volumes sous ce titre *Névroses et idées fixes*. Ils exposent bien des observations et des expériences sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire, sur les idées obsédantes et leur traitement. On peut considérer ces recherches comme des vérifications et des compléments des doctrines qui ont été exposées dans *L'Automatisme psychologique*.

Paris, 15 novembre 1898.

Pierre JANET.



L'automatisme psychologique

# Préface

---

## de la deuxième édition

Paris, septembre 1893.

[Retour à la table des matières](#)

Cet ouvrage, qui était présenté à la Sorbonne comme thèse de doctorat en philosophie, a été publié pour la première fois en juillet 1889. Nous croyons devoir le laisser tel qu'il était et l'imprimer de nouveau sans changements sérieux. Il faudrait le modifier et surtout l'augmenter beaucoup pour le mettre au courant des recherches et des discussions nouvelles. Ces dernières sont d'ailleurs pour la plupart étudiées dans les autres ouvrages que nous avons publiés depuis cette époque et qui viennent naturellement compléter notre premier travail. D'autre part, quelques-unes des études contenues dans « l'Automatisme psychologique » perdraient un peu de leur intérêt si on oubliait la date à laquelle elles ont été publiées. Exposées par nous pour la première fois en 1886 et 1887, et ayant eu l'honneur d'être reproduites depuis par un grand nombre d'auteurs, elles paraîtraient aujourd'hui un peu banales. Nous désirons donc que notre ouvrage conserve sa date, et c'est pourquoi nous ne nous sommes permis dans cette seconde édition que des modifications insignifiantes.

Dans cette préface, nous nous bornerons à indiquer sommairement quels sont les points de notre livre qui nous semblent aujourd'hui réclamer des modifications et des compléments. D'une manière générale, on peut remarquer que la plupart des des-

criptions contenues dans cet ouvrage sont très simples, tandis que les phénomènes que l'on observe d'ordinaire paraissent très complexes. Cela est juste, et ce défaut qui nous paraît nécessaire a été en grande partie voulu et cherché. Sans doute, il est toujours un peu hypothétique de choisir au milieu de détails innombrables ceux que l'on croit intéressants et de négliger les autres, mais sans cette hypothèse aucune exposition n'est intelligible. Nous n'avons pas décrit tous ces détails parce que les uns nous paraissaient inutiles et les autres encore incompréhensibles. Par exemple, en étudiant les troubles du mouvement du membre anesthésique chez une malade, Léonie, nous avons décrit les faits que nous pensions pouvoir classer et interpréter. Nous avons passé sous silence d'autres phénomènes bizarres comme ceux de la syncinésie ou nous n'y avons fait qu'une brève allusion, c'est que nous n'avons pas observé un assez grand nombre de ces faits pour pouvoir les interpréter. Depuis, nous avons eu l'occasion d'étudier plus complètement ce phénomène dans d'autres ouvrages. La simplicité de nos descriptions résulte aussi du choix des sujets. Au milieu d'un grand nombre d'observations, nous avons choisi pour les exposer celles qui étaient simples et en quelque sorte typiques. Il est facile aujourd'hui, et nous l'avons fait nous-même, de parler des complications et des irrégularités, mais nous n'aurions pas pu nous faire comprendre, si nous n'avions d'abord exposé les cas les plus intelligibles.

Pour expliquer les diverses modifications de la conscience pendant les états somnambuliques, nous avons souvent rappelé les théories psychologiques de Maine de Biran qui, disions-nous, s'intéressait à l'étude de ces phénomènes. Voici un texte intéressant qui prouve notre assertion et que nous avons négligé de citer. Dans un mémoire curieux et peu connu « sur la faculté de prévision », Deleuze donne la liste des témoins qui signèrent le compte rendu d'une séance somnambulique, et parmi ces noms se trouve celui de Maine de Biran<sup>1</sup>. Nous regrettons aussi de ne pas avoir cité plus souvent l'ouvrage du Dr Gerdy, qui exprime à plusieurs reprises des idées tout à fait analogues à celles de Maine de Biran. Pour étudier ces faits, dit-il, « il faut s'habituer à comprendre qu'il peut y avoir sensation sans perception de la sensation »<sup>2</sup>. En effet, pour interpréter les attitudes cataleptiques, nous avons été amené, comme ces auteurs, à admettre l'existence de phénomènes élémentaires aussi simples que possible. Ces phénomènes devaient encore avoir le caractère de faits psychologiques, mais ils étaient dépourvus de cette conscience réfléchie qui consiste surtout dans l'assimilation des phénomènes à la personnalité.

Sans doute de tels phénomènes ne sont pas absolument simples, et l'on peut décomposer la conscience à l'infini, sans doute on peut, d'une façon plus ou moins théorique, retrouver dans ces faits les éléments essentiels que l'on attribue à la conscience « le vouloir-vivre, l'appétition, etc. »<sup>3</sup>, mais, d'une part, nous n'avons pas à sortir de l'observation pure pour chercher à déterminer la nature essentielle des faits de conscience ; d'autre part, il nous suffisait de montrer le caractère relativement simple de tels phénomènes et la différence qui les séparait des faits de conscience habituellement connus. D'ailleurs, nous sommes tout disposé à admettre, avec M. William James<sup>4</sup>, que de tels faits doivent être très rudimentaires pour rester ainsi impersonnels ; dès qu'ils se compliquent un peu, ils « tendent à revêtir la forme de la personnalité », ce qui arrive dans les somnambulismes ou dans les écritures subconscientes, qu'elles soient suggérées ou naturelles. Comme nous le faisons remarquer,

<sup>1</sup> Deleuze. Mémoire sur la faculté de prévision, avec notes de Malle, p. 145.

<sup>2</sup> Gerdy. Les sensations et l'intelligence, 1846, 23 à 29.

<sup>3</sup> Fouillée. *Psychologie des idées-forces*, 1893, II, 372.

<sup>4</sup> William James. *Principles of psychology*, 1890, I, 229.

les paroles entendues pendant la catalepsie comme de simples sons et qui ne sont pas comprises, peuvent se réveiller sous forme de souvenirs dans un état ultérieur plus intelligent. Elles seront alors comprises par une personne et auront leur puissance suggestive. La tendance à la synthèse et à la personnalité reste le caractère général des phénomènes psychologiques.

Dans tout le cours de cet ouvrage, nous avons insisté sur le rapport étroit qui semble exister entre les phénomènes psychologiques et les phénomènes physiologiques, en particulier entre les pensées et les mouvements. Nous avons essayé de montrer que les sensations et les images étaient accompagnées par des mouvements des membres et que, d'autre part, les disparitions de la sensation ou de l'image provoquaient une suppression parallèle dans les mouvements, si bien que certaines paralysies pouvaient être considérées comme des amnésies (cf. *infra*) : « Il n'y a pas, disions-nous, deux facultés, l'une celle de la pensée, l'autre celle de l'activité, il n'y a à chaque moment qu'un seul et même phénomène se manifestant toujours de deux manières différentes. » Cette dépendance des deux phénomènes est certainement vraie dans sa généralité ; nous l'avons depuis vérifié bien souvent. Ainsi, nous exprimons le regret de ne pas avoir à notre disposition la description d'un malade prenant pendant ses attaques la posture des tableaux qu'il pouvait voir. Nous avons eu depuis l'occasion d'observer le fait d'une manière extrêmement nette <sup>1</sup>. Mais nous avons aussi remarqué que cette dépendance générale était modifiée par mille influences particulières. On trouvera quelques-unes de ces études dans notre travail sur les troubles des mouvements chez les hystériques et dans les travaux récents de beaucoup d'auteurs sur le sens musculaire et ses relations avec les mouvements.

Une étude sur l'automatisme psychologique nous amenait à étudier surtout les phénomènes de l'habitude et de l'association des idées dans lesquels les images se succèdent régulièrement les unes aux autres, en un mot, cette activité qui tend à conserver et à répéter. Mais nous avons toujours cherché à démontrer que, pour nous, cette catégorie de phénomènes et cette forme d'activité n'existaient pas seules dans l'esprit humain. « Sont suggérées les unes par les autres, disions-nous, les pensées qui auparavant ont fait partie d'un même tout, d'un même acte de connaissance ». « L'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles, il n'est que la manifestation des synthèses qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant ». En un mot, cet automatisme n'est que la conséquence d'une autre activité toute différente qui autrefois l'a rendu possible et qui d'ailleurs l'accompagne aujourd'hui presque toujours. Non seulement ces deux activités, l'une qui conserve les organisations du passé, l'autre qui synthétise, qui organise les phénomènes du présent, dépendent l'une de l'autre, mais elles se limitent et se règlent réciproquement et ce n'est que la diminution de l'activité de synthèse actuelle, affaiblissement manifesté par toutes sortes de symptômes, qui permet le développement exagéré de l'automatisme ancien. La conception de ces deux activités, conception hypothétique sans doute, mais qui permet de résumer et de classer un grand nombre de faits, a déjà été souvent exprimée par des philosophes que nous avons souvent cités, Leibniz, Maine de Biran, Hamilton, Taine, Ferri, Fouillée, Paulhan, etc. ; elle a été aussi exposée d'une façon plus ou moins nette par les aliénistes. Ceux-ci avaient été conduits à cette théorie psychologique par l'étude de certains malades qui semblent agités, actifs à un certain point de vue, et qui cependant, par un contraste frappant, sont inertes et immobiles à un autre. Nous avons souvent cité dans cet ouvrage Moreau (de Tours) : il nous

<sup>1</sup> *Conférence sur la suggestion chez les hystériques. Archives de Neurologie*, 1892, II, 448.

semble encore l'un de ceux qui ont le mieux interprété médicalement cette pensée des philosophes. Nous regrettons de ne pas avoir signalé aussi d'autres aliénistes qui ont exprimé des idées analogues. « Les rêves, disait Macario, ont une grande analogie avec les distractions, qui sont pour ainsi dire les rêves de l'état de veille. Les uns et les autres découlent d'une série d'idées qui naissent, surgissent d'une manière mécanique, sans que l'âme y prête une attention délibérée, de là la confusion et le désordre que l'on trouve dans ces deux états passifs de l'esprit. »<sup>1</sup> Delasiauve interprète de la même manière les impulsions automatiques qui apparaissent au cours des maladies caractérisées par la stupeur et par l'inertie intellectuelle.

C'est cette opposition entre l'activité créatrice de l'esprit et l'activité reproductrice qui mérite vraiment le nom d'automatisme et que nous avons essayé de préciser dans nos différents travaux sur l'aboulie, sur la suggestion et sur les idées fixes.

Notre étude sur les modifications de la mémoire nous paraît aujourd'hui très incomplète. Elle ne décrit que les altérations de la mémoire en rapport avec les états somnambuliques et seulement les plus simples de ces altérations. Bien que les états somnambuliques décrits dans cet ouvrage semblent déjà assez variés, il est facile de constater qu'il en existe encore d'autres. Ainsi, il faudrait insister plus que nous ne l'avons fait sur les somnambulismes simplement réciproques ; le sujet en état somnambulique ne se souvient que des somnambulismes précédents, il relie entre elles toutes ces périodes anormales pour en former une existence continue, mais il n'a aucune mémoire de l'état de veille. Il faudrait aussi étudier davantage ces cas auxquels nous avons simplement fait allusion dans lesquels le sujet semble n'avoir aucune mémoire pendant l'état somnambulique et oublier un événement aussitôt qu'il s'est produit. Enfin, nous venons de constater un cas en quelque sorte intermédiaire aux deux précédents. Une femme a des attaques de somnambulisme spontané qui durent plusieurs jours ; dans ces attaques, elle semble avoir perdu tout souvenir non seulement de la veille, mais même des somnambulismes précédents. Cependant, elle a une certaine mémoire, très limitée, il est vrai, celle des événements de l'attaque présente. Au troisième jour de l'attaque, elle se souvient de ce qui s'est passé le premier ; elle semble, par une sorte de rééducation qui a été souvent signalée, se former une personnalité nouvelle. Mais le réveil survient ; ces quelques nouveaux souvenirs disparaissent complètement et ne semblent pas ressusciter dans l'attaque suivante. La formation de cette nouvelle personnalité n'avance guère et reste toujours à ses premiers débuts. Ces formes d'amnésie, qui sont au premier abord très compliquées, nous paraissent se rattacher à un phénomène que nous avons décrit récemment sous le nom d'amnésie continue<sup>2</sup>. Cette amnésie continue, qui consiste dans une incapacité du sujet de prendre conscience, de percevoir les souvenirs des événements récents, vient dans tous ces cas se mêler à l'amnésie périodique du somnambulisme. Ces nouvelles descriptions viennent compléter celles que nous avons données dans cet ouvrage.

Pour interpréter ces amnésies, nous n'avons aussi examiné que les cas les plus simples et les plus nets ; nous avons étudié les modifications de la mémoire dans leur rapport avec les modifications de la sensibilité, l'amnésie dans son rapport avec l'anesthésie. Nous pensons encore que ces explications s'appliquent à tout un groupe de malades, qu'elles rendent compte des amnésies les plus profondes et des somnambulismes les mieux caractérisés ; mais nous sommes disposés à insister aujourd'hui

<sup>1</sup> Macario. *Du sommeil et des rêves*, 1857, 292.

<sup>2</sup> *L'amnésie continue*. Revue générale des sciences, 1893, 167.

sur des amnésies déjà signalées rapidement dans lesquelles la modification psychologique est moins profonde<sup>1</sup>. Certains rêves, certaines idées fixes plus ou moins subconscientes deviennent un centre autour duquel se groupent un grand nombre de faits psychologiques et même toute une existence psychologique qui devient subconsciente comme les idées fixes elles-mêmes. En un mot, les somnambulismes sont très variés, et l'amnésie qui les caractérise ne nous paraît pas être toujours aussi profonde ni pouvoir s'expliquer par les mêmes raisons.

Dans notre étude sur la suggestion, nous avons cherché à décrire le phénomène et ses innombrables variétés, puis nous avons essayé de montrer comment les phénomènes psychologiques se combinaient et se modifiaient pour les produire. Nous voudrions aujourd'hui insister sur un caractère essentiel qui nous semble indiqué d'une manière insuffisante. À notre avis, le mot suggestion ne doit pas être appliqué à des phénomènes psychologiques quelconques, à des pensées, à des associations d'idées qui existent chez tous les hommes d'une manière normale. Il doit, pour éviter les confusions de langage, être réservé pour désigner un fait très réel et très important, mais anormal, qui ne se produit nettement que dans des états maladifs. Dans un travail plus récent nous nous sommes efforcé de mettre en relief le caractère pathologique de la suggestion véritable.

La suggestion proprement dite semble dépendre d'une altération de l'esprit que l'on peut constater cliniquement. Moreau (de Tours) avait déjà exprimé la nécessité de cet état primordial de faiblesse psychique au moins momentanée pour expliquer l'invasion de la folie. Nous avons essayé dans divers travaux d'analyser cette faiblesse mentale, de montrer en quoi consiste cette réduction des phénomènes de volonté et d'attention au moment où la suggestion se développe ; nous avons en particulier comparé cette faiblesse à un état de distraction exagéré. Sans doute, comme plusieurs auteurs le font observer, ce n'est pas là une distraction ordinaire ; celle-ci ne se produit qu'au moment où l'esprit est fortement attentif à quelque objet. Mais nous avons justement essayé de montrer que cet état a tous les caractères de la distraction sauf un, c'est qu'il n'est pas produit, entretenu par une attention fortement dirigée dans un autre sens ; c'est une distraction perpétuelle sans motif, sans excuse, et c'est justement à cause de cela qu'elle est pathologique.

Dans un état de ce genre, l'esprit ne peut synthétiser qu'un petit nombre de phénomènes à la fois ; il est forcé de laisser de côté des sensations, des souvenirs, des images motrices qu'il est incapable de percevoir. Nous avons tenté d'exprimer l'ensemble de ces phénomènes par un terme qui a eu quelque succès, le rétrécissement du champ de la conscience. Nous sommes heureux de voir que ce caractère, à notre avis important, a été constaté depuis par bien des auteurs chez les individus malades et suggestibles. Parmi les études assez nombreuses sur ce rétrécissement de la conscience, nous signalerons le travail de M. Pick<sup>2</sup>. Cet auteur étudie surtout l'influence de ce rétrécissement sur les mouvements des hystériques et il vérifie ce que nous avons avancé : ces malades ne peuvent faire volontairement que très peu de mouvements simultanés, comme ils ne peuvent percevoir consciemment qu'un très petit nombre de sensations simultanées. M. Pick résume les faits qu'il a observés en disant qu'il s'agit là d'un rétrécissement de l'impulsion motrice. Nous ne pensons pas que cette expression diffère sensiblement de la nôtre : les mouvements volontaires dépen-

<sup>1</sup> *Stigmates mentaux de l'hystérie*, 120. *Accidents mentaux*, 213.

<sup>2</sup> A. Pick. *Ueber die sogenannte «conscience musculaire»* (Duchenne) *Zeitschrift für Psych. und Physiol. des Sinnesorgane*, t. IV, 1892.

dent des images qui sont momentanément réunies dans la pensée, et cette diminution des mouvements simultanés n'est en somme qu'une réduction du nombre des images motrices qu'une personne peut à chaque mouvement synthétiser. Nous sommes donc heureux de cette vérification intéressante que M. Pick a ajoutée à nos recherches.

Il n'y a pas lieu d'insister sur telle ou telle forme particulière de suggestion que l'on pourrait facilement ajouter à notre liste sommaire. Mais nous sommes obligé de dire que sur un point relatif à ces suggestions nous avons été amenés à modifier sensiblement nos opinions. Nous avons dit que la possibilité de provoquer des crimes véritables par suggestion ne nous paraissait pas démontrée. En effet, les discussions théoriques ne prouvent rien et les expériences de laboratoire ne peuvent pas dans ce cas être convaincantes ; l'observation clinique est ici la seule méthode qui puisse nous permettre de trancher la question. Or, par un malheureux hasard, nous avons été amené à constater cette année deux actes criminels accomplis par deux personnes différentes, un adultère et un avortement qui dans les deux cas ont été effectivement déterminés par des suggestions pendant le somnambulisme. Sans doute ces deux cas, si cela était possible, devraient être discutés en détail. Nous ne prétendons aucunement que les mêmes actes chez les mêmes sujets n'auraient pas pu être déterminés autrement. Au contraire, il s'agit de malades, gravement hystériques, de volonté très faible que l'on aurait pu, sans aucun doute, amener aux mêmes actes par simple persuasion pendant la veille. Il n'y a pas eu de transformation miraculeuse effectuée par suggestion ; il s'agit simplement d'un crime connu, l'abus des mineurs, des aliénés. Mais, quoi qu'il en soit, dans ces deux cas, les actes ont été en réalité suggérés pendant le somnambulisme, et l'on a pu, par ce moyen, triompher plus facilement de la résistance des malades. Les auteurs, qui ont soulevé cette question du crime par suggestion, ont peut-être exagéré le danger ; mais ils me paraissent avoir raison, si l'on considère les individus mentalement débiles qui peuvent être amenés à des actes criminels par la suggestion.

Le rétrécissement du champ de la conscience amène à sa suite une grave conséquence, c'est que tous les phénomènes psychologiques ne sont plus synthétisés dans une même perception personnelle et qu'un certain nombre d'entre eux restent isolés et non perçus. Cette remarque importante nous a conduit à l'étude des phénomènes subconscients et de la division de la personnalité.

Des faits de ce genre étaient déjà signalés fréquemment par les philosophes et par les médecins ; on en trouve même la trace dans des œuvres purement littéraires. Dans un roman du célèbre écrivain russe Dostoïewski, *Crime et Châtiment*, se trouve un passage curieux à ce point de vue, que M. J. Soury a eu l'obligeance de nous indiquer à propos de nos premières études sur les actes subconscients. « J'allais chez vous, commença Raskolnikoff ; mais comment se fait-il qu'en quittant le marché au foin, j'aie pris la perspective?... Je ne passe jamais par ici, je prends toujours à droite au sortir du marché au foin ; ce n'est pas non plus le chemin pour aller chez vous. A peine ai-je tourné de ce côté que je vous aperçois, chose étrange ! - ... Mais vous avez apparemment dormi tous ces jours-ci, répond Sviérigailof ; je vous ai moi-même donné l'adresse de ce trackis et il n'est pas étonnant que vous y soyez venu tout droit. Je vous ai indiqué le chemin à suivre et les heures où l'on peut me trouver ici, vous en souvenez-vous ? - Je l'ai oublié, dit Raskolnikoff avec surprise. - Je le crois ; à deux reprises, je vous ai donné ces indications ; l'adresse s'est gravée machinalement dans votre mémoire et elle vous a guidé à votre insu. Du reste, pendant que je vous parlais,

je voyais bien que vous aviez l'esprit absent <sup>1</sup>. » Nous avons essayé d'ailleurs, dans cet ouvrage, de donner un historique assez complet des diverses études sur le magnétisme, le spiritisme, l'hypnotisme, qui ont préparé la connaissance de ces phénomènes subconscients.

Nos deux chapitres sur ces questions, nous demandons la permission de le rappeler, étaient la reproduction d'études plus anciennes publiées de 1886 à 1888 dans la *Revue philosophique*. Nous avons cherché à déterminer autant que possible, par des observations et des expériences, la nature de ces faits en apparence mystérieux. En suivant toujours la même méthode, nous avons cru devoir insister tout d'abord sur les cas les plus simples et les plus nets. Nous avons décrit des actes et des sensations qui semblaient entièrement ignorés par le sujet, tout à fait en dehors de sa perception personnelle. Ces phénomènes totalement subconscients formaient par leur développement et leurs combinaisons une seconde existence psychologique, quelquefois une seconde personnalité qui se manifestait en même temps que la personnalité normale. Mais nous ne nous en sommes pas tenu à l'étude de ces formes typiques du phénomène, dans le chapitre suivant sur « les diverses formes de la désagrégation psychologique », nous avons essayé de décrire et de classer les nombreuses variétés et combinaisons de ces phénomènes les uns avec les autres. Nous avons dit et répété bien des fois que ce second groupe de phénomènes était extrêmement suggestible ; que le nom et même la forme personnelle étaient déterminées par des exercices et des suggestions ; que cette personnalité, ainsi formée, s'éduquait, prenait des habitudes ; que dans les expériences elle collaborait sans cesse avec la personnalité normale (cf. *infra*). Bien souvent, des phénomènes déterminés dans l'une des couches de la conscience avaient une action, un contrecoup remarquable sur l'autre système de phénomènes. Les caprices, les préférences de la personnalité subconsciente comme de la personnalité consciente interviennent à chaque instant pour compliquer les expériences.

Nous sommes heureux de voir que la plupart de ces faits ont été constatés de nouveau par beaucoup d'auteurs qui ont bien voulu répéter nos expériences en se plaçant dans les mêmes conditions. Nous ne pouvons signaler tous ces travaux très nombreux dans ces dernières années ; nous rappellerons seulement un travail curieux de M. William James sur l'écriture automatique. La plupart des détails qui nous avaient paru importants dans nos observations, l'anesthésie qui accompagne un acte automatique, l'ignorance que le sujet normal a de pareilles actions, les mouvements qui persistent subconsciemment dans des membres paralysés en apparence, le développement des phénomènes subconscients qui tendent à former une personnalité, tous ces faits se retrouvent dans les observations de M. James <sup>2</sup>.

L'interprétation de tous ces faits, leur classement dans des hypothèses assez claires et compréhensives sont loin d'être terminés. Les suppositions que nous avons présentées ne sont que des résumés, des expressions abrégées des faits qu'il était d'abord important de vérifier. Dans nos travaux plus récents sur l'anesthésie des hystériques, nous avons reproduit ces théories et ces schémas peut-être avec un peu plus de précision.

---

<sup>1</sup> Dostoïewski, *Crime et Châtiment*, II, 219.

<sup>2</sup> William James. *Notes on automatie Uwriting. Proceed. of the Ameri. can soc. of Psychol. research*, 1889, 542, et *Principles of psychology*, 1890, I, 208.

L'unité au moins relative de l'esprit nous semble au contraire réalisée plus ou moins complètement dans les phénomènes de la volonté et de l'attention. Nous n'avons pas à étudier ici la nature de ces phénomènes qui sont les opposés des faits d'automatisme. Nous avons seulement cherché à marquer leurs principaux caractères pour faire en quelque sorte contraste. Il ne s'agit pas d'une étude métaphysique sur la volonté, sur sa nature et ses relations avec l'essence de la personne humaine ; il s'agit d'un problème psychologique bien plus précis. A quel caractère psychologique se reconnaît en fait un acte volontaire? Nous avons répondu que l'action volontaire est un acte déterminé par un jugement: « Le sujet, disions-nous, prononce telle parole simplement parce qu'elle traverse son esprit sans songer à autre chose ; nous nous parlons ainsi parce que nous jugeons que cela est vrai. » Cette remarque nous paraît encore juste, mais nous croyons qu'elle peut être précisée et qu'il faut y ajouter d'autres caractères sommairement indiqués. Aussi, avons-nous fait un nouvel effort pour préciser la définition psychologique de la volonté. Dans nos différents travaux sur l'aboulie, nous avons montré comment la nouveauté des actes et le caractère conscient, personnel de l'action, devaient être considérés comme des éléments essentiels de la volonté. Ces nouvelles études nous semblent avoir un peu complété les précédentes.

Notre travail sur l'automatisme n'était pas seulement une étude de psychologie, il était encore une étude médicale, car l'automatisme ne se manifeste d'une manière aussi nette et aussi exagérée que dans des états pathologiques. Nos descriptions se rapportent à plusieurs maladies mentales, des délires toxiques, des états neurasthéniques, des obsessions, des impulsions ; mais une maladie mentale particulière a été surtout l'objet de nos études, c'est l'hystérie. C'est chez des hystériques que nous avons étudié ces états cataleptiques et somnambuliques, ces modifications complètes et brusques de la mémoire et de la sensibilité, ces actes subconscients, etc.

Nous avons essayé de montrer que le somnambulisme n'était pas un accident isolé, mais qu'il avait ses racines dans un état pathologique de la veille elle-même ; que cet état avait les rapports les plus étroits avec les attaques convulsives et délirantes ; qu'il disparaissait quand les malades revenaient momentanément à la santé. Nous en avons conclu que certaines maladies dites nerveuses « méritaient tout aussi bien d'être appelées maladies psychologiques », et que les phénomènes de division successive ou simultanée de la personnalité constituaient précisément un symptôme essentiel de ces maladies mentales. Ces opinions ont été l'objet de beaucoup de controverses, car plusieurs auteurs sont encore disposés à croire que la suggestion, le somnambulisme, les actes subconscients, l'écriture automatique sont des phénomènes de la vie normale, compatibles avec la santé physique et morale la plus parfaite. Cette discussion est difficile à terminer, car elle porte sur des questions toujours insolubles, des questions de limites. Les phénomènes automatiques, les faits de division de la personnalité se rattachent, comme tous les symptômes pathologiques, par des transitions innombrables aux phénomènes de la psychologie normale, et l'on peut discuter indéfiniment sur la limite entre la maladie et la santé. Afin de pouvoir s'entendre, il ne faut considérer que les cas les plus nets et se faire une opinion d'après eux. Si l'on procède ainsi, nous pensons encore que l'on constatera dans tous les cas complets de somnambulisme et d'écriture automatique une hystérie cliniquement indiscutable. D'autre part, il sera facile de voir que tous les phénomènes hystériques sont caractérisés précisément par ce dédoublement de la personnalité qui existe au suprême degré dans le somnambulisme. « Le somnambulisme, disions-nous, n'est pas seulement hystérique, parce qu'il coïncide avec des symptômes d'hystérie ; en lui-même, il présente de la façon la plus complète le caractère de tous les phénomènes de cette



maladie. » Dans notre travail sur les définitions de l'hystérie auquel nous renvoyons, nous avons résumé les diverses opinions des auteurs qui ont discuté cette opinion et nous avons essayé de la fortifier encore <sup>1</sup>.

Quant aux détails médicaux relatifs à l'hystérie, nous relèverons seulement quelques points qui nous paraissent aujourd'hui devoir être modifiés. Nous avons signalé un malade R... comme épileptique, en exprimant, il est vrai, quelque doute ; nous n'aurions plus maintenant cette hésitation. En relisant l'observation, nous sommes convaincus qu'il s'agit d'un homme hystérique et non d'un épileptique. A propos du rétrécissement du champ visuel, nous avons écrit d'après les auteurs que « l'anesthésie s'étend irrégulièrement sur la rétine, tantôt rétrécissant concentriquement le champ visuel, tantôt le coupant par moitié, tantôt formant des scotomes irréguliers, c'est-à-dire des taches d'insensibilité au milieu d'une rétine restée normale ». Sur plus de cent cinquante malades que nous avons examinés souvent à ce point de vue, nous n'avons constaté que le rétrécissement plus ou moins concentrique du champ visuel et jamais les autres modifications. Nous ne nions pas a priori que l'hémioptie ne puisse se rencontrer dans l'hystérie (non compliquée bien entendu de lésions encéphaliques) ; mais jusqu'à ce que l'on ait étudié sur ce point des observations précises, nous considérons ce symptôme comme fort douteux. Nous ajouterons aussi qu'il faudrait insister plus que nous ne l'avons fait dans cet ouvrage sur les sensations visuelles subconscientes et surtout sur les sensations provoquées à la périphérie du champ visuel. D'autres modifications des sensations, l'amaurose unilatérale, la diplopie monoculaire, l'allochirie ont été également étudiées avec plus de soin dans notre livre sur l'état mental des hystériques.

Un passage de notre étude sur le caractère des hystériques manquait sans doute de précision, car il n'a pas été bien compris. Nous avons écrit que le mensonge n'est pas, comme on l'a cru longtemps, un stigmate naturel et permanent de l'hystérie. D'une part, bien des individus sont extrêmement malhonnêtes et mentent sans être hystériques et, d'autre part, un grand nombre d'hystériques peuvent présenter au suprême degré tous les symptômes de la maladie et rester cependant très honnêtes. Mais il ne faut pas en conclure que nous nions l'existence du mensonge chez les hystériques ; nous croyons qu'il est, au contraire, très fréquent, mais à titre d'accident, de délire tout particulier. Nous avons indiqué ailleurs plusieurs origines de ce mensonge, la plus fréquente est l'idée fixe qui absorbe complètement l'esprit du malade et le rend incapable de comprendre aucune autre pensée. L'hystérique sacrifie tout à son idée du moment présent, parce que en réalité elle oublie tout et elle devient ainsi capable et de mensonges et d'actions criminelles. Si on se décide à considérer franchement ces malades comme des aliénés, on sera moins étonné de ces désordres de conduite qui ne sont pas essentiels à la maladie mais qui constituent des accidents très fréquents.

Nous n'avons fait dans cet ouvrage que des allusions rapides aux autres maladies mentales. Notre étude sur le spiritisme a été complétée par un article récent « sur le spiritisme contemporain ». Nous avons brièvement montré comment les phénomènes d'obsession et d'impulsion se rattachaient à la désagrégation mentale ; c'est un travail que nous espérons reprendre plus tard.

Ces descriptions de diverses maladies mentales sont restées purement symptomatiques et cliniques. Nous avons fait remarquer que la désagrégation de l'esprit peut avoir les mêmes caractères cliniques, tout en dépendant de causes différentes :

---

<sup>1</sup> *Quelques définitions récentes de l'hystérie.* Archives de Neurologie, juin et juillet 1893.

l'hérédité, des intoxications, des auto-infections, etc., pourront produire ce syndrome. Il nous semble qu'il n'était pas inutile de l'analyser et de le comprendre avant de chercher à remonter à ses causes. Notre ouvrage ne cherchait à pénétrer ni dans la nature de l'esprit, ni dans la cause première des maladies. Nous espérons que les quelques observations qu'il renferme n'auront pas été inutiles pour le développement de la psychologie pathologique.

Paris, septembre 1893.

# L'automatisme psychologique

[Retour à la table des matières](#)

L'automatisme psychologique.  
Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine

## Introduction

---

[Retour à la table des matières](#)

Ce sont presque toujours les formes les plus élevées de l'activité humaine, la volonté, la résolution, le libre arbitre, qui ont été étudiées par les philosophes. On s'intéressait naturellement aux manifestations de l'activité qu'il était le plus utile de connaître pour comprendre la conduite des hommes, leur responsabilité et la valeur morale de leurs actions. Mais, quoique cette façon d'aborder la question soit peut-être la plus naturelle, elle est cependant la plus difficile et la plus dangereuse : les phénomènes les plus élevés et les plus importants sont loin d'être les plus simples ; ils présentent au contraire bien des modifications, des développements accessoires qui empêchent de bien comprendre leur véritable nature. Les faits les plus élémentaires, aussi bien en psychologie que dans les autres sciences, sont recherchés aujourd'hui de préférence, car on sait que leur connaissance plus facile à acquérir éclaircira beaucoup celles des formes plus complexes. C'est *l'activité humaine dans ses formes les plus simples, les plus rudimentaires, qui fera l'objet de cette étude.*

Cette activité élémentaire, soit qu'elle ait été constatée chez les animaux, soit qu'elle ait été étudiée chez l'homme même par les médecins aliénistes, a été désignée par un nom qu'il faut lui conserver, celui d'activité *automatique*. Ce nom, en effet.

même d'après son sens étymologique (mot grec , même( mot grec) effort, de(en grec) chercher, s'efforcer, Littré) paraît s'appliquer assez bien aux caractères que présentent ces actions. On désigne, en effet, sous le nom d'automatique un mouvement qui présente deux caractères. Il doit d'abord avoir quelque chose de spontané, au moins en apparence, prendre sa source dans l'objet même qui se meut et ne pas provenir d'une impulsion extérieure ; une poupée mécanique qui marche seule sera dite un automate, une pompe que l'on fait mouvoir à l'extérieur ne pourra pas en être un. Ensuite, il faut que ce mouvement reste cependant très régulier, et soit soumis à un déterminisme rigoureux, sans variations et sans caprices. Or, les premiers efforts de l'activité humaine ont précisément ces deux caractères : ils sont provoqués et non pas créés par les impulsions extérieures ; ils sortent du sujet lui-même, et cependant ils sont si réguliers qu'il ne peut être question à leur propos du libre arbitre réclamé par les facultés supérieures. Mais on ajoute ordinairement au mot *automatique* un autre sens que nous n'acceptons pas aussi volontiers. Une activité automatique est, pour quelques auteurs, non seulement une activité régulière et rigoureusement déterminée, mais encore une activité purement mécanique et absolument sans conscience. Cette interprétation a été l'origine de confusions nombreuses, et beaucoup de philosophes se refusent à reconnaître dans l'esprit humain un automatisme, qui est cependant réel et sans lequel beaucoup de phénomènes sont inexplicables, parce qu'ils se figurent qu'admettre l'automatisme, c'est supprimer la conscience et réduire l'homme à un pur mécanisme d'éléments étendus et insensibles. Nous croyons que l'on peut admettre simultanément et l'automatisme et la conscience, et par là donner satisfaction à ceux qui constatent dans l'homme une forme d'activité élémentaire tout à fait déterminée, comme celle d'un automate, et à ceux qui veulent conserver à l'homme, jusque dans ses actions les plus simples, la conscience et la sensibilité. En d'autres termes, il ne nous semble pas que, dans un être vivant, l'activité qui se manifeste au dehors par le mouvement puisse être séparée d'une certaine forme d'intelligence et de conscience qui l'accompagne au dedans, et *notre but est de démontrer non seulement qu'il y a une activité humaine méritant le nom d'automatique, mais encore qu'il est légitime de l'appeler un automatisme psychologique.*

Les philosophes qui ont considéré l'activité comme un phénomène psychologique, mais qui ne l'ont examinée que dans ses manifestations les plus parfaites, l'ont séparée très nettement des autres phénomènes de l'esprit et l'ont considérée comme une faculté particulière distincte de l'intelligence et de la sensibilité. Sans doute, les phénomènes compliqués qui ont acquis, par suite de leur développement, une foule de caractères précis se séparent nettement les uns des autres, et il est certain qu'il ne serait pas légitime de confondre un raisonnement abstrait et une résolution pratique. Mais ces facultés, si différentes lorsqu'elles sont achevées, ne se rapprochent-elles pas l'une de l'autre dans leur origine et ne partent-elles pas d'une forme inférieure de la vie et de la conscience où l'activité, la sensibilité et l'intelligence se confondent absolument ? C'est ce que nous croyons pouvoir établir et *l'étude des formes élémentaires de l'activité sera pour nous en même temps l'étude des formes élémentaires de la sensibilité et de la conscience.*

Un autre caractère toujours attribué à l'activité supérieure, c'est le caractère de l'unité : la puissance volontaire semble une et indivisible, comme la personne elle-même dont elle est la manifestation. Il est impossible de comprendre les actions humaines si l'on veut se représenter toutes les activités sur ce modèle. L'unité et la systématisation nous semblent être le terme et non le point de départ de la pensée, et l'automatisme que nous étudions se manifeste souvent par des sentiments et des

actions multiples et indépendantes les unes des autres, avant de céder la place à la volonté une et personnelle. C'est cette remarque qui nous permet d'établir les divisions générales de notre travail. *Nous étudierons d'abord l'automatisme dans sa forme la plus simple lorsqu'il est complet* et qu'il occupe l'esprit tout entier, c'est-à-dire lorsque nous ne constatons dans l'esprit d'une personne qu'une seule pensée et qu'une seule action automatique. Mais il nous faudra admettre ensuite que, dans bien des cas, l'automatisme peut être partiel et n'occuper qu'une partie de l'esprit, lorsque plusieurs activités élémentaires peuvent se développer simultanément dans une même pensée.

Enfin l'activité humaine se présente quelquefois sous des formes anormales, mouvements incohérents et convulsifs, actes inconscients ignorés par celui-là même qui les accomplit, désirs impulsifs contraires à la volonté et auxquels le sujet ne peut résister. Ces irrégularités sont inexplicables si on ne connaît que la théorie de la volonté libre et une. Deviennent-elles plus intelligibles grâce à l'examen des formes inférieures de l'activité ? *L'étude de ces activités anormales* nous permettra de compléter et de vérifier les solutions données aux problèmes précédents.

La méthode que nous avons essayé d'employer, sans prétendre aucunement y avoir réussi, est la méthode des sciences naturelles. Sans apporter d'avance sur ce problème aucune opinion préconçue, nous avons recueilli par l'observation les faits. c'est-à-dire les actions simples que nous voulions étudier ; nous n'avons formulé les hypothèses nécessaires qu'à propos de ces faits bien constatés et, autant que possible, nous avons vérifié par des expérimentations les conséquences de ces hypothèses. Une recherche de ce genre ne peut se faire au moyen de l'observation personnelle des faits qui se passent dans notre propre conscience. En effet, les phénomènes qu'elle nous présente ne peuvent que difficilement être l'objet d'une expérimentation régulière ; ils sont ensuite beaucoup trop compliqués et ils ont lieu au milieu de circonstances très nombreuses et difficiles à déterminer, enfin et surtout ils sont toujours incomplets. La conscience ne nous fait pas connaître tous les phénomènes psychologiques qui se passent en nous ; c'est une vérité aujourd'hui indiscutable que nous espérons confirmer encore. C'est de là que proviennent les plus graves difficultés qu'ont rencontrées les psychologues quand ils ont voulu se borner à l'observation personnelle par la conscience. Quand on veut démontrer qu'il y a « entre les états de l'esprit des uniformités de succession », en un mot, quand on veut faire de la psychologie une science analogue aux autres sciences, on est arrêté par cette difficulté : « c'est que dans la série des associations, à chaque instant on se heurte aux représentations inconscientes <sup>1</sup> ». Comme, pour beaucoup d'auteurs, un phénomène inconscient est uniquement un phénomène physiologique, c'est à la physiologie et à ses lois que l'on fait sans cesse appel pour expliquer les phénomènes de l'esprit. Cet appel souvent utile nous semble quelquefois prématuré, car, d'un côté, la psychologie renonce à trouver de véritables lois des phénomènes spirituels et, de l'autre, la physiologie constate simplement des coïncidences entre tel fait moral et tel fait physique et n'explique pas réellement les lois de la conscience. Stuart Mill, quand il soutient contre Auguste Comte la légitimité d'une psychologie scientifique <sup>2</sup>, ne répond que d'une manière embarrassée à cette difficulté ; c'est qu'elle est en effet insoluble si on n'admet comme phénomènes de conscience que les faits incomplets fournis par la conscience personnelle. Pour avoir des phénomènes simples, précis et complets, il faut les observer

<sup>1</sup> Lange. *Histoire du matérialisme*. Traduct, 1877, II, 427.

<sup>2</sup> Stuart Mill. *Logique*. Traduct, 1880, II, 433.

chez les autres et faire appel à la psychologie objective. Sans doute on ne connaît qu'indirectement les phénomènes psychologiques chez autrui et la psychologie ne pourrait pas commencer par cette étude ; mais, d'après les actes, les gestes, le langage, on peut induire leur existence, de même que le chimiste détermine les éléments des astres d'après les raies du spectre, et la certitude de l'une des opérations est aussi grande que celle de l'autre. Notre étude sur l'automatisme sera donc un essai de psychologie expérimentale et objective.

Un des grands avantages que l'observation d'autrui présente sur l'observation personnelle, c'est que l'on peut choisir les sujets que l'on étudie et prendre précisément ceux qui présentent au plus haut degré les phénomènes que l'on désire examiner. Mais les individus qui présentent ainsi à un degré exceptionnel un phénomène ou un caractère qui sera peu apparent chez un homme normal, sont forcément des malades. Cela n'a, je crois, aucun inconvénient. Il faut admettre pour le moral ce grand principe universellement admis pour le physique depuis Claude Bernard, c'est que les lois de la maladie sont les mêmes que celles de la santé et qu'il n'y a dans celle-là que l'exagération ou la diminution de certains phénomènes qui se trouvaient déjà dans celle-ci. Si l'on connaissait bien les maladies mentales, il ne serait pas difficile d'étudier la psychologie normale. D'ailleurs, à un autre point de vue, « l'homme n'est connu qu'à moitié, s'il n'est observé que dans l'état sain ; l'état de maladie fait aussi bien partie de son existence morale que de son existence physique »<sup>1</sup>. Il n'est pas mauvais que la psychologie pénètre un peu dans les détails des différentes perturbations morales, au lieu de rester toujours dans les généralités trop abstraites pour être d'aucune utilité pratique. C'est pourquoi une psychologie expérimentale sera nécessairement à bien des points de vue une psychologie morbide.

Toute expérimentation suppose que l'on fait varier les phénomènes et les conditions dans lesquelles ils se présentent : la maladie effectuée bien pour nous quelques-unes de ces modifications, mais d'une manière trop lente et dans des conditions peu précises. On ne fait de véritables expériences psychologiques que si l'on modifie artificiellement l'état de la conscience d'une personne d'une manière déterminée et calculée d'avance. Moreau (de Tours), l'un des plus philosophes parmi les aliénistes, prétendit arriver à ce résultat au moyen de l'ivresse procurée par le haschich. « C'était, disait-il, un excellent moyen d'expérimentation sur l'origine de la folie<sup>2</sup>. » Tout en partageant ce désir d'expérimentation psychologique que Moreau (de Tours) est l'un des premiers à exprimer, je n'apprécie guère le procédé qu'il a employé. Ayant assisté, une fois seulement il est vrai, à une ivresse produite par le haschich, j'ai trouvé que la perturbation physique causée par cette substance était bien grave et bien dangereuse pour un assez maigre résultat psychologique. En outre, les modifications morales ainsi obtenues sont très peu à la disposition de l'expérimentateur et ne peuvent être dirigées par lui. Aussi cette méthode d'expérimentation psychologique est-elle en réalité peu pratique.

Au contraire, il est un état facile à provoquer et qui n'est point dangereux, dans lequel les modifications morales sont obtenues très aisément et que Moreau aurait préféré à tout autre s'il l'eût bien connu, c'est l'état de somnambulisme provoqué. Déjà Maine de Biran, l'un des précurseurs de la psychologie scientifique, dans ses nouvelles considérations sur le sommeil, les songes et le somnambulisme, insiste sur le parti que la psychologie pourrait tirer de l'étude de ces phénomènes : il s'intéressait

<sup>1</sup> Broussais. *De l'irritation et de la folie*, 26.

<sup>2</sup> Moreau (de Tours). *Du haschich et de l'aliénation mentale*, 30.

aux expériences des magnétiseurs de son temps, il suivait leurs séances et en parle fréquemment.

Plus tard M. Taine indiquait aussi l'usage du somnambulisme en psychologie<sup>1</sup> ; on connaît d'ailleurs les travaux de Jouffroy, de Maury et de bien d'autres psychologues sur ce sujet. Les magnétiseurs insistaient sur le parti que l'on pourrait tirer de leurs procédés : « En nous donnant le moyen de faire fonctionner séparément les divers rouages de la pensée, d'en ramener l'exercice à ses opérations élémentaires.... en nous apprenant en outre à *tirer de leur latence* une classe entière de manières d'être des facultés de l'âme, le braidisme fournit une base expérimentale à la psychologie qui dès lors devient science positive et prend rang dans le cadre élargi de la physiologie animale<sup>2</sup>. » Cependant des préjugés peu justifiables, la crainte de ce renom de charlatanisme qui reste attaché aux opérations du magnétisme animal empêchèrent longtemps de suivre ces conseils : il fallut tous les travaux et toutes les découvertes des savants contemporains dont les noms sont bien connus pour mettre hors de doute l'existence du sommeil nerveux et les avantages que la science pouvait tirer de son étude. Nous ne discuterons pas ici la réalité du somnambulisme ni le danger de la simulation, cette discussion serait longue et surtout banale, car on la rencontre partout très bien faite ; nous pensons d'ailleurs avec le Dr Despine qui a beaucoup étudié le somnambulisme, que, « considérer facilement les choses comme frauduleuses, c'est une opinion commode pour se dispenser d'étudier ce qu'on ne comprend pas<sup>3</sup> ». Il suffit de quelques précautions, que chaque expérimentateur doit savoir prendre lui-même, suivant les circonstances, pour se mettre en garde contre des tentatives de supercherie, plus rares, à mon avis, qu'on ne le croit généralement. Aussi, sans insister sur ce point, nous dirons seulement dans quelles conditions nous avons usé pour nos recherches du sommeil hypnotique.

Les sujets sur lesquels ces études ont été faites étaient presque tous, sauf des exceptions que nous signalerons, des femmes atteintes de maladies nerveuses plus ou moins graves, particulièrement de cette maladie très variable que l'on désigne sous le nom d'hystérie. Ces névroses, ayant comme caractère principal une grande instabilité mentale, nous offrent, et par les accidents naturels qu'elles occasionnent et par la prédisposition au somnambulisme qu'elles engendrent, le champ le plus favorable aux études expérimentales de psychologie et surtout aux études sur l'automatisme. Cependant des sujets de ce genre présentent dans leur étude des difficultés spéciales. Ils sont extrêmement variables, et sans même parler de ce penchant à la fourberie qu'on leur attribue avec quelque exagération, ils ne sont pas toujours dans les mêmes dispositions physiques et morales. Il est nécessaire de les suivre pendant longtemps et avec beaucoup d'attention, « de les étudier non pas un instant mais à toutes les phases de leur maladie<sup>4</sup> » pour savoir exactement dans quelles circonstances et dans quelles conditions on expérimente. Ensuite, en raison même de leur mobilité, ils subissent très facilement toutes les influences extérieures et se modifient très rapidement suivant les livres qu'on leur laisse lire ou les paroles que l'on prononce imprudemment devant eux. En raison de ce caractère, il est impossible de faire avec eux une expérience ayant quelque valeur si l'on les étudie une seule fois, au hasard, sans connaître exactement leur état maladif, leur caractère, leur idées antérieures, etc. Il est

<sup>1</sup> Taine. *De l'intelligence*, 1878, I, 5.

<sup>2</sup> Dr Philips (Durand de Gros). *Cours théorique et pratique de braidisme ou hypnotisme nerveux*, 1860, 169.

<sup>3</sup> Dr Despine. *Du somnambulisme étudié au point de vue scientifique*, 1889, 57.

<sup>4</sup> Despine. *Op. cit.*, 322.



également impossible de constater aucun fait naturel, si on les interroge en public, si on indique à des personnes présentes les expériences que l'on fait et les résultats que l'on attend. Il faut les étudier souvent et il faut toujours expérimenter seul ou avec des personnes compétentes, connaissant d'avance les questions et au courant des précautions indispensables.

Telles sont les conditions que nous avons essayé de remplir dans les recherches que nous allons exposer. Elles ont porté sur quatorze femmes hystériques et hypnotisables, sur cinq hommes atteints de la même maladie, sur huit autres individus atteints d'aliénation mentale ou d'épilepsie. Le nombre des sujets aurait pu facilement être augmenté si nous n'avions tenu avant tout à n'expérimenter que sur des sujets bien connus dont l'état physique et moral pût être entièrement déterminé. D'ailleurs il n'était pas nécessaire de citer séparément les expériences faites sur tous ces sujets : plusieurs, étant identiques les uns aux autres, ne nous apprennent rien de nouveau et leurs noms ainsi que leurs caractères compliqueraient inutilement notre exposition. Il nous a semblé préférable, quand cela était possible, de répéter la plupart des expériences sur un petit nombre de sujets qui, étant une fois bien connus, seraient cités de préférence aux autres. C'est pourquoi, sauf dans des cas particuliers, la plupart des faits signalés ont été décrits d'après quatre sujets principaux que nous désignons par des prénoms plutôt que par des lettres, Léonie, Lucie, Rose et Marie <sup>1</sup>. Ces quatre personnes, plus que toutes les autres, nous ont paru satisfaire aux conditions d'une bonne expérience psychologique. Étudiées pendant longtemps, elles étaient parfaitement connues dans tous les détails de leur maladie et de leur caractère ; examinées avec précaution et seulement par des personnes compétentes, elles ont été le moins possible modifiées par des exemples ou par des paroles imprudentes.

Aucune de ces précautions n'auraient pu être prise et même toutes ces études auraient été complètement impossibles, si nous n'avions été soutenu dans ce travail par les personnes les plus capables de le faire réussir. Les études de l'homme moral ne peuvent plus guère être faites aujourd'hui par les philosophes sans le secours de ceux qui se sont consacrés à l'étude de l'homme physique. Sans le médecin qui lui montre les sujets atteints des maladies particulières dont il a besoin, qui le prémunit contre les accidents possibles et lui prête sans cesse le secours de son expérience, le psychologue ne pourrait pas aborder l'étude expérimentale des phénomènes de la conscience. Quoique cette association, pour ainsi dire, des médecins et des psychologues soit aujourd'hui tout à fait générale, je ne puis m'empêcher de dire combien j'ai trouvé chez les médecins du Havre d'encouragements et de secours. Je désire surtout exprimer toute ma reconnaissance et mon affection à M. le Dr Gibert et à M. le Dr Powilewicz qui, sans hésiter devant les embarras et les ennuis que de pareilles recherches pouvaient leur causer, ont bien voulu prendre part à tous mes travaux. Si les observations rapportées dans ce livre, plus peut-être que les théories qui y sont soutenues, peuvent avoir quelque valeur ou quelque intérêt, c'est à eux que doit en revenir le principal mérite.

*Le Havre, décembre 1888.*

---

<sup>1</sup> Afin de ne point embarrasser nos études psychologiques de descriptions accessoires, nous réunirons dans un appendice les quelques détails biographiques et médicaux qu'il est utile de connaître sur les principaux sujets que nous citons.

L'automatisme psychologique

# Première partie

## Automatisme total

[Retour à la table des matières](#)

L'automatisme psychologique.  
Première partie : Automatisme total

## Chapitre I

---

# Les phénomènes psychologiques isolés

[Retour à la table des matières](#)

Condillac, lorsqu'il entreprit d'analyser l'esprit humain, imagina une méthode ingénieuse pour éclaircir et simplifier un peu les phénomènes si complexes qui se présentent à la conscience. Il supposa une statue animée capable d'éprouver toutes les émotions et de comprendre toutes les pensées, mais n'en ayant aucune au début, et, dans cet esprit absolument vide, il voulut introduire chaque sensation l'une après l'autre et isolément. C'était une excellente méthode scientifique. La multiplicité des phénomènes qui s'entre-croisent dans l'univers nous empêche de discerner leurs relations, leurs dépendances ; par un coup d'une baguette magique, supprimons tous ces phénomènes et dans ce vide absolu reproduisons isolément un seul fait. Rien ne sera plus facile alors que de voir le rôle et les conséquences de ce phénomène ; elles se développeront devant nous sans confusion. Voilà la méthode idéale des sciences ; Condillac espérait l'appliquer à l'esprit. Malheureusement cette méthode théoriquement si belle était complètement impraticable, car le philosophe ne possédait pas la statue dont il parlait et ne savait pas réduire une conscience à ses phénomènes élémentaires. Aussi fit-il son expérience en imagination, au lieu d'interroger la nature

et d'attendre la réponse, il fit lui-même les questions et les réponses, et il substitua à l'analyse qu'il se vantait de faire une construction tout à fait artificielle.

Eh bien, l'expérience que rêvait Condillac et qu'il ne pouvait essayer, il nous est possible aujourd'hui de la réaliser presque complètement. Nous pouvons avoir devant les yeux de véritables statues vivantes dont l'esprit soit vide de pensées et, dans cette conscience, nous pouvons introduire isolément le phénomène dont nous voulons étudier le développement psychologique. C'est grâce à un état maladif connu depuis longtemps par les médecins, mais peu examiné par les philosophes, que nous trouverons cette statue. C'est la maladie nerveuse désignée le plus souvent sous le nom de *catalepsie* qui nous procurera ces suppressions brusques et complètes, puis ces restaurations graduelles de la conscience dont nous voulons profiter pour nos expériences. « La catalepsie, dit Saint-Bourdin, un des premiers auteurs qui ait fait une étude précise de cette maladie, est une affection du cerveau, intermittente, apyrétique, caractérisée par la suspension de l'entendement et de la sensibilité et par l'aptitude des muscles à recevoir et à garder tous les degrés de la contraction qu'on leur donne <sup>1</sup>. » Cette définition, sans être parfaite, donne une idée générale assez juste d'un état maladif qui se produit naturellement, chez quelques individus prédisposés, à la suite d'un choc ou d'une émotion et que l'on produit artificiellement chez quelques sujets par divers procédés bien connus. Il n'y a pas lieu de s'occuper, du moins au début de cet ouvrage, de l'origine de cet état ; on peut dire de la catalepsie ce que M. Ballet disait des troubles de langage : « Il nous importera peu de savoir si tel ou tel trouble de la parole ou de l'écriture est produit par une tumeur, un foyer de ramollissement, un agent toxique. Les roues d'une montre, a dit Buzzard, peuvent aussi bien être arrêtées par un cheveu que par un grain de sable, et le désordre qui surgit alors reste toujours le même, quelle que soit la cause qui l'ait produit <sup>2</sup>. » On peut ainsi examiner l'état psychologique produit par cette maladie, sans se préoccuper de son origine.

Sans doute une personne atteinte de catalepsie n'aura pas la simplicité idéale de la statue de Condillac : l'état sera plus ou moins parfait, et son interprétation soulèvera toujours des problèmes. Mais une expérience réelle, quand même elle présenterait quelque obscurité, vaut cent fois mieux qu'une théorie simple, mais imaginaire. Commençons donc, suivant notre méthode, par décrire cet état et ses caractères les plus généraux ; nous passerons ensuite en revue les diverses interprétations qui sont possibles et l'hypothèse qui nous semble la plus vraisemblable. Enfin, revenant à l'expérience, nous vérifierons les conséquences de cette hypothèse par les détails et les variétés que cet état maladif peut présenter. Ainsi nous aurons décrit et interprété un état où, comme le disait Condillac, les phénomènes de conscience se présentent, croyons-nous, à l'état d'isolement.

---

<sup>1</sup> Saint-Bourdin. *Traité de la catalepsie*, 1841, 7.

<sup>2</sup> Ballet, *Langage intérieur*, préface, XV.

## Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## I

## Description des phénomènes provoqués pendant l'état cataleptique

[Retour à la table des matières](#)

Il est fâcheux de commencer notre description des états où l'automatisme psychologique se montre par la description d'un état qui est assez rare, et par des expériences qui ne peuvent pas facilement être répétées. Cependant cela ne doit pas surprendre : nous voulons étudier au début des phénomènes très simples, et la nature présente toujours des choses complexes. Rien n'est plus compliqué qu'un esprit normal, rien n'est plus compliqué également qu'une folie ou une crise d'hystérie ordinaire. Nous sommes forcé de choisir des phénomènes rares si nous les voulons simples. Aussi, quoique nous ayons observé par nous-même un assez grand nombre de personnes atteintes de ces maladies nerveuses où l'état cataleptique peut se présenter, nous n'avons jamais assisté nous-même à une crise de catalepsie naturelle absolument complète ; celles que nous avons vues n'étaient que des variétés imparfaites. Nous avons seulement recueilli la description de deux crises naturelles, l'une observée à Paris à l'hôpital de la Pitié par mon frère Jules Janet, l'autre qui a été produite par un coup de foudre sur un sujet que je connaissais, mais que je n'ai pas pu voir à ce moment. J'ai pu observer plus fréquemment des catalepsies artificielles, mais sur trois sujets seulement.

On pouvait quelquefois provoquer la catalepsie chez Lucie en lui montrant brusquement une vive lumière de magnésium, ou bien en lui comprimant légèrement les yeux pendant le somnambulisme. La catalepsie survenait naturellement à de certains moments pendant le somnambulisme provoqué de Rose ou de Léonie. Elle était aussi produite, mais chez la dernière seulement, quand, pendant le somnambulisme, on lui ouvrait les yeux à la lumière. Toutes les autres personnes que j'ai étudiées ne présentaient que des variétés de l'état appelé somnambulisme, ou des catalepsies tellement transitoires que l'on pouvait, comme cela est arrivé souvent, les méconnaître. Il est donc nécessaire de faire la description de cet état d'après les quelques catalepsies artificielles que nous avons pu examiner, mais quelques citations montreront qu'elles ne diffèrent pas dans leurs traits essentiels de la catalepsie naturelle.

Quels que soient les moyens employés pour produire la catalepsie, examinons l'aspect que le sujet présente alors, et choisissons comme exemple la catalepsie de Léonie lorsqu'elle est bien complète et se rapproche le plus de la description

classique<sup>1</sup>. Le premier caractère et le plus apparent, c'est l'absolue immobilité du sujet. Jamais une personne normale ne reste plusieurs minutes sans aucun mouvement ; quelques mouvements des mains, des paupières, des lèvres, quelques légers frémissements de la peau manifestent toujours l'activité de la pensée et le sentiment des choses extérieures. Léonie, au contraire, dans l'état que nous décrivons, conserve invariablement l'attitude dans laquelle la catalepsie l'a surprise, sans que le plus petit tremblement vienne révéler la conscience et la pensée. Les yeux eux-mêmes tout grands ouverts, sans aucun clignement des paupières, conservent avec fixité la même direction. En un mot, les mouvements de la vie organique, battements du pouls et respiration subsistent seuls, et tous les mouvements qui dépendent de la vie de relation et qui expriment la conscience sont supprimés. Si l'on n'intervient pas et surtout si on s'abstient de toucher le sujet, cet état persiste sans aucune modification pendant un temps plus ou moins long : on a vu des catalepsies naturelles durer des journées et des catalepsies artificielles se prolonger pendant plusieurs heures. Chez les sujets que j'ai pu étudier, cet état ne dure jamais longtemps et ne se prolonge pas plus d'un quart d'heure ; il se modifie naturellement et cesse de présenter ce caractère de l'absolue inertie morale.

Tant que le sujet reste cataleptique, on peut faire sur lui différentes expériences qui nous amènent à constater des caractères importants. Ces caractères, qui ne sont guère que la conséquence de l'inertie précédemment signalée, peuvent être ramenés à quatre principaux que nous décrirons brièvement car ils sont tous bien connus.

1° *La continuation, la persistance de toutes les modifications* que l'on peut produire dans l'état du sujet. - Si l'on touche les membres, on s'aperçoit qu'ils sont extrêmement mobiles et pour ainsi dire légers, qu'ils n'offrent aucune résistance et que l'on peut très facilement les déplacer. Si on les abandonne dans une position nouvelle, ils ne retombent pas suivant les lois de la pesanteur, ils restent absolument immobiles à la place où on les a laissés. Les bras, les jambes, la tête, le tronc du sujet peuvent être mis dans toutes les positions même les plus étranges ; aussi a-t-on comparé tout naturellement ces sujets à des mannequins de peintre que l'on plie dans tous les sens. Le visage même chez Léonie est susceptible d'être modifié de cette façon : ouvre-t-on la bouche, lève-t-on ou baisse-t-on les sourcils, la figure, comme un masque de cire, se laisse modeler et conserve son expression nouvelle ; chez d'autres, les muscles de l'abdomen eux mêmes gardent l'empreinte de la main<sup>2</sup>. On a fait différentes études de grande importance sur ces attitudes cataleptiques. On a pu constater avec des appareils de précision combien ces postures restent invariables : au lieu de trembler,

<sup>1</sup> On trouve des descriptions de la catalepsie dans un grand nombre d'ouvrages, je cite ici seulement celles que j'ai pu connaître et consulter :

C.-E. Saint-Bourdin. *Traité de la catalepsie*, 1841.

P. Baragnon. *Étude du magnétisme animal sous le point de vue d'une exacte pratique*, 1853, 226.

Delasiauve. *Traité de l'épilepsie*, 1854, 263.

Despine. *Étude scientifique sur le somnambulisme*, 1880, 194.

Axenfeld. *Traité des névroses*, 2e édition, 1883, 908.

Bottey. *Magnétisme animal*, 1884, 29.

Paul Richer : *Hystéro-épilepsie*, 1885, 610, 668, 775.

Cullerre. *Magnétisme et hypnotisme*, 1886, 124.

Binet et Féré. *Magnétisme animal*, 1887, 114.

<sup>2</sup> Paul Richer. *Hystéro-épilepsie*, 292.

comme fait toujours et très rapidement le bras étendu d'un individu normal, les membres de ces personnes restent longtemps en l'air sans bouger ; au lieu de produire une accélération et une modification du rythme respiratoire, comme cela arrive toujours chez l'homme normal, cette position fatigante du bras ne change en rien le mouvement lent de la poitrine <sup>1</sup>. Ce n'est qu'au bout d'un temps assez long, une heure et plus, d'après certains auteurs, vingt ou vingt-cinq minutes, suivant les autres, que le bras commence à descendre à cause de la fatigue ou de l'usure musculaire, mais cette descente s'effectue très lentement et très régulièrement sans ces secousses et ces oscillations que l'on constate chez l'homme normal. Comme la catalepsie de Léonie ne durait pas plus d'un quart d'heure, je n'ai pas observé cette descente qui aurait probablement commencé un peu plus tard.

Ces « poses » sont un des phénomènes les plus connus et les plus caractéristiques de la catalepsie naturelle, ainsi que le prouvent ces quelques observations. Voici un extrait d'une description de Laënnec et de Maisonneuve rapportée par Saint-Bourdin <sup>2</sup> : « ... Il lui parle, elle n'entend pas ; il la touche, elle ne paraît pas le sentir ; il lui lève un bras, le bras reste dans la position où il l'a mis ; on dressa le malade debout, on pencha le col, on leva une jambe, tout garda la position donnée. » En voici une autre de Saint-Bourdin <sup>3</sup> - « Elle conservait la même attitude qu'elle avait à l'instant de l'attaque : si elle était debout, elle y restait ; si elle montait les degrés, elle avait une jambe élevée pour monter et durant tout le temps de la catalepsie, elle conservait cette même attitude. Pendant cet état, élevant un de ses bras, fléchissant sa tête, la mettant debout sur un pied les bras tendus, la plaçait-on dans une position quelconque. pourvu qu'on ait mis le corps en équilibre, elle conservait parfaitement jusqu'à la fin la dernière attitude qu'on lui avait donnée. » Il est vrai cependant que la catalepsie naturelle ne présente pas toujours cette flexibilité qui est *presque constante* dans la catalepsie artificielle. « Chez d'autres malades, le corps est dans un tel état de rigidité que, si on les pousse, ils tombent sans changer d'attitude <sup>4</sup>. » Nous aurons à revenir sur cette différence ; remarquons seulement que la raideur, la contracture apparente des membres garde encore ici un aspect caractéristique et proprement cataleptique. La contracture n'est pas générale, c'est-à-dire qu'elle n'envahit pas tous les muscles à la fois de la même manière et au plus haut degré ; car il se produirait alors une attitude spéciale toujours la même, bien décrite dans l'attaque de tétanos ou dans certaines crises d'épilepsie : le corps serait étendu, courbé en arrière, les membres dans l'extension, les poignets le long du corps et fléchis en dedans, les poings fermés, etc. Les muscles au contraire sont contractés à des degrés différents, de manière à donner au corps une attitude expressive, comme dans ce cas de Saint-Bourdin cité plus haut où le corps raidi dans l'attitude de la prière, les genoux pliés et les mains jointes, pouvait être renversé sans changer de posture. Ce détail est important pour distinguer la catalepsie de la véritable contracture générale.

Une autre modification que l'on peut imposer aux membres cataleptiques, c'est le mouvement. Au lieu d'abandonner le bras dans un état d'immobilité, on le fait osciller deux ou trois fois et on le lâche au milieu du mouvement : l'oscillation persiste comme tout à l'heure la position persistait. On peut ainsi communiquer aux bras, aux jambes, à la tête de ce mannequin, un mouvement qui ne s'arrêtera pas avant la fin de l'attaque. Le même caractère se retrouve encore, quoique moins souvent signalé peut-

<sup>1</sup> Paul Richer. Hystéro-épilepsie, 614.

<sup>2</sup> Saint-Bourdin. *op.cit.* 46.

<sup>3</sup> Id. *Ibid.*, 64.

<sup>4</sup> Saint-Bourdin. *Op. cit.*, 53.

être, dans les descriptions de la catalepsie naturelle. « Une fille de cinq ans ayant été un jour vivement choquée de ce que sa sœur avait enlevé pendant le repas un morceau choisi dont elle avait elle-même envie, devint raide tout d'un coup. La main qu'elle avait étendue vers le plat avec sa cuillère demeura dans cet état ; elle regardait sa sœur de travers avec des yeux d'indignation ; quoiqu'on l'appelât à haute voix et qu'on l'excitât vivement, elle n'entendait point ; elle ne remuait ni la bouche ni les lèvres, elle marchait lorsqu'on la poussait et qu'on la conduisait avec la main...<sup>1</sup> »

On pourrait aussi citer chez des cataleptiques des persistances de sensations ou mêmes d'images ; Léonie ou Lucie restent indéfiniment les yeux fixés sur une lumière qu'on leur a montrée ; mais ces phénomènes étant difficiles à étudier sur des cataleptiques, nous les retrouverons plus loin avec plus de netteté. Ceux que nous avons signalés suffisent pour vérifier ce premier caractère de la catalepsie : la continuation, la persistance de toutes les modifications imposées au sujet.

2° *L'imitation ou la répétition.* - Au lieu de toucher le sujet, mettons-nous bien en face de lui dans la direction de son regard et faisons nous-même un mouvement au lieu de déplacer ses membres. Lentement Léonie va se mouvoir et mettre son bras, puis tout son corps exactement dans la position que nous avons prise. Ce phénomène a reçu le nom d'*imitation spéculaire ou en miroir*, parce que le sujet imite ordinairement avec son bras gauche le mouvement que nous faisons avec le bras droit et ressemble à notre propre image dans un miroir. Le fait n'est cependant pas absolument général, car, si Léonie imite de cette manière, Lucie, dans ces mêmes imitations, ne renverse pas les attitudes ; il est vrai que sa catalepsie est beaucoup moins complète. Au lieu d'exercer une action sur la vue du sujet, on peut impressionner son ouïe, du moins en apparence. Nous n'étudierons pas ce phénomène sur Léonie qui ne le présente guère, irais sur Rose, chez qui il est tout à fait complet. Si je parle tout haut à côté d'elle pendant qu'elle est dans un état cataleptique, elle répète exactement mes paroles avec la même intonation. Ce fait a reçu le nom d'*écholalie ou parole en écho*. Il est fort curieux ; le sujet, changé pour ainsi dire en phonographe, répète tous les sons qui frappent son oreille, sans paraître affecté le moins du monde par le sens de ces paroles. Ordinairement les bruits sont répétés avec la bouche, mais dans un cas, le Dr Powilewicz, alors présent, ayant frappé dans ses mains, Rose répéta le bruit en frappant également dans ses mains : l'écholalie se mélangeait ici avec l'imitation.

3° *Généralisation ou expression des phénomènes.* - Le plus souvent les modifications imposées au sujet restent partielles et n'affectent qu'un membre ; mais quelquefois, quand l'état cataleptique est bien complet, elles montrent une tendance à se généraliser et à affecter tout le corps. Jules Janet a observé une cataleptique naturelle qui répétait toujours de son bras gauche ce que l'on faisait faire à son bras droit et inversement. C'est le phénomène de la *syncinésie* que je n'ai observé que chez Léonie et encore pour certains actes seulement. Si je lui ferme un poing, l'autre se ferme de même. Si je lui lève une main devant la figure dans la position de la prière, l'autre main prend la même position et vient se placer contre la première. Les actes qui se complètent ainsi sont chez elle, comme on le voit, des actes connus et habituels.

<sup>1</sup> Observation de Tissot, rapportée par Saint-Bourdin. *Op. cit.*, 9.



Ces mêmes actes habituels sont susceptibles de se généraliser bien davantage et de provoquer une modification dans le corps tout entier du sujet. C'est là un des phénomènes les plus connus, les plus populaires, si on peut ainsi dire, de la catalepsie, car il produit toujours un spectacle tout à fait extraordinaire. On voit la figure, le corps tout entier s'animer, s'harmoniser avec l'attitude d'un des membres et prendre une expression saisissante de réalité. A-t-on fermé l'un des poings de Léonie, l'autre se ferme également, les bras se lèvent dans la position de l'attaque, le corps se redresse, la figure change ; les lèvres serrées, les poings fermés et les sourcils froncés n'expriment que la colère. Ai-je mis une main étendue près des lèvres, l'autre main s'y place également et semble envoyer des baisers, la figure se modifie tout d'un coup et, au lieu d'exprimer la fureur, les lèvres et les yeux, tout sourit. On peut changer indéfiniment ces attitudes, ces poses plastiques et faire exprimer au sujet l'amour, la prière, la terreur, la moquerie, toujours avec une égale perfection. Pour passer d'une attitude à une autre, il suffit de modifier légèrement un des gestes du corps ; chez Léonie, il suffit même de toucher aux muscles de la figure. MM. Charcot et Paul Richer réussissaient à modifier l'attitude d'une cataleptique en faisant contracter par le courant électrique l'un des muscles de la face <sup>1</sup>. Chez Léonie, la figure est cataleptique comme le reste du corps ; il suffit de lui lever les sourcils pour qu'ils restent comme on les a mis et qu'ils amènent dans tout le corps l'attitude de la terreur ; l'expression n'est pas moins violente quoique provoquée par une cause aussi futile.

4° *Association des états les uns avec les autres.* - Jusqu'à présent, le sujet n'a rien fait tout seul, n'est jamais sorti de l'état où il avait été placé ; il faut maintenant noter des cas où la scène jouée est bien plus complète et plus développée. Je mets les mains de Léonie dans l'attitude de la prière et la figure prend une expression extatique. Je la laisse dans cet état, car j'avais l'intention d'attendre combien de temps l'expression se conserverait. Je la vois qui se lève du siège où elle est assise et qui très lentement fait deux pas en avant. A ce moment, elle plie les genoux, mais toujours avec une lenteur singulière ; elle s'agenouille, se penche en avant, la tête inclinée et les yeux levés au ciel dans une merveilleuse posture extatique. Va-t-elle rester ainsi et, l'attitude étant complétée, garder l'immobilité cataleptique ? Non, la voici qui se relève sans que je l'aie touchée, elle baisse la tête davantage et met ses mains jointes devant sa bouche, elle avance cinq ou six pas plus lentement encore que tout à l'heure. Que fait-elle donc ? La voici maintenant qui fait un grand salut respectueux, s'agenouille encore une fois, relève un peu la tête et, les yeux à demi clos, entr'ouvre les lèvres. Ce qu'elle fait se comprend maintenant, elle va communier. En effet, la communion faite, elle se relève, salue encore, et, la tête tout à fait inclinée, revient se mettre à genoux dans sa position primitive. Toute cette scène, ayant duré un quart d'heure, s'interrompt alors par la fin de l'état cataleptique.

C'est l'acte le plus compliqué que j'aie vu accomplir pendant la catalepsie ; on voit qu'il se compose de phénomènes successifs qui se sont provoqués les uns les autres, au lieu d'être uniquement, comme tout à l'heure, la continuation d'une même modification. Il faut rapprocher de ce fait d'autres actes provoqués par l'intermédiaire de tel ou tel sens et qui tous ont ce caractère de se composer d'actions successives et différentes les unes des autres. Si on fait entendre une musique gaie devant le sujet, il rit, puis se met à danser ; une musique triste le fait pleurer. Si on met dans la main de

---

<sup>1</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 669.

Léonie un morceau de fil, elle fait le geste d'enfiler une aiguille, puis se met à coudre. Si on lui met un crayon dans la main, elle fait le geste d'écrire, mais ne fait que des barres indéfiniment ; si on lui met un parapluie dans la main, elle l'ouvre, le met au-dessus de sa tête, etc. « Un cataleptique naturel, étudié par Forestier, mangeait avec avidité (*vorabat*) tout ce qu'on lui mettait dans la bouche <sup>1</sup>. » On trouve dans les ouvrages qui traitent de la catalepsie un grand nombre de ces actes complexes et associés. Je n'ai voulu que rappeler brièvement ces phénomènes cataleptiques qui sont tous bien connus, mais qui me paraissent d'une importance capitale au début d'une étude sur l'automatisme. Comme le disait M. Charcot <sup>2</sup> : « Dans la catalepsie vraie, il y a inertie morale absolue... ; c'est par là, en bonne méthode, que l'étude des suggestions hypnotiques doit être commencée. »

### Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## II

### Interprétation mécanique ou physique de ces phénomènes

[Retour à la table des matières](#)

Est-ce que les phénomènes que nous venons de décrire peuvent intéresser la psychologie? Telle est la première question que l'on doit se poser en considérant des cataleptiques. Ces femmes immobiles, pareilles à des statues, sans résistance d'aucune sorte et sans parole, pensent-elles encore, ont-elles encore quelque conscience qui les rapproche de nous? Il est permis d'en douter et de se demander si la vie organique qui semble subsister seule ne suffirait pas pour expliquer tous les phénomènes constatés. C'est l'explication que l'on trouverait dans les ouvrages d'Haidenhain. Il explique les mouvements cataleptiques par des actions réflexes des centres inférieurs du cerveau, actions qui n'atteignent pas les centres supérieurs où se développe la conscience. C'est aussi à cette opinion que se rattacherait l'aliéniste anglais Maudsley. C'est enfin la doctrine que l'on trouve exprimée et défendue de la manière la plus complète dans les ouvrages du Dr Despine <sup>3</sup>. Cet auteur refuse de reconnaître aucune espèce de conscience, non seulement pendant la catalepsie, mais même pendant le somnambulisme. Tous les actes accomplis pendant ces états anormaux lui semblent purement « organiques », analogues à ceux que le cœur et les poumons font sans

<sup>1</sup> Saint-Bourdin. *Op. cit.*, 30.

<sup>2</sup> Charcot. *Maladies du système nerveux*, 1887, III, 337.

<sup>3</sup> Dr Despine. *Psychologie naturelle*, 1868, I, 490 et sq. *Étude scientifique sur le somnambulisme*, 1880.

cesse à notre insu. Ce sont bien des actes automatiques, mais « des actes automatiques de la moelle, du bulbe, des hémisphères », car « il ne faut pas dire activité inconsciente et automatique de l'esprit, cela est contradictoire ; il faut dire activité inconsciente de tel ou tel centre nerveux ». « Carpentier a tort, ajoute-t-il, d'appeler ces actes sensori-moteurs, idéo-moteurs, car il n'y a là ni sensation ni idée, il n'y a pas d'actes vraiment automatiques de l'esprit » ; enfin « demander à la psychologie une explication du somnambulisme serait faire fausse route, la physiologie seule peut donner cette explication <sup>1</sup> ». Comme notre but dans cet ouvrage, si nous ne sommes pas trop ambitieux, est précisément de démontrer le contraire, nous devons insister sur l'étude des opinions du Dr Despine qui semblent arrêter notre travail dès le début. Si on appliquait cette thèse de l'inconscience absolue à des somnambules, comme le fait l'auteur lui-même, elle serait absolument insoutenable. Prétendre qu'une personne qui parle, résout des problèmes, manifeste spontanément des sympathies et des antipathies, agit à sa guise et résiste souvent à nos ordres, n'a pas plus de conscience qu'une poupée mécanique, c'est remonter bien en arrière de la célèbre théorie des animaux-machines de Descartes, Car la conscience d'une somnambule est bien plus évidente que la conscience d'un chien et personne ne doute aujourd'hui de la conscience d'un chien. Mais, appliquée aux états cataleptiques, cette théorie ne laisse pas d'avoir quelque force, et, comme il faut toujours mettre les théories que l'on veut discuter dans leur meilleur jour, c'est en nous plaçant à ce dernier point de vue que nous étudierons la thèse du Dr Despine. Nous espérons montrer que, même dans ce dernier cas, ses arguments ne sont pas suffisamment démonstratifs et laissent le champ libre à d'autres suppositions.

Les arguments du Dr Despine, disséminés au milieu d'un grand nombre d'études sur le somnambulisme, qui sont toutes, il est intéressant de le remarquer, des études psychologiques, peuvent être rangés en deux groupes :

1° *La plupart des preuves sont tirées du fait de l'oubli* qui caractérise les phénomènes du somnambulisme et surtout ceux de la catalepsie : « on désigne par conscience, dit l'auteur <sup>2</sup>, la connaissance, la perception par le moi, par l'être qui se sent être, de ce qui se passe dans sa personnalité, de ses propres actes, de lui-même ; il ne sera question dans ce travail que de cette conscience. » D'une pareille définition de la conscience il résulte que s'il y a des actes que le moi ne s'attribue pas à lui-même, qu'il ne reconnaît pas avoir faits, ces actes n'ont pas dû être conscients. « Lorsqu'il s'agit d'un acte grave, capable d'impressionner au plus haut degré les sentiments, si l'individu qui l'a accompli ignore tout à fait cet acte, il serait contre nature d'attribuer cette ignorance à l'oubli. On ne peut l'expliquer que par la non-participation du moi, de la conscience personnelle à cet acte, lequel est dû entièrement à l'activité psychique inconsciente, c'est-à-dire automatique du cerveau pendant une suspension momentanée de l'activité consciente de cet organe <sup>3</sup>. » Or il n'est pas d'état après lequel cet oubli soit plus caractéristique qu'après l'état cataleptique. Des somnambules ont pu quelquefois conserver une partie des souvenirs de leurs actions ; mais les cataleptiques se réveillent de leur accès convaincu qu'il ne s'est rien passé d'anormal. Bien plus, si, au lieu de se réveiller complètement, le sujet cataleptique passe seulement dans un autre état anormal, en apparence peu différent, comme l'état somnam-

<sup>1</sup> Despine. *Somnambulisme*, 80.

<sup>2</sup> Id. *Ibid.*, 17.

<sup>3</sup> Despine. *Somnambulisme*, 98.

bulique, il ne conserve pas davantage la mémoire des attitudes et des mouvements précédents. « Cette ignorance ne peut trouver son explication que dans la non-participation du moi à ce qu'a fait le corps, l'activité cérébrale qui caractérise le moi, la personnalité consciente ayant été paralysée <sup>1</sup>. »

Ce même caractère se retrouve chez les individus qui ont été soumis à des inhalations d'éther ou de chloroforme. Quelles que soient les paroles qu'ait prononcées le patient, « son moi, son être conscient n'avait point participé à tout ce qui s'était passé, car le malade, bientôt revenu à lui, affirmait n'avoir rien senti, ignorer complètement qu'il avait été opéré ou pensé, qu'il avait proféré les paroles et qu'il avait accompli les actes ; les réactions violentes dont on lui parlait, ces divers phénomènes étaient donc purement automatiques. » Comme l'état d'un individu cataleptique ou somnambule ressemble infiniment à l'état d'un individu chloroformé (la démonstration de ce point forme une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage du Dr Despine), on peut conclure de l'un à l'autre. Le chloroforme supprime la sensibilité et la conscience, et c'est précisément pour cela qu'on en use ; puisque le somnambulisme présente les mêmes caractères et en particulier le même oubli, nous devons croire qu'il amène la même inconscience.

Il suffit de parcourir ces discussions et d'autres du même genre où l'oubli est toujours accepté comme une preuve de l'inconscience, pour être frappé de la fragilité de cette démonstration. Est-il donc impossible que des actes réellement conscients soient oubliés ? Cet oubli serait inexplicable, dit Despine, quand il s'agit des somnambules. Soit, il faudra chercher les raisons de cet oubli, qui peut-être seront fort difficiles à trouver ; mais, quand même on ne pourrait pas toujours l'expliquer, l'oubli d'une chose qui a été réellement consciente n'en est pas moins une chose possible et très souvent réelle. Si, comme le dit un auteur anglais <sup>2</sup>, un lecteur du *Times* est tué brusquement après sa lecture, il n'aura certainement pas de mémoire, faut-il en conclure que toute sa lecture aura été sans conscience ? Nous ne pourrions jamais alors admettre la conscience d'un homme quelconque et même pas la nôtre ; car rien ne nous assure que demain un accident ou une maladie ne viendra pas supprimer la mémoire.

Mais admettons pour un moment, ce qui paraît inadmissible, que l'oubli soit une preuve suffisante de l'absolue inconscience, est-il bien certain qu'il n'existe aucune mémoire des phénomènes cataleptiques ? Il est vrai que, au moins pour les sujets que j'ai étudiés, il n'y a jamais de souvenir quand ils rentrent dans l'état que par convention on appelle état de veille ou état normal. Mais un certain souvenir se manifeste d'abord dans les catalepsies suivantes par l'habitude qu'acquiert rapidement le sujet de faire avec plus de perfection les actes qu'on lui fait faire plus souvent. Ensuite, et cela est plus important, il existe chez ces mêmes individus certains états psychologiques, certains somnambulismes, puisque c'est encore le nom convenu, où le sujet retrouve parfaitement le souvenir de la catalepsie. « Vous m'aviez mis la main comme cela, me dit alors Léonie, comme si je jouais de la flûte, vous m'avez fermé les poings, etc. » Il est vrai que cette mémoire ne se retrouve que dans des somnambulismes très profonds et si difficiles quelquefois à obtenir qu'on les a longtemps ignorés. Nous reprendrons plus tard l'étude de ces somnambulismes <sup>3</sup> ; il était bon de savoir dès maintenant qu'il existe un souvenir de la catalepsie. Mais ce souvenir, dira M.

<sup>1</sup> *Ibid.*, 102.

<sup>2</sup> Gurney. *The problems of hypnotism, Proceedings of the society for psychical research.* II, 282.

<sup>3</sup> Cf, même partie, eh. II, § 3, p. 86.

Despine, n'existe que dans un autre état anormal qui lui-même est un état d'inconscience. « Si son activité consciente paralysée n'a pas la connaissance du temps passé pendant l'accès, parce qu'elle n'a pas reçu d'empreintes, l'activité automatique qui a participé à ces actes en a conservé l'empreinte, et le souvenir peut reparaître dans un autre accès <sup>1</sup>. »

Ainsi donc le souvenir, s'il reparaissait dans l'état normal, serait une bonne preuve de la conscience ; mais, puisqu'il reparaît dans un autre état, il n'est plus qu'une preuve de l'automatisme physique. Cela ne prouve-t-il pas que le souvenir n'est une preuve ni de la conscience ni de l'inconscience et qu'il faut chercher en dehors de la mémoire des indications sur l'état des cataleptiques.

2° *Le second groupe de preuves* sur lesquelles le Dr Despine s'appuie pour conclure à l'absence de conscience pendant le somnambulisme semble *tiré des analogies que cet état présente avec certains phénomènes d'insensibilité*. Quelques actes assez compliqués sont accomplis dans des conditions telles qu'ils semblent n'être pas sentis par la personne qui les accomplit. N'insistons pas sur les cas douteux. « Un apoplectique frappé à mort, sans sortir du coma où il était plongé, prenait sa montre au chevet de son lit et faisait sonner l'heure avec l'air d'une profonde attention » <sup>2</sup>. Cette observation ne prouve pas grand-chose, car d'un côté cet individu, au moment où il fit cet acte, n'était pas encore mort, et avait peut-être (nul ne peut prouver le contraire) quelque reste de conscience et, d'autre part, comme il mourut peu de temps après, il ne put jamais dire s'il avait senti ou non -ce qu'il faisait. Dans un chapitre très intéressant, l'auteur énumère tous les actes accomplis par une grenouille décapitée, un triton coupé en deux, par les tronçons de la mante religieuse, etc., et il montre sans cesse que ces actes ressemblent parfaitement à ceux que l'intelligence consciente commande dans d'autres cas par les mêmes appareils, mais qu'ils doivent être faits sans conscience maintenant, parce que l'organe nécessaire à la conscience a été enlevé. « Ce pouvoir intelligent manifesté par le tronçon inférieur, ne saurait dériver d'un moi, d'un être se sentant être ; autrement il y aurait deux êtres séparés chez cet animal : un pour le tronçon supérieur, lequel peut agir avec intelligence, et l'autre pour le tronçon inférieur. Or, cela n'est pas admissible dans l'état actuel de la science » <sup>3</sup>. Nous répondrons : pourquoi donc cela est-il inadmissible ? L'unité absolue du moi est une conclusion métaphysique, vraie peut-être, mais qui doit résulter des faits et non pas s'imposer à eux. Vous n'avez d'autres preuves de la conscience de l'animal que l'adaptation intelligente de ses mouvements. Il faut voir si cette adaptation intelligente nous révèle chez lui une ou deux ou trois consciences et ne conclure que plus tard à son unité ou à sa division.

J'aime mieux les actes intelligents que l'auteur emprunte à la vie normale des hommes lorsqu'ils ont leur intelligence et leur parole intactes et qu'ils peuvent nous assurer eux-mêmes n'avoir aucun sentiment de ces actes. Les plus intéressants sont les actes habituels que M. Despine décrit d'une manière très curieuse. Il insiste sur le caractère inconscient de l'habitude : ce n'est pas l'intelligence qui retient un morceau de musique et qui l'exécute consciemment ; l'artiste doit avoir son morceau « dans les doigts, dans la bouche ». « Quand je cherche un motif que je ne me rappelle pas,

<sup>1</sup> Despine. *Ibid.*, 99.

<sup>2</sup> Despine. *Ibid.*, 49.

<sup>3</sup> Despine. *Ibid.*, 31.

disait l'un d'eux, je laisse errer mes doigts sur le clavier et ils le trouvent de suite ; ils ont meilleure mémoire que moi. » Bien plus, si l'artiste pense consciemment à ce qu'il fait, il réussira moins bien, « les fautes commises viennent plus souvent de l'esprit que de l'automate ». Cette même inconscience, déjà si remarquable des actes habituels, se retrouve dans tous les actes que nous exécutons ; nous ne sommes pas conscients de tout le travail délicat que les muscles doivent exécuter quand nous levons le bras ou quand nous ouvrons la bouche ; « le moi commande le mouvement et c'est une puissance indépendante de lui et tout à fait organique qui coordonne l'action musculaire nécessaire pour l'exécution ». Enfin les actes purement organiques, ceux de la digestion, de la respiration, etc., ne manifestent-ils pas constamment l'intelligence la plus merveilleuse que le moi non seulement ne connaît pas, mais n'est même pas toujours capable de comprendre. Ce sont là quelques exemples de ces actes très nombreux qui se passent en nous, sans nous, qui sont accomplis sans participation du moi, par conséquent sans conscience aucune, et qui doivent être rattachés au fonctionnement purement organique de la moelle et du cerveau. Les actes accomplis par les cataleptiques et les somnambules n'ont rien de plus merveilleux ; ce sont des paroles, des mouvements coordonnés, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous faisons par distraction ou par habitude, *sans le savoir*. Ces actes doivent donc avoir la même nature, et puisque les premiers sont inconscients, les seconds le sont également.

Je n'insisterai pas sur la description de ces actes inconscients empruntés à la vie normale : l'auteur en décrit les détails avec un véritable talent psychologique, d'autant plus curieux qu'il refuse à ces faits tout caractère psychologique.

Mais je me permettrai de faire quelques réserves sur l'interprétation de ces phénomènes. Admettons que les actions faites en catalepsie (car cela serait fort inexact pour les actes accomplis en somnambulisme) ressemblent fort, sinon aux phénomènes organiques, mais au moins aux actes habituels. Doit-on admettre sans hésitation l'inconscience absolue de l'habitude ? Le pianiste dont parle Despine peut jouer son morceau par cœur sans *faire attention* au mouvement de ses doigts, mais il peut aussi et très facilement donner attention à chacun de ces, mouvements de manière à en avoir une conscience distincte <sup>1</sup>. D'autres faits, au contraire, restent conscients, alors même que l'habitude les a rendus plus rapides ou plus faciles. « Ainsi les phénomènes du souvenir, le réveil des idées sous l'influence de l'association sont incontestablement des résultats de l'habitude ; ils s'accomplissent néanmoins avec conscience » <sup>2</sup>. Ce qui manque aux phénomènes habituels pour être parfaitement connus par nous, c'est donc l'attention beaucoup plutôt que la conscience, et, lorsque nous les ignorons ou que nous croyons les ignorer absolument, rien ne prouve qu'ils n'ont pas une conscience qui leur soit propre ; le moindre effort d'attention rendra manifeste pour nous une conscience des actes habituels que nous n'avons pas créée et qui existait déjà antérieurement. Mais, dira-t-on, il y a des actes du corps complètement inconscients pour nous, comme les actes de la vie organique. Soit, quoique, en réalité, l'acte cataleptique de la communion ne ressemble guère aux battements du cœur ou à la digestion. Il faudrait maintenant prouver que ces actes inconscients *pour nous* sont inconscients en eux-mêmes. « L'excitation du voile du palais par le bol alimentaire ou par un corps étranger, dit M. Ch. Richet <sup>3</sup>, produit soit la déglutition, soit la nausée ; il

<sup>1</sup> Voir, à ce sujet de l'inconscience de l'habitude, une étude de M. L. Dumont. *Revue philosophique*, 1876, I, 326.

<sup>2</sup> *Ibid*, 328.

<sup>3</sup> *Psychologie générale*, 69.

semble qu'il y ait une sorte de discernement vague de la nature de l'irritation. C'est un caractère psychologique rudimentaire, une sorte de discernement de la moelle. » Il en est ainsi de tous les réflexes qui montrent partout une sorte de sensibilité et de discernement, quoique nous n'en ayons point conscience. Un grand nombre de physiologistes ont reconnu ce rôle de la conscience élémentaire. Buffon a attribué aux molécules organiques coordonnées dans le corps animal des espèces de sensations matérielles étrangères à la pensée et au moi. Ch. Bonnet attribue la faculté de sentir à toutes les parties du corps et aux plantes elles-mêmes. Pflüger, Auerbach, Lewes et bien d'autres attribuent la sensibilité et quelquefois l'intelligence à tous les centres nerveux. La discussion de toutes ces théories, peut-être aventureuse, serait inutile et nous entraînerait trop loin ; mais leur énoncé suffit pour faire comprendre qu'un acte habituel ou même organique n'est pas nécessairement inconscient parce qu'il est ignoré de moi. Aussi l'assimilation des actes cataleptiques à de pareils phénomènes, quand même elle serait indiscutable, ne prouve point leur absolue inconscience.

En réalité, nous ne connaissons jamais directement qu'une seule conscience, c'est la nôtre au moment où nous la sentons ; toute autre conscience n'est connue que par une induction ou une supposition. Personne ne pourra jamais démontrer mathématiquement que la personne qui me parle n'est pas une poupée mécanique à langage articulé, et les cartésiens raisonnaient rigoureusement en disant d'un chien blessé : « Cela crie et ne sent rien. » Dans cette question de la conscience d'autrui, comme dans bien d'autres, il faut nous en tenir aux vraisemblances et aux probabilités. Or, nous supposons ordinairement l'existence de la conscience d'après deux signes, la parole et les actions intelligemment coordonnées. Le premier signe, la parole, est considéré comme le plus décisif, et cela est juste ; mais il n'est qu'un cas plus complexe et plus parfait du second, un ensemble de mouvements plus compliqués et plus intelligemment coordonnés que les autres, et si ce premier signe nous amène à supposer la conscience, le second nous conduit à la même supposition, peut-être avec un peu moins de probabilité. Les cataleptiques ne parlent pas, cela est vrai, et nous aurons plus tard à revenir sur ce fait important, mais ils agissent intelligemment. Si je mets sur le bras étendu d'une cataleptique un poids de deux kilos, les muscles du bras et ceux de tout le corps se tendent pour que le bras supporte le poids sans fléchir. Si je lui mets dans les mains une aiguille, l'ensemble des mouvements se coordonne d'une autre manière que si je mets les mains en prière. Il y a adaptation, unité de mouvement, en un mot, ce que l'on considère ordinairement comme signe de l'intelligence.

Mais, dira-t-on, la coordination, l'intelligence et même la sensibilité peuvent exister sans conscience. « Plusieurs actes fort compliqués, intelligents, atteignant un but parfaitement déterminé et varié suivant les circonstances, actes ressemblant exactement à ceux que le moi commande... peuvent être automatiques »<sup>1</sup> (c'est-à-dire ici inconscients). « L'homme, disait Maudsley, dans le même sens, ne serait pas une plus mauvaise machine intellectuelle sans la conscience qu'avec elle »<sup>2</sup>. En un mot, la conscience n'est qu'un accessoire, un épiphénomène dont l'absence ne dérange rien. On a, je ne sais pourquoi, attribué cette théorie à M. Ribot, qui cependant, avec d'excellents arguments, avait protesté contre elle<sup>3</sup>. Je n'essayerai pas de la discuter, parce que, je dois l'avouer, je ne la comprends guère ; elle ne me paraît intelligible ni au point de vue psychologique ni au point de vue physiologique. Que veut-on dire quand

<sup>1</sup> Despine. *Psychologie*, I, 491.

<sup>2</sup> Herzen. *Le cerveau et l'activité cérébrale*, 1887, 212.

<sup>3</sup> Ribot. *Maladies de la personnalité*, 16.

on parle « des raisonnements de la moelle et de l'intelligence du cerveau <sup>1</sup> » ? Rien d'autre chose sinon qu'il y a une autre conscience que la nôtre dans la moelle ou dans le cerveau, car un raisonnement sans conscience n'a absolument aucun sens. D'autre part, si on admet que la conscience résulte d'un ensemble de conditions physiologiques amenant un certain acte, on ne peut pas admettre qu'une autre fois cet ensemble exactement le même amenant encore le même acte soit donné sans la conscience. Les mêmes conditions tantôt seraient causes de la conscience et tantôt n'en seraient pas causes. Le fait de la conscience nous paraît au contraire fort important dans la série des phénomènes organiques : sa présence ou son absence, comme on le verra de plus en plus, modifie considérablement les choses. Quand nous savons qu'un phénomène compliqué, comme les mouvements de la colère ou les gestes de la prière, ne peut exister chez nous qu'avec un ensemble d'émotions et d'idées conscientes, nous n'avons pas le droit de supposer que les mêmes gestes exactement se produisent pendant la catalepsie sans être dirigés et unifiés par une conscience quelconque. Aussi supposons-nous, ce qui est maintenant légitime au moins comme hypothèse, que les phénomènes cataleptiques sont des phénomènes psychiques dont il nous reste à déterminer la nature. Ce qui n'est maintenant qu'une hypothèse se vérifiera, croyons-nous, de plus en plus par les autres phénomènes du même genre.

Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

### III

## Interprétation psychologique - la catalepsie assimilée au somnambulisme

[Retour à la table des matières](#)

Les actes accomplis pendant la catalepsie sont sous la dépendance de phénomènes psychologiques : voilà une proposition qui semble bien simple, mais qui est susceptible d'interprétations fort différentes. Car les phénomènes psychologiques sont de nature extrêmement variée et il n'est pas indifférent d'expliquer les faits que nous avons décrits par les uns ou par les autres.

Je ne parlerai pas d'une interprétation facile, qui fut de mode bien longtemps. Elle consistait à rattacher tous les faits qu'on ne comprenait pas à une simulation volontaire et parfaitement consciente. C'est une idée complètement fautive de croire qu'une maladie psychologique ou même imaginaire soit toujours une maladie simulée, et d'ailleurs la catalepsie est de tous les phénomènes anormaux celui qui peut le moins être simulé. Mais, sans rattacher la catalepsie à une intelligence complète calculant

---

<sup>1</sup> Despina. *Somnambulisme*, 85.



ses ruses, on peut l'expliquer par une demi-intelligence comprenant les pensées de l'opérateur, se rendant compte de ses actes, sans avoir la force de s'y opposer ; en un mot, on peut rapprocher la catalepsie du somnambulisme et expliquer tous ces actes par la suggestion. « Pour mettre un membre en catalepsie, il n'est pas nécessaire d'ouvrir les yeux du sujet, ni de le soumettre à une lumière vive ou à un bruit violent, comme cela se fait à la Salpêtrière ; il suffit de lever ce membre, de le laisser quelque temps en l'air, au besoin d'affirmer que le membre ne peut plus être baissé ; il reste en *catalepsie suggestive* : l'hypnotisé dont la volonté ou le pouvoir de résistance est affaibli conserve passivement l'attitude imprimée <sup>1</sup>. » Tout cela est parfaitement exact, et nous étudierons, pendant le somnambulisme et pendant la veille, ce que M. Bernheim appelle la catalepsie suggestive et même ses différentes variétés ; mais il s'agit ici d'un ensemble de phénomènes amenés par différents procédés ou mieux par la maladie même, et qui, tout en étant psychologiques, présentent des caractères tout différents. La catalepsie et le somnambulisme ne sont que des degrés l'un de l'autre, cela est incontestable, et nous verrons entre eux bien des intermédiaires ; mais une différence de degré n'est pas une différence nulle, surtout lorsqu'il s'agit de phénomènes moraux. Tâchons donc de préciser le degré où s'arrête la conscience des cataleptiques.

1° **L'immobilité et l'inertie du sujet** sont bien plus grandes dans cet état que dans tout autre : une personne normale ou une somnambule, surtout lorsqu'elle a les yeux ouverts, remue beaucoup plus spontanément. Cette spontanéité se remarque dans l'exécution des actes, même des actes commandés ou des suggestions. Non seulement il peut y avoir de la résistance souvent fort grande et de l'indépendance, ce qui n'existe jamais à aucun degré pendant la catalepsie <sup>2</sup>, mais encore il y a de la variété, des changements dans l'exécution des mêmes actes. Une somnambule n'exécute pas toujours le même acte de la même manière ; elle le fait tantôt vite, tantôt lentement, tantôt avec bonne humeur, tantôt en protestant, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Rien n'égale au contraire la régularité des cataleptiques : point de changement de caractère, point d'impressions extérieures qui les distraie ou les modifie ; leurs gestes, leurs pas sont toujours mathématiquement les mêmes. Léonie fera toujours le même nombre de pas en face et à droite pour aller communier, et elle se heurtera contre un mur sans avancer plutôt que de tourner à gauche. Une somnambule qui sera toujours capable d'adapter ses actes aux circonstances montre donc une tout autre intelligence.

2° **La différence précédente n'est sans doute qu'une différence de degré**, quoiqu'elle soit facilement appréciable ; mais voici que la différence de degré dans l'intelligence amène la présence ou l'absence d'un caractère important. Un des signes les plus importants de la catalepsie, bien qu'il soit négatif, est celui-ci : *le sujet ne sait pas parler*. Il ne s'agit pas de la parole articulée qu'il possède quand il répète les sons dans l'écholalie, il s'agit du langage comme signe de la pensée. La cataleptique ne répond aux questions ni par la parole ni par un signe quelconque. Rose, dans certains sommeils profonds, avait la bouche plus ou moins paralysée, mais elle me répondait par un signe de la main qui voulait dire « oui », ou un autre qui voulait dire « non ». Quand elle a un moment de catalepsie pendant la crise hystérique ou pendant le

<sup>1</sup> Bernheim. *De la suggestion*, 1886, 94. - Cf. Liébault. *Du sommeil*, 412.

<sup>2</sup> Cf. Paul Richer. *Op. cit.*, 689.

somnambulisme, elle ne me répond plus du tout par aucun signe, quoiqu'elle n'ait rien de paralysé, qu'elle puisse parler en écho ou répéter des gestes. Pour prendre un exemple, je suppose que l'on prenne ces deux femmes, Rose et Marie, dans un état où elles sont extérieurement tout à fait identiques, étendues, les yeux fermés, immobiles, mais l'une, Rose, est en attaque cataleptique (car il y a des catalepsies les yeux fermés), l'autre, Marie, en simple somnambulisme ; je m'approche successivement de chacune et je prononce à haute voix, sur le même ton, la même phrase : « As-tu bien dormi cette nuit ? » Rose, sans bouger, répète sur le même ton : « As-tu bien dormi cette nuit ? » Marie se retourne brusquement, sourit et dit : « Pas trop mal, je vous remercie, mais j'ai eu un mauvais rêve. » Ai-je tort de conclure que ces deux femmes, peut-être identiques en apparence, ne sont pas exactement dans le même état psychologique <sup>1</sup> ?

Si la cataleptique ne se sert pas de la parole, c'est qu'elle ne la comprend pas. On le vérifie facilement en essayant de donner des ordres à ces sujets par la parole. On a beau crier sur tous les tons : « Lève ton bras », Léonie ne bouge pas, elle semble ne pas entendre ; Rose répète sans cesse : « Lève ton bras », mais ni l'une ni l'autre ne lèvent le bras. Il est vrai que je me trouve ici en contradiction avec M. Paul Richer ; cet auteur, quoiqu'il ait remarqué que certains cataleptiques n'obéissent pas à la suggestion orale <sup>2</sup>, écrit pourtant : « Pendant que B est en état cataleptique, on attire son regard et, le dirigeant à terre, on lui dit qu'elle est dans un jardin rempli de fleurs. Aussitôt l'état cataleptique cesse, elle fait un geste de surprise, sa physionomie s'anime ; « Qu'elles sont belles », dit-elle, et, se baissant, elle cueille des fleurs, en fait un bouquet, en attache une à son corsage, etc. <sup>3</sup>... » Pour moi, un sujet se conduisant de la sorte n'est plus en état cataleptique. Ce n'est là, dira-t-on, qu'une question de mots et de dénominations ; sans aucun doute, les différents états par lesquels peut passer l'intelligence humaine forment une série tellement continue qu'il est impossible d'y tracer des divisions précises, et tel sujet se trouvera dans des états intermédiaires que l'on pourra indifféremment appeler d'un nom ou d'un autre. Mais si on attribue le nom de cataleptique à un sujet qui comprend les suggestions verbales et qui parle, il n'y a plus aucune différence entre la catalepsie et le somnambulisme. En effet, tous les autres symptômes ou bien se retrouvent dans tous les états hypnotiques, ou bien, comme la paralysie produite par friction des tendons <sup>4</sup>, n'ont point assez de généralité, puisque je n'ai pu les constater sur aucun sujet. Peu importe d'ailleurs que l'on désigne l'état que j'ai décrit sous le nom de premier somnambulisme ou état de suggestibilité complète ; la seule chose importante, c'est de bien comprendre les modifications psychologiques des sujets dans cet état, car il n'y a absolument que des différences psychologiques pour distinguer tous les états. Eh bien ! la conscience, qui existe ici comme partout, car elle ne disparaît, je crois, qu'avec la vie, est, dans cet état, plus rudimentaire que dans tout autre. Cette conscience est capable de sensations, mais incapable d'idées ; capable d'entendre, mais incapable de comprendre. Il ne faudrait pas en conclure que l'on peut parler au hasard devant les cataleptiques sans aucun danger pour les expériences futures ; elles peuvent retenir les paroles même sans les comprendre et si, comme nous le verrons plus tard, ce souvenir se réveille dans un état ultérieur plus intelligent, il sera alors compris et aura sa puissance suggestive. Mais la seule chose certaine, c'est que les paroles ne sont pas comprises maintenant, et que ce n'est pas une obéissance intelligente qui se manifeste dans la catalepsie.

<sup>1</sup> Cf. Binet et Féré. *Magnétisme animal*, 1887, 210, et Cullerre. *Magnétisme*, 162.

<sup>2</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 781.

<sup>3</sup> *Id. Ibid.*, 697.

<sup>4</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 612.

Il résulte de ce fait que, tout en paraissant extrêmement inerte et docile, le sujet est en réalité peu maniable et obéit beaucoup plus à ses propres inspirations qu'à celles de l'opérateur. Si je montre Léonie jouant la scène de la communion que j'ai décrite, on croira qu'elle obéit à un commandement donné par moi. En réalité, je n'avais point commandé ni même prévu ce qu'elle allait faire, et la première fois j'en ai été fort surpris. Je sais maintenant par expérience qu'en mettant les mains de ce sujet dans une certaine position, puis en le laissant quelques minutes, je vais amener la scène de cette communion. Mais encore maintenant je ne dirige point cette scène ; si je voulais la changer le moins du monde, faire aller le sujet à gauche, par exemple, ou lui faire embrasser un crucifix avant la communion, je n'y réussis point. Si je parle au sujet, je ne suis pas compris, et si je touche son corps, j'arrête simplement la scène ; je suis donc simple spectateur plutôt qu'acteur. C'est de son propre fond que le sujet tire ses actions et ses gestes, et, quoiqu'il agisse d'une manière si déterminée que je puis prévoir à une seconde près ses moindres gestes, il agit spontanément. C'est donc bien à ce moment que se révèle mieux que jamais l'automatisme du sujet, et c'est pour cela que nous avons commencé notre étude par la description d'un état qui, tout en étant conscient, ne présente point cependant la conscience ni l'intelligence normales.

Avant d'examiner la nature de cette conscience rudimentaire, il faut tenir compte d'une objection possible. Aujourd'hui qu'il est de mode d'expliquer tout par la suggestion, comme autrefois par la simulation, on pourrait dire que tous ces caractères psychologiques de la catalepsie ont été appris au sujet qui a été dressé dans ce sens. Il serait dangereux de pousser à l'extrême ce raisonnement qui deviendrait vite lui aussi une sorte d'« argument paresseux ». Mais il est juste d'en tenir compte ; car, bien souvent sans doute, dans les milieux où les sujets sont nombreux et s'imitent les uns les autres, certains états réels chez un sujet ont pu être artificiels chez le second. Mais, pour les cas dont il s'agit ici, nous remarquerons que les sujets ne se connaissent nullement les uns les autres et qu'il ne faut pourtant pas supposer les opérateurs assez naïfs pour avoir suggéré sans le savoir tous ces caractères positifs et négatifs de la catalepsie. D'ailleurs, un état artificiel se reconnaît toujours à quelque signe, et l'observation suivante pourra peut-être le démontrer. Je faisais un jour quelques expériences avec Lucie et une personne étrangère était présente : cette dernière circonstance me déplaisait fort, car il ne faut conserver avec soi que les personnes indispensables habituées à l'attitude qu'il faut avoir pendant des expériences de ce genre. Cette personne étrangère me posait sans cesse des questions fort embarrassantes ; car, selon mon habitude, je ne voulais pas répondre devant le sujet ; cependant un mot malheureux m'échappa : « Qu'est-ce que la catalepsie ? demandait-on. » - « C'est un état où le sujet demeure immobile et laisse les membres dans la position où on les met. » A peine avais-je dit ces mots que j'en eus le regret : « Désormais, pensai-je, il sera juste de dire qu'elle fait de la catalepsie suggestive, » et je voulus vérifier de suite l'effet de mon imprudence. « Tenez, dis-je tout haut, quand je vais frapper dans mes mains, elle va tomber en catalepsie. » Je frappe et voilà Lucie qui reste complètement immobile, les yeux grands ouverts : je soulève ses bras, ils restent en l'air, j'incline son corps, il demeure incliné. Était-elle en catalepsie ? Il me fut facile de vérifier qu'aucun autre signe de la catalepsie, ni l'expression de la physionomie, ni l'imitation, ni l'écholalie ne pouvait être constaté, et surtout le sujet comprenait si bien la parole qu'il me suffit pour terminer l'affaire de lui dire : « C'est fini, tu n'es plus en catalepsie. » Eh bien ! qu'on essaye d'arrêter une véritable attaque de catalepsie, comme Lucie elle-même en avait eu, mais très rarement, en disant simplement au sujet que c'est fini. et on verra quelle différence il y a entre cet état de docilité suggestive,

forme du petit sommeil hypnotique, et l'accès cataleptique véritable, pendant lequel la pensée est ramené à un état tout à fait rudimentaire et qui est une des formes de la grande attaque hystéro-épileptique.

Je ne puis donc pas croire que l'état qui vient d'être décrit soit complètement artificiel. Parce qu'il a été reconnu que c'était un état conscient, il ne faut pas en conclure que ce soit un état psychologique quelconque. Il y a des différences et des variétés très importantes même entre des phénomènes conscients.

#### Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## IV

### Une forme rudimentaire de la conscience. La sensation et l'image isolées

[Retour à la table des matières](#)

Certains philosophes, à l'exemple des cartésiens, se sont représenté la conscience comme quelque chose d'invariable et d'immuable sans nuances et sans degrés. Pour Descartes, la pensée existait complète avec le doute, la réflexion, le raisonnement et le langage, ou bien n'existait pas du tout et se trouvait remplacée par le mécanisme pur et simple, par l'étendue et le mouvement. Leibniz au contraire, dans cette philosophie profonde, à laquelle aujourd'hui toutes les sciences physiques et morales semblent nous ramener, avait une toute autre conception de la conscience. Il admettait un nombre infini de degrés et certaines de ces formes lui semblaient tellement inférieures à la pensée normale « que les esprits humains étaient comme de petits dieux auprès d'elles <sup>1</sup> ». C'est cette dernière théorie qu'il nous faut maintenant rappeler dans ses traits principaux, pour comprendre la possibilité des consciences inférieures et rudimentaires. Prenons la conscience humaine dans sa forme ordinaire et achevée et enlevons-lui successivement tous les perfectionnements qu'elle a acquis, mais qui ne lui sont pas essentiels. Tout le monde reconnaît qu'il faut séparer de la conscience vulgaire l'intelligence scientifique, cette faculté, qui existe chez tous les hommes à un degré plus ou moins élevé, d'expliquer et de comprendre les choses. Cette intelligence proprement dite a pour résultat de réunir (*comprehendere*) un grand nombre de faits de conscience dans des synthèses ou idées générales ; elle y arrive par la découverte des rapports entre les faits particuliers, lesquels, pouvant rester les mêmes entre des termes différents, donnent de l'unité à des choses en apparence très distinctes. C'est évidemment là le terme le plus élevé que la pensée humaine atteigne mais il est essentiel de remarquer qu'elle ne l'atteint pas toujours peut-être même la pensée humaine n'y arrive-t-elle que rarement et moins souvent que nous ne sommes disposés à le croire. En effet, quand nous examinons les actions des autres hommes,

---

<sup>1</sup> Leibniz. *Erdm.*, 125, a.

nous sommes trop portés à leur prêter les idées et les raisonnements que nous faisons nous-mêmes pour interpréter leur conduite. Bien souvent nous croyons qu'un homme a agi avec intention, qu'il a calculé les conséquences de ses actions, qu'il a fait de ses idées un tout systématique relié par des rapports bien compris, tandis qu'en réalité cet individu a laissé ses pensées s'évoquer mécaniquement les unes les autres sans avoir saisi entre elles aucun rapport systématique. Il ne faut pas confondre la loi ou l'interprétation des faits de conscience telle que notre intelligence la trouve, ou croit la trouver, avec la conscience elle-même. Si les phénomènes de conscience présentés par un homme *nous paraissent* liés entre eux par des rapports de ressemblance, de différence ou de finalité, il ne faut pas en conclure qu'il y ait eu dans l'esprit de cet homme la conscience de la ressemblance, de la différence ou de la finalité<sup>1</sup>. C'est dans cette erreur que semblent tomber les philosophes anglais quand ils disent que toute conscience est la perception d'une différence. C'est aussi une exagération de ce genre que je reprocherais quelquefois aux travaux si intéressants de M. Paulhan, qui semble prêter à la conscience élémentaire les notions de finalité dont il se sert lui-même pour les interpréter<sup>2</sup>. La conscience peut exister sans aucun jugement, c'est-à-dire sans intelligence ; l'homme peut sentir et ne pas comprendre ses propres sensations. Pour prendre un exemple dans le sujet qui nous occupe : si nous sommes en présence des actes compliqués qu'accomplit Léonie quand je lui ai joint les mains, nous penserons, *nous*, qu'elle fait la communion et nous réunirons tous ces actes dans cette idée systématique que nous désignons par le mot « communion » ; mais il n'est pas du tout prouvé qu'elle ait, *elle*, l'idée de la communion et qu'elle réunisse ses actions sous cette idée générale ; il est bien plus vraisemblable qu'elle a des images qui s'évoquent les unes les autres, et rien de plus. Si plus tard elle retrouve le souvenir de ces sensations, ce qui est possible, comme nous l'avons dit, elle peut les examiner, les relier et les comprendre. « Tiens, dit-elle un jour dans une circonstance de ce genre, j'avais les mains comme ceci, j'étais levée, puis à genoux... mais je faisais donc ma prière... que j'étais donc bête. » Elle est *surprise maintenant* d'actions qui ne l'étonnaient pas tout à l'heure, parce qu'elle les sentait sans les comprendre.

Au-dessous du jugement intelligent, je placerais le phénomène connu sous le nom de *perception*. Savoir, en ouvrant les yeux, qu'il y a devant nous un arbre de telle couleur, de telle forme, à telle distance, c'est, ainsi qu'on l'a souvent démontré, un phénomène psychologique assez compliqué. Les sensations actuelles déjà nombreuses doivent être combinées avec un grand nombre d'images interprétatives qui permettent d'apprécier l'extériorité, la forme, la dimension, la place de l'objet. Ces images interprétatives qui accompagnent ici la sensation principale sont accessoires ; elles peuvent se modifier, comme on le voit dans les erreurs des sens ; elles peuvent disparaître même, tandis que la sensation persiste. Des animaux auxquels on a enlevé le cerveau semblent être dans ce cas ; ils paraissent encore entendre et voir, mais ils ne savent plus interpréter leurs sensations, c'est-à-dire y ajouter d'eux-mêmes les notions de distance, de crainte, de désir, etc.<sup>3</sup>. L'élément de conscience qui subsiste quand on retranche les faits accessoires semble donc être ici la sensation ou l'image.

Il nous semble cependant que, pour comprendre les faits que nous avons exposés et surtout ceux que nous étudierons plus tard, il faut aller plus loin encore dans cette

<sup>1</sup> Voir à ce sujet, Rabier. *Cours de philosophie*, 1, 74 et I 254.

<sup>2</sup> Fr. Paulhan. *Vassociationnisme et la synthèse psychique*. Revue philosophique, 1888, 1, 32, et la *Finalité comme propriété des éléments psychiques id.* 1888, II. 105.

<sup>3</sup> Sourgy. *Les fonctions du cerveau*, 1186, 46 et sq-Mosso. *La peur*, 1886, 38-Sergi. *Psychologie physiologique*, 1888, 114.

analyse des éléments de la conscience. On définit ordinairement la sensation « le phénomène simple qui se passe en moi quand *je* vois, quand j'entends, etc. » Cette définition ne pourrait peut-être pas être remplacée par une meilleure, car on ne définit les choses qu'en les expliquant et en y mêlant nos interprétations ; mais il est évident qu'elle contient un terme de trop ; c'est le mot moi, le mot le. « Il est certain, disait Reid <sup>1</sup>, qu'il n'y a point d'homme dans l'univers qui puisse concevoir ou croire que l'odeur existe en elle-même sans un esprit ou un sujet quelconque qui ait la faculté de sentir. » « Peut-il se passer dans l'âme, disait Garnier <sup>2</sup>, quelque connaissance à son insu ? » Si on se place au point de vue métaphysique, comme ces auteurs, si on cherche l'origine, la cause de la sensation, peut-être pensera-t-on, comme eux, qu'il n'y a pas de sensation sans une âme pour la produire et la connaître. Mais, si on se place à un point de vue exclusivement psychologique, si on considère le moi non plus comme un être et une cause, mais comme une certaine idée qui accompagne la plupart des phénomènes psychologiques, on sera forcé de penser qu'il y a des sensations sans moi, qu'il peut y avoir des phénomènes de vision, quoique cependant personne ne dise : « Je vois ». L'idée du moi, en effet, est un phénomène psychologique fort compliqué qui comprend les souvenirs des actions passées, la notion de notre situation, de nos pouvoirs, de notre corps, de notre nom même, qui, réunissant toutes ces idées éparses, joue un grand rôle dans la connaissance de la personnalité. Si l'on considère une sensation simple, elle ne contient rien de tout cela et à elle seule ne suffit pas pour former une idée aussi complexe. Sans doute la plupart de nos sensations éveillent d'ordinaire par association ces souvenirs ou simplement le mot *je*, qui est leur substitut, mais il ne faut pas attribuer à la sensation isolée ce qui est le résultat d'une combinaison complexe. « Puisque le seul fait, dit Stuart-Mill <sup>3</sup>, qui rend nécessaire la croyance à un moi... est la mémoire..., je ne vois pas de raison de penser que la connaissance du moi précède la mémoire. Je ne vois pas de raison de croire avec Hamilton et M. Mansel que le moi soit une présentation originelle de la conscience, que la simple impression subie par nos sens implique ou porte avec elle une conscience d'un soi pas plus que d'un non-soi. »

Un grand nombre de philosophes, appartenant à toutes les écoles, ont très bien exprimé cette vérité, cette indépendance de la sensation de toute idée de la personnalité. Cudworth, Ch. Bonnet, Buffon quand il accorde aux animaux, sans bien s'expliquer, le sentiment sans la pensée <sup>4</sup> ; Flourens quand il donne aux animaux une intelligence qui ne se connaît pas elle-même ; Gerdy, distinguant la sensation et la conscience de la sensation <sup>5</sup>, ont admis qu'on pouvait sentir sans avoir conscience d'être une personne qui sent. Parmi les modernes, Lewes <sup>6</sup>, Herzen admettent « que nous sentons sans le dire, sans savoir que c'est nous qui sentons, ni que nous sentons <sup>7</sup> ». Spitta caractérise le sommeil profond par l'absence de la conscience de soi, avec persistance de la conscience elle-même ; Radestock fait les mêmes distinctions entre la conscience de soi et la simple conscience <sup>8</sup> ; Dumont, surtout dans sa théorie scientifique de la sensibilité, a essayé de distinguer cette conscience universelle, qui appartient même à « un atome de sensation », de la connaissance intelli-

<sup>1</sup> Reid. *Œuvres*, Trad. Jouffroy, 1829, II, 53.

<sup>2</sup> Garnier. *Traité des facultés de l'âme*, 1872, I, 380.

<sup>3</sup> Stuart Mill. *La philosophie de Hamilton*. Trad., 1869, 249.

<sup>4</sup> Buffon. *Discours sur la nature des animaux*. Œuvres, 1839, III, 1.

<sup>5</sup> *Physiologie philosophique des sensations*.

<sup>6</sup> *Physiology of common life*, II.

<sup>7</sup> Herzen. *Le cerveau et l'activité cérébrale*, 255 et sq.

<sup>8</sup> Cf. DelbœuL *Le sommeil et les rêves*. Revue philosophique, 1879, II, 335-339.

gente du moi et de la personne<sup>1</sup>, et toutes ces études récentes seraient très intéressantes à analyser<sup>2</sup>. Mais il vaut mieux revenir à un philosophe français plus ancien qui a fait de cette distinction la base de sa philosophie et qui semble véritablement prévoir les expériences que nous rapportons aujourd'hui. Maine de Biran distingue trois degrés dans le développement de l'intelligence et il les appelle : la vie animale, la vie humaine et la vie de l'esprit. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la troisième existence ou de la vie de l'esprit, mais nous devons signaler le caractère qui distingue la vie animale de la vie humaine. « Les fonctions vitales, dit-il, ont pour résultat des effets internes appelés sensations animales, modes généraux de plaisir ou de douleur qui constituent l'existence de l'animal, lequel, pour exister et pour sentir ainsi, à son titre propre d'animal, n'a pas besoin de savoir qu'il existe ou d'apercevoir qu'il sent, c'est-à-dire d'avoir la conscience, *l'idée de sensation*, d'être une personne, un moi constitué un, simple, identique, restant le même quand la sensation passe et varie<sup>3</sup>, » et ailleurs : « Entre la conscience complète et le mécanisme cartésien, il y a place pour des êtres qui ont la sensation sans conscience, sans moi capable de l'apercevoir<sup>4</sup>. » Il propose à très juste titre de donner à ces phénomènes un nom spécial et, comme nous nous proposons de conserver le nom et le sens que lui donne Maine de Biran, il faut citer tout entier ce passage fort intéressant<sup>5</sup>. « L'affection est ce qui reste d'une sensation complète quand on en sépare l'individualité personnelle ou le moi et avec lui toute forme de temps et d'espace, pour me servir de l'expression des Kantiens, tout sentiment de causalité externe ou interne, ou, dans le langage de Locke, quand l'idée de sensation se trouve réduite à la simple sensation sans idée d'aucune espèce, ou enfin, dans le point de vue de Condillac, quand la statue devient sensation sans être encore rien de plus... Cet état affectif simple n'est pas une pure hypothèse ; c'est un mode positif et complet dans son genre qui a formé dans l'origine notre existence tout entière et qui constitue celle d'une multitude d'êtres vivants de *l'état desquels nous nous rapprochons toutes les fois que notre pensée intellectuelle s'affaiblit et se dégrade*, que la pensée sommeille, *que la volonté est nulle*, que le moi est comme absorbé dans les impressions sensibles, que la personne morale n'existe plus. » Il ne faut pas être trop étonné si ces passages de Maine de Biran s'appliquent exactement à l'état cataleptique. Ce philosophe ne dédaignait pas d'aller voir des somnambules et il en parle à plusieurs reprises : il mérite, plus qu'on ne le croit généralement, d'être considéré comme un précurseur de la psychologie scientifique et expérimentale.

Mais, avant de faire l'application des idées de Maine de Biran, il faut encore emprunter à ce philosophe quelques réponses à l'objection la plus grave que cette conception de *l'état affectif* puisse soulever. Il nous raconte lui-même des discussions qu'il eut avec Ampère, Cuvier, Royer-Collard et la peine qu'il avait à se faire comprendre. « Une sensation pour eux n'était rien si elle n'était pas jointe à la conscience de l'être qui l'éprouve. Cette discussion m'a fait voir combien j'étais encore loin de

<sup>1</sup> L. Dumont. *Théorie scientifique de la sensibilité*, 1877, 103.

<sup>2</sup> Cf. Fouillée. *L'homme automate*. Revue des Deux Mondes, 1er août 1886, 552, et ailleurs: « Nous répondrons, dit-il, que sentir n'implique nullement moi je sens, que la conscience immédiate d'une douleur n'implique pas la conscience réfléchie, que les cellules peuvent être émues d'une manière pénible sans que l'individu comme individu le sente ... » *La conscience*: Revue des Deux Mondes, 15 octobre 1883, 902.

<sup>3</sup> Maine de Biran : *Anthropologie*, dans les Œuvres inédites, 1859, III, 362.

<sup>4</sup> Id., *Ibid.*, III, 405.

<sup>5</sup> Maine de Biran. *Essai sur les fondements de la psychologie*. Œuvres inédites, II, 11 et 19.

bien faire entendre mon point de vue. La théorie de Leibniz qui caractérise si bien cet état où la monade simplement vivante est réduite à des perceptions obscures, d'où elle s'élève aux aperceptions claires et à la conscience, me servirait d'introduction à l'exposition de ma doctrine qu'il me sera bien difficile de faire entendre <sup>1</sup>. » Il essaye cependant de répondre ailleurs : « Comment concevoir une sensation qu'on ne sent pas ! C'est ici surtout que j'observe la défektivité du langage et de ses formes naturelles et nécessaires qui, portant toutes l'empreinte du moi et de la personne humaine, ne trouvent plus d'application là où le moi n'est pas. Qu'est-ce qu'une sensation qu'on ne sent pas ? Je demande à mon tour à quoi se rapporte cet *on* ? L'homme sent, il sait sa sensation parce qu'il est une personne identique permanente qui se distingue de ses sensations... L'animal ne sent pas, ne sait pas sa sensation parce qu'il n'est pas une personne constituée pour savoir ou apercevoir au dedans son existence individuelle. Il sent sans se savoir sentant, comme il vit sans se savoir vivant <sup>2</sup>. » En un mot, nous ne pouvons pas comprendre une sensation sans un moi, parce que l'idée du moi est la condition de la connaissance et que nous transportons nécessairement à la conscience les conditions exigées pour la connaissance, toutes les fois que nous cherchons à l'étudier, c'est-à-dire à la connaître.

Les conclusions précédentes sur l'existence d'une forme de conscience élémentaire auxquelles nous a amené le raisonnement philosophique se trouvent confirmées par l'étude des faits. Les plus curieux et les plus décisifs sont les faits que l'on observe après les évanouissements, et il est très juste de les rappeler ici, car il se passe, comme nous le verrons tout à l'heure, quelque chose d'analogue pendant les crises nerveuses et pendant les sommeils hypnotiques. « Pendant la syncope, dit un auteur qui a pu étudier sur lui-même ce phénomène <sup>3</sup>, c'est le néant psychique, absolu, l'absence totale de toute conscience, puis on commence à avoir un sentiment vague, illimité, infini, un sentiment d'existence en général sans aucune délimitation de sa propre individualité, sans la moindre trace d'une distinction quelconque entre le moi et le non-moi ; on est alors une partie organique de la nature ayant conscience du fait de son existence, mais n'en ayant aucune du fait de son unité organique ; on a, en deux mots, une conscience impersonnelle. » On a des sensations stupides, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire des sensations qui, justement parce qu'elles restent isolées, ne peuvent pas être connues, mais seulement senties <sup>4</sup>. » L'état normal ne nous présente pas sans doute des exemples aussi nets, mais on peut reconnaître cependant que l'idée du moi ne se joint pas toujours également à toutes les sensations que nous éprouvons. La plupart, au contraire, éveillent si peu l'idée du moi que nous n'hésitons pas à les attribuer à l'extérieur ; au lieu de dire que c'est nous qui éprouvons la sensation de couleur verte, nous disons que c'est l'arbre qui la possède. Souvent nous ne faisons même plus cette distinction et, devant un spectacle qui nous passionne, nous n'avons dans la conscience que les sensations de ce spectacle sans faire de retour sur nous-mêmes, sans distinguer ce qui est intérieur et ce qui est extérieur. Il est vrai que, dans la vie ordinaire, nous pouvons toujours nous reprendre, sortir de ces sensations *absorbantes* et reconnaître que c'est *nous* qui les avons eues. Mais nous pouvons concevoir que certains êtres, comme les animaux inférieurs, ne puissent jamais dégager leur personnalité de ces sensations élémentaires, et que d'au-

<sup>1</sup> Maine de Biran. *Journal intime*, 1877, 139.

<sup>2</sup> Maine de Biran. *Anthropologie. Œuvres inédites*, III, 397.

<sup>3</sup> Herzen. *Le cerveau et l'activité cérébrale*, 1887, 236.

<sup>4</sup> Id., *Ibid.*, 245.



tres êtres plus complexes soient momentanément réduits à la vie purement *affective* sans connaissance et sans réflexion.

## Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

# V

## La nature de la conscience pendant la catalepsie

[Retour à la table des matières](#)

C'est précisément une conscience de ce genre, purement affective, réduite aux sensations et aux images, sans aucune de ces liaisons, de ces idées de relation qui constituent la personnalité et les jugements, que nous croyons légitime de supposer pendant la catalepsie et les états analogues. Ni le néant de la conscience et le pur mécanisme, ni la connaissance capable de comprendre et d'obéir ne nous paraissent ici vraisemblables ; il s'agit au contraire d'une forme particulière de la conscience intermédiaire entre ces deux extrêmes.

M. Herzen vient de nous décrire un état particulier de la pensée qu'il a observé sur lui-même, la conscience à l'état naissant, pour ainsi dire, qui se manifeste lorsque l'esprit se réveille après un évanouissement complet. Si nous avons insisté sur cette observation fort curieuse, c'est que *l'état cataleptique* nous semble présenter de grandes analogies avec *cet état naissant de la pensée* après une syncope. Plusieurs auteurs comme M. Pitres, MM. Binet et Féré<sup>1</sup>, ont déjà signalé des sortes de syncope pendant le sommeil hypnotique, mais ils les considèrent comme rares et accidentelles ; je les crois au contraire très importantes et assez fréquentes, quoiqu'elles soient, pour l'ordinaire, si rapides que l'observateur s'en aperçoit à peine. Chez plusieurs des sujets que j'ai étudiés, l'état cataleptique était précédé par un autre état tout à fait analogue à une syncope. Voici en effet comment les choses se passent au début du sommeil hypnotique de Rose et même au milieu d'une séance de somnambulisme. Brusquement elle cesse de répondre et de parler et reste complètement immobile, les yeux fermés. Si on lui lève les bras, ils retombent lourdement ; si on l'appelle, si on la secoue, elle ne bouge pas. Ce n'est pas l'état décrit par M. Charcot sous le nom d'état léthargique, car la pression des tendons, des muscles ou des nerfs ne provoque aucune contracture. C'est, dira-t-on, du sommeil hystérique qui se mêle au sommeil hypnotique. Sans doute, cet état se retrouve exactement le même dans la crise d'hystérie et il

---

<sup>1</sup> *Magnétisme animal*, 118.

a, comme nous le verrons, les mêmes conséquences. Mais qu'importe, ce n'en est pas moins un état réel, et d'ailleurs il n'y a pas un seul fait dans le sommeil hypnotique qui ne trouve son analogue dans la crise d'hystérie. Dans cette sorte de syncope hypnotique, les fonctions organiques s'accomplissent ordinairement d'une façon régulière, quoiqu'il y ait quelquefois, si cet état se prolonge, des troubles de la respiration ; mais les fonctions psychologiques semblent totalement supprimées, ou du moins je n'ai jamais pu trouver le plus léger signe qui m'indiquât leur existence ; je n'ai donc pas le droit de supposer la conscience sans raison. Cet état se prolonge plus ou moins longtemps, il dure quelquefois un quart d'heure ou plus, il est quelquefois si rapide qu'il faut bien connaître le sujet pour constater son existence. Mais, au bout de quelque temps, il s'est produit un changement dans le sujet, quoique aucune modification extérieure ne soit visible. Car si je lève les bras ou les jambes, au lieu de tomber comme tout à l'heure, ils restent immobiles dans la position où je les mets et continuent le mouvement que je leur imprime. Cependant si je parle, le sujet ne réagit pas davantage. Attendons encore quelques instants : si je parle maintenant et si je dis tout haut: « Lève le bras, » la bouche s'ouvre et répète comme un écho: « Lève le bras. » Quelques instants après cette période d'écholalie, le sujet ne répète plus les commandements, mais il les exécute, il lève le bras en réalité. Encore un moment et il me répond avec une vivacité croissante et une conscience qui semble de plus en plus complète. Le sujet a donc passé, dans cet intervalle de temps, d'un état où la conscience était nulle à un autre état où la conscience est assez développée pour qu'il parle intelligemment. N'est-il pas naturel de supposer qu'il a traversé différents degrés croissants de conscience et, comme l'état cataleptique, puis écholalique se sont trouvés les plus rapprochés de la syncope hypnotique, n'est-il pas légitime de conclure que ces états correspondent aux formes les plus élémentaires de la pensée, à l'état naissant de la conscience impersonnelle. Presque tous les sujets, lorsqu'ils sont susceptibles d'un somnambulisme profond, d'une véritable seconde existence, présentent ainsi au moment où ils s'endorment une période de transition bien connue par les anciens magnétiseurs, pendant laquelle ils ne montrent aucune réaction. On connaît bien l'évanouissement qui sépare les deux existences de Felida X...<sup>1</sup> et que M. Azam appelait une petite mort. Nous retrouvons les mêmes phénomènes avec des variantes instructives chez d'autres sujets. Un jour, je trouvai Lucie malade, à demi affolée dans cet état d'aura qui précédait chez elle les grandes crises hystéro-épileptiques. Je voulus lui éviter cette grande crise, qui durait toujours plusieurs heures, en l'endormant immédiatement, mais à peine l'euse-je touchée qu'elle tomba brusquement dans l'état le plus complet de syncope hypnotique ou de sommeil hystérique (peu importe le nom) ; elle y resta dix minutes sans qu'aucun procédé pût provoquer la moindre réaction. À ce moment, je m'aperçus d'une modification curieuse qui venait de se former ; en touchant ses membres, je provoquai chaque fois un petit mouvement. Je constatai en effet que chaque muscle pressé, même légèrement, se contractait immédiatement et isolément, puis se relâchait très vite. Il était possible d'étudier sur elle l'action isolée de tous les muscles du corps. C'était presque l'état léthargique décrit par M. Charcot, avec cette différence que la contraction musculaire ne persistait pas sous forme de contracture. Quelques instants après, la contraction pouvait s'étendre systématiquement à tous les muscles du bras à la fois, et les membres conservaient maintenant les positions où je les mettais. J'ouvris les yeux du sujet et ils restèrent ouverts, je me plaçai devant lui et il se leva pour imiter tous mes mouvements. Quelques instants après, Lucie se mit à parler et entra dans son somnambulisme ordinaire. Nous remarquerons ici, outre les faits signalés précédemment, qu'un état analogue à la léthargie classique s'est intercalé entre la syncope et la

<sup>1</sup> Azam. *Hypnotisme, double conscience...* 1887, 66.

première catalepsie. Cela me dispose à croire que cette léthargie, quoiqu'elle soit un état réel, n'est pas très bien nommée : elle n'est pas un état analogue à la mort, un « death trance », et elle n'est probablement pas le néant de toute conscience. D'ailleurs, la léthargie naturelle présente bien quelquefois des contractures générales, mais ordinairement n'amène pas cette hyperexcitabilité neuromusculaire<sup>1</sup>. La léthargie hypnotique me paraît être plutôt un degré de conscience élémentaire, une sensation musculaire si rudimentaire qu'elle reste tout à fait isolée et ne se généralise pas assez pour diriger le mouvement de tout un bras<sup>2</sup>. Un troisième exemple sera plus net encore. Un caractère singulier de Léonie, c'est que tout changement d'état quel qu'il soit est toujours signalé par un soupir brusque, une sorte de petite convulsion respiratoire. L'état de syncope est rare chez elle, tout à fait accidentel, et il m'a toujours effrayé, car il s'accompagne de troubles respiratoires et d'étouffements, qu'il cesse spontanément ou qu'on précipite sa conclusion en mettant la main sur le front du sujet, il se termine toujours par un soupir brusque, après lequel le sujet est dans un état bien connu qui est tout à fait la léthargie hypnotique classique avec tous ses caractères<sup>3</sup>. Mais nous pouvons remarquer dans cette léthargie, plus nettement que dans celle de Lucie, le premier retour de la conscience. Quand une contracture a été produite par le choc des tendons ou des muscles, il n'est pas nécessaire, comme on l'a déjà remarqué, de frapper exactement les muscles antagonistes pour la résoudre ; il suffit de frapper les muscles au hasard pour que d'autres sensations musculaires remplacent la première. Bien plus, pour défaire une contracture du bras en flexion, il me suffit de tirer doucement le bout des doigts. Ne semble-t-il pas qu'il y ait quelque conscience capable de sentir l'extension du bras, comme il en a une dans la catalepsie qui sent la position des membres ? La léthargie se termine par un soupir brusque et le sujet a fait de nouveaux progrès. Les membres ne se contractent plus quand on les touche, ils comprennent plus vite les modifications qu'on veut leur imprimer, ils gardent avec une précision étonnante la position où on les met. Mais les mouvements communiqués ne se continuent pas encore, les bras restant toujours immobilisés dans la dernière situation. J'avais cru utile autrefois de désigner cet état qui participait de la léthargie et de la catalepsie par un nom particulier. Mais cette nomenclature n'a pas en réalité grand avantage ; on peut établir autant de degrés que l'on voudra dans ce réveil graduel de la conscience. Chez Léonie, ces degrés marqués par des soupirs présentent quelque netteté, mais chez Rose le changement se fait d'une manière continue, et quand il se fait lentement, on peut noter un nombre considérable d'états entre la syncope et la vie somnambulique complète. La seule chose qu'il faille retenir, c'est que la catalepsie ne se présente pas sous une forme unique avec les yeux ouverts et avec l'aptitude à présenter simultanément tous les phénomènes que j'ai décrits. Chez Léonie, il y a trois degrés de catalepsie avec les yeux fermés : d'abord les membres restent immobiles sans continuer les mouvements, puis les membres sont

<sup>1</sup> Gilles de la Tourette. *L'hypnotisme et les états analogues*, 1887, 223.

<sup>2</sup> Sans vouloir discuter dans ce travail purement psychologique la question si controversée des trois états de l'hypnotisme dont on a d'ailleurs beaucoup exagéré l'importance, je puis faire quelques remarques à propos des observations précédentes. La catalepsie et même l'état improprement appelé léthargie avec hyperexcitabilité neuro-musculaire me semblent des états parfaitement réels qui surviennent naturellement au cours d'une grande crise d'hystéro-épilepsie ou même pendant l'état de somnambulisme provoqué chez des sujets qui ont déjà eu des crises de ce genre. Mais il faut ajouter que ces états, surtout le dernier, sont fort rares, ensuite qu'ils sont bien plutôt des modifications psychologiques que des modifications physiques et que la conscience subsiste, quoique très altérée, et réduite même, dans la léthargie, enfin qu'un très grand nombre de sujets reproduisent ces états par simple automatisme quand ils en ont entendu parler ou quand ils ont pu les voir. Cf. 1<sup>re</sup> part., ch. III.

<sup>3</sup> J'ai déjà décrit cet état de Léonie et les suivants dans mon article sur *les Phases intermédiaires de l'hypnotisme*. Revue scientifique, 1886, I, 577.

capables de continuer les mouvements communiqués et la figure prend une expression en harmonie avec ces mouvements, enfin la sensation du tact semble renaître et un objet mis dans les mains provoque certains mouvements habituels. Après ce dernier degré, les yeux s'ouvrent d'eux-mêmes, et il y a quatre formes de catalepsie avec les yeux ouverts. Je n'insiste pas sur les différences de ces états qui sont, je le répète, insignifiantes ou du moins très particulières à ce sujet. C'est d'abord le sens de la vue qui se réveille et le sujet est susceptible d'imitations, puis le sens de l'ouïe dans une écholalie qui n'est jamais aussi parfaite que celle de Rose, ensuite un début d'intelligence, de la parole et la possibilité de provoquer des hallucinations, puis des paroles incohérentes, une sorte de délire et enfin des paroles sensées dans une vie somnambulique complète. Quand on approche de ce dernier point, les caractères de la catalepsie, l'imitation, l'harmonie de l'expression disparaissent. Cet exemple prouve donc, comme les précédents, que les états cataleptiques correspondent à une pensée très rudimentaire, à des sensations tout à fait isolées et incapables de réagir les unes sur les autres.

#### Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## VI

### Nature de la conscience pendant des états analogues à la catalepsie

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'avons étudié jusqu'à présent que des phénomènes artificiellement obtenus, ou plutôt se produisant au milieu d'états plus ou moins artificiels. Il est intéressant d'examiner au même point de vue les phénomènes qui se présentent naturellement ; car il ne faut pas oublier que tous ces faits ont leurs analogues dans un état naturel quoique maladif, je veux dire dans les crises d'hystérie.

La grande crise nerveuse de Rose présente un développement tout à fait identique à celui de son somnambulisme. Après un malaise initial plus ou moins long, elle tombe brusquement évanouie. Les muscles sont flasques, la figure pâle, aucun geste ni aucun mouvement ne manifeste la conscience. Très souvent cette syncope initiale, qui se prolonge assez longtemps chez elle, amène des troubles respiratoires profonds et dangereux. La respiration tantôt est rapide et haletante, tantôt s'arrête pendant une minute entière, les lèvres bleuissent et laissent échapper un peu d'écume. Mais bientôt des mouvements commencent. Ce sont d'abord de petites trémulations dans chaque muscle, sans mouvements d'ensemble, puis des mouvements des membres, mais complètement incoordonnés. Je passe rapidement sur les détails de ces convulsions qui ont été trop bien décrits par des maîtres pour que je me permette d'y insister. Je signale seulement les caractères qui me semblent pouvoir éclairer mon sujet. Il me

semble que les mouvements, d'abord tout à fait isolés et incohérents, deviennent de plus en plus généraux et systématiques. Par exemple, au début, les muscles du bras se contractent au hasard, l'un s'opposant à l'autre, ce qui produit simplement une trémulation du bras et des flexions variées des doigts. Maintenant les muscles s'accordent assez bien pour que les deux bras fassent de grands mouvements et viennent donner des coups de poing sur le même point de la poitrine. Or, je sais qu'elle a à ce point, sous le sein gauche, une douleur continue produite, je crois, par une contracture permanente et douloureuse des muscles intercostaux ; je pense donc que ces mouvements des bras sont maintenant coordonnés par cette sensation douloureuse. Mais, peu à peu, après cette période de convulsions et de contractures et se mêlant avec elle, car il n'y a pas de transition brusque, commencent de tout autres mouvements. Elle s'assoit sur son lit (elle ne se lève pas, car elle a les deux jambes contracturées même pendant cette crise), s'incline, salue avec ses mains, et fait des sourires à l'assistance. Elle a été chanteuse dans un café concert et elle se croit probablement sur les planches, car elle nous chante des petits airs fort drôles. Ou bien elle croit sans doute écouter ses compagnes, car elle a la main près de sa bouche comme pour demander le silence, paraît écouter avec ravissement et de temps en temps applaudit la chanteuse. Lucie présente dans ses grandes crises une phase du même genre beaucoup plus régulière encore. Après les convulsions du début qui durent plus ou moins longtemps, la pauvre fille reste dans la posture de la terreur, les yeux grands ouverts fixés sur les rideaux de sa chambre. Pendant près d'une heure, elle ne change pas d'attitude et fait simplement quelques mouvements de défense désespérée, ou pousse des cris inarticulés.

Chez tous les deux, cette période est suivie par une autre dans laquelle le développement de l'intelligence semble encore augmenté. Elles n'obéissent plus à une idée fixe, elles se mettent à bavarder de choses et d'autres. Lucie a même la singulière habitude de descendre alors à la cuisine et de se faire un dîner sommaire qu'elle mange de bon appétit, tandis qu'elle refuse de manger quand elle est éveillée. Cette dernière période de la crise, que l'on a appelée le délire hystérique, correspond tout à fait, comme nous le verrons, au somnambulisme : elle ne nous intéresse donc pas maintenant. Mais la période intermédiaire, celle qu'on désigne sous le nom de période des attitudes passionnelles, se produit, elle aussi, entre un état de syncope où la conscience semble être nulle et un autre état où la conscience est presque complète ; elle semble donc produite par une conscience encore rudimentaire et correspondre à l'état cataleptique. D'ailleurs les symptômes sont les mêmes : immobilité ou continuation indéfinie d'un même mouvement, expressions harmonieuses de tout le corps, absence de parole comme moyen d'expression et répétition d'une même phrase.

Enfin, ce qui me paraît décisif, on peut assez facilement passer d'un état à l'autre. Pendant que Lucie se trouve en catalepsie artificielle, je mets ses mains dans la posture de la terreur ; immédiatement elle reste les yeux fixés sur les rideaux et, si je ne me hâte pas d'intervenir, le reste de la crise naturelle va se dérouler pendant plusieurs heures. D'autre part, si je surprends Rose ou Lucie au milieu de leurs attitudes passionnelles naturelles, il me suffit de faire quelques passes sur les bras pour les mettre en catalepsie dite artificielle ; car maintenant je puis soulever les membres, ils resteront dans la nouvelle position où je les place. Cette transformation est complète chez Lucie qui ne tarde pas à oublier ses terreurs et, peu à peu, entre dans son somnambulisme provoqué ; elle n'est que partielle chez Rose, car il y a toujours une partie de la personne qui continue la crise, tandis que l'autre m'obéit. Nous revien-

drons plus tard sur ces complications <sup>1</sup>. D'autres observations viennent confirmer celles-ci ; les crises de catalepsie naturelle du Dr Saint-Bourdin se transforment très souvent en un véritable somnambulisme comme des crises d'hystérie <sup>2</sup>. Paul Richer décrit les crises d'une hystérique dont on peut déplacer les membres pendant les poses 'passionnelles et qui les garde comme on les met <sup>3</sup>. Ces observations suffisent pour montrer l'analogie qui existe entre ces divers états.

La grande différence qui semble exister entre les états que nous comparons, c'est que, pendant la catalepsie artificielle, l'origine des mouvements et des attitudes du sujet est toujours à l'extérieur dans les modifications qu'on lui communique ; pendant la crise d'hystérie, au contraire, l'origine des poses passionnelles semble être interne dans les souvenirs du malade. Il ne faut pas s'exagérer cette différence : d'abord les souvenirs internes du sujet jouent aussi un grand rôle dans la catalepsie. Si je joins les mains de Léonie, je lui fais faire sa communion, mais c'est grâce à des souvenirs personnels venant d'elle-même et s'ajoutant à la sensation des mains jointes. Lucie, qui n'est rien moins que religieuse, ne fait pas sa communion et même ne s'agenouille pas quand on lui joint les mains. D'autre part, il ne me paraît pas certain que les objets extérieurs ne jouent aucun rôle dans les poses de la crise hystérique. J'ai lu quelque part, malheureusement je ne puis retrouver dans quel ouvrage, la description d'une hystérique qui prenait dans sa crise les postures des tableaux qui étaient dans sa chambre. Le fait ne m'étonnerait pas. Lucie tourne toujours les yeux vers ses rideaux, et je me suis souvent demandé si elle aurait la même crise dans une chambre sans rideaux. Marie rêve d'incendie pendant sa crise, si elle survient pendant la nuit, et ne songe pas à l'incendie si la crise survient pendant le jour. C'est très probablement parce que la nuit elle voit une lampe allumée à peu de distance de son lit. Mais, dirait-on, il est très difficile de transformer les poses d'une hystérique ; elle semble ne pas vous sentir et ne pas vous voir. Nous avons vu d'abord qu'il y a des exceptions et que nous pouvons changer les poses de quelques hystériques en crise. Ensuite cette résistance s'explique justement par l'état de la conscience qui est si réduite, si petite qu'elle se concentre sur une seule sensation et n'est plus capable d'en sentir d'autre. C'est pourquoi il sera plus facile de se mettre en rapport avec l'hystérique dans la dernière phase de sa crise <sup>4</sup> que pendant cette première période.

Le même fait se présente d'ailleurs dans la catalepsie artificielle. Tout le monde peut facilement causer avec Léonie lorsqu'elle est en somnambulisme, mais il n'y a que moi qui puisse modifier ces attitudes cataleptiques. Les bras sont, quand je les touche, extrêmement légers, mais ils sont raides et contracturés pour un autre. Nous ne pouvons expliquer entièrement ici ce phénomène d'électivité qui est rare pendant la catalepsie et-sur lequel il faudra revenir quand nous parlerons des sensibilités systématisées <sup>5</sup> ; mais il faut le constater maintenant, car il nous montre qu'un sujet, qui est pour son magnétiseur en état de catalepsie artificielle, est pour un étranger comme une hystérique en crise. C'est probablement pour la même raison que les cataleptiques naturelles présentent quelquefois une si grande raideur dans les membres quand un étranger essaye de les déplacer. Ces différences que nous avons montrées ne sont donc que des différences de degré et laissent subsister la comparaison que nous avons faite.

---

<sup>1</sup> Cf. IIe part., ch. I, p. 235.

<sup>2</sup> Saint-Bourdin. *Op. cit.*, 96.

<sup>3</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 279.

<sup>4</sup> Cf. Gilles de la Tourette. *Op. cit.*, 242.

<sup>5</sup> IIe part, ch. II.

Bien d'autres états pourraient être rapprochées de la catalepsie, je ne fais que de les signaler. C'est d'abord le délire qui se produit quelquefois à la suite d'une crise épileptique<sup>1</sup>. « On sait, dit M. Luys<sup>2</sup>, qu'il existe un certain nombre d'épileptiques qui, dans chaque période d'absence, répètent les mêmes actes et profèrent les mêmes cris ou les mêmes paroles ... » Un épileptique, à l'hôpital du Havre, avait une singulière habitude de ce genre : il se mettait près d'une colonne et faisait le geste de sonner les cloches à toute volée ; personne ne pouvait le déranger de cette occupation, qu'il continuait sérieusement et en silence près d'une demi-heure jusqu'au réveil complet. Cette idée de sonner les cloches était probablement entrée en lui quand il vivait à la campagne et, dans cet état épileptique où il se trouvait au réveil du coma épileptique, elle se réveillait seule et régnait en souveraine. Bien des états décrits sous le nom d'extase sont du même genre ; il suffit de voir Léonie immobile, les mains jointes et les yeux levés au ciel pour comprendre ce que le moyen âge appelait une extatique. Les sainte Thérèse, les sainte Hildegarde, les Marie Chantal, les Catherine Emmerich et bien d'autres avaient tout simplement des attaques de catalepsie, pendant lesquelles les idées religieuses dominantes ou communiquées quelquefois au moment même de leur attaque donnaient à tout le corps une attitude harmonieuse et expressive<sup>3</sup>. L'une prend la pose de l'Immaculée Conception<sup>4</sup> ; l'autre prend successivement toutes les attitudes représentées dans un chemin de la croix. L'étude la plus curieuse à ce point de vue est celle de Louise Lateau dont la description faite par le Dr Lefèvre est résumée dans l'ouvrage du Dr Despinae<sup>5</sup>. Subitement elle cesse de parler et ses yeux deviennent fixes et immobiles, elle reste plusieurs heures immobiles dans l'attitude de la contemplation la plus profonde. « Vers deux heures, l'extatique s'incline un peu en avant, se soulève avec une certaine lenteur, et, comme par un mouvement de projection, elle tombe la face contre terre. Dans cette position elle est étendue sur le sol, couchée sur la poitrine, la tête reposant sur le bras gauche ; les yeux sont alors fermés, la bouche est entr'ouverte, les membres inférieurs sont étendus en ligne droite. A trois heures, elle fait un mouvement brusque, les membres supérieurs s'étendent transversalement en croix, les deux pieds se croisent, le dos du pied droit reposant sur la plante du pied gauche. Elle reste dans cette situation jusque vers cinq heures ... L'extase se termine par une scène effrayante : les bras tombent le long du corps, la tête s'incline sur la poitrine, les yeux se ferment. La face prend une pâleur de mort, elle se couvre d'une sueur froide les mains sont glacées, le pouls est imperceptible, elle râle . Cet état dure de dix à quinze minutes ; puis la vie se réveille, la chaleur se ranime, le pouls se relève, les joues se colorent ; mais pendant quelques minutes encore, c'est l'expression indéfinissable de l'extase. » N'est-ce pas là une description très exacte d'une catalepsie qui joue la scène de la mort du Christ, au lieu de jouer simplement, comme Léonie, la scène de la communion ?

Ainsi, dans les extases naturelles, dans les crises d'hystérie, comme dans la catalepsie artificielle, nous retrouvons le même fait initial, un arrêt brusque et complet de la conscience qui dure plus ou moins longtemps, qui peut « comme un éblouissement,

<sup>1</sup> Despinae (*Somnambulisme*, 294) fait une comparaison très complète du vertige épileptique et du somnambulisme. Il nous faudrait citer presque toutes ses remarques. Nous ne faisons des réserves que sur l'interprétation des phénomènes déjà signalée au § 2 du présent chapitre.

<sup>2</sup> Luys. *Maladies mentales*, 1881, 146.

<sup>3</sup> Voir, pour la description d'un grand nombre d'attaques extatiques, Aubin Gauthier. *Histoire du somnambulisme chez tous les peuples*, 1842, II. - Luc Desages. *De l'extase*, 1866.

<sup>4</sup> Paul Richer, *Op. cit.*, 217, 220.

<sup>5</sup> Despinae. *Somnambulisme*, 376.

n'avoir qu'une durée insaisissable <sup>1</sup> », mais qui existe toujours. C'est au moment du réveil de la conscience, quand ce réveil n'est pas trop rapide, que se placent les extases, les poses passionnelles et la catalepsie. C'est la conscience naissante, « les sensations stupides » dont parlait Herzen, qui donnent lieu aux phénomènes que nous étudions.

Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## VII

### Interprétation des phénomènes particuliers de la catalepsie

[Retour à la table des matières](#)

Guidés par les recherches précédentes sur la nature générale de la conscience pendant les états cataleptiques, reprenons les différents phénomènes dont nous avons fait la description, c'est-à-dire la continuation d'une attitude ou d'un mouvement, la répétition des mouvements qui ont été vus ou des sons qui ont été entendus, les expressions harmonieuses de tout le corps et les mouvements associés. Cherchons par quelles hypothèses simples nous pouvons interpréter chacun de ces faits.

1<sup>a</sup> *Continuation d'une attitude ou d'un mouvement.* - C'est ici que l'on voit bien la supériorité d'une expérience réelle, si imparfaite qu'elle soit, sur les raisonnements purement théoriques. Bien des philosophes, et Condillac surtout, se sont demandé ce qui arrive quand on introduit une sensation isolée dans un statue vide de pensées. Ils ont supposé une foule de choses plus ou moins vraies ; ils ont dit que cette sensation produisait de l'attention, de la mémoire, du plaisir, de la peine, etc., mais ils n'ont pas deviné le phénomène principal que cette sensation allait produire ; ils ne nous ont pas dit qu'à chaque sensation nouvelle la statue allait se remuer. La plus simple expérience nous montre tout de suite ce phénomène important. Que, dans une conscience vide, survienne une sensation quelconque produite par un procédé quelconque, et aussitôt il y aura un mouvement. Telle est la loi que manifestent, croyons-nous, les phénomènes les plus simples de la catalepsie.

Comment expliquer, en effet, que le bras d'une cataleptique que je soulève ou que je mets en mouvement conserve son attitude ou son mouvement ? Les forces physiques de la pesanteur tendraient à le faire tomber : il faut, en effet, une contraction délicatement systématisée de tous les muscles pour le maintenir. Qu'est-ce qui peut donner à ces contractions leur unité et leur persistance ? Je ne vois point d'autre ré-

---

<sup>1</sup> Azam. *Op. cit.*, 88.



ponse que celle-ci : c'est une sensation persistante. Quand j'ai soulevé le bras j'ai provoqué une certaine sensation musculaire consciente, tout à fait déterminée, c'est-à-dire correspondant exactement à telle position du bras, du poignet, des doigts, etc. Cette sensation étant seule dans l'esprit n'a rencontré aucun phénomène antagoniste et réducteur, elle n'a pas disparu avec l'excitation productrice, elle a subsisté et elle dure encore. Mais en même temps qu'elle dure, elle maintient par sa persistance même la position du bras à laquelle elle est liée ou plutôt dont elle est inséparable.

Étudions séparément les différents points de cette explication. Que la position du bras déplacé par moi puisse produire dans l'esprit du sujet une sensation musculaire déterminée et différente pour chaque attitude, c'est une proposition à peu près indiscutable. Les sensations *kinesthésiques*, comme dit Bastian<sup>1</sup>, sont peut-être provoquées par le déplacement des muscles, le frottement des surfaces articulaires, les plissements de la peau ou mille autres modifications des membres ; leur origine est encore obscure, mais leur existence et leur précision sont indiscutables. Dans le cas présent, il faut que le sujet ait senti la position de son bras pour pouvoir la maintenir ou la reproduire plus tard, comme nous avons vu que cela a lieu quelquefois. Or, des précautions ayant été prises pour que le sujet ne puisse voir le déplacement de son bras, c'est au moyen du sens kinesthésique qu'il a eu cette sensation.

Cette sensation kinesthésique peut-elle reproduire ou, dans le cas présent, maintenir l'attitude ? C'est là ce qui est plus discuté. On établit d'ordinaire une grande distinction entre les phénomènes sensitifs et les phénomènes moteurs. La grande découverte de la différence entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs amena la distinction moins certaine (si j'ose avoir une opinion sur ce sujet) des centres sensitifs et des centres moteurs, et celle-ci inspira le désir de trouver dans les phénomènes psychologiques une séparation analogue entre les phénomènes de sensibilité et les fonctions ou les phénomènes du mouvement. Dans certains cas, assez rares, il est vrai, on constata dans la conscience les deux phénomènes distincts : je vois un objet qui s'approche de mon œil et je sens le mouvement de ma paupière qui se ferme. Mais, dans la plupart des autres cas, on ne constatait que l'un ou l'autre des deux phénomènes, la conscience de la sensation sans la conscience du mouvement, le sentiment du mouvement sans la notion de la sensation précédente<sup>2</sup>. On fit alors diverses suppositions : les uns comme Wundt et M. Charcot, admirent qu'il y avait toujours une sensation de mouvement coïncidant avec l'émission de la force nerveuse et précédant tout mouvement ; les autres, comme Bastian, considérant les sensations kinesthésiques comme absolument centripètes, venant exclusivement de l'extérieur, admirent « l'inconscience absolue de tous les courants centrifuges<sup>3</sup> » ou en général de tous les actes moteurs. Sans préjuger toutes les difficultés que soulève cette question et que nous rencontrerons peut-être plus tard, je crois que le phénomène cataleptique de la conservation des attitudes nous offre un cas simple « prérogatif » où cette question des rapports entre la sensibilité et le mouvement est plus facile à étudier que dans aucun autre.

En effet, nous avons admis un phénomène de sensation à la suite du déplacement du bras. Y a-t-il une raison quelconque pour supposer maintenant un autre phénomène psychologique produisant le mouvement nécessaire pour maintenir l'attitude ? Je n'en vois pour ma part aucune, et, d'ailleurs, ce phénomène psychologique que l'on

<sup>1</sup> Bastian. *Le cerveau organe de la pensée*, II, 165.

<sup>2</sup> Voir Ch. Richet. Les réflexes psychiques. *Revue philosophique*, 1888, I, 228.

<sup>3</sup> Bastian. *Op. cit.*, II, 129.

supposerait serait une image motrice déterminée, correspondant exactement à la position du bras qu'il faut maintenir. Ce serait exactement la même chose que l'image précédente déjà produite par la sensation kinesthésique. Pourquoi supposer deux phénomènes qui se confondaient ? Nous devons nous représenter ici les choses de la manière la plus simple : l'excitation E produit la sensation kinesthésique SK, laquelle suffit pour produire à son tour le mouvement M. Il n'y a pas lieu de supposer d'autres intermédiaires. Dans ce cas simple, il n'y a pas lieu de soulever les difficultés dont parlait Bastian : nous n'avons pas à chercher si le phénomène moteur a, oui ou non, une conscience distincte de celle du phénomène sensitif, puisque les deux phénomènes ne forment qu'une seule et même chose.



Fig. 1.

Quant au troisième point, la persistance de la sensation musculaire, il résulte naturellement de nos remarques précédentes. Si la supposition d'une image consciente a été jugée nécessaire pour expliquer la coordination des mouvements et des contractions musculaires, tant que persiste cette coordination, nous sommes forcés de supposer la persistance du fait psychologique qui l'explique. Or, on sait que l'attitude cataleptique peut persister fort longtemps ; il est donc vraisemblable.. comme nous le disions, que l'image kinesthésique, ne rencontrant aucun obstacle dans cet esprit qui est complètement vide, se prolonge tant que nous ne l'avons pas remplacée par une autre en déplaçant le bras.

C'est pour ces sensations musculaires qu'il est juste de dire, plus peut-être que pour tout autre phénomène de l'esprit, que la sensation et le mouvement ne sont qu'une seule et même chose se présentant sous des aspects très différents, parce qu'elle est connue de manières très différentes <sup>1</sup>. Quoique, dans notre esprit confus et complexe, cette loi primitive soit souvent modifiée, on peut dire que, régulièrement et dans un être simple, il n'y a pas de mouvement sans une sensation de mouvement et point de sensation ou même d'image de mouvement sans un mouvement.

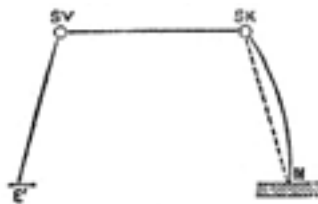


Fig. 2.

2<sup>e</sup> *L'imitation et la répétition.* - Les actes produits par imitation et par répétition vont nous faire avancer un peu plus dans l'étude du même problème. Au lieu de lever le bras du sujet, je lui montre mon bras levé et il met le sien lui-même dans une position identique. Ici, les phénomènes sensitifs (voir un mouvement) et les phénomènes moteurs (lever le bras) ne se confondent pas comme précédemment, et il semble naturel de les séparer. On peut en

effet s'expliquer les choses de cette façon : l'excitation visuelle E' produite par mon mouvement amènerait la sensation visuelle S V, celle-ci éveillerait par association l'image de la sensation kinesthésique S K, qui était tout à l'heure éveillée directement, et cette image, d'après la loi précédente, amènerait le mouvement M auquel elle correspond. Cette explication serait assez simple et vraisemblable : elle expliquerait pourquoi, dans certains cas, le mouvement par imitation est assez long à produire ; elle ne soulèverait pas les difficultés relatives à la conscience des phénomènes moteurs, car elle n'introduit toujours que deux phénomènes de sensation dont l'un seulement a la propriété d'être inséparablement lié, comme nous l'avons montré, à un mouvement réel. Si nous ne devons étudier que des cataleptiques, nous n'aurions pas

<sup>1</sup> Voir, à ce sujet, les théories de Lewes dans la *Psych. angl.* de Ribot, 401, et les travaux de Dumont.

de raisons pour repousser cette hypothèse ; mais, en prévision des difficultés que présentera plus tard l'étude des anesthésies et des paralysies, nous devons remarquer que les phénomènes peuvent, dans la plupart des cas, s'expliquer aussi d'une autre manière.



Fig. 3.

Est-ce que la sensation visuelle S V ne pourrait pas produire directement le mouvement M sans l'intervention d'aucune image musculaire ? Ces sensations musculaires S K pourraient d'ailleurs être éveillées secondairement à la suite du mouvement effectué ou ne pas être éveillées, contribuer ou ne pas contribuer à son perfectionnement et à sa précision. Cette hypothèse est d'abord rendue vrai-

semblable par certaines expériences assez connues <sup>1</sup>. On sait que toute excitation des sens, quelle qu'elle soit, amène une augmentation de la force générale et une disposition au mouvement qui se traduit quelquefois par un mouvement effectif. Ce mouvement est tout naturel, il est l'apparence externe de la sensation visuelle et acoustique, comme la contraction des muscles était, pour ainsi dire, l'envers de la contraction musculaire. Mais si ce mouvement reste général quand la sensation est elle-même vague, ne doit-il pas devenir précis quand la sensation est elle-même plus précise ? M. Féré a montré que la vue d'un objet en mouvement, la vue d'un disque en rotation provoquait une réaction motrice différente suivant le sens de la rotation <sup>2</sup>. Pourquoi, dans certains cas, l'image d'un mouvement déterminé ne provoquerait-elle pas par elle-même un autre mouvement précis ? Cette hypothèse est confirmée par les recherches sur les hystériques anesthésiques dont nous parlerons plus tard. A mon avis, il est impossible d'expliquer comment ces personnes peuvent souvent conserver tous leurs mouvements malgré la perte absolue des sensations et même des images kinesthésiques, si l'on n'admet pas que le mouvement peut être produit directement par des images visuelles ou auditives. Enfin, depuis les beaux travaux de M. Charcot, cette hypothèse est universellement admise quand il s'agit des mouvements du langage. Il y a, au point de vue du langage, des visuels, des auditifs, des moteurs, c'est-à-dire des individus qui, pour se représenter des paroles, emploient des images visuelles, auditives, motrices d'articulations ou motrices graphiques. Ces représentations jouent un grand rôle dans la parole elle-même et il existe des individus qui parlent avec le sens auditif, c'est-à-dire chez qui l'image auditive d'un mot suffit pour en amener la prononciation. Nous pouvons étendre cette théorie célèbre à tous les mouvements et dire que certains mouvements du bras ou de la jambe peuvent accompagner immédiatement l'image visuelle de ce mouvement sans image kinesthésique intermédiaire.

Cette supposition rencontre cependant une difficulté assez grave, sur laquelle M. Paulhan a beaucoup insisté <sup>3</sup>. La vue d'un bras qui se lève ne ressemble pas au mouvement réel qu'il faut faire pour lever réellement le bras, pas plus que le son d'un mot ne ressemble au mouvement de la bouche qu'il faut faire pour le prononcer : comment une chose peut-elle amener l'autre et se confondre avec elle ? Remarquons d'abord que l'on retrouve une différence semblable entre la sensation musculaire d'un mouvement et le mouvement lui-même. C'est la différence générale qui existe entre le physique et le moral, et qui empêche de trouver jamais aucune analogie entre un

<sup>1</sup> Féré. *Sensation et mouvement*, 1887.

<sup>2</sup> Féré. *Ibid.*, 83.

<sup>3</sup> Paulham *Revue philosophique*, 1888, I, 45 et 59.

phénomène physique et un phénomène psychologique, même quand leur union réelle est intime. Ensuite nous n'expérimentons pas sur des individus qui viennent de naître et qui n'ont, dans leur esprit et dans leur corps, aucune association organisée par avance. Il est probable que, dans l'enfance, nous commençons tous par être « des moteurs » agissant et pensant au moyen des images du sens musculaire. Plus tard seulement des images visuelles et auditives d'abord associées aux images motrices deviendraient prédominantes et pourraient seules produire le mouvement. Ce serait une application de « cette coordination, de cette synthèse psychique » dont M. Paulhan a montré la nécessité, ce serait « une systématisation préétablie <sup>1</sup> » des phénomènes psychiques et des phénomènes organiques qui permettrait à toute image de jouer le rôle d'une image motrice.

Une remarque du même genre va nous permettre de résoudre une autre difficulté. On observera que, dans les explications précédentes, nous ne tenons aucun compte des phénomènes de plaisir et de douleur auxquels certains psychologues donnent un si grand rôle dans la formation des mouvements. Pour M. Bain en particulier, « il y a au début de toute impulsion volontaire naturelle quelque forme si variées que revêtent le plaisir et la souffrance <sup>2</sup> ». Pour lui, « un plaisir ou une souffrance quelconque est nécessaire pour donner l'impulsion motrice <sup>3</sup> », et les sensations ne joueraient qu'un rôle accessoire pour diriger, préciser le mouvement et l'adapter aux circonstances. Nous n'avons au contraire parlé en aucune façon des phénomènes de plaisir ou de douleur et, en fait, nous n'avons rien constaté chez nos sujets en catalepsie qui nous permit de supposer ces phénomènes. Cette contradiction peut très facilement être levée si on considère que nous n'étudions pas exactement le même problème que M. Bain. Cet auteur en effet cherche l'origine de l'activité et ses premières manifestations chez un être qui vient de naître ; nous étudions bien aussi l'activité élémentaire, mais telle qu'elle existe chez un esprit déjà formé. Il se peut qu'au début de la vie les mouvements soient déterminés uniquement par le plaisir et la douleur, parce qu'il n'existe pas alors d'autres phénomènes psychologiques que ces sensations générales et vagues qui se manifestent par des mouvements également vagues et indéterminés. Mais peu à peu les sensations se sont précisées et les mouvements avec elles. L'enfant a appris à sentir un mouvement en apprenant à le faire et réciproquement. L'union qui existait autrefois entre un plaisir vague et un mouvement vague existe aujourd'hui entre une sensation déterminée et un mouvement déterminé, et il suffit que la sensation soit ramenée même sans plaisir et sans douleur pour que le mouvement ait lieu.

Il faut donc généraliser notre loi précédente et dire de toute sensation et de toute image ce que nous avons dit du sens kinesthésique. Une image de mouvement dans la conscience se manifeste toujours, à l'extérieur, pour un témoin étranger, par un mouvement réel, et d'autre part cette image tend à durer, à persévérer dans son être et par conséquent amène la continuation du mouvement, tant qu'elle n'a pas été remplacée par quelque image nouvelle.

3° et 4°. *Expressions de la physionomie et actes associés* — Ces phénomènes semblent plus compliqués que les précédents, et il semble qu'une seule image persistante ne puisse plus suffire à les expliquer. Il faut qu'à propos de la première

<sup>1</sup> Paulhan. *Revue philosophique*, 1888, I, 45.

<sup>2</sup> A. Bain. *Emotions et volonté*. Trad, 1885, 345.

<sup>3</sup> Id. *Ibid.*, 342.

sensation, celle du poing fermé, des mains en prière, etc., surgissent simultanément et successivement un grand nombre d'autres images qui amèneront chacune, l'une un geste, l'autre une expression du visage, celle-ci l'acte de se lever, celle-là l'acte de saluer. Comment cela est-il possible ?

Nous voyons ici sous sa forme la plus simple le phénomène de l'association des idées qui est l'une des manifestations les plus importantes de l'automatisme psychologique. Sans aucun doute, les images qui se sont produites autrefois en même temps que la sensation provoquée ou à sa suite réapparaissent maintenant de la même façon et dans le même ordre, et c'est cette succession automatique des images qui amène la succession régulière des gestes et des mouvements.

Mais comment doit-on comprendre cette loi de l'association ? Ne peut-on, en quelque manière, la ramener à la loi précédente de la persistance d'un état psychologique ? Nous pensons qu'il en est ainsi. Hamilton avait déjà compris d'une manière intéressante l'association des idées quand il disait : « Sont suggérées les unes par les autres les pensées qui auparavant ont fait partie d'un même tout, d'un même acte de connaissance <sup>1</sup>. » M. Taine considère de même les associations comme des renaissances partielles de totalités qui tendent à se reformer complètement <sup>2</sup>. M. Paulhan, dans des articles que nous avons déjà cités, essaye aussi de rattacher l'association à l'acte de synthèse considéré comme fonction générale de l'esprit. Ces théories nous semblent, au moins en partie, très exactes et s'appliquent facilement aux faits que nous étudions. La sensation du poing fermé ou des mains jointes, en même temps qu'elle est par elle-même un tout, une sensation complète, a été réunie autrefois à un grand nombre d'autres sensations simultanées ou successives, et a fait partie d'une synthèse, d'un ensemble qui était l'état de colère ou l'acte de la communion. On peut supposer avec quelque vraisemblance que cet ensemble de sensations très différentes que l'esprit éprouvait pendant l'acte de la communion a formé un sentiment commun, une cœnesthésie particulière qui n'est pas la même que dans un état de colère ou de gaieté. En provoquant maintenant la sensation des mains jointes, j'éveille aussi ou plutôt je commence à éveiller ce sentiment général qui existait pendant l'acte de la communion. Ce sentiment devient alors une sensation comme les autres qui tend à se manifester et à durer. Mais pour que ce sentiment persiste, il ne suffit pas que la sensation des mains jointes reste seule dans l'esprit, ce ne serait que le commencement du sentiment. Il faut, pour qu'il dure, qu'il se complète et que les autres sensations constituantes réapparaissent les unes après les autres sous forme d'images et amènent les expressions et les mouvements qui leur correspondent.

Afin de bien comprendre cette explication générale des actes associés et afin de pouvoir nous en servir plus tard, il est nécessaire de faire encore quelques remarques. On est trop disposé, c'était un peu le tort de Hamilton et, si je ne me trompe, de M. Paulhan lui-même, à considérer ce sentiment général, cette cœnesthésie comme une idée, une connaissance véritable, à l'assimiler à un jugement ou à une idée abstraite de finalité. La connaissance véritable, le jugement, les idées générales ne doivent pas être mêlées à ces phénomènes automatiques de la pensée rudimentaire ; ils apportent avec eux des moyens d'émancipation et une liberté relative dont nous ne voyons ici aucun signe. Cette cœnesthésie me paraît ressembler beaucoup plus à une image sensible, consciente, mais non comprise, assimilable à une émotion religieuse vague plutôt qu'à une idée de prière ou de communion. Les émotions sont précisément cet

<sup>1</sup> Cf. Ferri. *La Psychologie de l'association*, 1883, 231.

<sup>2</sup> Taine. *Intelligence*, I, 144.

ensemble de sensations diverses provenant de tous les points du corps : « l'action spéciale des muscles n'est pas seulement le signe de la passion, elle en est vraiment une partie essentielle ; si, au moment où les traits expriment une passion, nous essayons d'en faire naître une autre, nous n'y parviendrons pas <sup>1</sup>. » Les émotions désignées par le langage sous le nom de peur, colère, amour, etc., sont peu nombreuses et peu précises ; mais leurs variétés doivent être en réalité innombrables et correspondre chez chaque individu à un ensemble déterminé d'images et de mouvements. C'est l'une de ces émotions très précises que nous faisons naître chez les cataleptiques et qui amène leurs expressions et leurs actes associés.

Une autre remarque importante, c'est que nous ne pouvons provoquer pendant la catalepsie que des émotions anciennes déjà éprouvées par le sujet et que nous ne pouvons pas lui apprendre à en éprouver de nouvelles. Un sujet qui n'est pas religieux et qui n'a pas fait autrefois cette synthèse des mouvements qui constitue l'émotion de la prière ne jouera pas pendant la catalepsie la scène de la prière. Les mains resteront l'une contre l'autre, mais d'autres actes ne suivront pas. L'automatisme ne crée pas de synthèses nouvelles, il n'est que la manifestation des synthèses qui ont déjà été organisées à un moment où l'esprit était plus puissant. Nous avons remarqué précédemment que les actes cataleptiques simples ne nous expliquaient pas l'origine véritable de l'activité, mais nous montraient seulement la manifestation d'une sensation déjà formée, de même les actes cataleptiques plus complexes nous montrent seulement la manifestation d'une émotion déjà organisée.

Enfin, faisons une dernière remarque que nous aurons à rappeler plus tard : ces émotions, ces associations d'idées peuvent exister, comme les sensations elles-mêmes, dans une conscience rudimentaire comme celle que nous avons décrite. Or, le caractère de cette conscience, disions-nous, est d'être impersonnelle, de ne pas provoquer l'idée du moi ou de la personnalité. L'association des idées n'est donc pas forcément liée avec la formation de la personnalité, et l'une peut se développer sans l'autre. Nous n'avons vu jusqu'ici que l'association automatique la plus simple, qui suffit pour expliquer tous les phénomènes présentés par les sujets dans les états que nous venons de décrire.

Chapitre I : Les phénomènes psychologiques isolés

## Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

En résumé, dans notre pensée normale, les phénomènes sont toujours très nombreux et très complexes ; ils se heurtent et se modifient les uns les autres, aussi ne peut-on voir facilement leur véritable nature et les lois qui les régissent. Nous avons étudié un état maladif où les phénomènes de la pensée se présentent tout au contraire à peu près isolés. Une des meilleures expressions qui puissent caractériser cet état a

---

<sup>1</sup> Maudsley. Cf. Bain. *Esprit et corps*, 7.

été proposée par M. Ochorowicz <sup>1</sup>. La catalepsie était, disait-il, un état de *monoidéisme*. « Certains sujets, capables de présenter ces deux phases opposés d'aïdeie (syncope hypnotique) et de polyïdie (sommambulisme), ne passent pas directement, ou tout au moins peuvent ne pas passer directement de l'une à l'autre ; ils s'arrêtent plus ou moins longtemps dans la phase *monoidéique*... C'est un cerveau qui concentre toute son action sur une seule idée unique, dominante, qui n'est contrebalancée par aucune autre. » Une comparaison bien connue peut encore faire comprendre ces phénomènes : « Le cerveau peut être comparé à une salle fournie d'un nombre immense de becs de gaz, mais éclairé seulement par un nombre relativement petit et relativement constant de becs allumés qui ne sont pas toujours les mêmes, au contraire, qui changent à chaque instant. A mesure que les uns s'éteignent, d'autres se rallument. Jamais ils ne sont tous allumés, de temps en temps ils seront tous éteints <sup>2</sup>. » Et en outre, ajouterons-nous, il y a des instants où un seul est allumé. Sans doute il ne faut pas exagérer l'importance de cette expression de monoidéisme ; d'abord il s'agit plutôt de sensations que d'idées proprement dites ; en outre, ces sensations, sauf dans l'expérience la plus simple du début, ne sont pas réduites à l'unité. Mais ce qui est vrai, c'est d'abord que la sensation initiale qui amène les autres images est unique, ensuite que chaque image reste isolée sans s'unir avec les autres et sans réagir sur elles. Chaque image ou chaque émotion se développe isolément suivant ses lois.

Voici les trois lois principales auxquelles ces phénomènes isolés nous ont toujours paru soumis : 1<sup>o</sup> un grand nombre de sensations et d'images (les études précédentes ne nous permettent pas encore de dire toutes) sont accompagnées par un mouvement corporel et ne peuvent pas exister sans le produire ; 2<sup>o</sup> toute sensation ou image excitée dans la conscience dure et persiste tant qu'elle n'a pas été effacée par un autre phénomène ; 3<sup>o</sup> toute sensation ou émotion tend à se développer, à se compléter, en se manifestant toujours par les mouvements et les actes dont elle est inséparable. Ainsi se vérifie par l'expérimentation une des idées les plus fécondes d'un de nos philosophes. « Toute idée est une image, une représentation intérieure de l'acte. Or, la représentation d'un acte, c'est-à-dire d'un ensemble de mouvements, en est le premier moment, le début, et est ainsi elle-même l'action commencée, le mouvement à la fois naissant et réprimé. L'idée d'une action possible est donc une tendance réelle, c'est-à-dire une puissance déjà agissante et non une possibilité purement abstraite <sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> *La suggestion mentale*, 1887, 112.

<sup>2</sup> Herzen. *Op. cit.*, 216.

<sup>3</sup> Fouillée. *Liberté et déterminisme*, 1884, 3.

L'automatisme psychologique.  
Première partie : Automatisme total

## Chapitre II

---

### L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est que dans des circonstances fort rares et fort extraordinaires que les actions humaines sont ainsi isolées et impersonnelles; elles semblent d'ordinaire être la manifestation d'un caractère et dépendre d'une personnalité. Afin de poursuivre l'étude des actions automatiques dans des conditions plus complexes qui se rapprochent de l'état normal, il nous faut chercher des états psychologiques susceptibles d'expérimentation, mais dans lesquels cependant le caractère et la personnalité commencent à se développer: c'est l'état connu sous le nom de *somnambulisme* qui remplit le mieux ces conditions.



## Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## I

Les différents caractères qui ont été  
proposés pour reconnaître le somnambulisme

[Retour à la table des matières](#)

Cet état est en apparence fort connu ; tantôt, comme on sait, il survient spontanément au milieu du sommeil, tantôt il forme une partie importante d'une crise nerveuse, tantôt il est artificiellement provoqué par des procédés qui ont été trop souvent décrits pour que j'y insiste. Cependant il est fort difficile de trouver un signe qui le caractérise d'une manière générale, et la plupart des caractères qui ont été ainsi désignés nous semblent insuffisants; en les passant en revue, nous verrons quelques caractères accessoires de cet état, mais il nous restera à en chercher le signe distinctif.

Quelques-uns de ces caractères ont été appelés physiques, non pas qu'ils fussent de véritables modifications visibles, mais parce qu'on les constatait au moyen de diverses expériences faites sur le corps du sujet.

La plupart des anciens magnétiseurs considéraient l'insensibilité absolue de la peau comme étant la règle constante et le signe indubitable du somnambulisme. « Pour qu'il y ait somnambulisme, disait de Lausanne <sup>1</sup>, il faut que les sens extérieurs n'occasionnent aucune distraction et ne sentent rien. » « Il n'y a pas de sommeil magnétique, écrit Baragnon <sup>2</sup>, sans insensibilité complète du corps et des sens, de telle sorte que nous nous aiderons, pour la constatation du sommeil, de tout ce qui peut nous convaincre de cette insensibilité. » Aussi les magnétiseurs ne manquent-ils pas d'essayer sur leur sujet des brûlures et des piqûres d'épingles dès qu'il commence à dormir <sup>3</sup>. Dans le célèbre rapport présenté à l'Académie de médecine en 1837, M. Dubois (d'Amiens) se plaint qu'on ne lui ait laissé faire pour vérifier le somnambulisme « qu'un simple tatouage à coups d'épingle sur la figure et sur les mains ». Il aurait voulu faire mieux. Eh bien, le procédé de M. Dubois n'aurait pas grand résultat si on l'appliquait aux somnambules que j'ai étudiées. La plupart de ces personnes, presque toutes, étaient déjà anesthésiques sur une partie plus ou moins considérable du corps, avant tout sommeil hypnotique, dans leur état le plus normal. En outre, elles étaient loin d'être régulièrement anesthésiques en somnambulisme ; au contraire, j'ai

<sup>1</sup> De Lausanne. *Principes et procédés du magnétisme animal*, 1819, II, 54 ; de même dans Teste, *Magnétisme animal expliqué*, 1845, 285.

<sup>2</sup> Baragnon. *Etude pratique du magnétisme animal*, 1853, 33.

<sup>3</sup> Lafontaine. *L'art de magnétiser*, 1860, 99.

été amené, pour certaines d'entre elles et dans certains cas, à considérer le retour de la sensibilité comme une preuve du somnambulisme le plus profond.

Un autre caractère curieux est signalé par les mêmes auteurs, quoique plus rarement : c'est l'absence complète de déglutition pendant certains états somnambuliques<sup>1</sup>. Ce détail m'a frappé, car, chez une personne, chez Léonie, il est absolument constant. Elle n'a aucune déglutition pendant le somnambulisme et jamais je ne suis arrivé à lui faire avaler une goutte d'eau. Dans un article paru récemment, M. Dufay signale le même fait chez une de ses somnambules<sup>2</sup>. Mais le phénomène, loin d'être caractéristique, est assez rare ; la plupart des somnambules mangent et boivent sans aucune gêne dans leur sommeil. Lucie en somnambulisme naturel descendait se faire cuire une côtelette et la mangeait très bien. Rose n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle déjeunait en somnambulisme. Il y a même des hystériques dysphagiques à l'état de veille, qui mangent assez facilement quand elles dorment, et c'est un détail qu'il est quelquefois utile de connaître.

Mon frère a réussi à alimenter une femme hystérique qui, à cause de vomissements incoercibles, était près de mourir de faim.

Un des auteurs modernes qui ont le mieux connu les somnambules, M. Despina, croit trouver dans leur attitude extérieure un bon caractère distinctif. La croyance populaire se représente, en général, les somnambules comme des personnes qui parlent en ayant les yeux fermés. Cette croyance résulte probablement de cette idée, en réalité assez fautive, que le somnambulisme est un sommeil : on répète aux somnambules qu'elles dorment, d'où elles concluent qu'elles doivent avoir les yeux fermés. Mais si on laisse les somnambules agir à leur guise, beaucoup, comme Lucie, ont presque constamment les yeux ouverts. C'est alors que M. Despina prétend que leur regard a toujours un caractère tout particulier et distinctif. « Les yeux, dit-il, sont grandement ouverts... ; les pupilles largement dilatées restent immobiles à l'action de la lumière : la conjonctive insensible ne sent pas le besoin d'être lubrifiée par les larmes, aussi le clignotement des paupières est supprimé ou fort rare<sup>3</sup>. » L'auteur est si convaincu de l'importance de ce caractère qu'il prétend « par l'inspection des yeux découvrir les fraudes tentées par une fautive somnambule ». Il faut avouer que je n'aurais pas une pareille hardiesse ni une pareille conviction.

Sans doute, ce regard existe quelquefois, et M. Despina indique très bien dans quelle circonstance, « lorsque la rétine est paralysée » ; alors, en effet, « ce regard amaurotique a assez de ressemblance avec celui de l'individu qui est assez myope pour ne pouvoir distinguer aucun des objets environnants ». Ainsi, pendant la catalepsie, quand on n'excite pas le sens visuel, l'œil prend ce caractère. Si on ouvre de force les yeux d'une hystérique au début du somnambulisme, à un moment où, d'ordinaire (car il peut y avoir des exceptions) elle ne voit pas clair, ses yeux auront l'aspect amaurotique. Mais, est-il donc admis qu'une somnambule ait toujours la rétine paralysée et soit toujours aveugle ? D'après une opinion assez ancienne, que Maine de Biran lui-même a soutenue, le somnambule se conduirait toujours d'après ses rêves, d'après des hallucinations qui lui représentent les objets tels qu'il les connaît et non d'après de véritables sensations visuelles. Cette opinion me paraît complètement

<sup>1</sup> Baragnon. *Magnétisme animal*, 108.

<sup>2</sup> *Revue scientifique*, 1888, II, 241.

<sup>3</sup> Despina. *Somnambulisme*, 107.

inexacte. Si on laisse le somnambulisme se développer suffisamment, il y a des sujets qui ouvrent les yeux d'eux-mêmes, ou bien on peut les leur faire ouvrir, en vérifiant le moment où ils voient clair. On reconnaît évidemment qu'une somnambule se dirige alors d'après la vue des objets réels, comme on peut facilement le vérifier en la menant dans un endroit qu'elle ne connaît pas. Les yeux n'ont plus alors cet aspect bizarre, ils sont tout à fait normaux et, même pendant la catalepsie, si l'on fait fixer un objet, dans les actes par imitation, par exemple, on voit les yeux remuer et prendre une apparence normale. Pour ce qui est de cette attitude des somnambules, j'ai fait plusieurs fois une expérience que je crois décisive. J'ai envoyé plusieurs fois Lucie, en plein somnambulisme, parler à des personnes étrangères qui n'étaient pas prévenues et elle a toujours été prise pour une personne normale. Marie peut être laissée en somnambulisme dans une salle d'hôpital, sans que les autres malades soupçonnent son état. Sans doute, il y a, pour moi qui les connais bien, quelques traits caractéristiques et je n'aurais pas toujours besoin d'interroger leur sensibilité ou leur mémoire pour savoir dans quel état elles se trouvent : Marie est plus pâle en somnambulisme qu'à l'état de veille; Lucie, qui a plusieurs tics au visage quand elle est éveillée, a une figure calme et régulière dans le second état. Mais ce sont des signes individuels et de minime importance qui ne permettent pas de fonder une distinction scientifique.

Enfin pour terminer cette énumération des signes physiques qui ont été proposés, M. Charcot, puis MM. Paul Richer, Binet, Féré, etc., ont vu chez les hystériques mises en somnambulisme une contracture particulière qui se produisait dans les muscles à la suite d'une friction superficielle ou même d'une simple insufflation sur la peau. Puisque, dans ce travail, je me tiens surtout au récit de ce que j'ai pu voir, je dois dire que j'ai cherché ce caractère sur une douzaine de personnes mises en somnambulisme et toutes hystériques, et que je ne l'ai constaté que sur deux sujets. D'autre part, une hystérique, Rose, qui ne présente jamais ce caractère en somnambulisme, le présente quelquefois à l'état de veille. C'est assez pour que, au moins pour ma part, je ne considère pas ce fait comme caractéristique.

En réalité, j'en suis maintenant convaincu, il n'y a pas de signe physique qui permette de reconnaître si une femme est en somnambulisme ou si elle n'y est pas, et c'est avancer beaucoup que de prétendre reconnaître cet état, au premier coup d'œil. M. Despine soutenait que la psychologie n'a pas à s'occuper du somnambulisme <sup>1</sup> et que la physiologie seule peut l'expliquer. Eh bien, loin de pouvoir l'expliquer, la physiologie ne peut même pas le reconnaître. Beaucoup d'auteurs, comme Bertrand, Braid et plus récemment Gurney, Bernheim, ont eu le grand mérite de reconnaître que le somnambulisme est un phénomène psychologique et qu'il ne peut être constaté que par des caractères uniquement psychiques. Cependant tous les phénomènes mentaux qui ont été allégués n'ont pas une égale importance.

Le Dr Carpenter parle de l'état de distraction du sujet hypnotisé. Il compare son état à la rêverie d'un poète devant un beau paysage ou à la distraction d'un savant absorbé par la recherche d'un problème <sup>2</sup>. Cela est vague et inexact. Il y a des somnambules fort peu distraits et qui étudient un problème avec la plus grande attention. D'ailleurs Stanley-Hall a pu dire au contraire que l'hypnose est une crampe de l'atten-

<sup>1</sup> Despine. *Op. cit.*, 80.

<sup>2</sup> Voir Gurney. *Proceedings S. P. R.*, II 266.

tion sur un objet. Gurney, qui cite cet auteur, remarque, avec justesse, que l'hypnotisé peut avoir une série de crampes de l'attention sur différents objets sans se réveiller en passant de l'un à l'autre. J'ajouterai que les somnambules ne sont pas toujours attentifs, pas plus qu'ils ne sont toujours distraits. Léonie, quand on exige d'elle de l'attention pour des expériences délicates, demande de temps en temps un peu de récréation pour se reposer et pour s'amuser.

Bertrand, Braid et surtout Bernheim ont cherché dans l'état de l'activité ou de la volonté la caractéristique du somnambulisme et ont constaté que le somnambule n'a pas de volonté personnelle, de spontanéité active et qu'il obéit à tous les ordres. Sans étudier en ce moment le phénomène de la suggestion qui est bien l'un des plus importants de cet état, je remarquerai seulement que rien n'est plus variable que l'état de la volonté dans le somnambulisme aussi bien que dans la veille. Une des plus curieuses études que j'aie pu faire, et sur laquelle je reviendrai longuement, est celle d'une jeune fille de seize ans presque idiote et probablement épileptique. Elle était, pendant la veille la plus normale et durant toute sa vie, plus suggestible, plus hallucinable que la plus docile des somnambules. D'ailleurs, M. Bernheim a parfaitement constaté les suggestions à l'état de veille et a seulement admis que ce phénomène était plus accentué en somnambulisme. Mais comment expliquer alors ces sujets qui, comme Rose, comme Lucie et bien d'autres, deviennent de plus en plus indépendants à mesure que le somnambulisme augmente de profondeur, et arrivent à un état où leur volonté est parfaitement normale, plus spontanée et plus indépendante qu'à l'état de veille<sup>1</sup>. En réalité, la volonté me paraît un phénomène secondaire dépendant de plusieurs autres choses, et c'est dans les faits plus élémentaires qu'il faut chercher les signes distinctifs du somnambulisme, c'est dans l'état de la mémoire et de la sensation.

Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## II

### Caractères essentiels du somnambulisme : L'oubli au réveil et la mémoire alternante

[Retour à la table des matières](#)

Les phénomènes de la mémoire sont peut-être les plus importants de notre organisation psychologique, et leurs plus légères modifications ont sur toute notre vie un retentissement considérable. Or, dans toute la pathologie mentale, il n'y a pas de modification de la mémoire plus complexe et en même temps plus régulière que celle de la mémoire du somnambule. On constate en effet régulièrement dans la pensée des individus qui, pour une raison ou pour une autre, ont eu des périodes de somnambulisme, trois caractères ou trois lois de la mémoire qui leur sont particuliers : 1°

<sup>1</sup> Voir ch. III de la présente partie.

oubli complet pendant l'état de veille normale de tout ce qui s'est passé pendant le somnambulisme; 2° souvenir complet pendant un somnambulisme nouveau de tout ce qui s'est passé pendant les somnambulismes précédents ; 3 °souvenir complet pendant le somnambulisme de tout ce qui s'est passé pendant la veille. La troisième loi présente peut-être plus d'exceptions et d'irrégularités que les deux autres, aussi dans cette étude, qui a surtout pour but de donner une idée générale du somnambulisme, insisterons-nous un peu moins sur elle. Mais les deux premières, malgré la diversité que présentent toujours des phénomènes aussi complexes, sont si générales et si importantes qu'elles peuvent être considérées comme le signe caractéristique de l'état somnambulique.

Le phénomène de l'oubli, au réveil, de tout ce qui s'est passé pendant le somnambulisme est si curieux et si frappant qu'il a été constaté dès les premières études de ce genre. « Lorsqu'il rentre dans l'état naturel, dit Deleuze <sup>1</sup>, il perd le souvenir de toutes les sensations, de toutes les idées qu'il a eues dans l'état de somnambulisme; tellement que ces deux états semblent aussi étrangers l'un à l'autre que si le somnambule et l'homme éveillé étaient deux êtres différents... Ce caractère seul est constant et distingue essentiellement le somnambulisme. » « L'oubli de tout ce qui s'est passé pendant le sommeil magnétique, écrit aussi Baragnon <sup>2</sup>, est un effet invariable sans lequel il n'y a point de sommeil. » Braid caractérise aussi le somnambulisme par l'oubli au réveil et l'appelle un dédoublement de la conscience. Il est inutile de multiplier ces citations que l'on pourrait emprunter à tous les écrivains aussi bien anciens que récents. Il vaut mieux donner quelques exemples pour faire comprendre l'importance du phénomène. Je vais un jour endormir Léonie vers deux heures de l'après-midi, je la tenais déjà en somnambulisme depuis quelque temps, quand je reçois une lettre de M. le Dr Gibert qui, ne pouvant venir me rejoindre, me demande de lui amener Léonie. Au lieu de réveiller la somnambule, je lui montre cette lettre et lui propose de venir avec moi comme elle était. « Je le veux bien, répond-elle, mais il faut d'abord m'habiller, vous ne voulez pas que je sorte comme cela. » Elle monte et s'habille; puis je l'emmène en voiture, ce qui la met au comble de la joie comme un enfant. Elle resta en somnambulisme, pendant toute la soirée, fut très vive et très gaie, se prêta à diverses expériences que nous voulions faire et dans les intervalles raconta une foule de choses. Ce n'est que vers minuit que je la ramène chez elle, et là, à la même place où je l'avais endormie à deux heures, je la réveille complètement. Après cette séance agitée, la voici au réveil calme, tranquille, convaincue qu'elle n'a pas bougé de la journée et qu'elle vient à peine de s'endormir. Mais, elle reste stupéfaite en voyant qu'elle a changé de costume, et je suis obligé de la rendormir et lui faire diverses suggestions pour l'empêcher de se préoccuper de cette singularité. Autre exemple: Pendant un somnambulisme, Lucie s'avise de se fâcher contre moi, je ne sais plus pourquoi. Croyant à une de ces bouderies passagères qui lui sont habituelles, nous ne la surveillons pas assez et elle en profite pour se sauver au travers des rues en plein somnambulisme. Il fallut la rejoindre, et la forcer à rentrer, ce qui ne fut pas facile. Comme la scène se prolongeait, je trouvai plus simple de la réveiller. Immédiatement, comme par enchantement, la voici douce et aimable sans le moindre reste de mauvaise humeur et sans songer à reprocher rien à personne. Chez elle, l'oubli est si complet qu'elle ne se souvient même pas, de même que Léonie, d'avoir dormi quelque temps. Si elle est endormie au milieu d'un acte ou d'une conversation, elle continue presque toujours au réveil son action ou ses paroles comme s'il n'y avait rien eu d'anormal : le somnambulisme, quelle qu'ait été sa durée, semble n'avoir pas existé

<sup>1</sup> Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*, 1819, I, 187.

<sup>2</sup> Baragnon. *Op. cit.*, 173.

et les deux moments de la veille paraissent se rejoindre. Rose est restée quatre jours et demi en somnambulisme (nous voulions essayer de guérir ainsi une paralysie des jambes qui avait résisté à tous les autres procédés et nous avons d'ailleurs parfaitement réussi) ; mais, pendant ces quatre jours, elle parle à plusieurs personnes et reçoit même des visites. Au réveil elle a tout oublié, se trompe sur le jour de la semaine et croit être quatre jours en arrière. Il en est ainsi pour toutes les somnambules que j'ai pu voir, que leur état anormal soit court ou prolongé, que les événements soient insignifiants ou graves, l'oubli est toujours complet et absolu, c'est une page entièrement effacée dans leur vie.

Le second phénomène, c'est-à-dire le retour de la mémoire dans un nouveau somnambulisme, est aussi facile à constater. Léonie rendormie, le lendemain de la journée que j'ai racontée, retrouva tout d'un coup l'excitation qu'elle avait eue la veille: « Vous ne vouliez pas me laisser rentrer à pied, me dit-elle de suite, vous avez vu comme je marche bien et j'étais à peine fatiguée. » Lucie, quand je la rendors aussi le lendemain, recommence immédiatement la scène que le réveil avait interrompue. Cette fois, je réussis à la calmer et à obtenir heureusement une réconciliation. Une autre somnambule, N., que j'ai endormi deux fois, à un an d'intervalle, retrouva dans le second somnambulisme le souvenir minutieux de tout ce qu'elle avait fait dans le premier et me rappela des détails que j'avais moi-même complètement oubliés. Tous ceux qui ont endormi plusieurs fois la même personne ont remarqué ce phénomène aussi banal que singulier.

Le second état possède d'ordinaire en plus le souvenir complet des actes et des idées de la veille normale : le sujet, pendant le somnambulisme, peut raconter ce qu'il a fait ou senti pendant la journée et connaît encore les mêmes personnes. Une seule fois j'ai assisté à un somnambulisme de Rose, différant accidentellement des autres, pendant lequel elle ne me reconnaissait plus et paraissait avoir oublié la plupart des événements arrivés depuis son séjour à l'hôpital. Mais ce cas est très rare et je ne l'ai point vu se reproduire. Il faudra cependant en tenir compte si on essaye d'expliquer ces modifications de la mémoire.

Considérer cet état de la mémoire comme le caractère essentiel du somnambulisme, n'est-ce pas se fier à un signe facilement simulable et difficile à bien constater. Nous répondrons d'abord que jusqu'à présent on n'en possède pas de meilleur, ensuite que ce critérium est plus sûr qu'on ne le suppose. Contrairement à l'opinion générale, je considère les phénomènes psychologiques comme bien plus difficiles à simuler que les phénomènes physiques, et je crois qu'il serait plus aisé de jouer même une crise d'épilepsie que de feindre la folie pendant plusieurs jours devant un aliéniste. Pour le sujet qui nous occupe, il suffit d'un petit nombre de renseignements et d'un peu d'habitude pour simuler une contracture ; il faudrait beaucoup d'intelligence, d'attention et de mémoire pour ne jamais confondre les souvenirs acquis pendant le somnambulisme et les souvenirs acquis pendant la veille et n'être jamais pris en défaut. On peut faire une critique plus grave à la façon de poser les questions pour vérifier l'état de la mémoire. Il est en effet quelquefois dangereux d'interroger directement le sujet. La question même peut, par une sorte de suggestion, réveiller un souvenir qui resterait sans elle ignoré. Je ne crois pas, en général, ce danger très grand, car les suggestions relatives à la mémoire sont rarement aussi faciles, et on ne réveille pas les souvenirs d'un sujet en lui demandant ce qu'il a dit ou fait pendant qu'il dormait. Cependant le danger existe et M. Gurney<sup>1</sup>, qui l'a souvent signalé, indique aussi un assez bon

<sup>1</sup> Gurney. *The stages of hypnotic memory. Proceedings S. P. R.*, 1887, 517.

moyen pour le conjurer: il faut vérifier leurs souvenirs par leur conversation même, sans avoir l'air de les interroger directement. « Posez-leur une question en apparence indifférente à laquelle ils répondront d'une manière particulière s'ils ont certains souvenirs et d'une autre s'ils ne savent de quoi il s'agit. » Ce procédé est excellent et plus facile en pratique qu'il ne paraît être. Mais il faut pour cela, comme je l'ai dit, connaître très bien le caractère et toute la vie du sujet et se résigner à passer un très long temps avec lui. Les expériences psychologiques demandent des précautions particulières et ne peuvent pas être faites rapidement. C'est par ce procédé que, au moins toutes les fois que le doute était possible, nous avons vérifié avec soin l'état de la mémoire chez les personnes dont nous parlerons ; mais nous n'indiquerons pas ici, pour chacune, les expériences et les conversations qui nous ont servi à faire ces vérifications : cela allongerait inutilement ce travail.

Ces disparitions et ces retours de la mémoire existent dans d'autres états que dans le somnambulisme artificiel. On les trouve d'abord et tout aussi nets dans le somnambulisme naturel. Un jeune homme, cité par Georget<sup>1</sup>, passait subitement après un cri initial dans un état nouveau où il avait un autre caractère qu'à l'état normal, tout en conservant ses facultés. « Il revenait à lui, si on le serrait à bras le corps, étonné, il avait tout oublié ; il retrouvait tout dans l'accès suivant et néanmoins il se croyait dans son état habituel, en sorte que c'était comme deux existences différentes. » « J'ai traité, raconte Erasme Darwin<sup>2</sup>, une demoiselle jeune et très spirituelle affectée d'une rêverie qui revenait d'un jour à l'autre et durait presque toute la journée ; comme elle conservait pendant ses accès des idées de la même espèce que celles qu'elle avait eues le jour précédent et qu'elle ne se rappelait plus l'instant suivant quand il y avait absence d'accès, ses parents s'imaginaient qu'elle avait deux âmes. » J'ai cité ces deux observations parce qu'elles sont moins connues ; mais il est facile d'en recueillir une quantité d'autres. On connaît la malade du Dr Mesnet qui, une nuit, met tranquillement des sous à infuser dans un verre d'eau et écrit qu'elle veut mourir. Elle enferme sa préparation dans une armoire dont elle cache la clef et se réveille. La nuit suivante, l'accès reprend et la voici qui retrouve la clef et court à l'armoire chercher son verre<sup>3</sup>. On connaît aussi le rêveur de Despina qui, toutes les nuits, se vole à lui-même des pièces d'or et va toujours les cacher au même endroit<sup>4</sup>. Quant aux études du Dr Azam<sup>5</sup> sur Félicita et sur Albert X... ; quant à la description de la somnambule de Dufay<sup>6</sup>, elles sont aujourd'hui tout à fait classiques.

Le même fait se constate facilement pendant le délire qui suit la crise d'épilepsie<sup>7</sup> et surtout la crise d'hystérie. Rose avait la mauvaise habitude d'injurier régulièrement une servante de l'hôpital à la fin de ses crises. Elle ne s'en souvenait plus après son réveil, et ne pouvait y croire quand on le lui disait. Cependant, à la crise suivante, elle reprenait ses injures au même point et insistait en criant : « J'ai eu bien raison de dire ceci et cela, c'était bien vrai », et elle répétait tous les détails du délire précédent.

<sup>1</sup> Georget. *Maladies mentales...* 1827, 129.

<sup>2</sup> Erasme Darwin. *Zoonomie*, trad., 1810, II, 163.

<sup>3</sup> Régnaud. *Sorcellerie*, etc., 1887, 221. - Gilles de la Tourette. *Hypnotisme*, 236.

<sup>4</sup> Despina. *Somnambulisme*, 93.

<sup>5</sup> Azam. *Hypnotisme*, double conscience, 1887, 129.

<sup>6</sup> Dufay. *Revue scientifique*, 1<sup>er</sup> décembre 1885, Gilles de la Tourette.

<sup>7</sup> Voir Myers. *Automatic writing. Proceedings S. P. R.*, 1887, 230.

Certains auteurs ont montré que la mémoire a un caractère analogue pendant les rêves les plus ordinaires, ce qui justifierait ce mot de Dupotet <sup>1</sup> : « Il n'y a pas de sommeil sans somnambulisme. » On trouverait dans le travail de M. Myers <sup>2</sup> de bons exemples, trop longs pour être rapportés ici, où un songe est évidemment le souvenir d'un autre songe oublié pendant la veine. Ce qui me paraît plus curieux à rappeler et plus utile pour éclaircir ces problèmes de la mémoire, c'est que l'on a constaté des faits analogues pendant l'ivresse de l'opium <sup>3</sup> et l'ivresse de l'alcool. Les faits sont surtout nets quand il s'agit de l'alcool ; chacun sait qu'un homme ivre oublie au réveil ce qu'il a fait pendant l'ivresse. J'ai eu quelquefois l'occasion de faire une petite expérience bien simple: on propose à un individu... trop gai... un bon moyen de prouver qu'il est resté dans son état normal, on lui indique un chiffre et on le prie d'en garder le souvenir pour le répéter le lendemain. En général, si l'ivresse était sérieuse, il serait absolument incapable le lendemain, malgré ses efforts, de retrouver le chiffre qu'on lui a dit. Mais je n'ai pas vérifié le retour de la mémoire dans une ivresse consécutive. Voici une observation des plus nettes à ce sujet. Un nègre complètement ivre dérobo des instruments de chirurgie au Dr Keulemans <sup>4</sup>. Le lendemain, il soutient qu'il ne les a pas touchés et les cherche en vain sans pouvoir les retrouver ; deux jours après, on le rencontre ivre de nouveau et on lui parle encore de la perte des instruments. Il réfléchit cette fois, part de suite et malgré l'obscurité va tout droit les trouver dans une boîte où il les avait cachés pendant sa première ivresse. Ces faits relatifs à l'ivresse, tout intéressants qu'ils soient, ne diminuent pas la valeur du signe que nous avons choisi pour caractériser le somnambulisme. Ils nous montrent seulement que certains troubles de l'esprit doivent lui être comparés, et nous ne tarderons pas à voir qu'il y a en effet d'autres traits encore qui rapprochent

l'ivresse du somnambulisme.

Ne rencontrons-nous pas une difficulté plus grave dans l'existence de ce fait souvent constaté que quelques somnambules conservent, après leur sommeil, une certaine quantité de souvenirs ? Le fait est incontestable, il s'agit de voir dans quelles circonstances il se produit et comment on peut l'interpréter. Commençons par mettre à part tous les faits de souvenir qui sont relatifs à la suggestion: il est bien clair que si je commande à une somnambule de faire telle action à son réveil, elle ne peut exécuter mon commandement que si elle en conserve de quelque manière le souvenir. Cette mémoire nécessaire à l'exécution de la suggestion se présente sous les formes les plus variées, tantôt complètement consciente, tantôt ignorée par le sujet, tantôt elle envahit l'esprit subitement comme une impulsion dont il ignore l'origine, tantôt elle se développe lentement. Nous aurons à étudier plus tard ces façons différentes d'exécuter une suggestion : il suffit de remarquer maintenant que c'est là une mémoire tout à fait superficielle et momentanée. D'abord cette mémoire n'embrasse que les commandements qui doivent être exécutés à ce moment. Si nous étudions G..., sur laquelle ce souvenir est très net, nous lui faisons pendant le sommeil deux commandements : 1<sup>o</sup> faire le tour de la chambre à son réveil ; 2<sup>o</sup> venir demain à 4 heures dans une salle désignée, et en outre nous la faisons causer de diverses autres choses. Au réveil, elle ne souvient pas du tout de la conversation qu'elle a eue avec nous, elle ne se souvient pas davantage du deuxième commandement qu'elle doit exécuter demain; mais elle se rappelle que je lui ai dit de faire le tour de la chambre, ce qu'elle fait maintenant. Le souvenir du deuxième commandement réapparaît le lendemain à

<sup>1</sup> Dupotet. *Traité du magnétisme animal*, 4e édit, 1883, 470.

<sup>2</sup> Myers. *Op. cit.*, 226. Voir aussi Charma, *Du sommeil*, 1852, 36.

<sup>3</sup> Myers. *Op. cit.*, 227.

<sup>4</sup> Myers. *Op. cit.*, 228.



quatre heures, et, quant au souvenir de la conversation, il ne réapparaîtra que dans le prochain somnambulisme. En second lieu, cette mémoire est momentanée ; M. Beaunis<sup>1</sup> a complètement démontré ce fait que j'ai toujours observé. Si un sujet exécute une suggestion avec conscience et mémoire au moment où il l'exécute, il ne tarde pas, quelques instants après, à perdre complètement le souvenir non seulement du commandement, mais même de son exécution. N.... à qui j'ai commandé d'aller cueillir des fleurs après son réveil, exécute mon commandement. Je m'approche d'elle et lui demande ce qu'elle fait, elle me répond qu'elle cueille des fleurs et qu'il n'y a rien de mal à cela, etc. L'instant suivant, elle soutient ne s'être pas levée de sa chaise et ne savoir d'où viennent ces fleurs. Nous retrouverons ces mêmes caractères si, au lieu de suggérer un acte, nous suggérons la mémoire de certaines paroles prononcées en somnambulisme<sup>2</sup>. Léonie endormie voulait conserver le souvenir de quelques renseignements qu'elle m'avait demandés. Je lui commandai de se les bien rappeler. En effet, au réveil, il fut facile de constater qu'elle se souvenait assez bien de mes paroles ; mais le lendemain elle me redemanda elle-même, éveillée, ces mêmes renseignements : le souvenir n'avait donc pas duré. Peut-être serait-il possible de faire à ce propos des suggestions plus durables, mais on modifierait alors les phénomènes naturels et l'on créerait un état tout à fait artificiel.

Il y a cependant naturellement une certaine mémoire persistante après les sommeils hypnotiques très légers, qui d'ailleurs se rapprochent beaucoup de la veille. « Un sujet hypnotisé pour la première fois, dit Gurney<sup>3</sup>, se souvenait de tout, non seulement des actions qu'il avait faites, mais encore des sentiments de surprise qu'il avait eus en les faisant. Il semblait qu'il y eût deux moi, l'un regardant les actions involontaires de l'autre sans penser qu'il fût utile de les faire cesser. » Ch. Richet<sup>4</sup> cite même un individu qui, non seulement se souvenait de ses actions suggérées pendant le somnambulisme, mais encore se figurait toujours les avoir faites librement. J'ai moi-même constaté cette persistance du souvenir chez un jeune homme que j'avais hypnotisé plusieurs fois, mais très légèrement. Ses paupières étaient restées fermées malgré lui et ses bras ne pouvaient, malgré ses efforts, quitter les positions où je les mettais. Réveillé, il put se souvenir facilement de tout. Il est facile de remarquer que, dans ces cas, le seul critérium de l'état somnambulique a été le phénomène de la suggestion. Or, on sait que ce phénomène existe parfaitement à l'état de veille. Pourquoi ne pas dire qu'il y a eu chez ces personnes des phénomènes suggestifs à l'état de veille, qu'ils n'ont point changé d'état pour avoir leurs bras ou leurs paupières paralysés, qu'ils ont simplement présenté quelques phénomènes inconscients et que le souvenir des autres s'est conservé tout naturellement ?

Une remarque plus intéressante sur la mémoire des somnambules a été faite par M. Delbœuf. Ayant remarqué que, dans certaines circonstances, le souvenir des rêves suggérés pendant le somnambulisme persistait après le réveil, il a été amené à conclure que « le rêve hypnotique est de même nature que le rêve ordinaire et soumis aux mêmes lois, et que les rêves hypnotiques se prêtent au rappel dans les mêmes conditions que les rêves ordinaires<sup>5</sup> ». Que, dans bien des cas, surtout lorsqu'il s'agit d'un somnambulisme peu profond, il y ait lieu de rapprocher à bien des points de vue

<sup>1</sup> Beaunis. *Somnambulisme provoqué*, 1887, 122.

<sup>2</sup> Les magnétiseurs citent de nombreux exemples de souvenirs conservés au réveil sur l'ordre de celui qui endort. *Journal du magnétisme*, 1855, 223, et Bertrand, *Somnambulisme*, 81.

<sup>3</sup> Gurney. *Proceedings S. P. R.* II, 67.

<sup>4</sup> Ch. Richet. *L'Homme et l'Intelligence*, 1884, 169.

<sup>5</sup> Delbœuf. *La mémoire chez les hypnotisés*. Revue philosophique, 1886, I, 441.

le sommeil hypnotique du sommeil normal, cela est tout à fait incontestable, mais que l'identité soit absolue et que les modifications de la mémoire ne, soient pas bien plus considérables dans le cas du sommeil hypnotique, c'est ce que les faits ne permettent pas d'admettre<sup>1</sup>. Nous retrouvons encore ici ces différences de degrés si importantes en psychologie. Quand on réveille le sujet brusquement au milieu de l'accomplissement d'un acte suggéré, il en garde le souvenir comme d'un rêve. Pendant le somnambulisme, je fais croire à Lucie que sa robe brûle et elle presse l'étoffe pour arrêter la flamme. Réveillée brusquement à ce moment, elle murmure : « Tiens, j'étais assez bête pour croire que ma robe brûlait. » Ce souvenir persiste de même, comme je l'ai fait remarquer ailleurs<sup>2</sup>, lorsqu'il s'agit, non pas d'un acte, d'un mouvement, mais d'une simple hallucination. Je dis à Lucie qu'il y a dans la chambre un feu de Bengale vert et elle l'admire, puis, choisissant un moment où elle est tout à fait immobile dans sa contemplation, je la réveille brusquement. Il me suffisait pour cela de frapper dans mes mains, c'était un signal convenu, et, à son réveil, elle cherche partout avec étonnement : « Pourquoi avez-vous éteint le feu de Bengale vert... ah ! c'était un rêve. » Les mêmes expériences réussissent à peu près de la même manière avec Marie qui, lorsqu'elle est réveillée brusquement, conserve non seulement le souvenir mais même l'hallucination faible et persistante des rêves somnambuliques. « Tiens, dit-elle alors, vous avez donc allumé un feu de Bengale... seulement c'est dommage, il s'éteint peu à peu. » Il semble donc que, dans cette expérience, le réveil n'a pas aboli le souvenir du somnambulisme et qu'il n'y a pas eu de scission dans la vie psychologique.

Remarquons d'abord que cette expérience ne peut être répétée que sur les sujets dont le réveil peut être brusque et rapide ; or, il est facile de remarquer que ces sujets-là sont ceux qui sont le moins endormis ou dont le somnambulisme est le moins profond. Deux choses nous le prouvent : 1° Lorsqu'un sujet est endormi pour la première fois, il a d'ordinaire un sommeil léger et il peut être réveillé brusquement ; lorsqu'il est endormi souvent, il prend un sommeil profond dont il ne peut plus être tiré facilement. Tout au début de mes études sur Lucie, je pouvais facilement répéter l'expérience précédente, au bout de quelque temps, je ne pus y parvenir ; car il fallait au moins une minute pour la réveiller, ce qui interrompait complètement l'acte somnambulique et ne laissait pas persister le souvenir. 2° J'ai été amené, à tort ou à raison (on en verra les preuves plus tard), à considérer un somnambulisme comme profond lorsque l'état psychologique du sujet, les sensibilités diverses, le caractère, l'intelligence devenaient très différents de ce qu'ils étaient pendant la veille. Eh bien, les sujets qui ont une modification de ce genre ne peuvent pas être réveillés facilement. Le réveil difficile accompagne toujours le somnambulisme profond. Rose et Léonie qui présentent tous les phénomènes de la catalepsie, toutes les modifications des sens, etc., ont besoin de plusieurs minutes pour être réveillées complètement et n'ont jamais pu retrouver le moindre souvenir au réveil. Cette persistance de la mémoire n'accompagnerait donc que des somnambulismes légers.

Même pour ceux-ci, il faut faire une remarque importante : le souvenir ainsi obtenu par le réveil brusque n'est pas de longue durée : il existe au moment même du réveil et on peut le saisir si on interroge le sujet à ce moment ; mais il disparaît peu à peu et ne laisse bientôt plus aucune trace dans la conscience. Marie, qui me félicite, au réveil, du feu de Bengale que j'ai allumé, constate d'abord avec regret que la lumière s'efface, puis elle n'en conserve plus que le souvenir et dit : « Le feu de Bengale était joli tout à l'heure, mais il est parti bien trop vite. » Enfin cinq minutes

<sup>1</sup> Cf., Ire part., ch III et IIe part., ch. IV.

<sup>2</sup> *Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité*. Revue philosophique, 1886, II, 577.

après elle soutient n'avoir rien vu et ne sait ce que je veux dire quand je parle de feu de Bengale. Il est vrai que si je la rendors, le souvenir va revenir complet ; mais si je la laisse éveillée, l'oubli est maintenant définitif. Pour m'expliquer cela, je ne puis faire qu'une supposition, c'est qu'elle a été d'abord mal réveillée, et qu'ensuite elle s'est réveillée peu à peu. D'ailleurs, pour que l'expérience réussisse bien, il faut que l'acte commencé en somnambulisme continue un peu après le moment du réveil, et pour que l'acte continue ainsi, il est nécessaire que le somnambulisme ne disparaisse pas subitement. En réalité, les états psychologiques sont continus et le sujet ne saute pas de l'un à l'autre. il y a une période posthypnotique qui se prolonge quelquefois assez longtemps après le réveil, et il est tout naturel que le souvenir du somnambulisme persiste quelque temps pendant cette période <sup>1</sup>.

Si mon explication ne s'applique pas à tous les cas, c'est que la complexité des phénomènes psychologiques est extrême et qu'il peut sans cesse se rencontrer des circonstances anormales qui modifient la loi générale. Au moyen âge, paraît-il, on considérait l'oubli après le somnambulisme comme un signe de sorcellerie: les malheureuses somnambules, par peur du bûcher, dit Bertrand, se suggéraient à elles-mêmes la conservation du souvenir et y réussissaient quelquefois. Aujourd'hui, on fait des expériences devant un public amené spécialement pour constater le souvenir au réveil, on laisse les sujets se voir les uns les autres pendant le somnambulisme, on les dresse à considérer une expérience comme amusante quand ils en conservent le souvenir et comme ennuyeuse dans le cas contraire, enfin on ravive quelquefois les souvenirs, en leur faisant raconter souvent leurs rêves et on crée une mémoire artificielle. Il n'est pas étonnant que l'on rencontre ainsi assez souvent cette mémoire posthypnotique. Si l'on change ces conditions défectueuses, ce phénomène du souvenir au réveil sera totalement absent, croyons-nous, après les somnambulismes profonds, rare et de peu de durée après les autres. Aussi conservons-nous le caractère de l'oubli au réveil comme le signe le plus important de l'état somnambulique et persistons-nous à croire que, s'il fait complètement défaut, il y a eu suggestibilité à l'état de veille et non point somnambulisme.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur la période posthypnotique, cf. IIe partie, Ch. II.

### III

## Variétés et complications de la mémoire alternante

[Retour à la table des matières](#)

Ces oublis et ces recours de la mémoire si frappants dans le somnambulisme se présentent quelquefois avec un degré de complication plus grand qu'il est très utile de connaître. Un même sujet n'entre pas toujours dans le même état somnambulique ; il entre dans des états variés qui sont bien tous analogues au sommeil hypnotique, mais qui ne sont pas identiques entre eux. Il arrive alors que, suivant l'état où il a été amené, il présente une mémoire différente, se souvient ou ne se souvient pas de tel ou tel autre état où il a été précédemment. En un mot, les perturbations que le somnambulisme ordinaire amène dans la mémoire du sujet quand il est revenu à l'état de veille, un autre somnambulisme pourra les produire également quand le sujet rentre dans le premier état.

Voici une observation très curieuse publiée d'abord dans la bibliothèque du magnétisme, puis étudiée de nouveau dans le traité du somnambulisme de Bertrand <sup>1</sup>. Une jeune fille de treize ou quatorze ans tombait dans différents états nerveux distincts de la veille, dans des crises nerveuses, du somnambulisme naturel et du somnambulisme artificiel ou magnétique. « Quoique la malade eût le libre exercice de son intelligence dans tous ces différents états, elle ne se souvenait dans son état ordinaire de rien de ce qu'elle avait fait ou dit dans chacun d'eux ; mais ce qui paraîtra étonnant, c'est que, dans le somnambulisme magnétique dominant pour ainsi dire sur toutes les espèces de vies dont elle jouissait, elle se souvenait de tout ce qui était arrivé soit dans le somnambulisme, soit dans les crises nerveuses, soit à l'état de veille. Dans le noctambulisme, elle perdait le souvenir du sommeil magnétique et sa mémoire ne s'étendait que sur les deux états inférieurs. Dans les crises nerveuses, elle avait de moins le souvenir du noctambulisme ; enfin dans l'état de veille, comme au plus bas degré, elle perdait le souvenir de tout ce qui s'était passé en elle dans les états supérieurs. » Le docteur Herbert Mayo cite un cas de quintuple mémoire : l'état normal du sujet était interrompu par quatre variétés d'états morbides dont il ne conservait pas le souvenir au réveil, mais chacun de ses états présentait une forme de mémoire qui lui était propre <sup>2</sup>. J'ai moi-même signalé, en mai 1887 <sup>3</sup>, un phénomène de ce genre que j'observais pour la première fois sur Lucie; après le somnambulisme

<sup>1</sup> Bertrand. *Traité du somnambulisme*, 1823, p. 318.

<sup>2</sup> *Appendix to the report on mesmerism. Proceedings S. P. R.*, 1882, 288.

<sup>3</sup> *L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques. Revue philosophique*, 1887, I, 449.

ordinaire, elle avait un second somnambulisme dans lequel elle présentait une mémoire complète de tous ses états psychologiques, même de ses crises d'hystérie. Au réveil de ce nouvel état, elle rentrait dans le premier somnambulisme et ne gardait alors aucun souvenir de ce qui venait de se passer : elle retrouvait au contraire le souvenir de ce second somnambulisme lorsque je l'y ramenais. M. de Rochas <sup>1</sup>, la même année, remarque le même fait sur son sujet Benoist: « Si l'on continue cette application sur Benoist l'application de l'aimant sur un sujet qui a déjà traversé un somnambulisme et qui est en léthargie), on détermine un cinquième état qui ressemble à l'état somnambulique en ce que le sujet reprend possession de ses facultés intellectuelles ; sa mémoire et la plupart de ses sens sont même hypéresthésiés, sauf la vue ; il perd au réveil le souvenir de ce qui s'est passé dans cet état, mais il le retrouve lorsqu'on l'y ramène... » Enfin M. Gurney <sup>2</sup>, dans une étude très curieuse, montre que certains sujets ont « des stades de mémoire distincts qu'ils traversent pendant leur sommeil hypnotique. » Ces états de mémoire sont un peu différents de ceux que je viens de signaler ; chaque état de conscience ne conserve en effet le souvenir que de lui-même. Voici comment l'auteur exprime ces phénomènes délicats : « Après avoir amené un état particulier de sommeil que nous appellerons l'état A, nous causons d'une chose quelconque avec le sujet. Celui-ci est alors amené à un état plus profond, l'état B, et si on veut continuer avec lui la conversation précédente, il se trouve tout à fait incapable de s'en souvenir, et même de se souvenir que quelque chose lui a été dit. On commence alors avec lui une nouvelle question en le priant de se la rappeler, après quoi on le ramène à l'état A. Il ne peut se rappeler ce que l'on vient de lui dire dans l'état B, mais continue la conversation commencée dans le premier état A, dans lequel il se retrouve. Mené de nouveau à l'état B, il se rappelle de même ce qui lui a été dit dans cet état, mais a oublié ce qui a été imprimé en lui dans l'état A. Éveillé, il ne se souvient de rien de ce qui lui a été dit » <sup>3</sup>. L'auteur a constaté ainsi trois états de mémoire <sup>4</sup> pendant le sommeil hypnotique, ce qui faisait, pour ce sujet, en tenant compte de la mémoire pendant l'état de veille, quatre formes de mémoire différentes.

Reprenons nous-mêmes sur nos sujets l'étude si curieuse de ces variations de la mémoire. Comme ces phénomènes sont extrêmement complexes et très difficiles à décrire clairement, nous demandons la permission d'user d'une notation conventionnelle. Autrefois, nous avons désigné le sujet dans chacun de ces états par des prénoms différents et nous avons dit : état de Léonie, état de Léontine, etc., pour les états successifs d'une même personne. On nous a fait remarquer avec raison les confusions qui résultent d'un semblable procédé. A l'exemple de M. Azam, nous dirons donc maintenant état 1, état 2, état 3 du même sujet pour désigner les phases par lesquelles il passe, et pour désigner le sujet 4 ans ces états nous dirons, ainsi que M. Jules Janet l'a très bien proposé, le prénom du sujet avec un numéro d'ordre correspondant à l'état dans lequel il se trouve : ainsi, Lucie 1, c'est le sujet Lucie en état de veille ; Lucie 2, c'est le même sujet dans le second état qui est ici le somnambulisme ordinaire. La suite de notre travail fera voir de plus en plus combien l'emploi de ces notations est justifié.

J'ai commencé par endormir simplement Lucie de la manière ordinaire, et j'ai constaté, à propos de ce second état, les phénomènes de mémoire propres à toutes les

<sup>1</sup> De Rochas. *Les forces non définies*, 1887, à l'Appendice.

<sup>2</sup> Edm. Gurney. *Stages of hypnotic memory. Proceedings S. P. R.*, 1887, 515.

<sup>3</sup> Gurney. *Loc. cit.*, 515.

<sup>4</sup> *Id.*, 522.

somnambules. Un jour, à propos d'une suggestion que je voulais lui faire et qui ne réussissait pas, j'ai essayé de la faire dormir davantage, espérant augmenter ainsi le degré de suggestibilité du sujet. J'ai donc recommencé à faire des passes sur Lucie 2, comme si elle n'était pas déjà en somnambulisme. Les yeux qui étaient ouverts se fermèrent, le sujet se renversa et sembla s'endormir de plus en plus. Il y eut d'abord une contracture générale qui ne tarda pas à se dissiper, et les muscles restèrent flasques comme dans la léthargie, mais sans aptitude aux contractures provoquées ; aucun signe, aucune parole ne pouvait amener le plus léger mouvement. C'est là cet état de syncope hypnotique que j'ai déjà signalé, je l'ai revu souvent depuis et, chez certains sujets, il m'a paru former une transition inévitable entre les divers états psychologiques. Après une demi-heure de ce sommeil, le sujet se redressa de lui-même, et les yeux d'abord fermés, puis ouverts, sur ma demande, il se mit à parler spontanément. Le personnage qui me parlait alors, Lucie 3 suivant notre convention, présentait à tous les points de vue une foule de phénomènes extrêmement curieux <sup>1</sup>. Je ne puis pour le moment en signaler qu'un seul, c'est l'état de la mémoire. Lucie 3 se souvenait parfaitement de sa vie normale, elle se souvenait également des somnambulismes provoqués précédemment et de tout ce que Lucie 2 avait pu dire ; en outre, elle pouvait me raconter en détail ses crises d'hystérie, ses terreurs devant des hommes qu'elle voyait cachés dans les rideaux, ses somnambulismes naturels pendant lesquels elle avait été se préparer à dîner ou faire son ménage, ses cauchemars, etc., toutes choses dont ni Lucie 1, ni Lucie 2 n'avaient jamais présenté le moindre souvenir. Il fut assez long et difficile de réveiller alors ce sujet : après un passage de quelques minutes au travers de la syncope déjà décrite il se retrouva en somnambulisme ordinaire, mais Lucie 2 ne put pas me dire alors ce qui venait de se passer avec Lucie 3 ; elle prétendit avoir dormi sans rien dire. Quand je ramenai plus tard et plus facilement le même état, Lucie 3 retrouva immédiatement ces souvenirs en apparence disparus.

Cette observation si curieuse, que je croyais alors plus inconnue qu'elle ne l'était réellement, m'inspira le désir de recommencer la même expérience sur un autre sujet également très intéressant, sur Léonie. Cette personne a un premier somnambulisme, état de Léonie 2, très facile à produire ; attendons d'abord que cet état soit bien complet et bien développé, ce qui n'a lieu qu'au bout de deux ou trois heures. Essayons alors d'endormir Léonie 2 comme si elle était une personne normale et employons pour cela les mêmes procédés auxquels elle est habituée, attouchements du pouce, passes, etc. Léonie 2 peu à peu cesse de parler, s'endort profondément et finit par tomber en léthargie. Continuons les passes malgré la léthargie ; le sujet pousse un soupir et paraît se réveiller ; mais ce réveil singulier est très lent. Les sens semblent se réveiller l'un après l'autre : le sens musculaire d'abord, car le sujet garde maintenant les membres dans la position où ils sont mis, le tact ensuite quand un objet mis dans la main provoque un mouvement, la vue enfin quand le sujet voit et imite les mouvements qui sont faits devant lui. Ces phases cataleptiques déjà décrites dans le chapitre précédent sont bien ici, comme nous l'avons vu, des formes de la conscience à l'état naissant. En effet, si nous continuons les passes surtout sur la tête pendant la catalepsie même, l'état du sujet se transforme et la catalepsie se développe en un somnambulisme nouveau. Le sujet qui était dressé pendant la catalepsie s'est peu à peu renversé, il a doucement fermé les yeux et semble dormir profondément.

---

<sup>1</sup> Voir pour les modifications de la volonté qui survinrent, le chapitre suivant.

Ni la pression des tendons comme dans la léthargie, ni la friction de la peau comme dans le somnambulisme ne provoquent de contractures, les bras restent encore dans la position où je les mets si j'insiste quelque peu. La figure est pâle, les yeux enfoncés et les lèvres serrées avec une expression de sévérité et de tristesse qui ne lui est pas habituelle. Cet état semble se rapprocher de la catalepsie dont il n'est que le développement ; mais il y a une différence capitale, c'est que le sujet peut maintenant comprendre la parole et répondre. Il parle, il est vrai, d'une manière singulière, il commence par répéter mes questions comme dans l'écholalie cataleptique, mais il répond ensuite. « M'entendez-vous, lui dis-je. - M'en-ten-dez-vous, oui-Mon-sieur », répond-elle après un instant de silence. Cette parole n'existe pas toujours, car il y a, dans ce second somnambulisme, comme dans le premier, des alternatives de veille et de sommeil qui ne se distinguent d'ailleurs l'une de l'autre que par la présence ou l'absence de la parole. Si on parvient à maintenir ce même état pendant quelque temps, une heure par exemple, ce qui est difficile, l'intelligence semble grandir, le sujet, que nous pouvons appeler maintenant Léonie 3, répète moins les questions et y répond davantage. Nous pouvons constater, comme pour Lucie 3, des faits psychologiques intéressants sur lesquels nous reviendrons, mais il faut maintenant étudier seulement l'état de la mémoire. 1° Le sujet dans cet état se souvient de tout ce qu'il a fait ou entendu dans les somnambulismes du même genre ; 2° le sujet se souvient facilement de ce qui a été fait pendant l'état de veille par Léonie 1 ; 3° enfin le sujet dans cet état se souvient du somnambulisme ordinaire et des actions de Léonie 2. Je croyais avoir amené pour la première fois cet état de Léonie 3, mais elle me raconta qu'elle s'était autrefois fréquemment trouvée dans ce même état quand elle avait été endormie par M. le Dr Alfred Perrier, qui l'avait trouvée comme moi en essayant d'approfondir le sommeil de Léonie 2. Cette résurrection d'un personnage somnambulique disparu pendant vingt ans était fort curieuse et je lui ai naturellement conservé, quand je lui parle, le nom de Léonore qui lui avait été donné par son premier maître. C'est pour éviter les confusions que nous la désignerons ici sous le nom de Léonie 3.

Le caractère le plus important de ce nouveau somnambulisme ne s'observe que lorsqu'il est terminé. En effet, on fait cesser cet état de différentes manières : le sujet retombe en léthargie, puis se réveille en somnambulisme ordinaire, état de Léonie 2. Celle-ci reprend la conversation au point où elle a été interrompue avec elle dans le même état et n'a jamais le moindre souvenir & de ce qui s'est passé dans l'état de Léonie 3. Cette perte de souvenir n'est pas causée par la léthargie intermédiaire, car Léonie 2 se souvient de toute sa vie à elle, quoiqu'elle ait été coupée par de nombreuses léthargies. En un mot, Léonie 2 ne se souvient pas plus de Léonie 3 que Léonie 1, tout éveillée, ne se souvient du somnambulisme. Cet état de Léonie 3 est donc bien un nouveau somnambulisme par rapport à l'état de Léonie 2, comme celui-ci en était un par rapport à la veille.

La description de ces deux sujets serait suffisante pour faire comprendre ce phénomène de mémoire et nous ne parlerions pas de nos études sur un troisième sujet, Rose, si cette personne n'avait présenté les mêmes phénomènes avec un degré de complication bien plus grand, et si elle ne nous donnait l'occasion d'insister sur un point important: l'analogie des phénomènes naturels de l'hystérie et des divers états somnambuliques. Cette femme, lorsqu'on l'hypnotise, peut présenter quatre formes de somnambulismes distinctes les unes des autres. La mémoire dans ces différents états semble dépendre de conditions très complexes et varie de l'un à l'autre ; les deux premiers états s'ignorent réciproquement, quoiqu'ils aient tous deux le souvenir de la veille ; le troisième et le quatrième se superposent comme les somnambulismes suc-

cessifs de Lucie et de Léonie, le dernier état présentant le souvenir de tous les autres et de la vie tout entière. Mais, en dehors du somnambulisme, la vie de cette personne présente un grand nombre d'accidents hystériques très variés, des crises convulsives, des délires hystériques qui se prolongent quelquefois pendant des journées entières et dont elle ne garde aucun souvenir, en outre des amnésies, des oublis singuliers qui ont déjà été souvent décrits. Il lui arrive d'oublier complètement, sans que l'on sache pourquoi, des parties importantes de sa vie qui avaient cependant paru normales. Ainsi, un jour, après une crise, elle perd la mémoire des trois semaines qui ont précédé. Eh bien, le souvenir de l'un ou de l'autre de ces états oubliés revient facilement, quand elle rentre dans certaines périodes déterminées de son somnambulisme artificiel. Ainsi le souvenir du délire hystérique est complet pendant le second somnambulisme ; mais le souvenir des périodes de la vie atteintes par l'amnésie, n'est pas encore revenu. Il n'est récupéré d'une manière complète que dans la quatrième période, pendant laquelle la mémoire du sujet ne présente plus aucune lacune particulière. Ce retour des souvenirs nous permet, je crois, d'assimiler les états ainsi réunis par la mémoire: le deuxième somnambulisme de Rose serait un état psychologique analogue à son délire hystérique, et son quatrième somnambulisme serait un état analogue à ces périodes de la vie qui sont subitement oubliées. C'est là une hypothèse qui ne s'appuie, jusqu'à présent, que sur un caractère, celui de la mémoire, et que nos études vont justifier de plus en plus.

La description de ces mémoires alternantes, quoiqu'elle soit faite d'une façon superficielle sans entrer dans les détails, peut paraître compliquée et obscure. Nous sommes convaincus cependant que la psychologie doit quitter un peu les généralités abstraites et entrer dans ces détails, si elle veut devenir un jour une science utile et pratique. C'est grâce à la connaissance de ces divers états psychologiques des hystériques que l'on peut guérir leurs paralysies et leurs contractures, et il faudra entrer dans des études bien plus ardues, si on cherche un jour le véritable traitement moral de la folie qui est bien plus compliquée que l'hystérie. Mais, dans cet essai, il nous a suffi de montrer que l'oubli au réveil et la mémoire alternante n'appartiennent pas simplement au somnambulisme ordinaire, mais qu'ils se retrouvent avec beaucoup de variations dans beaucoup d'états et permettent de constater bien des variétés de somnambulisme.



## IV

### Étude sur une condition particulière de la mémoire et de l'oubli des images

[Retour à la table des matières](#)

Constater un phénomène n'est pas suffisant, il faut encore chercher à l'expliquer. D'où viennent ces changements d'états psychologiques ? Pourquoi ces oublis et ces retours bizarres de la mémoire ? Toutes les hypothèses possibles ont été proposées et les passer toutes en revue serait parcourir toute l'histoire du magnétisme animal. La plupart de ces théories ayant été déjà résumées dans les ouvrages de Maury, de Despine, de Ribot, il nous suffira de citer les plus célèbres et de montrer combien elles tiennent peu compte des véritables éléments du problème. Les uns prétendent que l'attention a été trop faible pendant le somnambulisme et les phénomènes psychologiques trop légers <sup>1</sup>. Les autres disent, au contraire, que la concentration a été si forte et les phénomènes si violents, que l'esprit a été épuisé et ne peut plus au réveil reproduire cette même idée <sup>2</sup>. Ces deux hypothèses se réfutent l'une par l'autre, ne tiennent aucun compte de la variété des phénomènes somnambuliques qui tantôt sont très forts, tantôt très faibles, enfin expliqueront bien difficilement le retour si parfait de la mémoire dans un nouveau somnambulisme. M. Despine, comme nous l'avons déjà vu, attribue cet oubli à la disparition totale du moi et de la conscience pendant l'état anormal: « On ne peut l'expliquer que par la non-participation du moi et de la conscience personnelle à cet acte, lequel est dû à l'activité psychique inconsciente, c'est-à-dire automatique du cerveau, pendant une suspension momentanée de l'activité consciente de cet organe » <sup>3</sup>. Il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette théorie de la disparition du moi ; mais en conclure que toute conscience est supprimée pendant le somnambulisme, cela nous semble vraiment paradoxal et inadmissible. Il y a plus à retenir, je crois, des théories de Maury <sup>4</sup> sur le rôle des associations d'idées dans la mémoire ; mais, comme il le remarque lui-même, l'oubli des somnambules ne peut pas s'expliquer entièrement par la rupture de la chaîne des associations. Si, immédiatement après le réveil, elles n'ont pas toujours sous les yeux un objet ou un mouvement associé avec les actes précédents et qui les leur rappelle, il est cependant vraisemblable que, dans le cours de la journée, il leur arrivera de voir des objets ou de faire des actes identiques à ceux qui ont été faits en somnambulisme. Pourquoi la puissance de l'association ne s'exerce-t-elle pas à ce moment pour réveiller les souvenirs. Léonie en somnambulisme a cueilli un bouquet de fleurs, quand elle est

---

<sup>1</sup> Dugald Stewart et A. Lemoine. *Du sommeil au point de vue physiologique et pathologique*.

<sup>2</sup> Maury. *Le sommeil et les rêves*, 188.

<sup>3</sup> Despine. *Somnambulisme*, 98.

<sup>4</sup> Maury. *Ibid.*, 206.

réveillée, je lui donne ce bouquet à emporter: pourquoi ne comprend-elle pas d'où il vient ? Pourquoi par association ne se souvient-elle pas de l'avoir cueilli ?

Quelques-uns des anciens magnétiseurs expriment aussi une idée très juste et dont nous tirerons profit quand ils parlent des changements de la sensibilité qui se produisent pendant le somnambulisme. « Dans tout sommeil, dit Bertrand <sup>1</sup>, il existe une privation plus ou moins complète de la sensibilité et de la motilité des organes extérieurs... La sensibilité reflue à l'intérieur, le somnambule éprouvant de nouvelles perceptions fournies par les organes intérieurs, leur succession constituera une nouvelle vie différente de celle dont nous jouissons habituellement. » C'est à peu près une idée du même genre qu'exprimait M. Ribot quand il admettait des variations de la cœnesthésie ou sensibilité générale pendant le somnambulisme, variations qui deviendraient le centre des associations nouvelles et d'une nouvelle mémoire. Ces idées nous semblent vraies dans leur généralité, mais on conviendra qu'elles restent encore assez vagues et peuvent difficilement s'appliquer aux cas particuliers. C'est pour cela que nous essayerons d'esquisser à notre tour une explication de ces phénomènes bizarres d'oubli et de mémoire. Notre hypothèse ne sera pas plus définitive que les précédentes et elle n'a pas de prétention à être très générale. Elle est simplement destinée à expliquer les faits que j'ai pu observer, et elle a cet unique avantage sur les précédentes d'être appuyée sur quelques observations et quelques expériences précises, faites dans de bonnes conditions. Pour expliquer les faits présentés par d'autres somnambules, il faudrait probablement élargir et transformer notre hypothèse, mais la direction générale en resterait probablement la même.

Toute hypothèse, disent les logiciens, comprend trois parties une observation fortuite, une suite d'idées et de raisonnements destinée à l'expliquer et des expériences instituées pour vérifier les conséquences de cette supposition. C'est cet ordre que nous suivons dans l'exposition de nos recherches.

Une des femmes que j'ai étudiées le plus longtemps, Rose, avait présenté, avant d'entrer à l'hôpital, à peu près tous les accidents de l'hystérie la plus grave ; elle avait eu, entre autres choses, des pertes de mémoire singulières qui survenaient brusquement à la suite d'une crise ou d'une sorte de léthargie et qui embrassaient une ou plusieurs des semaines qui avaient précédé l'accident. Tout récemment, elle avait eu un accident de ce genre et, à la suite d'un sommeil cataleptique ou léthargique qui avait été mal déterminé, elle avait totalement oublié les trois mois précédents. L'attaque léthargique étant arrivée à peu près subitement vers la fin de septembre après un intervalle où elle semblait se bien porter, cette personne s'était réveillée sans aucun souvenir des mois de juillet, août et de septembre. J'avais été tout naturellement très intéressé par cette amnésie naturelle et, à plusieurs reprises, au moyen du somnambulisme ou de la suggestion, j'avais essayé de raviver ces souvenirs ; mais, je dois le dire, je n'avais eu aucun succès. Beaucoup plus tard, l'habitude d'être endormie et l'influence curieuse des passes amenèrent chez cette femme un grand nombre d'états somnambuliques divers séparés les uns des autres, comme je l'ai dit, par des périodes de syncope et de catalepsie. Dans une de ces périodes nouvelles qui venait de se produire, elle me dit un jour spontanément : « Vous m'avez souvent demandé ce qui s'est passé au mois d'août et au mois de septembre. Pourquoi donc n'ai-je pas pu vous répondre, c'était si simple ; je le sais bien maintenant..., j'ai fait ceci et cela..., etc. » Le souvenir des trois mois oubliés était totalement revenu, ainsi que je pus le vérifier. Mais dès que ce somnambulisme changea et que le sujet entra dans l'état de veille ou

<sup>1</sup> A. Bertrand. *Traité du somnambulisme*, 1843, 467.

dans un autre somnambulisme, ces souvenirs disparurent de nouveau complètement. Qu'y avait-il donc de particulier dans cet état somnambulique survenu par hasard, pour que ces souvenirs réapparussent à ce moment et point à un autre ? Mon attention fut attirée par un phénomène particulier, important ou non, mais qui constituait la seule différence visible pour moi entre cet état et les autres. A l'état de veille et dans tous les autres états, ainsi que je le savais depuis longtemps, Rose était totalement anesthésique et sa conscience ne percevait aucune sensation tactile ou musculaire. Dans ce somnambulisme particulier qui amenait le retour des souvenirs, Rose recouvrait subitement la sensibilité tactile et musculaire du côté droit et devenait hémianesthésique. D'autre part, quand j'ai cherché des renseignements sur l'état du sujet pendant ces trois mois dont le souvenir avait été perdu, j'ai appris qu'elle se portait assez bien et avait alors la sensibilité tactile au moins du côté droit. En effet, elle avait reçu alors une petite blessure causée par un coup de couteau au bras droit et en avait beaucoup souffert. Or, en ce moment, quand elle est éveillée, elle est si insensible qu'elle ne souffre d'aucune blessure, même quand, dans ses crises, elle se fait de véritables plaies au membres. Donc elle n'était pas pendant ces trois mois anesthésique comme aujourd'hui ; elle sentait au moins du côté droit. Si nous comparons l'état dans lequel les souvenirs ont été acquis et l'état, qui est maintenant un somnambulisme particulier, dans lequel ces souvenirs sont restaurés, nous voyons que ces deux états ont un point commun qui leur est propre, l'existence de la sensibilité tactile et musculaire du côté droit.

Cette observation fortuite m'amena tout naturellement à supposer qu'il devait y avoir une relation entre l'état de la sensibilité et l'état de la mémoire. Les souvenirs acquis par une certaine sensibilité semblaient ne pouvoir être remémorés ou reproduits que si cette sensibilité subsistait dans le même état. Pour discuter la valeur de cette hypothèse et pour l'appliquer à des cas nouveaux, il me semble nécessaire de distinguer deux cas et d'étudier à part deux espèces de mémoires. Il y a d'abord la mémoire élémentaire ou sensible, celle qui consiste simplement dans le souvenir de telle ou telle sensation particulière considérée isolément, et il y a ensuite une mémoire complexe ou intellectuelle, qui nous fournit le souvenir des idées compliquées et qui ne peut guère exister chez l'homme que grâce au langage. Ne nous préoccupons d'abord que de la première mémoire et cherchons à quelles conditions elle est possible.

La mémoire contient un élément très important, mais, en réalité, accessoire : c'est la reconnaissance et la localisation. Ces distinctions sont, comme le dit M. Ribot<sup>1</sup>, l'apport de l'intelligence dans la mémoire, rien de plus ; elles ne constituent pas le souvenir. L'élément essentiel du souvenir est ici, comme on sait, la reproduction sous forme d'image de la sensation précédemment éprouvée. Or, il est admis aujourd'hui, depuis les recherches de Galton, que l'image est, avec une complexité ordinairement moindre, identique à la sensation. Pour que l'image puisse se produire et par conséquent pour que la mémoire puisse avoir lieu, il faut donc de toute nécessité que la faculté de sentir cette sensation existe encore au moins en partie. Un individu, qui aurait complètement perdu un sens et qui ne pourrait plus à aucun degré apprécier les sensations que ce sens procurait, aurait perdu en même temps toutes les images et par conséquent tous les souvenirs relatifs à ces sensations. Mais, dira-t-on, un homme devenu subitement aveugle par un accident conserve encore, quoiqu'il ne puisse plus rien voir, le souvenir des sensations visuelles. C'est que cet individu n'a perdu que l'œil, organe extérieur de la vision et non pas la faculté psycho-physiologique de voir.

---

<sup>1</sup> Ribot. *Maladies de la mémoire*, 2.

S'il avait perdu les centres nerveux de la vision, la faculté même d'apprécier les sensations visuelles, il n'aurait plus le souvenir d'avoir vu et, comme un aveugle de naissance, il ne saurait plus ce que c'est que voir. Il y a des individus de ce genre ; on peut montrer que les choses se passent ainsi dans les anesthésies hystériques.

Dans cette maladie, ce n'est pas l'organe extérieur qui est atteint, il est parfaitement intact ; ce sont les centres mêmes qui ne fonctionnent plus, ou du moins qui fonctionnent d'une manière anormale, comme nous le verrons plus tard <sup>1</sup>. Aussi, à l'inverse d'un aveugle par accident qui conserve les rêves et les hallucinations de la vue après la perte de l'œil, les hystériques qui ont une anesthésie complète et profonde ne conservent point les hallucinations du sens qu'elles ont perdu. Examinons ce fait et montrons ensuite quelles conséquences il peut avoir pour l'exercice de la mémoire élémentaire.

Rose fut, à un moment, anesthésique totale et en même temps dyschromatopsique des deux yeux, c'est-à-dire qu'elle ne sentait le contact sur aucun point du corps et qu'elle ne distinguait aucune couleur ni par l'œil droit, ni par l'œil gauche ; elle voyait tous les objets gris et blancs. A ce moment, il m'était complètement impossible de lui faire éprouver aucune hallucination visuelle colorée ni aucune hallucination tactile. Si je lui suggérais de voir des fleurs, des costumes, etc., elle les voyait toujours gris et blancs ; si je lui suggérais un chatouillement, une douleur, une température anormale, elle ne sentait absolument rien. Au même moment, on pouvait éveiller par un mot toutes les hallucinations auditives, ce qui prouve qu'elle était très suggestible. Je l'ai interrogée sur ses rêves et elle m'a assuré voir les objets en rêve de la même manière que pendant la veille, gris et blancs, et ne jamais sentir aucun contact. Chez ce sujet, les images avaient complètement disparu en même temps que les sensations <sup>2</sup>.

Inversement, quand on arrive, ce qui est quelquefois possible, à provoquer une hallucination malgré l'anesthésie du sujet, on fait réapparaître en même temps la sensibilité normale. Il faut aussi remarquer que, chez certains sujets dont l'anesthésie est peu profonde et d'origine récente, les suggestions peuvent réveiller les images sensibles, surtout par l'intermédiaire d'autres images qui ont été conservées <sup>3</sup>. Par exemple, Marie est depuis quelques jours anesthésique totale : je lui suggère qu'une chenille court sur sa main ; elle affirme ne rien sentir. Je lui dis de regarder et de voir la chenille : elle la voit et en même temps la sent : l'image visuelle a réveillé l'image tactile. Mais ce qui est intéressant à constater, c'est qu'en même temps tout le bras est devenu réellement sensible et que Marie sent maintenant toutes les piqûres et tous les contacts. L'image sensible n'a pu être évoquée sans ramener la sensation réelle, et cette observation montre d'une manière inverse la dépendance entre l'image et la sensation.

Cherchons maintenant quelles conséquences un pareil phénomène peut avoir sur l'état de la mémoire : il est facile de comprendre et de vérifier par l'expérience que cette perte des images amène la perte de tous les souvenirs qui s'y rattachent. Un des premiers symptômes qui nous prouvent, je crois, cette perte des souvenirs, c'est l'indifférence bien connue des hystériques pour tout ce qui dépend de leurs

---

<sup>1</sup> Cf., II, pan., ch. II.

<sup>2</sup> Ce phénomène ne se produit pas tout à fait de la même manière et présente des difficultés d'interprétation particulières quand on expérimente sur des hémi-anesthésiques : nous en parlerons plus loin, Ire part, ch. III.

<sup>3</sup> Cf. Paul Richer. *Op. cit.*, 710.

anesthésies<sup>1</sup>. Il me semble que, si je me réveillais un matin sans aucune sensation tactile ni musculaire, que si je perdais tout d'un coup, comme Rose, la sensation des couleurs et ne voyais plus dans l'univers que du noir et du blanc, j'en serais épouvanté et que j'irais tout de suite demander du secours. Ces femmes, au contraire, trouvent leur état si naturel qu'elles ne s'en plaignent jamais. C'est moi qui, à la suite de quelques essais, ai fait remarquer à Rose qu'elle ne distinguait aucune couleur, elle n'en savait rien. Quand j'ai montré à Lucie qu'elle ne sentait aucune douleur ni aucun contact, elle m'a répondu : « Tant mieux. » Quand je l'ai amenée à constater qu'elle ne savait jamais la position de ses bras sans les voir et qu'elle perdait ses jambes dans son lit, elle m'a répondu : « Mais c'est tout naturel, du moment que je ne les vois pas ; tout le monde est comme cela. » En un mot, elles ne peuvent pas faire de comparaison entre une sensation ancienne dont elles ont complètement perdu le souvenir et leur état présent, et elles ne souffrent pas plus de leur insensibilité que nous ne souffrons de ne pas entendre « l'harmonie des sphères célestes ». Quand une hystérique, comme Marie, se plaint d'être insensible, c'est qu'elle ne l'est pas totalement ; quand l'insensibilité est complète, l'absence de souvenirs est aussi complète.

Il est assez facile de vérifier maintenant ce point par des expériences précises : on pourrait faire éprouver à ces personnes une sensation déterminée quand elles sont bien sensibles, attendre que le cours de la maladie les rende anesthésiques et voir si elles ont alors conservé le souvenir de la sensation précédente. Mais l'expérience serait ainsi bien longue et bien difficile à surveiller. Il vaut mieux, je crois, se servir des changements artificiels produits dans leur sensibilité au moyen des agents œsthésiogènes. Après quelques tâtonnements, j'ai reconnu que l'on pouvait rendre momentanément à Rose la sensibilité d'une partie de son corps par trois procédés : ou bien par l'application prolongée d'un fort aimant, ou par l'application de plaques métalliques d'étain ou de plomb, ou enfin et plus facilement encore au moyen d'un courant électrique de moyenne intensité (20 ou 30 éléments Trouvé).

Il y aurait à faire ici, si je voulais discuter cette question, une étude intéressante sur l'action de ces procédés. Il me semble que, dans le cas présent, il est bien difficile d'expliquer leur influence par « l'expectant attention », ou par un phénomène de suggestion, puisqu'il s'agit précisément d'un sujet sur lequel la suggestion d'hallucination tactile n'avait aucune prise et qui ne possédait plus d'images tactiles. La suggestion se sert d'un état psychologique, elle ne le crée pas. Ici, sous l'influence d'un de ces trois agents, la sensibilité tactile réapparaissait dans le bras droit et alors on pouvait suggérer des hallucinations tactiles de ce membre, tandis que cela était impossible auparavant.

Rose étant donc à l'état de veille, je lui rends la sensibilité tactile du bras droit par un courant électrique et je m'assure qu'elle sent bien les piqures et les attouchements. Je lui mets alors dans la main droite un petit objet que je la prie de reconnaître au toucher sans le regarder : « C'est un petit crayon », me dit-elle. Je supprime alors le courant électrique et, pendant quelques minutes, je lui parle d'autre chose. Au bout de quelque temps je lui demande : Qu'aviez-vous dans la main tout à l'heure ? - Un petit crayon, répond-elle. J'examine la main droite et je vois qu'elle est encore sensible, cet examen peut se faire rapidement sans la prévenir. Repassant auprès d'elle une heure plus tard, je répète la même question et elle me répond alors : « Vous ne m'avez rien mis dans la main, je ne me souviens de rien. » Si j'examine alors rapidement la main droite, je constate qu'elle est de nouveau complètement anesthésique. Mais, dira-t-on,

---

<sup>1</sup> Cf. Dr A. Pitres. *Des anesthésies hystériques*. Bordeaux, 1887, 26.

en une heure, elle a pu oublier une chose aussi insignifiante que le contact de ce petit objet. Soit, mais poursuivons l'expérience. Le lendemain, je retourne la voir et je constate qu'elle n'a naturellement ni sensibilité de la main droite ni souvenir de mon crayon. Je lui applique encore sur la main le même courant électrique ; au bout de deux ou trois minutes, le bras est de nouveau sensible et elle se met à dire spontanément : « Ah, mais c'était un petit crayon que vous m'aviez mis dans la main hier. »

Dans cette expérience, qui a son intérêt et que j'ai souvent répétée, on voit que les deux moments où le souvenir a été acquis et où il a été reproduit sont tous les deux des instants de la veille pendant lesquels la main droite a été rendue sensible par un courant électrique. Qu'arriverait-il si ces instants appartenaient à deux états différents, l'un à la veille et l'autre au somnambulisme? Nous avons vu que Rose présente divers somnambulismes, au moins quatre caractérisés par des mémoires différentes ; dans deux de ces états, le troisième et le quatrième, elle est naturellement sensible du côté droit, c'est-à-dire que sous l'influence des passes ou du sommeil prolongé, il arrive un moment où Rose sent bien de tout le côté droit et que, si on la réveille de cet état pour entrer par exemple dans le second, elle ne sent plus et elle a oublié ce qui s'est passé dans le troisième somnambulisme. Eh bien, pendant cet état particulier où elle est sensible, je lui mets dans la main droite un objet: « C'est un sou », dit-elle sans regarder. Je lui fais fermer les yeux et je remue moi-même sa main droite « Vous me faites faire le signe de la croix », dit-elle. Cela fait, je la réveille, elle passe par les somnambulismes inférieurs. arrive à la veille et la voici comme toujours anesthésique totale. Sans interroger directement, je constate par sa conversation qu'elle n'a aucun souvenir du somnambulisme ni de l'objet qu'elle a eu en main fort longtemps. D'ailleurs je puis même l'interroger directement et la presser de questions en suggérant presque la réponse, elle ne se souvient de rien. J'applique alors le courant électrique à la main droite qui redevient sensible et Rose me dit spontanément: « C'était un sou que vous m'aviez mis dans la main..., vous m'avez fait le signe de la croix pendant que je dormais, quelle drôle d'idée ! » Inutile d'insister plus longtemps sur cette même personne, le phénomène est chez elle constant : ramenez par un procédé quelconque, électricité, plaques métalliques, somnambulisme, etc., un état particulier de sensibilité et vous ramenez en même temps tous les souvenirs élémentaires qui ont été acquis par cette même sensibilité à un moment quelconque.

Il est plus intéressant de reprendre la même expérience sur un autre sujet et j'ai essayé de la reproduire avec Marie. Dès le début de mes recherches, je me suis heurté à une difficulté et les résultats de l'expérience m'ont paru contredire les précédents. En effet, le souvenir chez Marie persistait plus longtemps que la sensibilité. Fallait-il considérer comme fausses les expériences faites avec Rose? Non, un fait n'est jamais faux, on l'oublie trop souvent ; mais il peut dépendre de circonstances complexes et, si on ne le vérifie pas, c'est que l'on se place, sans le savoir, dans d'autres conditions. Avec un peu d'attention, voici ce que je crus remarquer: Marie n'est pas anesthésique de la même façon que Rose ; tandis que celle-ci a perdu complètement les images du sens tactile et qu'aucune suggestion, aucune parole ne peut les raviver, Marie, au contraire, peut avoir des hallucinations tactiles provoquées par la parole. Si je lui dis fortement qu'une chenille marche sur son cou, quoiqu'elle soit insensible, elle sent la chenille et même, chose bizarre que nous avons vue, cette image du sens tactile a ravivé pour un moment le sens tactile réel. C'est donc la parole qui ici vient introduire un élément de trouble dans l'expérience. Il faut éviter de la faire parler, car le souvenir de la parole se conserve à la place du souvenir de la sensation tactile et suffit même pour le faire renaître.

On peut opérer ainsi : je découpe dans du carton fort une dizaine de figures ayant toutes à peu près deux centimètres dans leur plus grande dimension <sup>1</sup> et de forme assez irrégulière pour qu'elles soient difficiles à désigner par le langage. Il faudrait, pour les nommer, dire un triangle scalène, un trapèze, etc., ce dont cette brave fille de la campagne est absolument incapable. Je vais lui faire toucher l'une de ces figures sans lui en demander le nom, puis, pour vérifier le souvenir, je vais lui faire reconnaître par le tact parmi les dix figures celle qu'elle a déjà touchée.

Pendant le somnambulisme profond, Marie aussi devient sensible, mais de tout le corps ; je lui fais alors toucher une figure, puis je la réveille. A ce moment, elle garde encore un peu de la sensibilité du somnambulisme, surtout si elle a été réveillée brusquement. Si je lui mets dans la main les figures, elle les tâte et me tend celle qu'elle a déjà touchée : « J'ai eu celle-là dans la main tout à l'heure. » On voit ici que le souvenir persiste après un réveil brusque, mais c'est parce que la sensibilité somnambulique a persisté <sup>2</sup>. Re commençons l'expérience en laissant plus d'intervalle après le réveil pour que toute sensibilité soit effacée. Alors je lui laisse regarder ou toucher les figures, elle ne les reconnaît pas et dit ne savoir ce que c'est. Cherchons à lui rendre la sensibilité sans la rendormir : Marie n'est pas sensible au courant électrique, je ne sais pourquoi ; il faut nous servir des plaques de Burcq et, après quelques essais, des plaques de fer qui agissent très fortement. L'application de la plaque de fer fait trembler la main, cause des picotements pénibles, puis, quand les secousses et les picotements ont absolument disparu, rend le bras complètement sensible. La main touche alors les figures et me tend immédiatement la vraie qui a été reconnue. Ici encore disparition de la sensibilité, disparition du souvenir ; persistance ou retour de la sensibilité, persistance ou retour du souvenir. « L'activité sensorielle, pourrait-on dire avec Bastian, forme la base de la pensée ; quand on l'éteint, la pensée disparaît ou s'endort » <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> On pourrait peut-être faire des figures de ce genre avec des dimensions différentes et obtenir ainsi de véritables échelles de sensibilité tactile analogues aux lettres de Wecker employées pour mesurer l'acuité visuelle.

<sup>2</sup> Il en est de même quelquefois pour Rose.

<sup>3</sup> Bastian. *Le cerveau et la pensée*, II, 123.

## Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## V

Une condition de la mémoire  
et de l'oubli pour les phénomènes complexes

[Retour à la table des matières](#)

Après cette étude beaucoup trop rapide des conditions de rappel pour la mémoire élémentaire, passons à la mémoire complexe ou intellectuelle, c'est-à-dire la mémoire complète des idées et des actes. Ici, la tâche nous est singulièrement facilitée par les beaux travaux psychologiques de M. Charcot sur le langage et les différents types sensoriels. On sait, en effet, que les actions et les idées complexes ne sont guère comprises et conservées dans le souvenir que grâce au langage. Chercher les conditions de la mémoire complexe des idées ou des actions, c'est en réalité chercher les conditions de la mémoire du langage.

Le langage est formé par un grand nombre d'images associées avec nos idées et nos mouvements, et ces images, ainsi que les médecins l'ont appris aux psychologues<sup>1</sup>, ne sont pas les mêmes chez tous les individus. Les uns, les plus nombreux peut-être, pensent par ces images motrices ou kinesthésiques dont nous avons déjà parlé et qui ont une tendance, lorsqu'elles sont isolées, à se traduire au dehors par le mouvement réel ou la parole réelle. Ces gens-là pensent en parlant tout haut ou tout bas, mais toujours par les images du mouvement de la parole. Les autres pensent au moyen des images auditives ou visuelles, leur pensée est formée par une suite d'images de paroles entendues et non prononcées, ou par une suite d'images d'écritures, ou de signes vus et non entendus. Comment ces dernières personnes parlent-elles et agissent-elles ? Leurs images visuelles et auditives vont-elles éveiller d'abord les images motrices plus ou moins faibles qui se traduisent par du mouvement ? Nous avons déjà discuté cette question et nous avons conclu qu'il en a été peut-être ainsi au début de la vie, mais que maintenant les choses se passent plus simplement. Le son d'une parole doit se traduire par les mouvements qui expriment cette parole exactement comme l'image motrice elle-même. L'habitude de parler et même d'agir au moyen des images auditives ou visuelles doit s'ajouter à l'habitude de penser au moyen de ces images et contribuer à séparer davantage ces différents types les uns des autres. Toutes les pensées et toutes les actions dépendant ainsi d'une seule espèce d'images, il en résulte que les souvenirs finissent par dépendre tous de la persistance de ces mêmes images.

On voit très bien, dans l'ouvrage de M. Ballet, comment une même lésion produit des effets très différents sur l'intelligence et la mémoire, suivant qu'elle frappe des individus usant habituellement de telle ou telle catégorie d'images. La perte des

---

<sup>1</sup> Cf. Ballet. Langage intérieur.



images visuelles, pour un individu dont tous les souvenirs sont cristallisés autour des images motrices, n'a pas grande importance ; elle supprimerait toute mémoire et toute parole chez un autre sujet qui se sert de ces images visuelles. Chez ce dernier, une nouvelle éducation plus ou moins facile peut grouper maintenant les idées et les actions autour d'une autre catégorie d'images, celles du sens musculaire par exemple ou du sens auditif, et cet homme, en apparence guéri, pourra de nouveau penser et agir. Mais il vivra entièrement de ces nouveaux souvenirs et ne pourra jamais retrouver les anciens <sup>1</sup>, à moins que, par miracle, les anciennes images visuelles ne lui soient un jour rendues. Cette restitution des images perdues n'a pas lieu chez les malades aphasiques étudiés par M. Charcot, parce qu'une maladie cérébrale les a complètement détruites ; mais n'est-il pas possible que, chez d'autres sujets, ces images ne soient que momentanément supprimées et puissent être restaurées dans différentes conditions ? L'étude précédente sur la mémoire élémentaire nous a précisément montré que c'est ainsi que les choses se passent chez les hystériques et les somnambules.

Reprenons cette étude sur un exemple particulier qui servira d'illustration et de preuve. Quiconque examinera avec attention la conduite de Lucie à l'état de veille reconnaîtra facilement qu'elle est « un type visuel » extrêmement net. Elle pense, elle parle et elle agit presque uniquement par le sens de la vue. D'abord, la pauvre femme ne pourrait guère faire autrement, car elle n'a conservé d'à peu près intact que le sens de la vue. Elle n'a gardé la sensation tactile sur aucun point du corps ; elle n'a aucune sensation musculaire ; on peut remuer ses membres, même les attacher derrière elle, arrêter ses mouvements spontanés, le tout, sans qu'elle s'en aperçoive si elle ne regarde pas. Cette anesthésie très profonde lui a enlevé complètement tout souvenir de sensation tactile, elle prétend, comme nous l'avons vu tout à l'heure, que tout le monde est comme elle. Outre cette perte du sens tactile, Lucie a presque complètement perdu le sens de l'ouïe : elle n'entend parler que si la voix est forte et assez proche, elle ne perçoit pas le tic tac de ma montre, même si je l'applique contre son oreille. La vue, quoique très diminuée (acuité visuelle, un tiers, champ visuel restreint à 20°), est encore le meilleur sens qu'elle possède. Aussi s'en sert-elle continuellement ; elle ne fait pas un mouvement, ne marche pas sans regarder sans cesse ses bras, ses jambes, le sol, etc. C'est ainsi d'ailleurs qu'un grand nombre d'hystériques peuvent conserver la faculté de coudre, de tricoter, d'écrire, sans avoir aucunement le sens musculaire. On s'y est souvent trompé et c'est pour cela que plusieurs auteurs déclarent l'anesthésie musculaire rare dans l'hystérie, tandis qu'elle est très fréquente. Les images visuelles peuvent même, dans quelques cas, suppléer aux sensations absentes et leur permettre de faire des mouvements les yeux fermés. Il n'en est pas ainsi chez Lucie : lui met-on un écran devant les yeux, ce qui la rend furieuse, elle ne peut plus rien faire, ni marcher, ni remuer les bras, ni même remuer la main, elle vacille et ne tarderait pas à tomber. Si on lui fermait les yeux entièrement, elle ne pourrait même plus parler, et... elle dormirait. On a déjà bien des exemples de ces sujets <sup>2</sup> qui s'endorment quand on supprime l'unique sens qui leur reste. C'est pour cela qu'il ne faut jamais toucher les yeux d'une hystérique quand on fait une étude sur son état de veille. J'ai observé quatre sujets de ce genre qui ne vivent que par le sens visuel et qui dorment dès qu'on leur ferme les yeux. Si on évite ce sommeil et si on interroge encore Lucie pendant qu'elle est éveillée, on constate qu'en pensant aux personnes, elle se les représente toujours d'après leur visage et leur costume. En un mot, à l'état

<sup>1</sup> Voir à ce propos une observation très complète de M. Charcot, rapportée par M. Ballet. *Langage intérieur*, 1886, 101.

<sup>2</sup> Cf. Paul Richer. *Op. cit.*, 259.

de veille, tous ses souvenirs, quelle que soit leur origine, sont remémorés sous formes d'images visuelles.

Endormons-la maintenant profondément et, pour avoir des différences nettes, passons les intermédiaires, mettons-la dans son plus grand somnambulisme, l'état de Lucie 3, celui qui n'arrive qu'au bout d'une demi-heure de passes. La voici qui se relève et ouvre les yeux comme je l'ai dit: quelle personne avons-nous devant les yeux? Les sens qu'elle avait déjà à l'état de veille ne sont pas perdus, au contraire ils ont augmenté ; mais ce qui est frappant c'est qu'elle a retrouvé complètement et avec délicatesse tout le sens tactile et musculaire. Elle sait parfaitement où sont ses membres, elle distingue au toucher les plus petits objets, reconnaît ma main au simple contact, marche et même écrit sans regarder ni ses pieds ni sa main. Ces nouvelles sensations ne la surprennent pas d'ailleurs, elles les trouve encore très naturelles. Mais nous voyons qu'elle ne tient plus autant au sens visuel, elle ne réclame pas et ne paraît point changée si on lui ferme les yeux. N'est-il pas naturel de supposer qu'elle ne produit pas maintenant ses mouvements et surtout ses paroles grâce aux mêmes images que tout à l'heure, mais qu'elle se sert maintenant de celles du sens musculaire et tactile ? En un mot, ce n'est plus une femme du type visuel c'est une femme du type moteur.

Cette affirmation soulève quelques difficultés. Comment, dira-t-on, change-t-elle si facilement de type sensoriel et peut-elle aussi vite parler avec une catégorie d'images, lorsque tout à l'heure elle parlait avec une autre ? Les malades de M. Charcot ont eu besoin pour effectuer un pareil changement d'une longue rééducation. Je répondrai : son éducation comme type moteur est déjà faite depuis longtemps, parce qu'elle est hystérique , c'est-à-dire le type de l'instabilité psychologique. Depuis quinze ans qu'elle est malade, elle a passé son temps à changer ses sens et à s'exercer à parler et à agir tantôt avec l'un tantôt avec l'autre. M. Charcot, dans sa classification des types de langage, a parlé du type indifférent qui, au même moment, se sert d'une image ou d'une autre. Je demande une petite place pour le type alternatif, qui se sert successivement d'un sens puis d'un autre.

Quelle preuve a-t-on que Lucie ait été déjà antérieurement une motrice, comme elle paraît être dans cet état qui est maintenant artificiel? On en trouve une assez bonne dans l'état de ses souvenirs. Interrogeons-la maintenant en état de Lucie 3 : elle va nous raconter son enfance jusqu'à neuf ans que Lucie 1 a entièrement oubliée ; elle va nous parler de la grande peur qu'elle a eue un jour quand des hommes se sont cachés dans les rideaux et ont brusquement sauté sur elle, émotion qui formera la scène principale de toutes les crises hystériques. Elle va nous raconter ces crises mêmes et les mouvements qu'elle a faits et ses promenades dans la maison la nuit en somnambulisme naturel. Elle va surtout nous raconter cette année, qui a été si pénible pour elle, où pendant plusieurs mois on a voulu la tenir enfermée dans une chambre noire, parce qu'elle avait mal aux yeux, ne voyait pas clair et que le médecin, croyant avoir affaire à une lésion banale, la maintenait dans l'obscurité. Or , toutes ces histoires, Lucie, tout à l'heure ne pouvait pas nous les raconter et les ignorait absolument. Ne pouvons-nous pas supposer légitimement que, dans ces circonstances ignorées de Lucie 1, mais connues de Lucie 3, les souvenirs pour différentes raisons ne s'étaient pas associés aux images visuelles ? Tantôt elle se portait bien dans son enfance et pensait, peut-être comme tout le monde dans l'enfance, par les images musculaires, tantôt le sens musculaire fonctionnait seul comme pendant les crises, tantôt le sens

visuel étant supprimé comme dans son attaque d'anesthésie oculaire. il fallait bien penser autrement, et les souvenirs s'étaient alors réunis autour d'autres images. Ces images ne réapparaissent pas à l'état de veille, en vertu de la loi indiquée au paragraphe précédent, les souvenirs ne réapparaissent pas davantage. Les passes, je ne sais vraiment pas pourquoi, ont agi comme auraient fait des plaques métalliques (des plaques d'or pour elle), ou comme aurait agi l'électrisation par une machine statique, et lui ont rendu les sens perdus. Les images sont toutes réapparues comme nous l'avions établi et avec elles tous les souvenirs. Mais la conversation que nous venons d'avoir avec Lucie 3 s'associe à son tour à cette mémoire particulière et accroît la somme des souvenirs musculaires et non celle des souvenirs visuels. Aussi quand nous allons la réveiller, c'est-à-dire tout simplement lui enlever les sensations surajoutées par une certaine excitation, Lucie va se retrouver la même qu'au début, va promener ses yeux de tous côtés et recommencer à penser avec ses images visuelles. Elle n'a plus ni sens musculaire ni sens tactile, donc point d'images de ces sens ou point de souvenirs de tout ce qui s'y rattache

La même démonstration serait interminable s'il fallait la répéter sur tous les sujets. On pourrait démontrer facilement, croyons-nous, que Léonie est visuelle à l'état de veille, auditive en somnambulisme ordinaire où elle a une ouïe hyperexcitée, et motrice ou tactile en état 3. Mais l'étude de Rose serait surtout intéressante ; à l'état de veille, elle se présente avec les caractères suivants : elle a complètement perdu le sens musculaire ou kinesthésique aux deux jambes et au bras gauche, mais elle l'a conservé au bras droit; elle a la vue très affaiblie et comme elle est atteinte d'une dyschromatopsie complète elle ne distingue que du noir et du blanc. Mais elle a au contraire une ouïe à peu près normale ; elle aime la musique, a été chanteuse dans un café concert et s'irrite quand elle entend chanter faux. Cette analyse des sens nous montre que c'est une auditive, ce qui est assez rare chez les hystériques à l'état de veille, car elles sont presque toujours visuelles. Mais voici ce qui résulte pour ses mouvements de cette répartition des sens. On parle bien avec le sens auditif, mais on ne marche pas, car les mouvements des jambes s'associent difficilement avec des images de l'ouïe ; aussi cette malheureuse devient-elle paraplégique dès qu'elle perd la sensibilité musculaire des membres inférieurs. Pour une hystérique il n'est pas bon d'être musicienne. Elle a appris tant bien que mal à remuer son bras gauche par des images visuelles et ne peut s'en servir qu'en le regardant ; elle n'a de mouvements libres que ceux du bras droit par le sens musculaire conservé et ceux du langage par le sens auditif.

Quand j'ai commencé à l'endormir, j'ai rencontré une singulière difficulté qui survient rarement, je ne pouvais la faire parler en somnambulisme. Elle me comprenait cependant, faisait les mouvements que je commandais et paraissait éprouver les hallucinations, mais ne réussissait pas à parler comme si elle était affectée de mutisme hystérique. Après plusieurs séances de ce genre, j'allais renoncer à la faire parler, quand je fus frappé par un fait nouveau : les hallucinations visuelles amenaient la parole. Je lui commandais de voir des roses ; elle paraissait éprouver l'hallucination, s'agitait, ouvrait les yeux, semblait respirer l'odeur et murmurait : « Des roses ». J'arrivai ainsi en quelques séances à développer chez elle le langage, mais toujours au moyen des images visuelles.

D'ailleurs. il était facile de vérifier qu'elle n'était plus dyschromatopsique et avait un sens visuel presque normal. Il semble, je n'ose pas conclure avec certitude, que, retrouvant le sens visuel, elle entrait dans un état auquel elle n'était pas accoutumée et

dans lequel elle ne savait pas user du langage Comme elle ne savait pas, ainsi que faisait Lucie, remuer ses jambes au moyen des images visuelles, je ne pouvais pas non plus dans cet état détruire sa paraplégie. Dans un autre état somnambulique, que je n'obtins que beaucoup plus tard et avec mille difficultés, elle retrouvait le sens tactile et musculaire d'abord du côté droit, puis du côté gauche, et alors il lui suffisait d'un faible effort pour décontracter ses jambes et se mettre à les remuer sur mon simple commandement. Elle était devenue motrice, ce qu'elle avait été probablement une grande partie de sa vie, car elle parlait alors très facilement, retrouvait tous les souvenirs en apparence perdus à l'état de veille et n'avait plus aucune paralysie. Lorsqu'on réveillait Rose, elle perdait de nouveau toutes ces sensibilités surajoutées, oubliait tout et malheureusement ne savait plus marcher<sup>1</sup>. Tous les phénomènes, aussi bien ceux du mouvement que ceux de la mémoire, semblaient nettement dépendre de modifications dans l'état de la sensibilité.

En un mot, les phénomènes psychologiques complexes, les idées, les mouvements volontaires, le langage sont constitués, chez chaque individu et à chaque moment de la vie, par des images sensibles d'une espèce déterminée, et la mémoire des phénomènes complexes dépend de la reproduction de ces images élémentaires. Si ces images ne peuvent plus être reproduites, tous les souvenirs qui y sont liés disparaissent, et quoique l'individu puisse encore penser et parler avec des images nouvelles, il ne se souvient plus des pensées et des paroles précédentes. Que la reproduction des premières images redevienne possible, et les souvenirs réapparaîtront tout entiers. Or cette reproduction n'a lieu, on vient de le voir, que si l'état des sens se retrouve le même. La mémoire et l'oubli des phénomènes complexes se rattachent donc à ce même fait, la persistance ou la variation de l'état de la sensibilité.

---

<sup>1</sup> La fameuse Estelle du Dr Despine (d'Aix) devait avoir un somnambulisme analogue à celui de Rose ; elle était, pendant la veille, impotente et paralytique, mais elle pouvait sauter et courir pendant le somnambulisme. - Cf. Despine. *Somnambulisme*, 188, 277. - A. Gambier. *Hist.*, II, 373. - Pigeaire. *Electricité animale*, 271, etc.

## VI

Interprétation de l'oubli au réveil  
après le somnambulisme

[Retour à la table des matières](#)

L'application des remarques précédentes au somnambulisme semble, après tout ce qui a été dit, tellement naturelle qu'il suffit d'insister sur quelques détails.

Pour comprendre la mémoire alternante des somnambules, nous avons été amené à supposer qu'elle est due à une *modification périodique (qu'elle soit spontanée, ou provoquée) dans l'état de la sensibilité* et, par conséquent, dans la nature des images qui servent à former les phénomènes psychologiques complexes et en particulier le langage. Cette modification se produit surtout chez des sujets plus ou moins anesthésiques dans leur état normal, et elle consiste alors dans *la restauration momentanée d'une certaine catégorie d'images* dont les sujets ont ordinairement perdu la possession. Cette modification peut être plus ou moins complète et, chez certains sujets qui sont *distracts* plutôt que véritablement anesthésiques, consister simplement dans la *prédominance momentanée de certaines images* ordinairement négligées. Reprenons successivement l'examen de ces divers points.

1° Nous avons déjà eu l'occasion de montrer chez la plupart de nos sujets *ces variations périodiques de la sensibilité et des images* ; nous avons vu que l'un est un type visuel dans son état normal, puis momentanément un type moteur pendant le somnambulisme, que l'autre est un type auditif pendant la veille, puis un type visuel pendant un certain état anormal : il est inutile d'y revenir. Remarquons seulement que partout où, pour une raison ou pour une autre, il se produira des modifications analogues de la sensibilité, on pourra constater des phénomènes de mémoire analogues à ceux du somnambulisme.

Qui n'a été frappé de ce fait qu'une hystérique, anesthésique à l'état de veille, n'est plus anesthésique en catalepsie ? Fermez le poing gauche de Léonie ou de Lucie pendant la veille, elle ne s'en apercevra pas, et cependant, si je leur ferme le poing en catalepsie, même sans qu'elles puissent le voir, je leur suggérerai un sentiment de colère. Que l'on mette une clef dans la main gauche de Léonie pendant la veille et elle ne saura ce que c'est mettons le même objet dans la main gauche pendant la catalepsie et elle fera le geste d'ouvrir une porte. Il y a donc une sensation tactile pendant la catalepsie qui n'existait pas pendant la veille. Il ne faut plus être surpris alors si ces deux femmes ne se souviennent pas de leur catalepsie pendant la veille, mais s'en

souviennent dans le second somnambulisme, quand elles ont retrouvé la sensation tactile.

Une hystérique, comme Lucie ou Léonie, se souvient au réveil de ses rêves de la nuit, quand ils ont été *visuels*, mais ne s'en souvient pas quand ils ont été *moteurs* et qu'elle s'est levée de son lit, ce qu'elle ne peut faire dans l'obscurité sans l'intervention du sens moteur <sup>1</sup>. Les crises sont, comme le disait Moreau (de Tours), des délires musculaires ; il n'y a rien d'étonnant à ce que le souvenir n'en reparaisse que dans le somnambulisme où le sens musculaire est complet. Enfin nous comprenons comment, pendant la veille normale, peuvent se produire des pertes de mémoire singulières par de brusques changements dans la sensibilité dominante qui constitue le type sensoriel. « Une femme qui était anesthésique ne se souvenait que d'une partie restreinte de sa vie... En somnambulisme, elle n'avait aucune anesthésie et se souvenait de sa vie tout entière » <sup>2</sup>.

Ces modifications de la sensibilité, effectuées par le sommeil hypnotique, ou par les passes, peuvent être obtenues par d'autres procédés quels qu'ils soient, pourvu qu'ils rendent momentanément au sujet des sensibilités qu'il a perdues. « Il y a des somnambules, disait déjà Charpignon <sup>3</sup>, que l'on peut endormir par la machine électrique. » C'est là une grande vérité ; nous avons vu les effets partiels d'un petit courant électrique ; on connaît les excellents effets du bain électrique sur les hystériques. Le célèbre Louis V « récupère toutes ses sensibilités par le bain électrique... <sup>4</sup> et quand son cerveau est ainsi ouvert il se rappelle toute sa vie » <sup>5</sup>. Je suis convaincu que les appareils électriques seront prochainement le véritable instrument scientifique pour produire à volonté et régulièrement toutes les variétés du somnambulisme. Mais actuellement bien d'autres procédés arrivent au même résultat: l'aimant, les plaques métalliques de Burcq, etc. Jules Janet n'a-t-il pas montré que, dans la période d'excitation du chloroforme, une hystérique anesthésique retrouvait sa sensibilité et entrait dans un véritable somnambulisme. La même observation se trouve d'ailleurs dans Despine. Je lis, dans un ouvrage du Dr Ball, une observation bien curieuse à ce propos : « Parmi les conséquences les plus paradoxales de l'usage hypodermique de la morphine, il faut citer le rétablissement de la sensibilité cutanée sur les sujets qui l'ont perdue... Une hystérique anesthésique, morphinée à la dose de 8 centigrammes par jour, vit ses douleurs disparaître et sa sensibilité normale se réveiller... L'abstinence ramena les symptômes hystériques » <sup>6</sup>. Il est bien fâcheux que l'auteur ne nous donne pas plus de renseignements psychologiques, ne nous parle pas de l'état de la mémoire. Il est bien probable que la morphine a produit ici un état analogue au somnambulisme, car toute modification des sens amène une modification de la mémoire, et le somnambulisme n'est pas autre chose.

2° Cette modification consiste presque toujours dans *une restauration d'une sensibilité et d'un groupe d'images* ordinairement perdues par le sujet. Cela nous explique le troisième caractère de la mémoire des somnambules sur lequel nous

<sup>1</sup> Cf. Gilles de la Tourette. *Op. cit.*, 185.

<sup>2</sup> Bourru et Burot. *Variations de la personnalité*, 1886, 139-143.

<sup>3</sup> Charpignon. *Physiologie magnétique*, 171.

<sup>4</sup> Bourru et Burot. *Op. cit.*, 52.

<sup>5</sup> Id, *Ibid.*, 135.

<sup>6</sup> Ball, *Morphinomanie*, 20-38.

avons moins insisté, le souvenir pendant l'état anormal de tout ce qui s'est passé pendant la veille ; il est facile de remarquer cependant qu'il doit rentrer dans l'explication précédente. Le somnambulisme a toujours ajouté des sens nouveaux et des images nouvelles à l'esprit de nos sujets, mais il ne leur en a pas retranché. Pour qu'un sujet endormi perdît le souvenir de la veille, il faudrait qu'il ne possédât plus en somnambulisme les images autour desquelles sont groupées les souvenirs de la veille, qu'étant, par exemple, visuel à l'état de veille, il n'eût plus, en somnambulisme, le sens ni les images de la vue. Or, on sait que cela n'arrive pas, du moins dans les études que j'ai pu faire ; au contraire les images s'accroissent sans diminuer. Je retrouve, dans mes notes prises au jour le jour sur Léonie, une observation frappante que j'avais faite il y a longtemps sans la comprendre. A l'état de veille, prétend-elle, quand elle pense à moi, elle me *voit*, et cela peut même lui causer des hallucinations visuelles ; dans son premier somnambulisme, quand elle pense à moi, elle *me voit et m'entend lui parler* ; dans le second somnambulisme, *elle me voit, m'entend et me touche*. Je me souviens que j'avais expliqué cela par ses habitudes ; elle me parle peu à l'état de veille, elle bavarde beaucoup dans le premier somnambulisme, et elle veut toujours me tenir la main dans le second. Il y a plus : il faut encore remarquer qu'elle ne dispose d'abord que des images visuelles et des souvenirs qui y sont rattachés, qu'elle dispose ensuite des images auditives, mais sans perdre les images visuelles, qu'elle possède enfin les images tactiles sans oublier les précédentes. Le somnambulisme est chez les hystériques un accroissement de l'esprit par une excitation quelconque et non une diminution <sup>1</sup>.

Peut-être existe-t-il des somnambulismes différents. L'hypnotisation des sujets sains possédant déjà tous leurs sens et toutes les images ne peut guère, si elle est possible, que les diminuer et leur supprimer diverses sensations. Des sujets sensibles peuvent, par exemple, devenir anesthésiques. Il serait curieux de chercher si, chez des sujets de ce genre, la suppression ne porte pas quelquefois sur les images dont ils se servent le plus habituellement à l'état de veille, et si le somnambulisme dans ce cas-là n'amène pas l'oubli des phénomènes de la veille. La célèbre malade de Mac-nish n'est peut-être qu'une somnambule de ce genre. Je n'ai rien vu qui vérifiât cette supposition : il est vrai que je n'ai guère hypnotisé que des malades. Je ne puis donc pas parler d'une observation que je n'ai point faite ; dorénavant, en psychologie, comme dans les autres sciences, on ne peut parler que de ce que l'on a vu.

Cette hypothèse me semble aussi rendre compte des somnambulismes multiples et des différentes variétés de la mémoire alternante. Il n'y a pas, comme nous l'avons vu, un seul somnambulisme, mais plusieurs, qui sont caractérisés chacun par une mémoire particulière. C'est que le somnambulisme ne dépend pas d'une modification mentale, unique et toujours la même. Il varie suivant toutes les modifications qui peuvent être apportées à l'état de la sensibilité. On conçoit que, chez un sujet fortement anesthésique dans son état normal, on puisse produire, non pas une seule, mais plusieurs restaurations, plus ou moins complètes de la sensibilité, qui amèneront plusieurs mémoires alternantes et plusieurs somnambulismes.

Si l'on ne considérait qu'un seul sujet comme Lucie, on pourrait croire que cette division du somnambulisme en deux parties a quelque importance, et qu'il y a tou-

<sup>1</sup> Cet accroissement dans le nombre des sensations et dans la quantité des souvenirs qui peuvent être rappelés pendant le somnambulisme n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir, à d'autres points de vue, une déchéance intellectuelle pendant cet état anormal. Nous montrerons dans le chapitre suivant combien, dans certain cas, le somnambulisme est un état voisin de l'enfance.

jours ainsi trois mémoires. Ce serait une erreur analogue à celle qui me faisait autrefois désigner par des noms particuliers tous les degrés de la catalepsie de Léonie. En réalité, il n'y a ni deux, ni trois mémoires indispensables ; il peut s'en présenter un nombre quelconque et indéterminé. Rose a au moins quatre ou cinq somnambulismes différents, ayant chacun une mémoire particulière. Il y a des sujets, comme N.... qui sont tellement instables, qu'ils ne reprennent le même somnambulisme qu'en étant endormis par la même personne et de la même manière; sinon, ils entrent dans un état sensitivo-sensoriel différent, et ne retrouvent pas les souvenirs du premier somnambulisme. Ce fait important nous expliquera plus tard quelques difficultés relatives aux suggestions. Il nous suffit maintenant de savoir que l'état somnambulique n'est pas un, mais que, dépendant des modifications de la sensibilité, il peut, chez une même personne, revêtir des formes très variées, et amener les variétés de mémoire les plus singulières.

Cependant, dans cette série d'états de sensibilité et de mémoire qui peuvent se produire suivant une même loi, on peut, comme font les mathématiciens dans leurs séries, distinguer des points intéressants. Ainsi, on déterminera l'état normal du sujet dans lequel il se trouve naturellement au moment où on l'étudie, et qui a lui aussi une sensibilité et une mémoire qui lui sont propres. On peut distinguer le premier état somnambulique qui survient dès que l'on modifie le sujet par un procédé quelconque, c'est-à-dire la première modification sensitive assez importante pour amener une perte de mémoire quand le sujet retourne à l'état de veille. Mais surtout on s'attachera à distinguer comme capital le dernier somnambulisme. J'appelle ainsi l'état dans lequel le sujet a retrouvé l'intégrité absolue de toutes les sensibilités qui sont naturelles à l'homme bien portant, et par conséquent l'intégrité absolue de la mémoire, en un mot, l'état dans lequel le sujet n'a plus aucune anesthésie ni aucun amnésie. C'est un état très important de toutes manières, surtout au point de vue thérapeutique dont nous ne nous occupons pas maintenant <sup>1</sup>. Mais il est quelquefois très difficile à obtenir, et les sujets y parviennent plus ou moins vite, quelquefois après un seul somnambulisme intermédiaire, comme Lucie ou Wittm... (dans l'étude de Jules Janet), ou bien après plusieurs intermédiaires, comme Rose, ou même ne l'atteignent pas complètement, comme Léonie, qui, dans le dernier somnambulisme que je puisse obtenir avec elle, a encore des anesthésies. Dans ce chapitre consacré à l'étude du somnambulisme en général, nous n'avons pas à insister davantage sur cet état particulier, il nous suffit de montrer comment il se rattache aux autres et n'est qu'un point plus intéressant d'une série continue.

3° *Cette modification peut être plus ou moins complète, et visible.* En effet, nous n'avons cité dans ce travail que trois ou quatre sujets chez lesquels les phénomènes caractéristiques du somnambulisme se manifestaient d'une manière pour ainsi dire grossière. Tout le monde remarquera, comme j'en ai été frappé dès la première fois, que Lucie se sert du sens de la vue quand elle est éveillée et du sens du tact quand elle est endormie : cela est manifeste. Mais, chez d'autres sujets, les modifications seront beaucoup moins visibles ; en particulier, et c'est l'objection que l'on ne manquera pas de faire, on peut endormir des sujets qui ne présentent à l'état de veille aucune anesthésie bien caractéristique. Je répondrai que j'ai moi-même constaté des

---

<sup>1</sup> Voir une étude sur cet état de somnambulisme parfait, produit sur une hystérique fortement anesthésique à l'état normal, Jules Janet, L'hystérie et l'hypnotisme d'après la théorie de la *double personnalité*. Revue scientifique, 1888, I, 616.



cas de ce genre, quoique plus rarement qu'on est disposé à le croire, mais que je les ai, dans ce chapitre, négligés pour m'attacher d'abord aux phénomènes les plus simples et les plus caractéristiques. Je crois en effet que, dans ces cas nouveaux et moins nets, l'explication doit être cependant la même.

En effet, les sujets que l'on peut mettre en somnambulisme sans qu'ils présentent d'anesthésie bien manifeste à l'état de veille, présentent un phénomène tout à fait analogue qui a pour la mémoire les mêmes conséquences, c'est *la distraction*. Sans doute, si on attire leur attention successivement sur chacun de leurs sens, on verra qu'ils les possèdent tous ou du moins qu'ils *peuvent* les posséder tous. Mais, en pratique, ils ne se servent pas de tous leurs sens et de toutes les images de ce sens ; ils ne sont pas capables de les réunir toutes et ils en négligent un grand nombre pour se contenter de quelques images prédominantes et habituelles. *Le somnambulisme change ces images prédominantes*, sans donner précisément des sensibilités nouvelles ; il relève de leur effacement certaines images particulières et en fait un centre nouveau autour duquel la pensée s'oriente d'une manière différente. Réveillés, ces sujets reprennent leur pensée habituelle, négligent par distraction ces images et par conséquent les souvenirs qui y sont liés ; ils ne peuvent plus les retrouver, car ils sont incapables du petit effort qu'il faudrait faire pour modifier un peu la forme habituelle de leur pensée.

Une forme particulière d'oubli résulte donc de la distraction, comme une autre résultait de l'anesthésie ; mais elle est évidemment beaucoup plus faible. La moindre occasion va attirer l'attention sur ces images qui sont moins perdues que négligées. Un jeune homme H., qui avait un somnambulisme de ce genre, avait tout oublié au réveil, mais peu à peu, dans le courant de la journée, il retrouvait un à un tous les souvenirs du somnambulisme : le lendemain il pouvait tout me raconter. Ce sont des sujets de ce genre chez qui on peut évoquer les souvenirs en leur commandant de faire attention et en dirigeant un peu leurs efforts. De même que, chez certains sujets, l'anesthésie n'est qu'une légère distraction que l'on peut modifier par un mot, l'oubli n'est aussi, chez ces personnes, qu'une conséquence d'une distraction et n'a pas plus de gravité. Nous ne pouvons insister maintenant davantage sur cette explication, il faudrait examiner les rapports de l'anesthésie et de la distraction qui feront dans ce livre l'objet d'une étude particulière<sup>1</sup>. Il nous suffit d'avoir montré que, par cette remarque, les cas, en apparence irréguliers, peuvent rentrer dans la théorie générale.

« Toutes les fois, disait M. Paulhan, qu'il y a un changement dans ce que l'on pourrait appeler l'orientation générale de l'esprit, il se produit une sorte de scission dans la mémoire d'autant plus marquée que le changement a été plus fort »<sup>2</sup>. « Ce qui produit l'oubli des rêves au réveil, c'est que l'orientation de l'esprit change soudainement »<sup>3</sup>. « Quand les conditions natives du souvenir réapparaissent, disait un autre auteur, le souvenir lui-même réapparaît »<sup>4</sup>. J'ai essayé de préciser un peu plus cette explication générale des phénomènes de l'oubli et de l'adapter plus exactement aux faits que j'avais étudiés. Sans doute, les exemples que j'ai donnés sont insuffisants pour démontrer qu'il en est toujours ainsi, et nous n'avons pas toujours un moyen bien précis et bien sûr pour apprécier les différences dans les images qui amènent les différences dans les souvenirs. Il se peut d'ailleurs que, dans certains cas et pour

<sup>1</sup> IIe partie, ch. II. 6.

<sup>2</sup> Paulhan. *Revue philosophique*, 1888, II, 126.

<sup>3</sup> Id. *ibid*, 1888, I, 56.

<sup>4</sup> Joly. *L'imagination*, 1877, 48.

certaines somnambulismes légers, la modification de l'esprit soit moins forte. Il se peut que certains sujets n'aient pas en somnambulisme des sensibilités absolument nouvelles, mais seulement un peu différentes de celles qu'ils ont pendant la veille. La séparation entre les deux groupes de souvenirs systématisés autour des sensations de la veille et de celles du somnambulisme existera encore, mais sera moins forte. En un mot, nous n'avons expliqué que des cas très nets et relativement simples : une explication du somnambulisme serait facilement plus complète, mais resterait, croyons-nous du même genre.

Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## VII

### Les diverses existences psychologiques successives modifications spontanées de la personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Quand un certain nombre de phénomènes psychologiques sont réunis, il se produit d'ordinaire dans l'esprit un nouveau fait très important : leur unité, remarquée et comprise, donne naissance à un *jugement* particulier que l'on appelle l'idée du moi. C'est là, disons-nous, un jugement et non une association d'idées : celle-ci reproduit les phénomènes à la suite les uns des autres, elle les juxtapose automatiquement et par là nous fournit l'occasion de remarquer leur unité, de juger leur ressemblance; mais elle ne constitue pas par elle-même ce rapport d'unité et de ressemblance. Le jugement, au contraire, synthétise les faits différents, constate leur unité, et, à propos des différents phénomènes psychologiques éveillés par les impressions sensibles ou le jeu automatique de l'association, forme une idée nouvelle : celle de la personnalité. Nous n'avons pas, dans cette étude sur la partie automatique et non sur la partie active de l'esprit, à étudier ce jugement d'unité. Contentons-nous de montrer que les phénomènes psychologiques qui remplissent l'esprit peuvent être, comme nous venons de le voir, très différents, suivant les divers états ; ce jugement, cette idée de la personnalité doit subir des modifications analogues, et varier dans le même sujet suivant les changements des sensations et des souvenirs.

« Dans le cours d'une longue vie, disait un moraliste, un homme peut être successivement plusieurs personnes si dissemblables que, si chacune des phases de cette vie pouvait s'incarner dans des individus distincts et si l'on réunissait ces divers individus, ils formeraient un groupe très hétérogène, se feraient mutuellement opposition, se mépriseraient les uns les autres et se sépareraient vite sans souci de se revoir

jamais »<sup>1</sup>. Que de fois, repassant les souvenirs de notre vie passée, disons-nous avec étonnement: « C'est moi qui ai tremblé devant ce péril imaginaire ? C'est moi qui ai pu aimer cette coquette ? C'est moi qui me suis dévoué à ces croyances ? Mais c'est impossible et je ne me reconnais pas. » Cela était réel cependant; si nous ne nous reconnaissons pas, c'est que nous avons changé. Heureusement, ces changements sont survenus peu à peu et ils n'ont porté en réalité que sur les phénomènes complexes et secondaires de notre esprit, nos croyances, nos ambitions, nos désirs. Si ces changements avaient porté sur les phénomènes élémentaires de notre pensée de manière à modifier tous nos souvenirs, les différences auraient été beaucoup plus considérables et la continuité de notre vie aurait été rompue. Nous aurions continué à dire « je » à chaque moment de l'existence, c'est-à-dire à faire le jugement de l'unité à propos des groupes de phénomènes actuellement réunis, mais nous aurions ignoré ou *méconnu* la plus grande partie de notre vie qui aurait été pour nous comme celle d'un autre homme.

Examinons rapidement les modifications de la personnalité qui se produisent spontanément : elles sont trop connues pour que j'y insiste ; mais elles nous prépareront à comprendre celles qui sont produites pendant le somnambulisme artificiel. Les hommes les plus sains d'esprit présentent presque toujours, dans leurs rêves, le premier signe, la première ébauche des changements beaucoup plus graves qui peuvent se produire dans la personnalité de certains malades.

Toutes les nuits, nous avons une vie mentale particulière qui n'est pas la même que notre vie consciente de la veille. Sans doute, les idées du rêve semblent bien, presque toujours, empruntées à la vie normale, mais elles sont autrement présentées et autrement disposées. Elles se présentent sous formes d'images dont nous nous servons peu à l'état de veille. Si je puis me décrire moi-même dans ces études expérimentales, je crois appartenir entièrement au « type moteur » ; quand je suis éveillé, je ne pense qu'en parlant tout haut ou en écrivant, et ma pensée est toujours un geste à demi arrêté. La nuit, au contraire, je garde, ainsi que je l'ai souvent constaté, l'immobilité la plus absolue, je suis simple spectateur et non plus acteur; des images et des sons formant des tableaux et des scènes passent devant moi, je me vois agir ou je m'entends parler, mais rarement, et je garde toujours en même temps le sentiment vague de mon immobilité et de mon impuissance. D'ailleurs, précisément à cause de cette grande différence entre mes rêves et ma pensée à l'état de veille, j'ai très difficilement le souvenir de mes rêves.

Il se forme là, pendant le sommeil, un groupe de phénomènes psychologiques isolés de la grande masse des idées qui forment notre vie. Ces phénomènes se développent un peu suivant la loi des phénomènes isolés ; mais, comme ils sont assez nombreux pour se faire opposition mutuelle et que, d'autre part, ils ne contiennent guère que des images visuelles et acoustiques qui ne nous servent pas à nous, pour nous mouvoir, ils se traduisent rarement par des mouvements. En outre, ils sont assez groupés pour former une personnalité très simple, car si les phénomènes isolés de la catalepsie ne présentent point d'idée de la personnalité, il n'en est déjà plus ainsi de ces groupes complexes qui existent dans le rêve. Seulement, il est certain que, chez les hommes bien portants, cette tendance à la formation d'une mémoire et d'une personnalité secondaire dans le songe, reste rudimentaire. A peine si certains souvenirs de différents rêves arrivent à se relier entre eux, le reste n'est qu'un tumulte d'images fragmentaires qui n'arrivent pas à se réunir, à se systématiser. Le songe ressemble

<sup>1</sup> Forster, cité par Herzen. *Le cerveau organe de la pensée*, 286.

plutôt à l'état d'engourdissement que présentent certains vieillards dont la substance cérébrale se ramollit<sup>1</sup>. L'attention est impossible, la volonté et le jugement sont presque toujours absents ; c'est aussi bien une pensée en état de désagrégation qu'une personnalité en voie de formation.

Augmentons un peu l'activité du rêve, relient davantage ces images éparses, et nous aurons un état psychologique ayant déjà sa vie plus indépendante et plus distincte de celle de la veille, plus comparable à l'état du somnambulisme<sup>2</sup>. « Un de mes amis, dit Erasme Darwin<sup>3</sup>, a remarqué que sa femme, qui souvent parle beaucoup et distinctement dans le sommeil, ne peut jamais se ressouvenir de ses rêves lorsque cela lui arrive; mais qu'au contraire elle se les rappelle fort bien lorsqu'elle n'a pas parlé en dormant. » J'ai observé le même fait sur Léonie, qui raconte à l'état de veille les rêves qu'elle a eus sans parole et ne peut raconter qu'en somnambulisme les rêves pendant lesquels elle s'est remuée et a parlé : ceux-ci formaient donc déjà une personnalité secondaire et avaient une vie indépendante. L'éther, le chloroforme ou simplement l'alcool, quand ils agissent pour la première fois, désagrègent simplement la pensée normale, empêchent les jugements d'unité de se former et ne laissent subsister dans le délire que des éléments psychologiques épars. Mais si ces empoisonnements se répètent, ces fragments de pensée se réunissent et forment une nouvelle synthèse psychologique, avec sa mémoire qui lui est propre, semblable à une vie somnambulique<sup>4</sup>.

Les maladies qu'on appelle maladies nerveuses et qui, si je ne me trompe, mériteraient tout aussi bien d'être appelées maladies psychologiques, nous montrent avec plus de netteté encore le développement de ce groupe secondaire de phénomènes et la formation de plusieurs formes d'existence psychologique. N'insistons pas sur ces périodes de convulsions qui reviennent à des intervalles réguliers chez certains épileptiques et que l'on a pu très justement appeler un délire musculaire<sup>5</sup> ; il y a dans les délires postépileptiques ou hystériques une véritable vie mentale différente de la vie normale, qui se prolonge souvent plusieurs heures et qui recommence régulièrement avec une mémoire et un caractère qui lui est propre<sup>6</sup>.

Les possédées de Morzine présentent un bon exemple de cette modification du caractère qui survient fréquemment sous diverses influences pendant le délire de la crise d'hystérie. Pendant leur accès, elles montrent une véritable fureur contre la religion, insultent les prêtres, la sainte Vierge, etc., et ne répondent jamais qu'en parsemant leur langage de tous les jurons qu'elles connaissent ; après l'accès, elles se réveillent calmes, polies et religieuses<sup>7</sup>. Ces jeunes filles, candides profèrent des obscénités révoltantes ; « mais, disons-le de suite, écrit un témoin, ce ne sont pas elles qui s'expriment ainsi, c'est le diable qui les possède et qui parle en son nom propre : instrument passif, la fille Blaude se calme comme par enchantement, elle tricotait avant, elle tricote après, n'éprouve aucune fatigue, *ne se souvient de rien* et ne veut

<sup>1</sup> Maury. *Op. cit.*, 76.

<sup>2</sup> Teste. *Magnétisme animal*, 278.

<sup>3</sup> Erasme Darwin. *Zoonomie*, I, 376.

<sup>4</sup> Voir, sur les analogies du sommeil chloroformique et du somnambulisme : Baragnon, *Magnétisme animal*, 295 ; Despina, *Somnambulisme*, 81 et 542 ; Maury, 253.

<sup>5</sup> Voir Erasme Darwin. *Zoonomie*, IV, 8 ; et surtout Moreau (de Tours).

<sup>6</sup> Cf Delasiauve. *Traité de l'épilepsie*, 148 et sq. et 487.

<sup>7</sup> Mirville. *Des esprits*, 1863, II, 219.

pas croire aux injures qu'elles nous a dites »<sup>1</sup>. Elles ont un caractère diabolique pendant la crise, admettons-le, mais on reconnaît qu'elles ne l'ont point toujours et qu'elles ont ainsi deux formes d'existence indépendantes l'une de l'autre. Tous les délires hystériques nous offrent en réduction des phénomènes du même genre : Rose injurie les personnes qui l'approchent pendant son délire, tandis qu'elle est très polie à l'état de veille ; Lucie ne songe qu'à faire la cuisine et le ménage pendant les deux dernières heures de sa crise et ne s'en occupe plus à l'état normal.

Les crises de ce genre sont, en général, d'assez courte durée : c'est que la personnalité n'y est pas assez complète, car la durée d'un état psychologique est ordinairement comme celle d'un être en raison de sa perfection. Ces éléments psychiques isolés, qui, comme les atomes d'Epicure, se sont rencontrés pour former une personnalité, n'ont pas réussi à former une personnalité viable. Trop d'éléments sont absents ; chez l'un les sensations visuelles, chez l'autre les sensations motrices du pharynx, chez celui-ci les images motrices des jambes, chez celui-là le sentiment de la faim ou de la soif font absolument défaut. En outre, le groupe n'est pas bien cohérent ; à certains moments, il se désagrège, et les simples convulsions, forme élémentaire de cette nouvelle vie, recommencent.

Aussi ce composé instable ne tarde pas à se défaire et le composé plus complet et plus ancien, qui formait la vie normale, réapparaît à son tour. Mais supposons que, dans certains hasards, la rencontre des atomes intellectuels ait formé un composé plus complet et plus stable, la nouvelle vie psychologique, qui se forme peu à peu et qui est anormale pour le sujet, ressemble tout à fait à ce qui est la vie normale pour une autre personne. Les éléments presque aussi nombreux qu'à l'ordinaire ou même plus nombreux se sont réunis autour d'un autre centre, voilà tout. C'est « une cristallisation allotropique », disait très bien M. Myers<sup>2</sup>, mais elle peut former des cristaux aussi durables que la cristallisation précédente. Le sujet était ordinairement un visuel, il est maintenant un moteur ; cela aura sans doute des inconvénients plus tard, car, s'il revient au premier état, il ne se souviendra plus du second, mais maintenant il ressemble aux gens qui sont ordinairement moteurs et il ne s'en porte pas plus mal. C'est là ce qui se passe, croyons-nous, chez ces personnes devenues célèbres dans l'histoire de la science, Felida X, Louis V et bien d'autres. Si nous ne reprenons pas leur histoire, c'est qu'elle a été si complètement et si bien étudiée qu'il nous paraît suffisant de rappeler un souvenir présent à toutes les mémoires<sup>3</sup>. Je désire seulement rappeler que l'état second de Félicita se développe après un sommeil, une sorte de syncope subite<sup>4</sup>, qui anéantit la première personnalité et duquel émerge peu à peu la seconde. Il en était de même pour ce jeune homme hystérique décrit par M. Myers, et qui présentait, pendant quelque temps, des alternances semblables de personnalité<sup>5</sup>. Cette période de transition devient d'ailleurs de plus en plus courte, comme nous le voyons chez les somnambules artificiels qui ont été fréquemment endormis. Je remarquerai aussi que si, dans un état second, Félicita a une mémoire plus complète, c'est qu'elle a aussi une sensibilité plus complète et qu'en rentrant dans l'état prime elle perd à la fois et certaines mémoires et certains sens. Enfin, M. Azam nous laisse entendre que, pendant le second état, il arrive parfois une sorte de crise qui semble nettement le

<sup>1</sup> Mirville. *Des Esprits*, 1863, II, 237.

<sup>2</sup> Myers. *Automatic writing. Proceedings of the S. P. R.*, 1887, 235.

<sup>3</sup> Azam. *Hypnotisme, double conscience*, 1887. - Bourra et Barat. *Variations de la personnalité*, 1888.

<sup>4</sup> Azam. *Op. cit.*, 65.

<sup>5</sup> Myers. *Automatic writing. Proceedings S. P. R.*, 1887-230.

début d'un troisième état<sup>1</sup>. La somnambule de Dufay<sup>2</sup>, quand elle tombe en état second, n'est plus myope comme en état premier, elle a un langage enfantin et parle nègre : « Moi pas bête maintenant », dit-elle. C'était probablement un nouveau langage qui se formait au moyen d'autres images. Une autre malade a naturellement deux existences : l'une pendant laquelle elle est muette, mais peut boire et manger, l'autre pendant laquelle elle peut parler et ne peut plus boire<sup>3</sup>. Chez cette malade, probablement, la parole et de la déglutition dépendaient de deux sortes d'images différentes qui ne coexistaient pas dans la même existence psychologique. Le célèbre Louis V, enfin, présente le plus remarquable exemple des modifications de la personnalité et de la mémoire liées à des modifications sensorielles et motrices ; on ne peut modifier celles-ci par un excitant quelconque sans changer les autres. Tantôt il déroule lui-même ses états pendant le développement d'une grande crise, tantôt il reste plus ou moins longtemps dans l'un de ses états où le place artificiellement l'opérateur. « Chaque page de sa vie est indépendante des autres »<sup>4</sup>.

Tous ces personnages, comme on le sait aussi, changent de caractère et de conduite en même temps qu'ils changent de sens et de langage. Félicita, qui est triste et qui pense au suicide dans son état prime, est gaie et courageuse dans l'état second ; elle est égoïste et froide dans la première existence, elle a plus d'affection et de dévouement dans la seconde. Louis V est tantôt doux, obéissant et timide, tantôt coléreux, insubordonné et arrogant, tantôt enfant et craintif, tantôt jeune homme emporté : à aucun point de vue il ne reste le même.

La transition est facile entre ces modifications naturelles de la personnalité et celles qui ont lieu pendant le somnambulisme provoqué. En règle générale, quoique le fait n'ait pas toujours été observé, il est possible, au moyen de l'hypnotisme, de ramener le sujet à l'une ou à l'autre de ses diverses personnalités anormales et de lui rendre le caractère et les souvenirs qu'il avait dans cet état. Cela a été très souvent vérifié pour les états de Louis V et en général pour tous les délires hystériques.

Ce qui est plus curieux c'est le passage facile d'un délire naturel à un somnambulisme artificiel, passage analogue au changement des poses hystériques en catalepsie. Il m'est arrivé de trouver Marie en grande crise hystérique se tordant sur un matelas et criant depuis deux heures. Je n'ai qu'à la toucher et à lui dire : « Eh bien, qu'est-ce que tu fais là ? veux-tu te tenir un peu mieux. » Tout en continuant les convulsions, elle me serre la main et me répond : « Oh ! si vous saviez comme j'ai mal au côté. » - « Commence par te lever et aller te coucher convenablement et on te guérira cela. » Elle se lève alors, les yeux fermés, et se met dans son lit. Je la calme un peu et elle me dit : « C'est bien heureux que vous soyez venu, je voyais des choses horribles, du sang, des incendies et j'avais bien mal. » C'est là un somnambulisme qui est une bien légère transformation de son délire hystérique, puisqu'elle en conserve le souvenir et que d'ailleurs par un mot, je puis le faire recommencer. Une autre hystérique, G., dont je ne parle pas, car elle ressemble trop aux précédentes, fut un jour plus curieuse encore. Elle était en convulsions et tenue par deux servantes quand je m'approchai d'elle. Avant que je l'aie touchée, elle me dit : « Tiens ! vous voilà donc... » et les convulsions s'arrêtèrent immédiatement. Les choses se passent ainsi chez les personnes qui ont été souvent mises en somnambulisme artificiel : cet état

<sup>1</sup> Azam. *Op. cit.*, 102.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, 189.

<sup>3</sup> Bourru et Burot. *Op. cit.*, 187.

<sup>4</sup> Gilles de la Tourette, *L'hypnotisme et les états analogues*, 1887, 220.

finit par absorber toutes les autres existences anormales. Mais, chez d'autres sujets, il se produit le phénomène inverse, le somnambulisme artificiel dégénère en crise d'hystérie ou n'est que la reproduction de la crise. Rien n'est plus décisif à ce point de vue que l'observation de M. Grasset qui nous montre les sommeils artificiels d'une malade tout à fait identiques à ses crises spontanées<sup>1</sup>. Jules Janet m'a montré à l'hôpital de la Pitié une jeune fille du même genre. Jos... avait spontanément des attaques de sommeil pendant lesquelles elle restait immobile les yeux fermés, mais parlait tout le temps. Son rêve roulait sur deux ou trois idées toujours les mêmes, des récits amusants qui la faisaient rire, ou des injures contre les médecins et les internes qu'elle appelait « bouchers, têtes de cochon, etc. ». Essaye-t-on de l'hypnotiser dans la journée par un procédé quelconque, elle reprend exactement la même attitude et continue son même rêve sur « ces vilains médecins qui ont encore emporté une pauvre femme pour la découper ». Les anciens magnétiseurs n'avaient pas tort quand ils disaient que les crises nerveuses n'étaient que du somnambulisme imparfait.

Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## VIII

### Les diverses existences psychologiques successives. - les changements de personnalité dans les somnambulismes artificiels.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons exposé comment les modifications de la mémoire pouvaient s'expliquer facilement par des modifications dans la nature ou la qualité des images qui faisaient à un instant donné partie de la conscience, et comment ces modifications de la mémoire amenaient des modifications de la personnalité ou de l'existence psychologique tout entière. Il est maintenant possible de nous faire une idée générale du somnambulisme artificiel, de l'état des personnes magnétisées, qui a trop longtemps paru surnaturel et inexplicable. L'état somnambulique, comme nous l'avons montré au début de ce chapitre, ne présente pas de caractères qui lui soient propres, qui soient en quelque sorte spécifiques. Étant donnée une personne que l'on ne peut examiner que dans un seul moment de son existence, il est impossible de déterminer dans quel état elle se trouve<sup>2</sup>. L'état somnambulique n'a que des caractères relatifs, et ne peut être déterminé que par rapport à un autre moment de la vie du sujet, l'état normal ou l'état de veille. « Lorsqu'on a eu l'occasion de les observer (les somnambules), disent les anciens magnétiseurs qui s'y connaissaient, on reste convaincu qu'il y a deux vies

<sup>1</sup> Grasset *Histoire d'une hystérique hypnotisable*. Arch. de Neurologie, octobre 1887.

<sup>2</sup> Bourru et Burot. *Op. cit.*, 123.

bien distinctes ou du moins deux manières d'être dans la vie des somnambules »<sup>1</sup>. Cela est tout à fait exact, le somnambulisme est une existence *seconde* qui n'a pas d'autre caractère que d'être la seconde.

Ainsi s'explique cette vérité si souvent répétée qu'il n'y a pas un seul phénomène constaté pendant le somnambulisme, anesthésie ou excitation sensorielle, paralysies, contractures, émotions ou faiblesse intellectuelle<sup>2</sup>, etc., qui ne se retrouve fréquemment chez une autre personne pendant sa vie ordinaire. Seulement, chez celle-ci, ce caractère est constant et normal pendant toute la vie, chez celle-là, il est accidentel et n'existe que pendant la seconde vie, mais en réalité, c'est le même caractère. Un sujet qui est idiot, ou aveugle, ou intelligent en somnambulisme, ne l'est pas autrement que celui qui est idiot, aveugle ou intelligent pendant sa vie normale, seulement il ne l'est pas toute sa vie. Rose, dans un de ses somnambulismes profonds, devient hémianesthésique gauche ; c'est chez elle actuellement un état tout à fait normal, car, depuis sept mois que je l'ai vue tous les jours, elle a toujours été anesthésique totale. Cet état ne dure pas, car si je la réveille ou même si je la laisse tranquille sans excitation, elle perd peu à peu cette sensibilité du côté droit et rentre dans sa vie normale pendant laquelle elle ne sent rien. Mais cet état, que nous qualifions de somnambulisme chez Rose, est en ce moment la vie normale de Marie, qui depuis un mois est hémianesthésique gauche, et les caractères de cet état sont exactement les mêmes chez elle. Bien plus, Rose elle-même, il y a quelque temps, a passé trois mois, comme nous l'avons vu, en hémianesthésie gauche. Elle était donc naturellement pendant ces trois mois dans l'état qui est maintenant un somnambulisme. Mais si vous la réveillez, elle va tout oublier. Sans doute, mais n'a-t-elle pas tout oublié aussi quand, après ces trois mois de demi-santé, elle s'est *réveillée* anesthésique totale. C'est le changement d'état sensoriel, ce n'est pas le réveil qui fait l'oubli. Et si je trouvais le moyen de donner subitement à mon voisin, qui est peintre et visuel, mon état de conscience à moi, qui suis moteur, il ne se souviendrait plus de sa vie passée qui paraissait cependant parfaitement normale.

Cette conception du somnambulisme nous explique aussi l'infinie diversité des somnambules qui est aussi grande que celle des hommes qui nous entourent : ils peuvent en effet prendre tous les caractères psychologiques possibles, pourvu que ce ne soit pas exactement ceux de leur état normal. Il y a des personnes tout à fait intelligentes qui prennent en somnambulisme un type d'existence appartenant ordinairement à des idiots. R... un garçon épileptique<sup>3</sup> que j'endormais facilement, présente une vie somnambulique insignifiante. Il a alors un peu de sens musculaire, car il laisse ses bras dans la position où je les mets ; il a un peu d'ouïe, car il répond par un grognement à toutes mes paroles. Mais c'est tout, il ne comprend rien et par conséquent n'obéit pas aux suggestions ; il ne parle pas et son éducation serait plus difficile à faire que celle de la fameuse Laura Bridgman. Il est inutile de l'entreprendre ; il n'y a qu'à le réveiller et à lui rendre sa première vie qui, sans être bien remarquable, est encore supérieure à la seconde. Lem. est atteint pendant la vie somnambulique d'une infirmité déplorable : il n'a aucune mémoire ; semblable à la somnambule dont parle le Dr Philips<sup>4</sup>, qui oubliait une syllabe à mesure qu'elle en épelait une autre, il oublie à l'instant même ce que je viens de lui dire. Il peut à la

<sup>1</sup> Pigeaire. *Electricité animale*. 1839. 44.

<sup>2</sup> Voir Gurney. *Proc. S. P. R.*, 1882, 285.

<sup>3</sup> Ou hystéro-épileptique : le diagnostic d'épilepsie qui a été admis me semble d'autant plus douteux que l'hypnotisme est très rare chez les véritables épileptiques.

<sup>4</sup> Dr Phifips (Durand de Gros). *Cours de braidisme*, 1860, 155.



rigueur exécuter des commandements simples au moment même où ils sont faits, il ne peut les exécuter plus tard, car il les a toujours oubliés ; son éducation serait fort difficile. N... au contraire, est douée pendant la vie somnambulique d'une mémoire étonnante<sup>1</sup> ; elle se rappelle, comme je l'ai dit, les plus petits détails de ses somnambulismes précédents, même à un an de distance. Toutes les autres somnambules dont j'ai parlé ont, dans leur seconde vie, une intelligence ordinaire, quelquefois remarquable, les sensations et les idées qu'une personne de leur situation pourrait avoir.

Quand, pendant la vie seconde, les sujets ont ainsi des sens, de la mémoire et de l'intelligence, ils ne tardent pas à présenter un phénomène très curieux et cependant explicable. Ils acquièrent, pendant cette nouvelle existence, une éducation, des connaissances, un caractère comme ils en ont acquis un pendant leur première existence.

On peut prévoir alors ce qui va arriver quand les somnambulismes se répéteront très souvent et seront très prolongés. D'abord, la seconde personnalité qui vient de naître subira l'influence des idées et des manières de son magnétiseur comme un enfant subit l'influence de ses parents. Elle prendra des habitudes, des manières, des croyances qui lui auront été inspirées presque sans qu'on le sache ni qu'on le veuille. Tel magnétiseur, telle somnambule, pourra-t-on dire. Montrez-moi une somnambule, et je saurai vite qui l'a endormie et quelles sont les opinions, les croyances scientifiques ou autres de son premier maître. Pourquoi Léonie est-elle catholique pratiquante à l'état de veille et protestante convaincue en somnambulisme ? C'est tout simplement parce que son premier magnétiseur était protestant, il ne faut pas chercher là d'autre mystère. Pourquoi certains somnambules ont-ils sans cesse une attitude dramatique ? C'est parce qu'on les a exhibés sur des planches comme des bêtes curieuses et qu'ils ont appris à jouer un rôle et à simuler quoique étant réellement en somnambulisme<sup>2</sup>. Cette éducation du somnambule par celui qui l'endort est le grand danger de ces expériences ; elle nous expose à trouver que nos somnambules vérifient toujours nos propres idées<sup>3</sup>. Nous avons indiqué, dans notre introduction, les quelques précautions que nous avons cherché à prendre ; mais nous comprenons bien que seules les vérifications par d'autres expérimentateurs peuvent donner une portée générale à nos études.

Quelle que soit l'influence de l'éducation sur un sujet, il apporte cependant dans cette vie nouvelle, comme les enfants dans leur existence normale, des prédispositions et des facultés particulières. M. Beaunis nous dit qu'il n'a jamais rencontré de mensonges de la part d'une somnambule<sup>4</sup>. C'est qu'il a été bien heureux : il y a des somnambules qui mentent comme Lucie, ou qui sont l'honnêteté même comme Léonie, ainsi que, dans la vie normale, il y a des mauvais et des bons<sup>5</sup>. Il faut tenir compte aussi, non seulement de l'influence du magnétiseur, mais de l'influence de toutes les autres personnes qui parlent au sujet dans son nouvel état et contribuent à le développer. Pour le montrer, il suffit de décrire un de nos sujets, Léonie, sur qui toutes ces influences ont exercé une action des plus curieuses. Cette femme, dont l'existence est tout un roman bien invraisemblable quoique réel, a eu des accès de

<sup>1</sup> Voir des exemples de mémoire surprenants en somnambulisme Bertrand, 99 et sq.

<sup>2</sup> Richet L'homme et l'intelligence, 167.

<sup>3</sup> Nous aurons à revenir sur cette *plasticité* de certains somnambules quand nous parlerons de la suggestion dans le chapitre suivant : nous ne signalons ici que pour expliquer la formation des personnalités successives.

<sup>4</sup> Beaunie, *Somnambulime*, 216.

<sup>5</sup> Voir Gurney. *Proceedings*, 1887, 527.

somnambulisme naturel depuis l'âge de trois ans. Elle a été endormie constamment par toutes sortes de personnes depuis l'âge de seize ans et elle a maintenant quarante-cinq ans. Tandis que sa vie normale se développait d'une façon dans son milieu campagnard et pauvre, sa seconde vie se passait dans les salons ou dans les cabinets d'étude et naturellement prenait une tout autre direction. Aujourd'hui cette pauvre paysanne est, dans son état normal, une femme sérieuse et un peu triste, calme et lente, très douce avec tout le monde et extrêmement timide : on ne soupçonnerait pas, en la voyant, le personnage qu'elle renferme en elle. À peine endormie, après la période de transition, survient « le réveil à une autre existence »<sup>1</sup>, la voici métamorphosée ; la figure n'est plus la même, les yeux restent fermés, mais l'acuité des autres sens compense la perte de la vue. Elle est gaie, tapageuse et remuante, d'une manière quelquefois insupportable ; elle reste bonne, mais elle a acquis une singulière tendance à l'ironie et à la plaisanterie mordante. Rien n'est plus curieux que de causer avec elle à la fin d'une séance quand elle a reçu la visite de quelques personnes nouvelles qui désiraient la voir endormie. Elle me fait leur portrait, singe leurs manières, prétend connaître leurs petits ridicules, leurs petites passions, et invente un roman sur chacune d'elles

Il faut ajouter à ce caractère nouveau une quantité énorme de souvenirs nouveaux qu'elle ne soupçonne même pas pendant la veille, car l'oubli a toujours été complet au réveil. Dernièrement un médecin du Havre, qui avait vu fréquemment cette femme pendant son somnambulisme et qui était de ses amis (car elle a alors ses préférences), la rencontra bien éveillée en dehors de la ville ; oubliant dans quelles circonstances il l'avait vue, il alla au-devant d'elle pour lui dire bonjour. La pauvre femme resta stupéfaite, ne reconnaissant pas du tout celui qui lui parlait. Il y a ainsi une foule de choses qu'elle ne sait qu'en somnambulisme. Il ne serait pas conforme aux lois mêmes de la psychologie élémentaire que cet ensemble de sensations, de souvenirs, d'habitudes et de caractères fit une synthèse, un système identique à celui qui forme la personnalité normale. C'est aussi une tout autre personne qu'à l'état de veille, et qui connaît l'une ne peut se faire aucune idée de l'autre.

Nous savons que les somnambules dans leur second état gardent le souvenir de leur première existence et qu'ils peuvent, par conséquent, faire eux-mêmes cette comparaison des deux personnalités. Il est intéressant de savoir ce qu'ils pensent de ce changement.

Le plus souvent, surtout dans les premiers somnambulismes, quand le sujet a beaucoup de souvenirs de son premier état et très peu du second, il se sent simplement *changé*. La plupart expriment cette différence en disant qu'ils sont endormis<sup>2</sup>, et rien n'est plus curieux que ces personnes qui, les yeux ouverts, causant facilement, répètent de temps en temps : « C'est vrai que je dors, oh ! je dors bien. » Je crois que c'est là une phrase toute faite et qui n'a aucun sens. Les somnambules disent qu'ils dorment parce qu'on leur a dit qu'on les endormait et que, dans la pensée populaire, magnétiser veut dire endormir. Il est même mauvais de trop répéter cela au somnambule, car il finit par se croire obligé de dormir réellement et prend une expression abrutie qui n'est pas indispensable. Les personnes plus intelligentes, comme N... me disaient : « Mais non pourtant je ne dors pas, c'est absurde de dire cela ; seulement je suis changée, je suis drôle : qu'est-ce que vous m'avez donc fait ? » Nous soupçonnons maintenant ce qu'on leur a fait, nous savons que l'on a profité de leur instabilité

<sup>1</sup> Baragnon. Magnétisme animal, 154.

<sup>2</sup> Richet. *L'homme et l'intelligence*, 177.

psychologique pour changer l'état de leurs sens en paralysant ou plus souvent en excitant l'un d'entre eux. Cette modification qu'accuse le sujet, elle se manifeste quelquefois grossièrement et d'une manière objective. L'une était sourde à l'état de veille et entend maintenant <sup>1</sup>. L'autre ne sentait rien ou ne voyait rien, et maintenant a un tact exquis et voit même dans l'obscurité <sup>2</sup>. Tous les sujets que nous avons cités avaient des modifications sensorielles de ce genre, souvent même des modifications motrices correspondantes ; comme ils conservaient le souvenir de leur ancien état et pouvaient comparer, ils trouvaient naturellement cela « très drôle ». Quelquefois les somnambules en restent là et ne modifient jamais leur expression ; la différence entre l'état somnambulique et la veille n'est pas assez forte pour qu'ils se rendent compte de la scission de la personnalité. Lucie, dans son premier somnambulisme, même après un grand nombre de séances, restait toujours la même et disait toujours : « C'est moi Lucie, mais vous m'avez changée. » Quelquefois les changements peuvent être considérables, mais se faire peu à peu par des degrés si nombreux et si insensibles que le sujet, habitué en quelque sorte au changement conserve son identité. Il en est ainsi de Rose qui, dans ses trois ou quatre états somnambuliques, continue à dire, si on l'interroge sur ce point : « C'est bien toujours moi... mais pas tout à fait la même chose. »

Souvent aussi les choses se passent autrement et, soit peu à peu par le progrès de la seconde existence, soit brusquement à la suite d'un changement trop fort, le sujet refuse de se reconnaître, se moque de son ancienne personnalité et prétend être une nouvelle personne.

Cette singulière coutume des somnambules de se dédoubler ainsi est très fréquente et a été signalée dès les premières études sur ce sujet. « Les somnambules parlent d'eux-mêmes à la troisième personne, dit Deleuze <sup>3</sup> comme si leur individu dans l'état de veille et leur individu dans l'état de somnambulisme étaient deux personnes différentes... Mlle Adélaïde ne convenait jamais de l'identité d'Adélaïde avec Petite, nom qu'elle recevait et se donnait pendant sa manie (sommambulisme), etc. » « Leur esprit de veille et celui du somnambulisme, dit Aubin Gauthier <sup>4</sup>, sont deux choses différentes. » Tous les écrivains du magnétisme animal ont d'ailleurs décrit ce fait, qui est aussi fréquent qu'il est curieux.

N.... qui se trouvait d'abord changée, prétendit bientôt qu'elle était autre. « Qui êtes-vous donc alors ? » lui ai-je demandé. - « Je ne sais pas... je crois que je suis malade. » N'insistant pas sur cette singulière réponse qui n'est peut-être pas absurde, je lui demandais de quel nom il fallait l'appeler, elle voulut prendre le nom de « Nichette ». Ce petit nom ne doit pas faire sourire : aucun détail n'est insignifiant dans ces phénomènes délicats. C'était là le petit nom par lequel on désignait cette personne dans sa première enfance et elle le reprenait en somnambulisme. Le fait n'est pas rare : nous venons de voir une somnambule de Deleuze qui s'appelle « Petite ». M. le Dr Gibert m'a raconté qu'une femme de trente ans, endormie pour la première fois, parlait d'elle-même sous le nom de la petite Lilie. Pourquoi ce retour à l'enfance ? Est-ce parce que les hystériques, ordinairement visuelles à l'état de veille, reprennent leur sens musculaire dans ces somnambulismes profonds et que ce sens a été probablement le plus utilisé dans l'enfance ? Nous aurons d'ailleurs à revenir sur

<sup>1</sup> Aubin Gauthier. *Hist. du somnamb.*, II, 358.

<sup>2</sup> Liébault. *Le sommeil et les états analogues*, 1866, 80 et sq.

<sup>3</sup> Deleuze. *Histoire critique*, I, 188.

<sup>4</sup> Aubin Gauthier. *Histoire*, II, 304. Cf. Ricard. *Magnét.*, 434.

ce retour de la somnambule à l'état d'enfance qui est un des grands facteurs de la suggestion. Lucie, qui restait la même, disait-elle, pendant le premier somnambulisme, change complètement d'avis quand on la met dans le second. Le changement devient probablement trop fort, car elle ne se reconnaît plus ; elle prend alors spontanément un autre nom, celui d'Adrienne (Lucie 3) qu'elle choisit dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Enfin, il peut arriver que tout changement d'état soit assez accentué pour produire l'illusion du dédoublement de la personnalité. Léonie, dès le premier somnambulisme que nous avons décrit, refuse son nom ordinaire et prend celui de Léontine auquel ses premiers magnétiseurs l'avaient habituée. « Cette brave femme n'est pas moi, dit-elle, elle est trop bête » ; elle ajoute : « c'est l'autre, tout vrai, tout vrai » ; mais c'est là une habitude qu'on lui a donné ; quant à elle, elle se croit aussi vraie que « l'autre ». Ce nouveau personnage, Léonie 2, s'attribue toutes les sensations et toutes les actions, en un mot, tous les phénomènes psychologiques qui ont été conscients pendant le somnambulisme, et elles les réunit pour former l'histoire de sa vie déjà fort longue ; elle attribue au contraire à Léonie 1, c'est-à-dire à la personne normale pendant la veille, tous les phénomènes qui ont été conscients pendant la veille. J'avais été d'abord frappé d'une exception importante à cette règle et j'étais disposé à penser qu'il y avait un peu d'arbitraire dans cette répartition des souvenirs. Léonie, à l'état normal, a un mari et des enfants, Léonie 2, pendant le somnambulisme, attribue le mari à l'autre, mais s'attribue à elle les enfants. Ce choix était peut-être explicable, mais il ne semblait pas régulier. J'ai fini par apprendre que les magnétiseurs anciens, tout aussi audacieux que certains hypnotiseurs d'aujourd'hui, avaient provoqué le somnambulisme au moment des premiers accouchements, et que l'état second était revenu de lui-même au moment des derniers<sup>1</sup>. Léonie 2 n'avait pas tort de s'attribuer les enfants, car c'était bien elle qui les avait eus ; la règle restait donc intacte et le premier somnambulisme amenait bien chez elle un dédoublement de l'existence. Mais, chose curieuse, il en est de même du second. Quand, après la léthargie et la catalepsie, elle arrive dans l'état que j'ai décrit sous ce nom elle n'est plus la même. Sérieuse et grave au lieu d'être une enfant remuante, elle parle lentement et remue peu. Elle se distingue alors de Léonie 1 à l'état de veille ; « C'est une brave femme assez bête, dit-elle, mais ce n'est pas moi. » Et elle se distingue aussi de Léonie 2 : « Comment pouvez-vous croire que je ressemble à cette folle<sup>2</sup> ? je ne suis rien du tout pour elle, heureusement. » Cette séparation d'un même être en trois personnes successives, qui se méprisent réciproquement quand elles peuvent se connaître, forme un spectacle des plus curieux et donne lieu à quantité d'incidents que je ne pourrais rapporter sans allonger indéfiniment mon livre. Léonie s'endort en chemin de fer et passe à l'état 2 ; au bout de quelque temps Léonie 2 veut redescendre pour aller chercher à la station précédente cette pauvre Léonie 1 « qui, dit-elle, y est restée et qu'il faut prévenir. » Si je montre à Léonie 2, un portrait de Léonie 1 : « Pourquoi a-t-elle pris mon bonnet ? s'écrie-t-elle, c'est quelqu'un qui s'est habillé comme moi. » Quand elle vient au Havre, il faut que je dise bonjour successivement aux trois personnages qui recommencent successivement la même émotion d'une manière bien amusante. Il est inutile d'insister sur ces anecdotes, on devine les situations singulières qui doivent résulter d'une semblable subdivision.

<sup>1</sup> C'est exactement l'inverse de ce qui s'est passé pour Félicité, chez qui « les onze couches ont eu lieu pendant l'état normal. » Azam. *Op. cit.*, 91.

<sup>2</sup> « Que voulez-vous que je lui dise ? c'est une folle, » disait d'elle-même une somnambule citée par Charpignon. *Physiologie du magnétisme*. 388.

Mais, dira-t-on, ces états seconds ne sont pas des existences véritables, car ils ne se prolongent pas ; les sujets doivent toujours être réveillés au bout de quelques heures. Sans doute *certain*s sujets ne peuvent pas rester indéfiniment dans *certain*s états somnambuliques. Léonie ne pouvant absolument rien manger en état de Léonie 2, ne pourra pas y rester plus d'une journée, mais ce n'est pas parce que l'état est second qu'il ne peut pas durer, c'est parce qu'il ne contient pas certains éléments nécessaires à la vie. Il est dangereux, écrivent quelques auteurs, de laisser un sujet plus de vingt-quatre heures en somnambulisme, car il commence alors à se refroidir. Certainement, si vous laissez un sujet immobile, incapable de remuer et de manger, il doit se refroidir assez vite. Mais si, au contraire, on choisit un état somnambulique complet qui forme une seconde vie sans doute, mais une seconde vie régulière, analogue, comme nous l'avons dit, à la vie normale de telle ou telle autre personne, il n'y a pas de raison pour que le sujet n'y reste pas fort longtemps.

Aussi, sans parler des secondes existences naturelles qui peuvent se prolonger comme celle de Félida, on a souvent signalé des somnambulismes artificiels qui ont été longtemps prolongés. Le célèbre abbé Faria prétend que certains de ses sujets sont restés endormis pendant des années et oubliaient à leur réveil tout ce qui s'était passé pendant cette longue période <sup>1</sup>. Un magnétiseur nommé Chardel endormit deux jeunes filles pendant l'hiver et ne les réveilla que plusieurs mois après au milieu du printemps ; elles furent bien surprises en se réveillant de voir des feuilles et des fleurs sur les arbres qu'elles se souvenaient avoir vus couverts de neige avant de s'endormir <sup>2</sup>. « Souvent, raconte un autre auteur, je laissais mes somnambules endormies toute la journée, les yeux ouverts, afin de me promener avec eux pour les observer sans exciter la curiosité publique. Il m'est arrivé de prolonger pendant quatorze ou quinze jours le somnambulisme d'une jeune fille qui était à mon service. Dans cet état, elle continuait ses travaux comme si elle eût été dans son état ordinaire... Elle se trouve au réveil comme dépaysée dans la maison, n'étant plus du tout au courant de ce qui s'est passé » <sup>3</sup>. Ces récits ne doivent pas être mensongers, car la vérification en est assez facile à faire : j'ai maintenu moi-même Rose en somnambulisme pendant quatre jours et demi sans aucune difficulté, car elle se portait très bien pendant ce temps, mangeait et dormait beaucoup mieux que dans son état normal. Jules Janet, qui a surtout étudié la période intéressante de ces somnambulismes pendant laquelle une hystérique, anormale à l'état de veille, retrouve toutes ses sensibilités et ressemble à une personne bien portante, a prolongé cet état bien plus longtemps encore. Pourrait-on laisser les sujets indéfiniment dans ce second état ? ce serait un moyen bien facile de guérir complètement l'hystérie. Malheureusement la chose me paraît fort difficile. Cet état a paru, au moins pour mes sujets, être une fatigue et les épuiser rapidement. Certaines, comme Léonie et Lucie, ont besoin de dormir fréquemment pendant quelques minutes pour se reposer, et les hystériques en général ne se maintiennent dans cet état d'intégrité sensorielle qu'au moyen d'excitations renouvelées de temps en temps, passes, courant électrique, et. Il est probable que peu à peu les hystériques reprendraient leurs tares, leurs anesthésies habituelles et rentreraient dans leur état normal avec l'oubli de tout ce qui s'est passé pendant leur existence plus complète. Cependant mes observations sont sur ce point tout à fait incomplètes et je ne puis conclure avec précision.

<sup>1</sup> D'après Gilles de la Tourette. *Op. cit.*, 23.

<sup>2</sup> Aubin Gauthier. *Histoire du somnambulisme*, 1842, II, 363.

<sup>3</sup> Delatour, dans *l'Hermès (journal magnét.)*, août 1826, 116.

Il reste une dernière question à se poser à propos de ces nouvelles formes d'existence psychologiques. Sont-elles inférieures ou supérieures à l'état de veille ? Est-ce une décadence ou un progrès pour un sujet de passer de l'une à l'autre ? Beaucoup d'auteurs se sont prononcés pour la seconde solution. « Ce dernier phénomène, l'oubli au réveil, nous laisse croire que l'état du somnambulisme magnétique est l'état parfait »<sup>1</sup>. M. Myers, dans ses études si curieuses sur l'écriture automatique, se demande si l'état somnambulique, au lieu d'être un état « régressif », ne peut pas être quelquefois un état « évolutif »<sup>2</sup>. Ici, comme partout d'ailleurs, on ne peut faire de réponse générale à cause des nombreuses variétés du somnambulisme. Il y a un nombre infini de formes d'existences psychologiques, depuis celle qui ne contient qu'un seul fait isolé rudimentaire sans jugement et même sans personnalité jusqu'à la pensée de la monade supérieure dont parle Leibniz et qui représenterait en raccourci tout l'univers. Nous avons vu que l'hypnose peut amener les sujets au premier état que nous avons appelé la catalepsie, c'est une preuve qu'elle peut leur donner une forme d'existence très inférieure. Peut-elle aussi les rapprocher d'une forme de pensée supérieure ? Cela dépend, je crois, de la nature de leur pensée à l'état normal : quand on s'adresse à des hystériques dont la pensée, la sensation, la mémoire sont diminuées, réduites au-dessous de la limite normale, la moindre excitation du système nerveux, et les passes comme le courant électrique en sont une très forte, leur rend les facultés qu'elles ont perdues et leur donne une forme d'existence supérieure. Il est évident que Lucie 3, Rose 4 ou Léonie 3 sont supérieures et de beaucoup à Lucie 1, Rose 1, Léonie 1. Mais il s'agit là de femmes hystériques, et cette existence supérieure qu'on leur rend est simplement une existence normale, celle dont elles devraient jouir continuellement, si elles n'étaient pas malades. Cet état est si peu supérieur à la vie réelle que, même chez ces femmes, il est identique aux moments de santé plus ou moins parfaite qu'elles ont traversés. Est-il possible d'aller au-delà ? Peut-on dépasser ces états somnambuliques chez ces sujets, ou donner à d'autres sujets sains, qui sont déjà naturellement en possession de cette forme d'existence, une autre forme d'existence supérieure ? C'est ce qu'ont pensé presque tous les anciens magnétiseurs quand ils étudiaient sur leurs sujets des sens nouveaux ou des facultés surnaturelles. C'est ce que pense M. Myers quand il parle de réadaptations nouvelles de notre personnalité en rapport avec de nouveaux besoins. C'est là une étude dans laquelle nous ne pouvons pas entrer ; il nous suffit d'avoir montré à quel point elle touche notre sujet et comment elle est possible.

Chapitre II : L'oubli et les diverses existences psychologiques successives

## Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

En étudiant, dans le chapitre précédent, les phénomènes psychologiques isolés, nous avons vu que les mouvements des membres et les sensations d'un côté, les expressions de la physionomie, les gestes successifs et les émotions de l'autre, formaient

<sup>1</sup> Baragnon. *Magn. an.*, 1853, 172.

<sup>2</sup> Myers. *Proceed.* S. P. R., 1887, 514.

des unités, des synthèses dont les éléments étaient cohérents et inséparables. Une partie d'une sensation ou d'une émotion étant donnée, les autres existaient forcément et venaient achever le groupe qui tendait à se compléter et à subsister. Nous avons étudié, dans le présent chapitre, un groupe plus complexe mais du même genre: celui qui est formé par les sensations et les souvenirs, et nous avons constaté, dans cette nouvelle étude, une loi du même genre. Quand un sens ou même une sensibilité plus spéciale a disparu, les images et par conséquent les souvenirs des phénomènes qui ont été autrefois fournis par ce sens ont disparu également. Quand un sens subsiste intact, les images des sensations passées, leurs souvenirs persistent également. « Pas de sens, pas d'idées, disait Lamettrie, dans son *Homme-machine*<sup>1</sup> ; moins on a de sens, moins on a d'idées. » Disons au moins : « Pas de sens, pas de souvenirs ; moins on a de sens, moins on a de souvenirs. » Les souvenirs qui persistent sont donc réunis, agrégés, autour d'une sensation principale qui sert à les exprimer et à les évoquer, et quand ils sont nombreux autour d'elle, ils forment un système dont toutes les parties se tiennent et appartiennent à une même mémoire. Un individu parfaitement sain au point de vue psychologique n'aurait jamais qu'une seule mémoire de ce genre, et, comme tous les phénomènes de sa pensée seraient rattachés à des images toujours les mêmes et toujours présentes, il pourrait les évoquer tous facilement et à tout instant. Mais aucun homme n'est aussi parfait : mille circonstances, l'état de passion, l'état de sommeil, l'ivresse ou la maladie diminuent ou détruisent certaines images, en ravivent d'autres et changent toutes « l'orientation des pensées. » Il se forme alors, en vertu des mêmes lois que précédemment, des groupes secondaires autour de certaines images qui sont anormales dans cet esprit : ces images nouvelles peuvent ne jamais réapparaître ; mais si elles se reproduisent périodiquement ou sont ramenées artificiellement, elles ramènent avec elles tous les souvenirs qui leur sont liés et les mémoires différentes deviennent des mémoires alternantes.

Un groupe d'images ainsi condensées peut donner naissance à un jugement particulier qui reconnaît et constate son unité, et les mémoires alternantes amènent des personnalités différentes et successives. Les somnambulismes sont des existences de ce genre, ayant leur mémoire et leur personnalité particulières : leur caractère essentiel, c'est d'être un état psychologique anormal qui ne forme pas toute la vie de l'individu, et d'alterner avec d'autres états et d'autres mémoires qui ne peuvent en garder le souvenir. Souvent imparfaits et rudimentaires, les somnambulismes peuvent former une nouvelle existence plus complète que l'existence normale de l'individu. Il suffit pour cela que les circonstances favorisent le développement automatique des éléments qui entrent dans la seconde vie et rendent leur groupement plus cohérent et plus stable. Les systèmes d'éléments psychologiques semblent avoir ainsi leur vie propre, comme chaque élément en particulier, et c'est cette vie d'un système psychologique qui constitue les personnalités différentes et les divers somnambulismes.

---

<sup>1</sup> D'après Lange, *Histoire du matérialisme*, trad. I, 349.

L'automatisme psychologique.  
Première partie : Automatisme total

## Chapitre III

---

### La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

[Retour à la table des matières](#)

Toute personnalité une fois constituée pense et agit : de quelle manière les personnalités diverses que nous avons vues se former et grandir presque sous nos yeux vont-elles penser et agir ? On peut ramener cette question à l'étude d'un fait particulier plus important que tous les autres et que l'on désigne sous le nom d'obéissance aux suggestions, car la présence ou l'absence de cette docilité est le trait essentiel de leurs pensées et de leurs actions.

Tous les hommes agissent les uns sur les autres et les relations sociales ne consistent guère qu'en actions et réactions réciproques. Mais cette influence a lieu d'ordinaire ou semble avoir lieu au moyen d'un intermédiaire qui est le consentement volontaire : si vous agissez de la sorte, c'est bien sans doute parce que vous suivez mes conseils, mais c'est aussi et surtout parce que vous voulez bien les suivre. Il ne s'agit pas de chercher ici si ce consentement est accordé librement ou non : bien souvent sans doute on consent à un acte parce que l'on ne peut pas faire autrement, mais peu importe ; il suffit de remarquer maintenant que le plus souvent il y a acceptation plus ou moins résignée et conscience de l'acceptation. Eh bien, on a constaté



que, dans certains cas assez nombreux, cet intermédiaire du consentement volontaire était tout à fait inutile et disparaissait même entièrement : des individus subissaient une influence étrangère, obéissaient ponctuellement sans avoir consenti à obéir et sans savoir qu'ils obéissaient. On a donné le nom de suggestion à cette influence d'un homme sur un autre qui s'exerce sans l'intermédiaire du consentement volontaire.

Les phénomènes de suggestion ont été d'abord remarqués par les magnétiseurs pendant certains états de somnambulisme artificiel : aussi la connaissance de ces faits avait-elle été emportée par ce courant de mépris naïf que l'on a affecté pendant si longtemps pour ces études. Mais, depuis quelques années, on les a retirés de cet oubli injuste, et par réaction on leur a accordé une importance peut-être un peu exagérée. Aussi sont-ils maintenant tellement connus qu'il est bien difficile de revenir sur leur description. Après une revue historique rapide et forcément incomplète, qui a surtout pour but de montrer combien l'étude de la suggestion est ancienne, nous nous contenterons de rappeler par quelques exemples les faits les plus importants. Nous n'étudions d'ailleurs dans ce chapitre qu'une forme de suggestions, la plus simple de toutes, celles qui sont exécutées par le sujet peu de temps après qu'il les a reçues, sans qu'il ait changé d'état psychologique dans l'intervalle, et celles que le sujet comprend et exécute avec pleine conscience. Nous rattachons à une autre étude l'analyse des suggestions exécutées par le sujet après un réveil ou un changement d'état et celles qui se présentent avec l'apparence d'actes inconscients. Après la description des faits, doit se placer naturellement l'étude des hypothèses plus ou moins vraisemblables qui les expliquent et la vérification de ces hypothèses. Suivant le conseil que donnait M. Paul Janet <sup>1</sup>, dans les articles qu'il a consacrés à cette question, nous essayerons de confirmer nos suppositions par l'examen des actes naturels qui présentent les mêmes caractères que les actes suggérés. Mais, afin d'examiner des choses comparables et produites dans les mêmes circonstances, nous choisirons nos exemples d'actions naturelles parmi celles qui sont exécutées par ces mêmes personnes qui se sont montrées suggestibles.

### Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## I

## Résumé historique de la théorie des suggestions

[Retour à la table des matières](#)

Les auteurs qui, de nos jours, ont attiré l'attention sur les phénomènes de la suggestion sont tous aujourd'hui bien connus et quelques-uns sont justement célèbres : il est inutile de rappeler les travaux de Liébault, de Ch. Richet, de Bernheim, de Binet, de Feré et de tant d'autres qui ont attaché leur nom à cette étude. Faire l'histoire de la suggestion à notre époque ce serait faire l'histoire complète de l'hypnotisme, que nous

---

<sup>1</sup> Paul Janet. *Les suggestions hypnotiques*. Rev. litt, 1884, II, 101.

ne pouvons avoir l'intention d'entreprendre. Mais on nous pardonnera, si nous faisons un retour, trop rapide malheureusement, sur les anciens magnétiseurs qui, tout ignorés et méprisés qu'ils sont, avaient cependant découvert et étudié à peu près tous ces phénomènes dont la description a fait aujourd'hui la gloire de bien des auteurs. Nous avons la conviction, que nous n'espérons pas faire partager, qu'il y avait parmi eux de véritables savants d'autant plus dévoués à leur science qu'ils ne pouvaient obtenir d'elle ni gloire ni avantage d'aucune sorte. Ils ont consacré leur vie à des travaux que nous pouvons à peine soupçonner, à étudier des phénomènes extrêmement longs et délicats dont le petit hypnotisme d'aujourd'hui ne donne aucune idée, et ils ont apporté dans cette étude une patience, une ténacité et quelquefois une intelligence qui auraient dû leur mériter plus de bonheur. Beaucoup de charlatans se sont couverts et essayent encore de se revêtir de ce nom de magnétiseurs, mais ce n'est pas une raison pour jeter un mépris général sur tous ceux qui ont été les véritables précurseurs de la psychologie expérimentale.

Les magnétiseurs d'autrefois connaissaient parfaitement les phénomènes de la suggestion. Le rapport de 1784 sur les expériences de Mesmer est déjà formel sur ce point. « Tous étaient soumis à celui qui les magnétisait ; ils avaient beau être dans l'assoupissement, sa voix, un regard, un signe les en retirait... On ne peut s'empêcher de reconnaître à ces effets constants une grande puissance qui agite les malades, les maîtrise et dont celui qui magnétise semble être le dépositaire. » Puységur, l'un des premiers qui ait constaté le somnambulisme artificiel, remarque de suite ce phénomène : « Lorsque je jugeais ses idées devoir l'affecter d'une manière désagréable, je les arrêtais et je cherchais à lui en inspirer de plus gaies ; il ne me fallait pas pour cela faire de grands efforts -, alors je le voyais content, s'imaginant tirer à un prix, danser à une fête, etc. Je nourrissais en lui ces idées et par là je le forçais à se donner beaucoup de mouvement sur sa chaise, etc. »<sup>1</sup>. Deleuze, l'un des premiers maîtres de tous les magnétiseurs, indique comme caractère essentiel d'un somnambule « qu'il est soumis complètement à l'influence de celui qui magnétise... »<sup>2</sup>. Il décrit même très bien quelques pages plus loin la suggestion posthypnotique, celle qui s'exécute après le réveil et dont nous ne parlerons pas dans ce chapitre<sup>3</sup>. A la même époque l'abbé Faria mettait en œuvre la suggestion « d'une façon scientifique »<sup>4</sup>, et son influence fut telle que tous les ouvrages postérieurs racontent toujours un grand nombre d'expériences imitées des siennes. Tous les auteurs qui ont écrit sur le magnétisme décrivent des actions, des hallucinations, des rêves imposés à des somnambules par la parole du magnétiseur.

Braid ne fit qu'étudier plus exclusivement et produire d'une autre manière un phénomène que tous les magnétiseurs auraient pu lui enseigner, et encore se laisse-t-il tromper dans ses expériences de phréno-hypnotisme quand il prétend exciter les diverses passions de ses sujets en pressant les différentes bosses de leur crâne. Charpignon, un véritable magnétiseur, rapporte très bien ces phénomènes à leur origine qui est la suggestion<sup>5</sup>, et Dupotet sait bien mieux exciter ces mêmes sentiments de la colère ou de l'affection sans toucher le crâne et simplement en parlant au

---

<sup>1</sup> Lettre de Puységur du 8 mai 1784 à la Société de l'harmonie présidée par Mesmer, reproduite dans Aubin Gauthier. *Hist. du somn.*, II, 251.

<sup>2</sup> Deleuze. *Instruction pratique sur le magnét. anim.*, 1853, p. 85 (la 1<sup>er</sup> éd. est de 1825).

<sup>3</sup> Id. *Ibid.*, 118.

<sup>4</sup> Voir sur l'abbé Faria. Gilles de la Tourette. *Hypnotisme*, 22.

<sup>5</sup> Charpignon. *Physiologie du magnétisme*, 374.

sujet <sup>1</sup>. Il ne faut pas oublier qu'en 1854, Hébert de Garnay faisait un cours public ayant pour titre la « Suggestion orale » <sup>2</sup>, et que tous ceux qui se sont occupés de magnétisme ont connu ces leçons. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à trouver dans les œuvres de tous les magnétiseurs postérieurs des expériences et des discussions relatives à ces phénomènes. Rien ne serait plus facile, pour tous les faits sans exception qui ont été signalés dans les ouvrages d'hypnotisme moderne, que d'emprunter des exemples aux ouvrages publiés de 1850 à 1870.

Mais, dira-t-on, si les magnétiseurs connaissaient ces phénomènes, ils les expliquaient mal et faisaient intervenir inutilement un fluide mystérieux. Les magnétiseurs, je crois, distinguaient à peu près tous, comme le fait si nettement le Dr Philips (Durand de Gros), l'état de suggestibilité dans lequel le sujet se trouvait actuellement plongé (état hypotaxique) et la suggestion elle-même faite dans cet état (phénomènes idéoplastiques). Leurs théories de physiologie fantaisiste ne s'appliquaient guère qu'au premier fait, c'est-à-dire aux procédés à employer pour amener le sujet à l'état de suggestibilité, et quant à la suggestion elle-même, ils l'expliquaient par des lois uniquement psychiques. J'avoue d'ailleurs que cette manière de séparer les choses ne me paraît pas si ridicule et que je ne suis pas disposé à croire que la suggestion puisse expliquer tout et en particulier qu'elle puisse s'expliquer elle-même.

Si on préfère des théories outrées dans lesquelles on rapporte à l'influence morale du magnétiseur ou à « la force de l'imagination », comme on disait alors, tous les phénomènes possibles, il est facile d'en trouver bien des exemples. Bertrand explique ainsi les croyances singulières des somnambules ; la prétendue vue du fluide, la prévision des maladies et même l'action des métaux. « Ce sont toujours, dit-il, les idées des magnétiseurs qui ont de l'influence sur les sensations des somnambules... les métaux, lorsque les magnétiseurs le veulent, ne doivent avoir aucun empire sur les personnes magnétisées, c'est l'idée qui les rend nuisibles » <sup>3</sup>. Plus tard, en 1850, le Dr Ordinaire soutint une discussion fort curieuse contre les théories fluidistes de son temps <sup>4</sup>. Le grand argument qu'il invoque sans cesse, c'est la suggestion à l'état de veille. « J'ai obtenu, dit-il, *sans magnétisation préalable*, l'insensibilité.... la paralysie, l'ivresse, le délire, et cela sans avoir besoin d'endormir le sujet, simplement en disant « Je veux »... Il m'a suffi de dire: « Je veux que vous dormiez » pour endormir ». A-t-on rien fait de plus fort et la suggestion est-elle une découverte d'aujourd'hui ?

Non seulement les phénomènes moraux, mais les phénomènes physiologiques les plus curieux furent étudiés et rattachés à la force de l'imagination. Les expériences les plus hardies de vésication par suggestion, les explications les plus nettement psychologiques des stigmates, des convulsionnaires se trouvent complètement exposées dans les ouvrages de Charpignon <sup>5</sup>.

Mais tous ces travaux, riches sans doute en observations exactes et en aperçus ingénieux, mais souvent incomplets et obscurs, furent à peu près complètement

<sup>1</sup> Dupotet. *Journal du magnétisme*, 1849, 396.

<sup>2</sup> *Journal du magnétisme*, 1855, 541.

<sup>3</sup> Bertrand. *Traité du somnambulisme*, 1823, 323.

<sup>4</sup> *Journal du magnétisme*, 1850, 120, 207. - Voir une discussion du même genre sous ce titre: *Opinion de M. Delatour sur l'action magnétique et sur celle de l'imagination*, dans *l'Hermès*, 1826, p. 265.

<sup>5</sup> Charpignon. *Physiologie du magnétisme*, 1848, 361, 366 et *Journal du magnétisme*, 1849, 550.

oubliés. Ce ne fut que vers 1875, quand Barrett <sup>1</sup> en Angleterre et Ch. Richet <sup>2</sup> en France eurent démontré au public scientifique l'existence des suggestions insurmontables et des illusions imposées par la parole, que l'attention des psychologues et des physiologistes se porta décidément sur ces études aussi originales que fécondes. Il ne faut pas trop oublier que tous ces travaux avaient été indiqués et commencés par les anciens magnétiseurs français.

### Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## II

### Description de quelques phénomènes psychologiques produits par suggestion

[Retour à la table des matières](#)

Il est difficile de résumer tous les phénomènes psychologiques que l'on peut produire par la suggestion ; car d'un côté ils sont innombrables et extrêmement variés, et de l'autre ils ne présentent pas entre eux de différences bien tranchées, comme nous en avons trouvé dans les phénomènes cataleptiques. Le meilleur moyen de classer les suggestions positives, les seules étudiées dans le présent chapitre, consiste, croyons-nous, à les ranger d'après leur ordre de complexité croissante.

1° *Phénomènes d'apparence cataleptique.* - Si on lève le bras d'un individu suggestible, pendant le somnambulisme ou pendant la veille, et surtout si on le maintient en l'air quelque temps, presque toujours le bras restera dans la position où on l'a mis. C'est là un phénomène tout à fait analogue à celui qui a été observé pendant la catalepsie et il se présente quelquefois avec des caractères identiques. En effet, si on a pris la précaution de choisir un sujet dont le bras soit préalablement tout à fait anesthésique, on verra ce membre rester en l'air fort longtemps, descendre lentement sans secousse, sans que la respiration subisse pendant ce temps aucune modification. On sait, en effet, que cette absence d'oscillations et de troubles respiratoires prouve simplement l'anesthésie musculaire du bras et non l'existence d'un état cataleptique.

On peut constater également d'autres phénomènes du même genre: un crayon mis dans la main du sujet donne à N... l'envie de dessiner et elle fait indéfiniment sur un papier des traits ou des petites maisons. La vue d'un geste provoque quelquefois l'imitation et la répétition : Blanche, une jeune fille extrêmement suggestible à l'état de veille, imite exactement tous mes mouvements quand elle me regarde. Léonie, au

<sup>1</sup> Cf. *Proceed.* S. P. R., 1882, 338.

<sup>2</sup> Cf. Richet. *Du somnambulisme provoqué.* Journal d'anatomie et de physiologie de Robin, 1875, 348.

début d'un certain état somnambulique, répète mes paroles avant d'y répondre, et Rose, dans un état analogue, tantôt répond aux questions, tantôt les répète. « Une jeune dame somnambule, lit-on dans le *Journal du magnétisme*<sup>1</sup>, mise en rapport avec une personne quelconque, devient immédiatement son sosie. Elle reflète les gestes, l'attitude, la voix et jusqu'aux paroles de ses interlocuteurs. Chante-t-on, rit-on, marche-t-on, elle fait immédiatement la même chose, et l'imitation est si parfaite et si prompte que l'on peut se tromper sur l'origine de l'action. L'identification est telle que des étrangers, Russes, Polonais, Allemands, dont les idiomes sont très difficiles à prononcer, lui ont tenu des discours qu'elle a parfaitement reproduits. L'un d'eux, qui lui avait fait chanter un fragment d'hymne national, lui témoigna sa satisfaction en français avec un accent germanique très prononcé ; elle lui rendit son salut en répétant le compliment sur le même ton, et toute l'assemblée d'éclater de rire. »

Pourquoi considérer ces phénomènes comme distincts de ceux de la catalepsie ? Parce que les circonstances psychologiques qui les environnent ne sont pas les mêmes. L'individu cataleptique ne parle pas, ne comprend pas ce qu'il fait, semble n'avoir aucune idée ni de sa personnalité, ni des actes qu'il exécute ; il a, comme disait Maine de Biran, la sensation et non l'idée de sa sensation. Les sujets dont nous parlons maintenant sont tout différents : ils parlent et comprennent la parole, ils ont une personnalité, ils se rendent compte de ce qu'ils font. « Je pense que mon bras est en l'air », dira Blanche quand on lui demande à quoi elle songe. « J'ai envie de faire des petits dessins », dit N... quand elle tient un crayon. « Pourquoi ai-je envie de faire comme vous ? » dira une autre en me regardant lever la main. Le phénomène physique est peut-être le même, mais le phénomène psychologique ne me paraît pas identique.

2° *Actes et hallucinations déterminés par la parole.* - Le véritable intérêt de la suggestion se trouve dans les commandements que l'on peut donner par la parole. En effet, les paroles que l'on adresse à ces sujets, au lieu d'être répétées sans intelligence comme par les cataleptiques, *sont comprises*, et par leur sens déterminent toujours, *sans le consentement* de la personne, des actes et des hallucinations. Dit-on à l'un de ces individus : « Lève-toi, assieds-toi, remue ton bras », ou plus simplement encore : « Voilà ton bras qui remue », il comprend très bien ce que l'on veut dire, mais, sans qu'il y ait consenti, il se lève réellement, remue son bras, ou s'assied. Aussitôt le sens des paroles compris, l'acte est exécuté.

On peut provoquer par ce moyen un phénomène nouveau qui existait sans doute déjà, mais ne pouvait pas être constaté facilement pendant la catalepsie, c'est le phénomène de l'hallucination. Le sujet, qui peut maintenant parler, nous renseigne sur ce qu'il sent, et, par ses paroles comme par ses attitudes, nous montre qu'il éprouve, à propos de nos paroles, toutes espèces de sensations fausses. On lui fait entendre ainsi le son des cloches, des chants, des fanfares, on lui fait voir des fleurs, des oiseaux, sentir des odeurs, apprécier des goûts, soulever des fardeaux imaginaires, etc. En un mot, on provoque dans sa conscience tous les phénomènes qui d'ordinaire correspondent à des impressions réelles faites sur les différents sens.

Ces hallucinations sont ordinairement violentes et aussi vives que seraient de véritables sensations. Je fais boire à une femme de l'eau soi-disant magnétisée, et je la

<sup>1</sup> *Journal du magnétisme*, 1849, 66.

préviens que cette eau procure à l'estomac une douce chaleur : elle commence par ressentir cette sensation et s'en trouve bien. Je fais alors le geste de magnétiser le verre davantage : elle le prend, le porte à ses lèvres, puis le jette violemment par terre en poussant de grands cris. Cette eau trop magnétisée lui avait, disait-elle, affreusement brûlé la bouche. Léonie est capable de relire par hallucination des pages entières d'un livre qu'elle a lu autrefois, et elle distingue l'image avec tant de netteté qu'elle remarque encore des signes particuliers, comme les numéros des pages et les numéros des feuilles au bas de certaines pages : l'hallucination est identique, dans ces cas, à une sensation.

Quelquefois, au contraire, l'hallucination sera faible, analogue à une image lointaine et vague, et alors on peut distinguer deux cas particuliers. Ou bien le sujet distinguant mal, éloigne pour ainsi dire son hallucination dans l'espace: Marie, qui n'a pas d'hallucination de l'ouïe bien nette, prétend toujours que la musique est dans la cour ou tout au plus dans la salle voisine, mais n'admet pas qu'elle soit tout près : « Oh non, dit-elle, on entendrait mieux si la musique était ici. » Dans l'autre cas, le sujet semble éloigner son hallucination dans le temps et en faire un souvenir. Mi... murmurait toujours quand je cherchais à lui suggérer une hallucination présente : « C'est vrai, vous avez raison, j'ai entendu cela, j'ai vu cela... mais comme c'est lointain... Il doit y avoir bien longtemps. » Je n'ai rencontré, il est vrai, que ce seul sujet qui parlât ainsi ; il faut cependant en tenir compte. Peut-être serait-il possible d'expliquer par ces hallucinations faibles, ces illusions du souvenir dont parlait M. Taine : « Dans le somnambulisme et l'hypnotisme, dit-il, le patient, qui est devenu très sensible à la suggestion, est sujet à de semblables illusions de la mémoire : on lui annonce qu'il a commis tel crime et sa figure exprime l'horreur et l'effroi »<sup>1</sup>. Je n'ose pas, n'ayant observé qu'un seul sujet de ce genre, soutenir complètement que les « hallucinations rétroactives »<sup>2</sup> sont toujours simplement des hallucinations faibles : elles sont quelquefois un phénomène plus complexe.

Nous avons réuni dans la même catégorie les actions et les hallucinations suggérées, quoique ces deux phénomènes semblent très différents l'un de l'autre. C'est qu'en réalité ils ont les rapports les plus intimes ; non seulement ils se produisent chez les mêmes sujets et dans les mêmes conditions, mais encore ils sont inséparables et n'existent jamais l'un sans l'autre. Il n'y a pas d'actes sans une image dans l'esprit qui, pour être liée à un mouvement, n'en est pas moins forte. Un sujet à qui j'ai dit de lever son bras, a dans l'esprit une image (musculaire ou visuelle suivant les cas) qui est très nette et parfaitement assimilable à une hallucination. En voici la preuve: Je commande à Marie de lever son bras, mais immédiatement je saisis sa main au passage et l'empêche de bouger ; comme elle n'a aucune sensibilité musculaire de ce côté, elle ne sent pas cet arrêt. Quelques instants après je lui demande où est son bras, et elle répond qu'il est en l'air, qu'elle le voit. A Rose, qui est paraplégique, je commande de remuer la jambe, elle semble faire un effort, mais sa jambe ne bouge pas. Comme j'insiste, elle se fâche et dit : « Mais elle est déjà levée ma jambe, vous ne la voyez donc pas. » Par un moyen ou par l'autre, nous avons supprimé l'acte qui masquait l'image et nous l'avons laissée isolée ; on voit alors qu'elle existait complètement et même ici sous forme d'hallucination.

D'autre part, il est facile de montrer qu'il y a toujours un mouvement en même temps que l'hallucination suggérée. Le fait peut quelquefois être vérifié directement :

<sup>1</sup> Taine. *Intelligence*, 3e édition, 1878, II, 222.

<sup>2</sup> Bernheim. *De la suggestion*, 183.

à un sujet visuel, c'est-à-dire qui, à ce moment, exécute ses mouvements au moyen des images visuelles, il est impossible de donner l'hallucination *visuelle* du mouvement de son bras sans que le bras ne remue réellement. Je commande à Léonie, après lui avoir bandé les yeux, de voir son bras gauche qui se lève et qui s'agite. Au bout de quelques instants elle dit : « Oui, je le vois, les doigts s'écartent » ; mais, en même temps, son bras gauche fait exactement ce mouvement qu'elle dit voir. Il y a quelques remarques à faire à propos de ce petit fait très simple et très important :

1° Ce mouvement se fait à l'insu du sujet quand il a lieu dans un membre anesthésique ; mais il ne faut pas en conclure que ce soit un mouvement inconscient comme ceux que nous étudierons plus tard. L'origine du mouvement, ou plutôt son aspect psychologique, est bien dans l'esprit du sujet, c'est l'image visuelle qui a été suggérée. Il ne manque que la *sensation musculaire en retour*<sup>1</sup>, qui avertit ordinairement le sujet sain de l'exécution du mouvement;

2° Cette expérience ne réussit que si on provoque l'hallucination de l'image particulière, qui, chez ce sujet et à ce moment, sert au mouvement. Léonie est hémianesthésique gauche et, comme il arrive dans ce cas, se sert des images visuelles, pour exécuter les mouvements du bras gauche ; mais, chose singulière elle continue à se servir des images musculaires (kinesthésiques) : pour exécuter les mouvements du bras droit. Il en résulte que l'hallucination visuelle du bras en mouvement provoque le mouvement à gauche, mais ne le provoque pas à droite. Pour amener le mouvement du bras droit, il faut l'hallucination kinesthésique du déplacement du bras, hallucination qui d'ailleurs est sans efficacité ou même impossible pour le bras gauche. Nous retrouverons ces détails quand nous parlerons des paralysies dans leurs rapports avec les anesthésies. Il nous suffit de rappeler ici combien ces expériences nouvelles faites par la suggestion orale viennent confirmer les hypothèses que nous avons faites à propos de l'imitation des mouvements dans la catalepsie et nous montrent l'union intime entre les images même visuelles et les mouvements.

S'agit-il maintenant d'hallucinations différentes et plus complexes qui ne consistent pas uniquement dans l'image d'un membre en mouvement, il y a encore certains mouvements expressifs, gestes ou paroles, qui accompagnent toujours l'hallucination. Au début de mes recherches sur le somnambulisme. n'étant qu'à demi convaincu de la puissance de ces commandements, je commis l'étourderie grave de faire voir à une somnambule un tigre entrant dans la chambre. Ses mouvements convulsifs de terreur et les cris épouvantables qu'elle poussa m'ont appris qu'il fallait être plus prudent, et depuis je ne montre plus à l'imagination de ces personnes que des belles fleurs et des petits oiseaux. Mais, si elles ne font plus de grands gestes de terreur, elles n'en font pas moins d'autres mouvements adaptés à ces spectacles plus doux : les unes, comme Marie, caressent doucement les petits oiseaux ; d'autres, comme Lucie, les saisissent vivement à deux mains pour les embrasser, d'autres, comme Léonie, qui se souvient de sa campagne, leur jettent du grain à la volée ; aucune femme ne peut voir une fleur par hallucination sans la porter à son nez, puis la mettre à son corsage.

Quand même les mouvements expressifs de ce genre manqueraient absolument, ce qui est bien rare, il y aurait toujours des mouvements plus simples que l'on peut appeler mouvements d'adaptation. D'après les observations de M. Féré, « l'état de la pupille varie avec la distance présumée de l'hallucination<sup>2</sup>. » Ce phénomène très

<sup>1</sup> Cf. ch. I de la présente partie, fig. 3.

<sup>2</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 705.

constant d'ailleurs est peu visible, mais les mouvements des sourcils, des paupières, du globe de l'œil, les mouvements de la tête pendant les hallucinations auditives, le battement des narines pendant les hallucinations de l'odorat, les mouvements des doigts quand le sujet sent le contact d'un objet imaginaire, sont toujours très forts et très faciles à constater. M. Ribot avait prévu ce que l'observation est venue confirmer quand il disait : « Si, lorsque nous voyons un objet, le mouvement est un élément essentiel, ne doit-il pas jouer le même rôle quand nous voyons l'objet idéalement <sup>1</sup> ? » En un mot, il y a aussi bien mouvement à propos de la suggestion d'hallucination, que hallucination à propos de la suggestion de mouvement ; les deux choses ne peuvent pas être séparées.

3° *Actes ou hallucinations, avec points de repère.* - Au lieu de commander l'exécution immédiate d'un acte, on peut l'éloigner en quelque sorte et le rattacher à un signal convenu. Nous ne nous occupons pas maintenant des suggestions posthypnotiques et nous supposons que le commandement et le signal d'exécution ont encore lieu pendant que le sujet reste dans le même état psychologique. Par exemple, je dis à Marie : « Quand je frapperai dans mes mains, tu te lèveras et tu feras le tour de la chambre. » Elle a bien entendu et garde le souvenir de mon commandement, mais ne l'exécute pas de suite : je frappe dans mes mains et la voici qui se lève pour faire le tour de la chambre. Il en est de même pour les hallucinations, on peut les rattacher à un certain signal qui sera une sensation quelconque auditive ou visuelle. Si je dis à Marie qu'elle verra un papillon traverser la chambre quand l'heure sonnera, ou qu'elle verra un oiseau sur l'appui de la fenêtre, le phénomène est identique : elle ne voit le papillon qu'au moment où l'heure sonne et n'aperçoit l'oiseau que sur l'appui de la fenêtre et non ailleurs.

Le dernier fait est le plus intéressant, car l'hallucination, étant liée à une sensation durable, toujours possible et susceptible de modifications, prend exactement le même caractère, persiste, disparaît, se modifie comme le point de repère lui-même. A n'importe quel moment du somnambulisme, si Marie regarde du côté de la fenêtre, elle reverra son oiseau, et cette liaison peut persister indéfiniment ; de là une quantité d'expériences dont voici la plus connue : On montre à une somnambule un portrait imaginaire sur une carte en apparence toute blanche et on confond ensuite cette carte avec plusieurs autres ; le sujet retrouve presque toujours le portrait sur la même carte qu'on lui a montrée et dans la même position, c'est qu'il reconnaît sans doute le papier à quelques petits signes caractéristiques. Si maintenant Marie ne voit plus l'appui de la fenêtre, elle ne verra plus l'oiseau : il lui suffit de détourner les yeux pour ne plus le voir. Enfin, si le point de repère varie d'une manière quelconque, grandit, diminue, se dédouble, etc., l'hallucination aura exactement le même sort. C'est là le phénomène qui a été si bien étudié par MM. Binet et Féré dans leurs expériences originales de la lorgnette, du miroir, du prisme. J'ai répété leurs expériences avec plusieurs sujets, surtout avec Lucie, et mes observations ont toujours été d'accord avec les leurs. Si on lui a montré, par exemple, un serpent enroulé autour de la lampe, elle voit dans la glace un second serpent aussi bien qu'une seconde lampe. En un mot, l'acte ou l'hallucination suggérés peuvent être rattachés à une certaine sensation qui sert de signal ou de point de repère et en dépendent alors absolument.

---

<sup>1</sup> Ribot. *Le rôle des mouvements*- Revue philosophique, 1879, II, 380, et *Psych. de l'attention*, pass.



On ne saurait assez insister sur l'importance de cette suggestion à point de repère, car elle fournit l'explication d'un très grand nombre d'autres phénomènes. Citons quelques exemples de ce genre : nous avons vu dans le précédent chapitre que les sujets qui ont une anesthésie totale d'un sens ne pouvaient plus avoir d'hallucination de ce sens, mais il n'en est pas de même pour ceux qui n'ont qu'une anesthésie partielle. Ainsi Marie est aveugle de l'œil gauche, mais elle voit bien de l'œil droit, aussi peut-elle avoir des hallucinations visuelles. Quand elle rêve, elle voit comme tout le monde des objets colorés aussi bien à gauche qu'à droite, et si on lui suggère sans préciser une hallucination de la vue, en lui laissant les deux yeux fermés, elle la verra colorée. Cela peut s'expliquer facilement, comme le montrait tout récemment M. Binet, si l'on songe « que le champ de la représentation, plus étendu que le champ de la sensation, est formé par une synthèse des champs visuels <sup>1</sup>. » L'imagination du malade complète le champ visuel et reconstitue la représentation intégrale de l'objet.

Mais alors comment comprendre le fait suivant ? Si on précise l'endroit où l'objet doit se trouver en disant qu'il est à gauche, ou bien si on ferme l'œil droit du sujet en laissant l'œil gauche ouvert, on ne peut plus produire chez Marie aucune hallucination visuelle. M. Paul Richer a signalé ce fait l'un des premiers : « Bar.... dit-il, est à l'état de veille achromatopsique de l'œil droit. L'œil gauche étant fermé, nous lui montrons (par suggestion) Arlequin, elle le dépeint tout couvert de petits carreaux gris, blancs et noirs, Polichinelle est également vêtu de blanc et de gris : « C'est original, ajoutet-elle, mais ce n'est pas beau. » Nous ouvrons l'œil droit et aussitôt la notion des couleurs reparaît et Arlequin et Polichinelle lui paraissent bariolés comme on a coutume de les représenter <sup>2</sup>. » Depuis, beaucoup d'auteurs ont signalé des faits identiques. J'ai observé un fait de ce genre pour le sens du tact. Rose, insensible sur le reste du corps, avait récupéré la sensibilité aux lèvres ; les hallucinations de contact, chatouillement, chaleur, etc., n'étaient senties qu'aux lèvres et non sur le reste du corps. Ces phénomènes, en apparence singuliers, dépendent simplement de la présence ou de l'absence des points de repère qui servent au sujet pour localiser une hallucination. Si, après avoir donné une hallucination à Marie au moment où elle a les deux yeux ouverts, je lui ferme l'œil droit, elle ne voit plus clair et ne distingue plus les points de repère auxquels son hallucination était rattachée ; elle a alors complètement perdu de vue l'oiseau ou la fleur que je lui montrais. Si, au contraire, on lui donne une hallucination quand elle a les yeux fermés, cette image ne se rattache à aucun point de repère et peut persister malgré la fermeture des yeux. Les autres expériences, et les modifications que subissent les hallucinations, après des modifications partielles des sens, s'expliqueraient de la même manière.

Je rattacherai aussi à cette théorie de l'hallucination avec point de repère un fait singulier que présente toujours une des somnambules que j'ai étudiées. et que je ne puis m'expliquer autrement. L'hallucination suggérée ne se produit chez Léonie que si elle est touchée sur une partie découverte de son corps par la personne qui a suggéré l'hallucination. Quoique je lui aie commandé de voir des fleurs, Léonie cesse de les voir dès que je ne touche plus sa main ou son visage ; d'autres personnes ont beau la toucher, lui tenir la main, l'hallucination ne reparaît pas ; si je la touche de nouveau, même légèrement et sans la prévenir, Léonie pousse un cri de joie et se montre enchantée de revoir son bouquet de fleurs. Il est probable que l'hallucination est associée ici avec la sensation du contact de ma main qui est comme un point de

<sup>1</sup> Binet. *Sur les rapports entre l'hémianopsie et la mémoire visuelle*, Revue philosophique, 1888, II 486.

<sup>2</sup> Paul Richer. *Op. cit.*, 707.

repère. Mais, dans cette expérience, comme dans plusieurs des précédentes, les phénomènes psychologiques sont rarement tous conscients et nous ne pouvons insister maintenant sur leurs détails.

Je suis très disposé pour ma part à expliquer de la même manière, à considérer comme de simples hallucinations avec point de repère, les phénomènes intéressants qui ont été signalés par différents auteurs, comme MM. Dumontpallier, Magnan, Bérillon<sup>1</sup>, etc., sous le nom « d'hallucinations bilatérales de caractère différent suivant le côté affecté ». Il est possible, disent ces auteurs, de faire éprouver à un même sujet deux hallucinations différentes simultanément, une à droite et l'autre à gauche ; ainsi, « on lui fera sentir le goût du rhum sur le côté droit de la langue et le goût d'un sirop sur le côté gauche, on lui fera voir par un œil une scène horrible et par l'autre un riant tableau champêtre<sup>2</sup>. » Ces auteurs tirent de ce fait des conclusions qui me paraissent bien graves sur l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux. Sans préjuger de la théorie en elle-même, je crois qu'il faut renoncer à employer ce fait particulier comme moyen de démonstration. Les hallucinations simultanées et de nature différente sont faciles à reproduire pour les sens qui sont répandus sur une assez large surface et qui peuvent fournir au sujet, plusieurs points de repère simultanés. Il n'est pas nécessaire, pour les obtenir, de tenir compte de la division bilatérale du corps ou du cerveau, et on peut facilement répéter toutes ces expériences sur un même côté du corps. Sur mon ordre, Marie a simultanément la sensation de chaleur au pouce de la main droite et le froid au petit doigt de la même main, elle voit du même côté et par le même œil un tableau gai à côté d'un tableau triste ; enfin elle sent aussi deux hallucinations du goût sur la langue, mais au lieu de les sentir l'une à droite et l'autre à gauche, elle a de la confiture au bout de la langue et du sel au fond, elle trouve même que c'est très mauvais et très désagréable. En un mot, je suis disposé à croire que les différents points du corps et les différents objets ont servi simplement de points de repère dans ces hallucinations bilatérales.

La même considération serait à opposer à bien des théories qui sont très compliquées et ne tiennent pas compte d'un fait aussi simple. On peut habituer le sujet à faire tel acte, à se contracturer ou à s'endormir quand on le touche avec tel métal, à se réveiller quand on presse telle zone de son corps, etc. L'objet qu'on lui laisse toujours reconnaître d'une manière quelconque, la pression sentie d'un point du corps lui sert de signe et amène l'acte ou l'hallucination. Le sujet ne trompe pas, comme on pourrait le croire, car il ne consent pas plus à cette suggestion qu'aux autres, c'est l'opérateur qui se trompe lui-même en ne tenant pas assez compte des lois psychologiques quand il s'occupe de phénomènes qui sont psychologiques. Le danger opposé, c'est d'expliquer tout par des suggestions de ce genre ; il faut une critique bien délicate pour tenir la balance égale et nul ne peut se vanter d'y être parvenu.

4° *Actes et hallucinations complexes ou à développement automatique.* - Au lieu de commander l'un après l'autre chaque mouvement ou chaque hallucination, il suffit, avec certains sujets, de leur indiquer une idée initiale qui, avec une apparente spontanéité, se développe dans leur esprit de toutes manières et se manifeste par une longue suite d'actes et d'hallucinations diverses. Tu vas écrire une lettre, ... tu vas chanter un air, » dis-je à Lucie ou à Rose, et elles vont faire leurs préparatifs pour

<sup>1</sup> Bérillon. *La dualité cérébrale*, 1884, 109 et sq.

<sup>2</sup> Bérillon. *La dualité cérébrale*, 1884, 179.

écrire, composent une lettre ou bien chantent indéfiniment toutes sortes de morceaux. Si je dis à Léonie qu'il y a un mouton devant elle, elle le voit, mais aussitôt, sans que j'ajoute rien, elle l'entend bêler et imite son cri, puis elle le caresse et sent sa toison sous sa main. Une pièce d'or réelle produit chez ce sujet une contracture générale si elle est appliquée au front ; une pièce d'or imaginaire que l'on met dans sa main et qu'il s'applique lui-même au front produit le même résultat. L'ongle du pouce est hyperesthésié ; si on le frappe, le sujet a des petites convulsions et des contractures ; l'hallucination d'un oiseau sur sa main la fait penser à un coup de bec imaginaire donné par l'oiseau sur son ongle et elle a une petite crise convulsive. On trouverait dans tous les ouvrages de nombreux exemples de ces hallucinations qui se compliquent et se complètent spontanément. C'est là ce qui rend ces rêves mimés si amusants quand on a affaire à un sujet vif et assez intelligent. L'hallucination « d'un voyage », comme elle disait, devenait chez Lucie une véritable comédie avec mille péripéties inattendues. Non seulement elle éprouvait le mal de mer sur les bateaux, comme le sujet dont parle M. Richet, mais elle se figurait tomber dans l'eau, nageait sur le parquet et se relevait dans une île déserte en grelottant. Naturellement, je lui ai fait faire les plus belles expéditions sur la lune, au centre de la terre, etc. : il me suffisait de lui donner un thème sur lequel son imagination brodait les complications les plus extravagantes. Je ne puis insister sur ces spectacles comiques ; ils sont toujours surprenants à voir, mais ils sont maintenant trop connus pour qu'on les décrive.

Faut-il rattacher à une association du même genre entre des images qui s'évoquent spontanément les unes les autres, ces phénomènes qui ont été désignés sous le nom de transfert des attitudes et des hallucinations par l'aimant ? Si l'on provoque un phénomène à droite sur un sujet, une pose ou un mouvement du bras, une hallucination placée à droite, on peut le faire passer de l'autre côté dans une position exactement symétrique en approchant un fort aimant du bras gauche ou du côté gauche de la tête. Le fait, en lui-même, est à peu près indiscutable, et, s'il est loin de se rencontrer chez tous les sujets, au moins existe-t-il chez quelques-uns, mais son interprétation me paraît bien délicate.

Sans prétendre donner ici plus qu'ailleurs une conclusion générale, qui est impossible aujourd'hui, je constaterai seulement les résultats de mes propres observations. D'abord, le transfert est un phénomène assez rare ; je ne l'ai constaté que sur deux sujets, Léonie et N... ; les autres sujets, ou bien ne changent pas, ou bien réagissent tout autrement après l'application de l'aimant. Ensuite, même sur ces deux sujets, le transfert peut être produit par toutes espèces de choses autres que l'aimant, par l'approche de ma main, ou par des objets inertes. Je me suis amusé un jour à produire les transferts les plus merveilleux et les plus compliqués en approchant de la tête de Léonie une écorce d'orange tenue au bout d'un long bâton. Pour trancher mes doutes sur l'action de l'aimant, j'ai expérimenté, comme on aurait toujours dû le faire, avec un électro-aimant. M. Rousseaux, professeur de physique, à l'obligeance duquel j'ai eu si souvent recours, se tenait dans une pièce voisine ; il ouvrait ou fermait le courant sans faire le moindre bruit et sans me prévenir : quant à moi, j'approchais l'aimant du sujet sans savoir si le courant passait ou non et je notais les résultats. Je dois dire que les phénomènes se produisirent tout de travers sans aucun rapport avec l'ouverture ou la fermeture réelle du courant.

Enfin, il est bon de savoir qu'un phénomène tout à fait analogue au transfert peut se produire en vertu de lois uniquement psychologiques, sans qu'il y ait d'ailleurs

aucune suggestion précise à ce sujet. M. Paulhan <sup>1</sup> a récemment étudié, dans la *Revue scientifique*, la loi du contraste qui amène automatiquement dans l'esprit des phénomènes tout à fait opposés à la suite les uns des autres : on dit oui, au lieu de dire non ; on a envie de rire quand il faudrait pleurer, etc. Les médecins connaissent bien ce fait singulier que l'émotion produit quelquefois chez les malades ; ceux-ci se retournent brusquement sur le ventre quand on leur dit de se mettre sur le dos. J'ai vu moi-même avec Jules Janet, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, une femme hystérique qui avait une bien étrange habitude ; elle faisait toujours et malgré elle avec le bras gauche tout ce qu'on lui disait de faire avec le bras droit, et réciproquement. Les phénomènes d'allochirie dans lesquels une personne localise dans sa main gauche ce que l'on fait à sa main droite sont bien connus ; j'en ai noté un que je signale à titre de curiosité, car je ne le comprends guère. Léonie étant en somnambulisme, je la pique avec une épingle du côté droit (côté sensible), elle pousse un cri et la voilà qui se fâche contre sa main gauche ; elle commence un singulier délire dans lequel elle soutient que sa main n'est plus à elle, qu'on la lui a changée. En réalité, la main gauche qui était anesthésique est devenue sensible. Il peut donc exister un automatisme psychologique, assez mal connu il est vrai, qui rattache les images relatives aux deux côtés du corps et éveille ou modifie l'une à propos de l'autre <sup>2</sup>.

D'autre part, il me semble que l'aimant, comme les plaques métalliques, comme l'électricité, a une action véritable sur ces systèmes nerveux affaiblis. Lucie, qui n'a jamais été dans un hôpital, qui ne connaît rien de ces questions, qui s'était jusque-là prêtée à toutes les expériences sans aucune émotion, est tombée raide, contracturée depuis les mâchoires jusqu'aux pieds, pour avoir touché un aimant. Rose reprend, grâce à l'aimant, une sensibilité tactile que la suggestion ne peut lui rendre. Bien d'autres faits, dans l'étude desquels je ne puis entrer, me portent à croire à cette action <sup>3</sup>. Voici donc, avec toutes réserves, l'opinion qui me semble vraisemblable : L'action de l'aimant doit être une excitation vague, analogue à celle qui est produite par le courant électrique, les plaques de Burq, ou mêmes les passes, et la forme particulière sous laquelle cette excitation se manifeste, retour de la sensibilité, contractions ou transferts, dépendrait de lois plutôt psychologiques que physiques. C'est d'ailleurs à peu près à cette conclusion que M. Féré était parvenu par de tout autres études : « Le premier effet de l'aimant ou du métal spécifique pour le sujet, dit-il, est de déterminer une dynamogénie, quel que soit le côté sur lequel il est appliqué ; le transfert ne vient qu'après. Toute espèce d'excitation sensorielle produit le transfert par le même mécanisme <sup>4</sup> ».

Je ne parlerai pas des expériences de MM. Binet et Féré sur la polarisation des sensations et des sentiments, car je n'ai jamais rien constaté de semblable ; je ne signalerai les hallucinations complémentaires que j'ai peu étudiées que pour montrer combien l'association des idées peut y jouer quelquefois un rôle important. L'hallucination d'une couleur, quand elle se prolongeait, était suivie, disait-on, par l'hallucination de la couleur complémentaire. Peut-être ai-je mal fait les expériences, peut-être n'ai-je pas rencontré de sujets présentant des hallucinations visuelles assez fortes ; toujours est-il que les couleurs accusées par les sujets à la suite d'une hallucination colorée ne m'ont paru présenter aucune loi bien nette.

<sup>1</sup> Paulhan. *L'Association par contraste*. *Rev. scient.*, 1888, 263.

<sup>2</sup> Voir des réflexions analogues, à propos de la polarisation psychique, dans un travail de MM. Bianchi et Sommer. *Revue philosophique*, 1887, I, 148.

<sup>3</sup> Cf. *Proceed.* S. P. R. 1882, 236.

<sup>4</sup> Féré. *Sensation et mouvement*, 75.

Léonie, après l'hallucination du rouge, déclare voir du blanc, après le vert du rouge, après le bleu du blanc, après le rouge du vert, après le jaune du bleu, après le violet du blanc, après l'orangé du vert, après le vert du bleu ; quoique quelques-unes de ces hallucinations colorées coïncident avec celles qu'indiquerait la théorie des couleurs complémentaires, il n'y a pas là de loi bien régulière. Je n'ai pas été plus heureux avec d'autres sujets, Lucie et Marie m'ont indiqué les couleurs qu'elles prétendaient voir tout à fait au hasard.

Peut-être une autre expérience nous montrera-t-elle comment se forme cette image en apparence complémentaire. Je suggère à Léonie une hallucination du goût et, après quelques moments, je la fais disparaître subitement : souvent elle ne sent plus rien, mais parfois elle accuse, comme après l'hallucination visuelle, une autre sensation consécutive. Ainsi le goût du sucre a été suivi par le goût du poivre, le goût du vinaigre par le goût du sel, le goût de la chicorée est suivi par le goût du café, et enfin le goût du café amène à sa suite le goût du cognac. Ces successions de goûts, les deux dernières surtout, sont peut-être très logiques, mais je ne crois qu'elles manifestent une loi physique bien nouvelle. Ces observations ne détruisent en aucune façon la loi des hallucinations complémentaires, car un fait négatif ne supprime pas un fait positif ; elles montrent seulement que cette loi n'est pas d'une application très générale et dépend de conditions très complexes.

Ce développement automatique des idées dans l'esprit du sujet forme, comme le phénomène précédent, une des grandes difficultés de la psychologie expérimentale : il est d'autant plus dangereux que, s'étant produit une fois dans un sens, il se répètera indéfiniment de la même manière. L'expérimentateur est sans cesse exposé à prendre une association d'idées de son sujet pour une loi générale de la psychologie.

*5° Hallucinations générales ou modification de toute la personnalité par suggestion.* - Ce dernier phénomène, très intéressant et qui résume tous les précédents, peut se présenter sous deux formes. La première a été très bien décrite dans l'ouvrage de MM. Bourru et Burot sur les variations de la personnalité. Si on affirme au sujet qu'il recommence une période passée de sa vie, qu'il n'a plus que tel âge, ou simplement si on lui donne une attitude, une contracture, un état de sensibilité particulier qu'il avait à tel ou tel âge, on le voit prendre en même temps tous les caractères physiques et moraux qu'il avait à cette époque et revivre pour ainsi dire complètement une période écoulée de son existence. Le sujet sent, pense et parle comme il faisait à ce moment ; il croit voir et entendre ce qui existait alors, il n'a plus d'autres souvenirs que ceux qu'il pouvait avoir à cette époque. « Quand on rend à une femme hystérique l'état maladif qu'elle avait autrefois (paralysie du côté gauche et hyperesthésie cutanée à gauche), elle se croit à la Salpêtrière dans le service de M. Charcot <sup>1</sup>. » « Ce n'est pas la contracture qui entraîne ce mode enfantin de l'intelligence et de l'expression, cette contracture ramène ce malade à son enfance parce que c'est dans son enfance qu'elle a existé. <sup>2</sup> » Rien n'est plus facile et plus intéressant que la vérification de ce phénomène : on peut faire jouer ainsi au sujet toutes les scènes de sa propre vie et constater, comme si on se reportait à cette époque, des détails qu'il croyait avoir oubliés complètement et ne pouvait raconter. Léonie est restée deux heures métamorphosée

<sup>1</sup> Bourru et Burot. *Variations de la personnalité*, 145.

<sup>2</sup> Id. *Ibid*, 130.

en petite fille de dix ans et elle vivait de nouveau sa propre existence avec une vivacité et une joie bien étrange, criant, courant, appelant sa poupée parlant à des personnes dont elle ne se souvenait plus, comme si la pauvre femme fut réellement retournée à l'âge de dix ans. Quoiqu'elle soit en ce moment toujours anesthésique du côté gauche, elle reprenait sa sensibilité complète pour jouer ce rôle.

Ces modifications de la sensibilité et des phénomènes nerveux par une suggestion de ce genre donnent lieu quelquefois à de singuliers phénomènes. Voici une observation qui semble une plaisanterie et qui est cependant exacte et en réalité assez facile à expliquer. Je suggère à Rose que nous ne sommes plus en 1888, mais en 1886 au mois d'avril, pour constater simplement les modifications de sensibilité qui pourraient se produire. Mais voici un accident bien étrange ; elle gémit, se plaint d'être fatiguée et de ne pouvoir marcher. « Eh bien, qu'avez-vous donc ? - Oh rien, mais dans ma situation... - Quelle situation ? » Elle me répond d'un geste, son ventre s'était subitement gonflé et tendu par un accès subit de tympanite hystérique : je l'avais, sans le savoir, ramenée à une période de sa vie pendant laquelle elle était enceinte. Il fallut supprimer la suggestion pour faire cesser cette mauvaise plaisanterie. Des études plus intéressantes furent faites par ce moyen sur Marie : j'ai pu, en la ramenant successivement à différentes périodes de son existence, constater tous les états divers de la sensibilité par lesquels elle a passé et les causes de toutes les modifications. Ainsi elle est maintenant complètement aveugle de l'œil gauche ; et prétend être ainsi depuis sa naissance. Si on la ramène à l'âge de sept ans, on constate qu'elle est encore anesthésique de l'œil gauche ; mais si on lui suggère de n'avoir que six ans, on s'aperçoit qu'elle voit bien des deux yeux et on peut déterminer l'époque et les circonstances bien curieuses dans lesquelles elle a perdu la sensibilité de l'œil gauche. La mémoire a réalisé automatiquement un état de santé dont le sujet croyait n'avoir conservé aucun souvenir.

Dans la deuxième forme de ce phénomène, les mêmes changements généraux de toute la personnalité peuvent encore être obtenus sans faire appel au souvenir, mais simplement par l'imagination du sujet. Ce fait est assez anciennement connu et on en rencontre çà et là dans les vieux ouvrages de bien curieuses descriptions. Dans les expériences de soi-disant « magie magnétique » de Dupotet, ces transformations étaient fréquentes et le célèbre maître les décrit dans ce style ronflant que l'on connaît « Mais essayons dans un sujet viril de faire naître la décrépitude que la vieillesse saisisse le vif et pétulant jeune homme, qu'elle se présente avec son caractère indélébile, afin que l'on ne puisse s'y méprendre. Il faut que les années marquent de leur sceau celui que la nature a placé au quart du chemin de la vie ; que sans transition il devienne centenaire. Le voici : à *ma voix*, son échine se courbe, ses membres flagéolent, sa parole est faible, elle a perdu son timbre argentin : les traits se rident, l'œil perd sa vivacité. Il s'appuie sur la canne que je lui ai donnée. Ce n'est plus un jeune homme robuste. Les années ont opéré leurs ravages. Il n'a plus rien de la fleur des ans, son langage est celui du vieillard guilleret. Sa bouche est béante, à son nez est suspendue une larme tenace. Il crachote une matière glaireuse. Il sourit malicieusement, prend sa prise et se promène à pas mesurés : c'est la nature vieillie, l'homme près du tombeau. Mais, que dis-je ? il se croit jeune : il jette un regard assassin sur de jeunes demoiselles, et ses yeux semblent dire: Je suis encore capable ! Vain et fanfaron vieillard, je ne puis te laisser ainsi dans ton innocente démence. Reviens, reviens bien vite à ton printemps ; ce qui divertit l'assemblée m'attriste trop le cœur. Vivante image du déclin de la vie, tu donnes trop à penser, et les moments que je te ravis,

jeune homme, me pèseraient comme un crime <sup>1</sup> ». J'ai cité le morceau tout entier, car il donne une idée de la manière de Dupotet ; j'abrège d'autres citations que l'on pourrait extraire en grand nombre d'autres ouvrages. « J'ai dit à Mlle N... : « Vous êtes un prédicateur. » Aussitôt ses mains se sont jointes, ses genoux se sont légèrement fléchis ; puis, la tête penchée en avant et les yeux tournés vers le ciel avec une expression de piété fervente, elle a prononcé lentement et d'un ton très ému quelques paroles d'exhortations <sup>2</sup>. » On sait que M. Ch. Richet, dans des articles parus d'abord à la *Revue philosophique* <sup>3</sup> et réunis ensuite dans son ouvrage sur *L'homme et l'intelligence* <sup>4</sup>, a ressuscité ces expériences qui étaient alors oubliées et, sous le nom d'*Objectivation des types*, a donné des descriptions de changement de personnalité par suggestion qui, depuis cinq ans, ont été cités dans tous les ouvrages de psychologie.

Le phénomène est en effet fort curieux et très facile à reproduire : la plupart de mes somnambules ont subi des changements de ce genre, mais elle n'ont pas été toutes aussi intéressantes. Lucie, changée en général d'armée, en petite fille, en marin, en archevêque, était celle qui jouait ces comédies avec le plus de perfection. Son caractère se reflétait d'ailleurs dans ces changements et, comme elle est fort irréligieuse, elle jouait un archevêque confessant des pénitentes d'une manière si peu orthodoxe qu'il m'est impossible d'en rapporter la description. Léonie n'était remarquable que dans certaines scènes : changée en général d'armée, elle se lève, tire un sabre et s'écrie : « En avant ! du courage !... sortez-moi des rang-, celui-là, il ne se tient pas bien... où est le colonel de ces hommes ?... allons, rangez-vous mieux que cela... oh ! la mitrailleuse, comme cela tonne... ces ennemis sont nombreux, mais ils ne sont pas organisés comme nous, ils ne sont pas à leur affaire, ah ! mais... » Elle tâte sa poitrine « mais oui... j'ai été décoré sur le champ de bataille pour la bonne tenue de mon régiment. » On voit qu'il y a dans cette scène assez peu d'imagination ; il en est de même si je la change en vieille femme de quatre-vingt-dix ans ; elle ne sait plus guère que tousser et geindre : « Tenez, fait-elle en montrant ses membres, il n'y a plus rien... je suis bien fatiguée, je vais vous quitter bientôt. » Au contraire, il y a une de ces hallucinations qui sur elle réussit parfaitement bien, c'est quand on la métamorphose en grande dame ou en princesse. Elle étale majestueusement sa robe sur un canapé, remue un éventail imaginaire et parle en minaudant de la cour, de ses terres et des marquis insolents. J'étais étonné de la perfection de cette comédie, quand j'appris, en causant avec elle dans cet état, qu'il n'était pas provoqué pour la première fois et qu'autrefois, il y a vingt ans, son premier magnétiseur la changeait déjà en princesse. Elle se souvenait d'avoir eu une belle robe de velours « toute pareille » et d'avoir reçu dans son grand salon M. le Dr Perrier. Ce médecin était un de ceux qui la magnétisaient souvent autrefois, vers 1865. Ce serait là, s'il le fallait, une preuve de plus de la connaissance qu'avaient les magnétiseurs de tous ces phénomènes de suggestion.

Nous sommes obligé, à propos de ces changements de personnalité, par suggestion, de revenir sur une question déjà étudiée dans le chapitre précédent. Les changements de la mémoire et de la personnalité que nous avons constatés dans les somnambulismes différents sont-ils identiques à ces hallucinations complexes produites par suggestion ? Sans pouvoir rien affirmer de définitif, car tous ces états

<sup>1</sup> *Journal du magnétisme*, 1849, 591.

<sup>2</sup> Dr Philips (Durand de Gros). *Cours de braidisme*, 1860, 116.

<sup>3</sup> 1883, I, 225.

<sup>4</sup> *L'homme et l'intelligence*, 1883, 233.

psychologiques ont beaucoup d'analogie les uns avec les autres, nous nous contenterons d'exposer quelques raisons qui nous empêchent d'assimiler complètement ces deux phénomènes. L'état de la mémoire, qui nous a paru jusqu'à présent si important, n'est pas le même. Pendant un de ces changements de personnalité obtenus par suggestion lors du premier somnambulisme, le sujet ne garde aucun souvenir des autres changements. Ainsi, joue-t-il le rôle d'une grande princesse, il ne sait ce que je veux dire quand je lui parle du costume de général qu'il avait l'instant précédent. Il ne se souvient pas de l'état de veille ; étant princesse, il ne sait pas ce qu'est Léonie et ne veut même pas croire que ce soit une pauvre paysanne habitant sur ses terres ; il ne se souvient pas non plus de l'état de somnambulisme ordinaire et du personnage de Léonie 2 ; inutile d'ajouter qu'il ne se souvient pas davantage du second somnambulisme et du personnage de Léonie 3. Cette personne a absolument oublié ce qu'elle savait dans ces états : par exemple, elle ne sait plus mon nom ; si elle me parle, elle m'incorpore à son rêve et me donne un nom de fantaisie ; quand elle est princesse, elle m'appelle « marquis de Lauzun » et me parle en minaudant ; quand elle est général, elle me prend pour un colonel et m'offre... une absinthe. Elle ne garde, dans un de ces états d'hallucination, que les souvenirs absolument généraux, parole, habitudes, notions du monde, qui, chez ce sujet d'ailleurs, sont un fonds commun à tous les états. Elle garde en outre, dans un de ces changements, le souvenir du changement exactement pareil qui a eu lieu autrefois. Est-elle de nouveau princesse, elle me dit : « Tiens, monsieur le marquis de Lauzun, je vous ai déjà vu il y a quelque temps, nous avons parlé d'une paysanne à laquelle vous vous intéressiez et que je ne connais pas du tout. » Elle se souvient même des personnes qu'elle a vues il y a vingt ans, quand M. Perrier, faisant déjà cette expérience, la changeait aussi en princesse. Mais le fait important à noter c'est qu'elle ne se souvient que du même rêve, tout le reste est absolument perdu pour elle.

Quand l'hallucination est terminée, quand elle cesse d'être princesse, Léonie revient à son somnambulisme ordinaire sans passer par aucun intermédiaire, ni léthargie, ni catalepsie. Le plus souvent, quoique ce ne soit pas constant, Léonie 2 de retour garde le souvenir du changement de personnalité : « Quel singulier rêve j'ai fait !... j'avais une robe de velours et je causais dans un beau salon avec un marquis... vous n'étiez pas là. » Si quelquefois ce souvenir manque complètement dans le somnambulisme de Léonie 2, nous sommes certains de le retrouver dans le second somnambulisme. Léonie 3, qui se souvient de tout le reste de sa vie, se souvient aussi de ces hallucinations : « Est-elle assez bête, cette pauvre Léonie ? dit-elle ; elle a cru être une princesse, c'est vous qui lui faites croire cela. »

Il est facile de voir maintenant que l'état de la mémoire est tout différent pendant le second somnambulisme que nous avons étudié. Au lieu d'être restreint à l'état lui-même, le souvenir porte sur toute la vie et sur tous les changements quels qu'ils soient. Au réveil, le souvenir de ce somnambulisme ne se retrouve dans aucun autre état. Ce sont les caractères précisément inverses, et l'état de la mémoire a tant d'importance dans ces phénomènes que je crois pouvoir me servir de cette différence pour séparer ces deux changements dans la notion de la personnalité sans en méconnaître les analogies. Ces deux modifications sont dues à cette loi de l'esprit d'après laquelle un ensemble de phénomènes complexes se développe automatiquement à la suite d'un premier fait simple : mais, dans un cas, le somnambulisme a son point de départ dans une modification réelle de l'état de la sensibilité et de la mémoire ; dans l'autre, le changement de personnalité dépend primitivement d'une idée et d'une hallucination et ne produit les modifications de la sensibilité et du souvenir que secondairement et d'une manière incomplète.



Malgré ces restrictions, on comprend qu'il est possible de construire par suggestion chez des individus suggestibles des états qui seront assez analogues à des somnambulismes. Si je rappelle devant un sujet de ce genre les caractères qu'il avait pendant un somnambulisme précédent, il se rendormira de nouveau, parce que la suggestion lui fera commencer cette série de phénomènes psychologiques qui constituaient son second état. Peut-être même peut-on endormir de cette manière des sujets qui ne sont pas habitués au somnambulisme ; mais, dans ce cas, l'état hypnotique sera, croyons-nous, moins franc et moins net, et laissera des souvenirs, de même que le simple changement de personnalité de nos sujets leur laisse le souvenir d'un rêve. Le somnambulisme véritable prend son point de départ dans une modification de l'état sensitivo-sensoriel ; le somnambulisme par suggestion n'en est qu'une reproduction plus ou moins exacte.

Toutes les suggestions précédentes, quoique de plus en plus compliquées, étaient cependant assez facilement intelligibles ; nous devons signaler maintenant des faits bien plus curieux et qui, dans l'état actuel des sciences psychologiques, sont bien plus difficilement explicables : il faut au moins les constater<sup>1</sup>. Je veux parler de ces suggestions qui semblent agir non sur la pensée de la somnambule, mais sur son corps. Tous les magnétiseurs et même tous les médecins ont donné des exemples de cette influence d'une pensée sur le corps ; il faudrait un volume de citations pour rappeler les guérisons miraculeuses des saints et des apôtres<sup>2</sup> et les guérisons par des pilules de mie de pain baptisées de beaux noms<sup>3</sup>. Nous n'insisterons que sur un point que nous avons pu constater nous-même. « Un magnétiseur peut faire, écrivait déjà Charpignon<sup>4</sup>, qu'une douleur fictive produise une trace de blessure ou qu'un sinapisme idéal rougisse la peau. » « A la volonté du magnétiseur le sang d'une saignée cessait de couler ou recommençait à se répandre<sup>5</sup>. » On connaît à une époque plus récente les expériences décisives de M. Focachon à Nancy, de MM. Bouru et Burot à Rochefort. J'ai répété quelques-unes de ces expériences, par exemple la brûlure par suggestion sur Léonie et sur Rose. Elle produisit sur la première une forte rougeur et un gonflement de la peau, et sur l'autre une véritable brûlure avec bulle blanche et croûte durcie les jours suivants. Mais le phénomène qui m'a particulièrement intéressé et qui est plus facile à reproduire, c'est simplement le sinapisme par suggestion. Il se produit lentement chez Léonie, mais plus rapidement chez Rose, presque sous les yeux ; en quelques heures la peau rougit fortement à l'endroit désigné, se gonfle et offre l'apparence d'un véritable sinapisme fortement marqué, dont la trace persiste même bien plus longtemps qu'à l'ordinaire.

Ce gonflement de la peau est étroitement en rapport avec la pensée du somnambule ; d'abord il se produit à l'endroit qui a été désigné et non à un autre ; puis il affecte la forme que le sujet lui prête. Je dis un jour à Rose, qui souffrait de contractures hystériques à l'estomac, que je lui plaçais un sinapisme sur la région malade pour la guérir. Je constatais quelques heures plus tard une marque gonflée d'un rouge sombre ayant la forme d'un rectangle allongé, mais, détail singulier, dont aucun angle

<sup>1</sup> Voir une étude plus complète de la *Production du somnambulisme par suggestion*, IIe partie, ch. IV.

<sup>2</sup> *Journal magnétique*, 1849, 524. - Grellety. *Du merveilleux, des miracles et des pèlerinages au point de vue médical*, 1876, 38.

<sup>3</sup> Ellis. *Aliénation mentale*, 1840, 155.

<sup>4</sup> Charpignon. *Physiologie magnétique*, 364.

<sup>5</sup> *Journal. magnét.* 1852, 446.

n'était marqué, car ils semblaient coupés nettement. Je fis la remarque que son sinapisme avait une forme étrange: « Vous ne savez donc pas, me dit-elle, que l'on coupe toujours les angles des papiers Rigollot pour que les coins ne fassent pas mal. » L'idée préconçue de la forme du sinapisme avait déterminé la dimension et la forme de la rougeur. J'essayai alors un autre jour (les sinapismes de ce genre enlevaient très facilement ses contractures et ses points douloureux), de lui suggérer que je découpais un sinapisme en forme d'étoile à six branches ; la marque rouge eut exactement la forme que j'avais dite. Je commandai à Léonie un sinapisme sur la poitrine du côté gauche en forme d'un S pour lui enlever de l'asthme nerveux. Ma suggestion guérit parfaitement la maladie et marqua sur la poitrine un grand S tout à fait net. Nous ne pouvons signaler maintenant d'autres exemples de cette action de la pensée sur le corps ; ce serait sortir des limites que nous avons assignées à ce chapitre, car nous ne parlons ici que des suggestions qui se sont exécutées consciemment pendant la durée d'un même état psychologique.

Les autres phénomènes qui se produisent par suggestions, les actions thérapeutiques, les contractures et ces phénomènes que l'on pourrait appeler négatifs, les anesthésies, les amnésies, les paralysies, nous semblent nécessiter une discussion particulière et devoir être examinés à part. Les phénomènes que nous venons de décrire, quoique très différents les uns des autres, forment cependant un groupe ayant des caractères communs et peuvent être expliqués de la même manière.

Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

### III

## Diverses théories psychologiques sur la suggestion

[Retour à la table des matières](#)

Les anciens magnétiseurs expliquaient la soumission de la somnambule à celui qui l'avait endormie par le mélange des fluides nerveux ; quelques médecins et même quelques philosophes d'aujourd'hui n'hésitent pas à expliquer dans tous ses détails la physiologie des centres nerveux pendant l'hypnose. J'admire ce courage, car je ne me sens pas capable de l'imiter et je m'en tiendrai aux études uniquement psychologiques qui ont été faites sur ce curieux phénomène.

Toutes ces suppositions psychologiques présentent un caractère bien net, elles sont très peu différentes et convergent évidemment les unes vers les autres. C'est là une preuve de leur vérité, et, sans prétendre les changer complètement, nous essayons seulement de restreindre quelques exagérations et de préciser des doctrines qui appartiennent à tous. Une explication scientifique ne peut jamais être complète ; elle consiste simplement à rattacher un phénomène à un autre et à changer les termes d'un

problème. De quel autre phénomène dépend la docilité aux suggestions ? voilà tout ce que nous devons chercher, et nous devons faire cette recherche par les méthodes ordinaires, en observant les faits psychologiques qui accompagnent le phénomène de la suggestion, qui disparaissent avec lui et qui restent toujours proportionnels à la puissance de la suggestion elle-même.

1° *La suggestion considérée comme un fait psychologique normal.* - Plusieurs auteurs ont essayé d'assimiler les phénomènes produits par la suggestion à ceux qui se passent normalement chez des hommes bien portants. M. Bernheim accumule, dans un chapitre très curieux, toutes les actions automatiques qui ont lieu pendant la vie normale, afin de nous conduire comme par une gradation insensible jusqu'aux phénomènes de la suggestion. M. Paul Janet recommande une méthode de ce genre et compare les actes suggérés au fou rire, au bâillement qui se communique de l'un à l'autre, et à d'autres faits identiques, afin d'en diminuer, dit-il, le caractère merveilleux.

Il y a, sans aucun doute, dans ces comparaisons, une grande vérité à laquelle nous avons déjà fait allusion, c'est qu'aucun fait ne peut être absolument et complètement anormal et que, par certains côtés, il n'est toujours que le développement d'un fait régulier. Mais c'est là une proposition qu'il ne faut pas exagérer, à moins de s'exposer à confondre toute espèce de maladie avec la santé la plus parfaite. Sans parler de quelques différences accessoires qui me paraissent exister et rendre les phénomènes automatiques normaux moins conscients que ceux produits par la suggestion, je vois, entre les deux groupes de faits, une différence si énorme dans l'importance et dans la complexité qu'elle ne me semble pas pouvoir être effacée. Les auteurs qui recherchent attentivement ces faits dans la vie normale citent toujours la marche au pas, la rougeur des timides, le fou rire des jeunes filles et le bâillement contagieux : mais il y a un abîme entre ces faits, tout réels qu'ils soient, et les hallucinations complexes ou les changements de personnalité par suggestion. En un mot, si je dis tranquillement à mon voisin d'aller me chercher au fond de la salle un bouquet qui n'existe pas, il se rira de moi. Si je le dis à Marie, elle court le chercher, le rapporte et encore trouve qu'il sent bon. En quoi consiste la différence psychologique qui existe entre ces deux personnes ? C'est là le problème de la suggestion.

Cette doctrine, qui assimile trop le phénomène de la suggestion à l'automatisme normal, présente un autre inconvénient assez grave. Elle nous dispose à considérer la suggestion comme un fait primitif existant naturellement, indépendant de tout autre phénomène et capable au contraire d'expliquer tous les autres. Anesthésie, amnésie, changement de personnalité, somnambulisme, etc., tout devient un résultat de la suggestion. Quant à la suggestion elle-même qui explique tout, on n'en cherche pas l'origine, car elle est un fait naturel donné.

Sans préciser les auteurs auxquels on attribue cette doctrine et dont on a, je crois, exagéré les opinions, je ne puis pas partager ni comprendre cette manière de voir. En fait, un individu normal n'est pas suggestible ou il ne l'est qu'extrêmement peu pour deux ou trois actes insignifiants. Dire qu'on va l'endormir par suggestion et ensuite profiter de son sommeil suggéré pour lui faire toutes les suggestions possibles, c'est dire que l'on va par suggestion rendre suggestible un homme qui ne l'est pas : c'est une chose que je ne puis admettre. La suggestion ne peut ni se créer ni se détruire elle-même : pas plus qu'il n'est logique de croire que l'on peut suggérer à un individu

d'être suggestible quand il ne l'est pas, on ne peut dire que l'on va suggérer à un malade de ne plus être suggestible quand il l'est. C'est par obéissance automatique qu'il fera semblant de vous désobéir ; il n'aura pas reconquis le consentement volontaire, pas plus que le premier ne l'aura perdu.

La suggestion est comme l'éducation, elle se sert de dispositions antérieures, elle ne les crée pas ; de même qu'il y a des animaux et même des hommes rebelles à l'éducation et qui ne peuvent être transformés par elle, il y a des hommes, et c'est heureusement la majorité, qui sont rebelles à la suggestion et qui ne la subissent qu'après une modification accidentelle et étrangère de leur organisme psychologique. « Cette prétention de tout expliquer par la suggestion, disait Durand (de Gros) reprenant des idées qu'il avait très bien exprimées dans son *Cours de braidisme*, est évidemment excessive ; en effet, pour suggestionner quelqu'un ne faut-il pas l'avoir rendu suggestionnable, c'est-à-dire l'avoir disposé, soit à l'aide des passes mesmériques, soit au moyen du procédé aspectif de Braid à subir l'influence de l'idée suggérée. Il y a donc avant la suggestion et au-dessus d'elle, quelque chose qui n'est pas elle, c'est l'opération magnétique ou braidique qui doit créer dans l'individu l'état préalable de suggestionnabilité <sup>1</sup>. » Quoiqu'il y ait des réserves à faire à cette opinion, qui semble rattacher uniquement la suggestion au somnambulisme, elle nous paraît juste dans sa généralité : il y a lieu de chercher quel est l'état, le caractère anormal dont dépendent les phénomènes que nous avons énumérés.

2° *La suggestion expliquée par l'état somnambulique*. - Le passage de Durand (de Gros) que nous venons de citer nous fait connaître l'hypothèse la plus répandue d'après laquelle les phénomènes de suggestion dépendraient de l'état somnambulique. D'un côté, cet état serait uniquement défini par l'aptitude à recevoir des suggestions, de l'autre, la suggestion aurait d'autant plus de pouvoir que le somnambulisme serait plus profond. Le problème de la suggestion devrait donc être ramené au problème du somnambulisme et l'explication de celui-ci devrait s'appliquer aussi à celle-là. « Le fait principal du somnambulisme, disait M. Richet, c'est de l'automatisme qui revêt des formes différentes suivant les personnes et les procédés... L'automatisme ou l'aboulie caractérisent le somnambulisme au point de vue psychique comme au point de vue somatique <sup>2</sup>. » « Le somnambulisme, disait Despina, serait caractérisé par l'activité automatique seule du cerveau pendant la paralysie de son activité consciente qui manifeste le moi. » « Dans le somnambulisme, disait Beaunis, l'automatisme est absolu et le sujet ne conserve de spontanéité et de volonté que ce que veut bien lui en laisser son hypnotiseur. Il réalise dans le sens strict l'idéal célèbre, il est comme le bâton dans la main du voyageur. <sup>3</sup> » Enfin M. Bernheim, dont je ne voudrais pas forcer la pensée, car il est un de ceux qui ont le plus insisté sur l'importance de la suggestion en dehors du somnambulisme, semble aussi incliner vers cette opinion quand il écrit à plusieurs reprises que « l'état hypnotique exagère la suggestibilité normale <sup>4</sup> », que « dans le somnambulisme la suggestion atteint son maximum d'effet <sup>5</sup>. » Sans doute, il y a dans cette hypothèse qui rattache la suggestion à l'état de somnambulisme un certain degré de vérité qu'il ne faut pas nier : la suggestibilité se

<sup>1</sup> Durand de Gros (Dr Philips). *Revue hypnotique*, I, 351.

<sup>2</sup> Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, 530.

<sup>3</sup> Beaunis. *Revue philosophique*, 1885, II, 116.

<sup>4</sup> Bernheim. *De la suggestion*, 1886, 166.

<sup>5</sup> Id. *Ibid*, 227.

rencontre fréquemment pendant le sommeil hypnotique, surtout au début, et c'est même pendant cet état qu'on l'a constatée et étudiée pour la première fois. Au point de vue pratique, il est quelquefois utile d'hypnotiser une personne pour lui faire des suggestions. Mais, au point de vue théorique, cette assimilation entre les deux phénomènes me paraît présenter des inconvénients et amener à une interprétation inexacte du somnambulisme. Nous avons expliqué cet état dans le chapitre précédent sans nous préoccuper des phénomènes de suggestion, il nous faut montrer maintenant qu'ils en sont réellement indépendants : la suggestibilité peut être très complète en dehors du somnambulisme artificiel ; elle peut être totalement absente dans un état somnambulisme complet ; en un mot, elle ne varie pas en même temps et dans le même sens que cet état lui-même.

Le somnambulisme naturel présente déjà quelques différences qui le séparent du somnambulisme hypnotique ; cependant on a constaté dans cet état des phénomènes de suggestion extrêmement nets. Les observations les plus décisives à ce point de vue sont celles du Dr Mesnet. En plaçant divers objets entre les mains d'un individu pendant ses crises de somnambulisme naturel, il lui suggérait l'idée de combattre à coups de fusil, d'écrire une lettre ou de chanter dans un café concert <sup>1</sup>. Dans une autre observation, il raconte qu'il pouvait parler à une femme pendant une crise de somnambulisme naturel et qu'il lui dit de faire vingt fois le tour du jardin ; elle répondit machinalement « Oui » et partit comme lancée par un ressort <sup>2</sup>... On connaît aussi les effets de la suggestion sur les rêves des personnes endormies, et les curieuses expériences de M. Maury <sup>3</sup>. Mais ces états sont considérés ordinairement comme tout à fait identiques au sommeil hypnotique, et l'existence des suggestions pendant le rêve ne paraît pas quelque chose de nouveau. Cela n'est pas absolument juste, car il y a des différences très notables entre le rêve et le somnambulisme, et je ne puis vraiment pas comprendre cette habitude de plusieurs auteurs d'assimiler l'état d'un sujet hypnotisé avec le sommeil véritable. Si on prétend que Lucie dort quand elle fait tout son tapage, autant dire que nous dormons tout le temps, car nous ne sommes jamais plus éveillés. Mais il est facile de constater la suggestibilité dans des états tout différents.

Nous la rencontrerons en particulier dans l'ivresse et dans son dernier résultat, le délire alcoolique. Voici un individu, P., entré à l'hôpital en état de délire alcoolique subaigu ; il a crié toute la nuit en voyant des animaux immondes courir sur son lit et en assistant à une scène de massacre où l'on couvrait le cou à toutes les personnes de l'hôpital. Ce matin, il est calme, voit la salle comme elle est, reconnaît les gens et parle à peu près sensément. Eh bien, il n'y a qu'à lui dire brusquement : « Tiens, est-ce possible ? un rat sur votre lit ! chassez-le, attrapez-le. » Le voici qui bondit, secoue ses couvertures, se lève et court après le rat imaginaire. « Tenez, voici une clef ; allez ouvrir cette armoire et rapportez-moi une serviette » ; il saisit la clef imaginaire, court à un mur où il n'y a point d'armoire, puis revient, tendant ses mains vides, et nous dit : « Voici la serviette. » Je lui montre des fleurs dans un vase, je le paralyse, le rends aveugle, le tout par un simple mot. Est-il somnambule cet individu ? Point du tout, il reste toujours dans son état normal, garde un souvenir complet de tout ce qu'il a dit (quoique le souvenir des actes suggérés disparaisse vite) <sup>4</sup>. La suggestion se produit ici sans que l'on ait jamais essayé de l'hypnotiser.

<sup>1</sup> Mesnet. *Automatisme*, 1874, 16.

<sup>2</sup> Mesnet. D'après Gilles de la Tourette, *Hypnotisme*, 239. - Cf. Taine. *Intelligence*, II, 18.

<sup>3</sup> Maury. *Le sommeil et les rêves*, 124, 128, 394. - Joly. *Imagination*, 58, 120.

<sup>4</sup> Cf. IIe partie, ch. I.

Il en est de même dans l'ivresse du haschich : je ne rapporterai pas mes propres observations, car je n'ai pu observer cette ivresse qu'une seule fois et dans de mauvaises conditions ; d'ailleurs, les descriptions de Moreau (de Tours) sont trop belles et trop précises pour que je ne les cite pas : « Livré à lui-même, le haschiché subira les influences de tout ce qui frappera ses yeux, ses oreilles : un mot, un geste, un son, le moindre bruit donnera à ses illusions un cachet déterminé ; quelques paroles font passer de la joie à la tristesse et toutes les idées précédemment si joyeuses deviennent lugubres <sup>1</sup>... » Un jeune homme qui a pris du haschich est convaincu qu'il meurt, on lui montre un traversin pendu à la muraille : « C'est vous, lui dit-on, qui êtes pendu ainsi... -Je le savais bien, dit-il, c'est affreux de mourir si jeune <sup>2</sup>. » C'est ici un exemple de suggestion très net ; mais cela ne se produit ainsi que lorsque le délire est très fort ; autrement les idées ne font que traverser l'esprit et ne s'y fixent pas.

Il est inutile d'insister sur d'autres états pathologiques, comme certaines crises d'hystérie ou de catalepsie, dans lesquelles les sujets répètent les paroles qu'ils entendent, prennent les poses qu'ils voient sur les tableaux et s'imitent réciproquement. Nous avons déjà décrit certains de ces phénomènes. Il vaut mieux insister sur la suggestibilité qui se présente quelquefois d'une manière très nette pendant des états en apparence tout à fait réguliers et normaux.

On sait que certaines personnes sont suggestibles à l'état de veille sans avoir subi aucune modification de leur conscience ; ce fait, remarqué déjà par certains magnétiseurs, a été l'objet d'études récentes de M. Richet, de M. Bernheim et de plusieurs autres. On ne saurait en exagérer l'importance. Voici une personne, Marie, qui a vingt ans, qui est intelligente, et semble avoir, comme tout le monde, cette liberté dont nous sommes si fiers. Sans la toucher, ni l'endormir, je m'approche d'elle en disant d'une voix calme et nette: « Tiens, il y a dans le coin gauche de la salle un gros bouquet de roses, Marie, va me le chercher. » La voici qui court au bout de la salle, se baisse, semble rapporter à deux mains un objet volumineux et incline de temps en temps la figure pour le sentir ; elle s'approche de moi . « C'est donc à vous ce beau bouquet, dit-elle, je vous fais mes compliments, car il sent bien bon. » Je lui répons alors : « J'ai apporté pour toi une bonne pêche, la voici sur la table, offre en la moitié à X... et mange ton morceau. » « Oh! qu'elle est grosse! je ne vais pas la manger tout entière. » Elle prend un couteau, coupe au travers de l'air, offre un quartier à X... qui reste stupéfaite, et mange avec l'air du plus grand contentement. Ces expériences ont le même résultat sur Rose, sur M... et sur bien d'autres, avec un peu moins de vivacité peut-être. Elles ne donnent pas tout à fait les mêmes résultats avec Lucie, Léonie ou N... qui exécutent, comme nous le verrons, ces sortes de suggestions inconsciemment. Mais, dira-t-on, Marie est une personne qui a été souvent hypnotisée par moi, et c'est pour cela qu'elle reste soumise à la suggestion.

Soit, je puis citer trois autres observations qui m'ont paru extraordinaires : l'une, d'une femme de trente ans, Be, qui a été hypnotisée il y a dix ans et qui ne l'a pas été depuis ; l'autre, d'une jeune femme de vingt-deux ans qui n'a jamais été endormie par personne, et la troisième d'une jeune fille de seize ans que j'ai déjà signalée sous le nom de Blanche, et qui ne l'a pas été davantage. Toutes les trois sont à l'état de veille de véritables automates conscients. Il suffit de faire pénétrer dans leur tête, de quelque manière que ce soit, l'idée d'un acte pour qu'il soit immédiatement exécuté.

<sup>1</sup> Moreau (de Tours). *Le kaschich*, 156.

<sup>2</sup> Id. *Ibid*, 93.

Elles gardent indéfiniment les membres dans les positions où on les met, imitent les mouvements faits devant elles, éprouvent immédiatement toute espèce d'hallucination. Be me voit sortir de la chambre et rentrer par la fenêtre ; elle croit m'entendre lui parler au travers de la muraille, tandis que je reste à côté d'elle. Blanche, à qui j'ai dit qu'un éléphant entrait dans la chambre, s'écarte pour lui faire de la place et s'amuse à lui tendre du pain pour qu'il le prenne avec sa trompe. En un mot, elles sont plus suggestibles que les plus dociles des somnambules. Et, je le répète, elles ne sont absolument pas en somnambulisme. Cet état est une seconde existence interrompant la vie normale et ne laissant pas de souvenir : or ces femmes ne changent pas d'existence. restent toujours dans le même état, ne perdent pas un souvenir. Deux heures après, Be se demande encore comment j'ai pu faire pour rentrer par la fenêtre sans rien casser.

Je suis disposé à croire que cette suggestibilité à l'état de veille, dans l'intervalle des somnambulismes ou même sans qu'il y ait aucun somnambulisme, est assez fréquente surtout chez les névropathes, pour les désigner d'un nom générique. Je l'ai observé pour ma part sur une vingtaine de personnes et, si l'on recherchait sérieusement ce caractère, on le trouverait chez presque tous les malades. C'est ce qui me permet de comprendre la production du sommeil par simple affirmation verbale dont on a beaucoup parlé dans des travaux récents. Puisque ces individus, sans aucune préparation particulière, exécutent tout ce qu'on leur dit, il est facile de comprendre qu'en entendant parler de dormir, ils se mettent dans la position d'un individu qui dort, en gardent l'attitude et quelquefois s'endorment réellement. Comme nous l'avons dit, ce n'est pas là du somnambulisme véritable ; il n'y a ordinairement, à moins d'éducation particulière, ni les variations de la sensibilité, ni les troubles de mémoire caractéristiques. C'est toujours le même individu que nous avons devant nous ; seulement il tient les yeux fermés et prend un air abruti parce qu'il joue la scène du sommeil, comme tout à l'heure il jouait la scène du rire ou des pleurs. Il n'est ni plus ni moins suggestible que tout à l'heure, il rêvera à tout ce que l'on voudra, mais précédemment il voyait bien des éléphants. Il se réveillera sur un mot, c'est-à-dire qu'il changera d'attitude, de même qu'il lève son bras si on le lui dit.

On s'y trompe bien souvent, et on croit avoir mis un individu en état de somnambulisme, alors qu'on ne l'a pas modifié le moins du monde. On constate simplement une docilité, une passivité que l'on attribue au prétendu somnambulisme, parce que l'on n'a pas recherché si elles n'existaient pas exactement semblables avant le sommeil. C'est ainsi que les choses se passent pour Blanche - au lieu de lui suggérer de marcher ou de faire sa prière, je lui dis de dormir, et elle tombe en arrière avec l'aspect d'une personne qui dort profondément. En apparence, ce phénomène semble prouver deux choses : la production du somnambulisme par simple suggestion, car elle peut parler et agir comme une somnambule, et deuxièmement l'identité du somnambulisme et du sommeil ordinaire. En réalité, Blanche n'est ni dans un somnambulisme ni même dans un état de sommeil véritable. Son existence n'est pas interrompue par une vie nouvelle et sa pensée n'est pas supprimée : elle est restée identiquement dans le même état. Je ne sais pas si elle serait susceptible d'un véritable somnambulisme, mais, pour le vérifier, il faudrait le soumettre à d'autres procédés capables de produire une modification plus réelle dans sa conscience.

Considérons maintenant le problème d'une autre manière et demandons-nous si le somnambulisme, lorsqu'il existe et peut être vérifié par d'autres caractères, est toujours accompagné par un haut degré de suggestibilité. Si la suggestion agit souvent en dehors du somnambulisme, est-elle au moins toujours toute puissante sur les som-

nambules ? Il faut reconnaître qu'il y a des individus très suggestibles pendant leur sommeil hypnotique, surtout au début. Si on les endort rapidement à des intervalles éloignés, si on les réveille peu de temps après leur entrée dans le somnambulisme, en un mot, si on ne laisse pas à la seconde existence le temps de se développer et de se compléter, on ne verra que ces débuts du somnambulisme dans lesquels la suggestion est toute puissante. Mais si on se résigne à consacrer plus de temps à l'étude du somnambulisme, on fera bien, c'est du moins ce qui m'a paru utile, de ne pas trop presser ni bousculer les sujets et de les maintenir longtemps en somnambulisme, on constatera alors des modifications très intéressantes. La plupart des auteurs <sup>1</sup> insistent sur l'inertie des sujets, incapables de faire un mouvement spontané et qui par eux-mêmes ne pensent à rien. C'est qu'ils n'ont pas dépassé dans leurs études cette première période du somnambulisme, cet état presque cataleptique dans lequel certains sujets demeurent assez longtemps. Quand la seconde existence est complète, le sujet est loin d'être inerte, il remue, veut se lever et marcher, songe à faire mille folies, et est souvent, comme Léonie ou Lucie, fort difficile à maintenir.

À ce moment, les suggestions sont loin d'être toutes-puissantes et peuvent provoquer toute espèce de résistance. « Le réveil des idées, dit M. Charcot <sup>2</sup>, est loin d'être aussi partiel que dans la catalepsie ; il y a une tendance à la reconstitution du moi et il peut y avoir résistance de la part du sujet. » Certainement un moi se reconstitue ; il est plus ou moins différent de celui de la veille, mais il existe ; « il a des caprices dont il est quelquefois impossible de le déranger <sup>3</sup> » ; il discute les idées qu'on cherche à lui imposer <sup>4</sup> et tantôt il élude par des moyens ingénieux <sup>5</sup>, tantôt il repousse résolument les ordres qu'on veut lui donner. Cette résistance est variable suivant les actes que l'on commande ; elle n'existe guère si l'acte est insignifiant ; elle est très grande si l'acte est pénible ou simplement désagréable pour le sujet. Jamais je n'ai pu, par suggestion consciente, faire agenouiller Léonie pendant le somnambulisme ; jamais je n'ai réussi à faire lever Lucie de son lit quand elle est couchée. « Cette résistance dépend aussi de la force morale de chaque individu qui n'est pas égale chez tous les hommes <sup>6</sup>, » ni chez les somnambules, faut-il ajouter. Aussi ne suis-je pas très effrayé par le grand danger social que l'on a prétendu trouver dans la suggestion hypnotique. Je partage complètement l'opinion exprimée à ce sujet par M. Gilles de la Tourette, après une étude très complète sur cette résistance des somnambules. « Tous ces crimes que l'on suggère ne paraissent simples que dans un laboratoire où les poignards sont en carton et où les pistolets ne partent que dans l'imagination du sujet <sup>7</sup>. » Dès que l'acte devient un peu sérieux, dès que le sujet n'a plus une confiance absolue dans son magnétiseur, il résiste, refuse d'accomplir l'acte, et, s'il ne peut mieux faire, commence une grande crise de convulsions, ce que font toujours les femmes nerveuses quand elles sont embarrassées.

Si les sujets en somnambulisme sont ainsi capables de résistance, ils sont aussi capables de consentement volontaire. Bien souvent la somnambule fait ce qu'on lui dit par une sorte de complaisance qui lui est inspirée par diverses raisons : d'abord, elle a presque toujours quelque sympathie pour son magnétiseur et n'aime pas à se

<sup>1</sup> Cf. Paul Richer. *Op. cit.*, 711.

<sup>2</sup> Charcot. *Maladie du système nerveux*, III, 339.

<sup>3</sup> Demarquay et Giraud-Teulon. *Recherches sur l'hypnotisme*, 1860, 21.

<sup>4</sup> Cf. Fontan et Ségard. *Médecine suggestive*, 29, 192. - Ribot, *Maladie de la volonté*, 137.

<sup>5</sup> Fontan et Ségard, *ibid.*, 178. - Cullerre. *Magnétisme*, 268.

<sup>6</sup> Binet et Féré. *Magnétisme animal*, 73 et 214.

<sup>7</sup> Gilles de la Tourette. *Hypnotisme*, 375.



disputer avec lui, ensuite elle est très paresseuse et ne veut pas essayer des résistances inutiles, enfin elle s'amuse elle-même des expériences et prend souvent à cœur de les faire réussir. En général, les somnambules ne mettent donc que trop de bonne volonté à exécuter ce qu'on leur demande. Mais un acte exécuté à la suite d'un consentement volontaire, par complaisance, n'est pas une suggestion : aussi a-t-on pris bien souvent pour des suggestions ce qui n'en était pas ou ce qui n'en était qu'en partie seulement. Dès que le somnambulisme est un peu développé, nous voyons donc la résistance et le consentement volontaire venir modifier les actes exécutés par suggestion.

Mais une remarque beaucoup plus importante nous est fournie par l'étude de certains sujets dans certains somnambulismes particuliers que l'on peut reproduire à volonté. Il existe des somnambulismes parfaits, indiscutables à tous les points de vue, dans lesquels toute espèce de suggestibilité a complètement disparu, et cela même chez des sujets qui sont à l'état de veille extrêmement suggestibles. Plusieurs auteurs ont déjà remarqué que quelques somnambules, dans certains états possèdent une grande liberté. Puységur notait déjà l'indépendance relative de son somnambule <sup>1</sup>. Liébault remarque qu'il faut choisir son moment pour faire des suggestions, et il ajoute que, si on les fait mal à propos quand le somnambule n'est pas concentré, qu'il parle à tout le monde, on échoue le plus souvent <sup>2</sup>. Le docteur Philips <sup>3</sup>, qui aime à forger des mots, distingue nettement un premier somnambulisme avec allonomie (obéissance à autrui) et un second somnambulisme avec autonomie (spontanéité et indépendance) : il appelle, je ne sais pourquoi, ce second somnambulisme hyper-physiologique, tandis que, à mon avis, c'est celui qui est le plus physiologique ou normal. M. Bernheim, qui a très bien montré que le somnambule n'était pas un pur automate physique <sup>4</sup>, remarque aussi, à propos de la thèse du Dr Chambard, que le degré de suggestibilité n'est pas toujours en rapport avec la profondeur apparente du somnambulisme <sup>5</sup>. Enfin, M. Azam a exprimé la même vérité d'une manière complète et à une époque où les documents sur ce sujet n'étaient pas abondants, quand il dit à propos de Félicité : « C'est une somnambule totale <sup>6</sup> ». « Il y a des degrés de somnambulisme de plus en plus complets », dans lesquels la notion du monde extérieur et l'indépendance peuvent être parfaites ; mais ces observations sont restées isolées, n'ont pas été reproduites volontairement et ne semblent pas avoir modifié l'opinion des auteurs sur la relation entre le somnambulisme et la suggestion.

Nous croyons que l'on peut constater et même reproduire à volonté des somnambulismes tout à fait identiques à celui de Félicité. Nous avons décrit en effet, d'après plusieurs sujets, une série de somnambulismes de plus en plus profonds, qu'il est quelquefois très long et très difficile de produire, mais dans lesquels le sujet récupère peu à peu toutes les sensibilités et

tous les souvenirs qu'il paraissait avoir perdus. Dans le dernier de ces états, le sujet, si malade et si amoindri qu'il soit à l'état de veille, devient, au point de vue des sens et de la mémoire, absolument identique à l'individu le mieux portant et le plus normal. Quand j'ai observé cet état pour la première fois chez Lucie, j'ai voulu répéter les expériences ordinaires de suggestion que l'on fait avec les somnambules ; Lucie

<sup>1</sup> Cf. Gilles de la Tourette, 144.

<sup>2</sup> Liébault. *Le sommeil et les états analogues*, 350.

<sup>3</sup> Dr Philips. *Cours sur le braidisme*, 97.

<sup>4</sup> Bernheim. *De la suggestion*, 149.

<sup>5</sup> Id. *Ibid.*, 10, Cf. 71.

<sup>6</sup> Azam. *Double conscience*, 133, 135.

parut surprise, ne bougea pas et finit par éclater : « Mais vous me croyez donc bien bête pour vous figurer que je vais voir un oiseau dans ma chambre et courir après. » Il est à remarquer qu'elle venait de le faire précédemment pendant son premier somnambulisme, mais maintenant toute suggestibilité avait disparu. Il en est de même, un peu moins nettement peut-être, pour Léonie : très suggestible en premier somnambulisme, elle l'est de moins en moins à mesure qu'elle s'enfonce dans le second. Le phénomène est surtout curieux chez Marie et chez Rose, d'abord parce que le passage d'un état à l'autre ne se fait pas, comme chez Lucie, par un sommeil de vingt minutes et un réveil brusque, mais s'accomplit lentement et par degrés, ensuite parce qu'elles sont entièrement suggestibles à l'état de veille. On voit ces femmes si hallucinables, si passives quand elles sont éveillées, reprendre, à mesure qu'elles entrent dans ce soi-disant sommeil, non seulement tous leurs sens et tous leurs souvenirs, mais toute leur spontanéité et leur indépendance. La catalepsie même des membres, leur immobilité dans la position où ils sont mis, qui existe toujours dès que l'individu est très légèrement suggestible, disparaît aussi absolument. Ce caractère, il est vrai, et toute la suggestibilité réapparaissent quand on détruisait ce somnambulisme particulier pour ramener les sujets à leur état de veille.

Jules Janet a essayé de reproduire ces expériences relatives au somnambulisme supérieur sur un sujet célèbre, Witt ; il a, comme j'avais été amené à le faire, prolongé les passes après le premier somnambulisme et même après la léthargie du sujet et il a obtenu exactement les mêmes résultats, qu'il n'avait pas prévus<sup>1</sup>. Cette femme, dont le somnambulisme avait servi pour étudier toute la théorie des suggestions, avait un somnambulisme facile à produire et absolument ignoré, pendant lequel il était impossible de faire aucune suggestion.

Ces derniers phénomènes me semblent importants : ils nous montrent que, si le somnambulisme est une seconde existence, ce n'est pas nécessairement une existence faible, sans spontanéité et sans volonté. Les raisons qui rendent une personnalité faible et qui la soumettent à toutes les influences suggestives peuvent se rencontrer pendant l'état de somnambulisme ou ne pas s'y rencontrer. Ce n'est donc ni dans la définition du somnambulisme ni dans les causes qui le provoquent, qu'il faut chercher l'explication de la suggestion et de son singulier pouvoir

*2° L'hyperexcitabilité psychique.* - Une autre hypothèse intéressante et admise plus ou moins nettement par beaucoup d'auteurs a été proposée, mais en quelques lignes seulement, dans l'ouvrage de MM. Binet et Féré : « Nous croyons, disent-ils, qu'il faut chercher dans un second phénomène, l'hyperexcitabilité psychique, la cause de l'aptitude aux suggestions. À notre avis, si l'idée suggérée exerce un pouvoir absolu sur l'intelligence, les sens et les mouvements de l'hypnotique, c'est avant tout par son intensité<sup>2</sup>. » M. Binet revient avec plus de détails sur cette supposition dans un article, plus curieux que convainquant, sur l'intensité des images mentales<sup>3</sup>. Il me semble que les faits signalés dans cette étude peuvent être admis, mais interprétés autrement.

<sup>1</sup> Jules Janet. *Hystérie et somnambulisme d'après la théorie de la double personnalité*. Revue scientifique, 1888, I, 616.

<sup>2</sup> Binet et Féré. *Magnétisme animal*, 130.

<sup>3</sup> Binet. *L'intensité des images mentales*. Revue philosophique, 1887, I, 473.

J'aurai d'abord quelques réserves à faire que l'on trouvera peut-être bien abstraites et pour ainsi dire métaphysiques sur cette expression - « l'intensité des phénomènes psychologiques. » Dans une discussion très remarquable à propos de la psychophysique, un mathématicien anonyme, qui est en même temps un philosophe <sup>1</sup>, faisait remarquer que les sensations ne peuvent ni s'égaliser, ni s'additionner ; qu'en un mot deux sensations, fussent-elles toutes deux des *minima*, n'étaient pas comparables comme des unités mathématiques. Sans doute, les causes extérieures de nos sensations, le son, la température, etc., et même les effets de nos sensations dans le monde extérieur, mouvements, contractions musculaires, etc., sont mesurables et peuvent avoir des intensités différentes. mais les sensations elles-mêmes, considérées par leur côté interne et vraiment seul réel, ont-elles des quantités correspondantes ? Cela ne me paraît pas évident. La température passe de 0° à 15° et de 15° à 30°, et ma sensation passe du froid au tiède et du tiède au chaud. Peut-on dire que ma sensation de chaud soit un multiple de ma sensation de froid ? C'est une différence de qualité correspondant sans doute, d'après notre manière de nous représenter scientifiquement le monde extérieur, à des différences de quantité, mais qui n'en est pas une elle-même. Avant de soutenir qu'une image est plus intense ou moins intense qu'une autre, il serait bon de nous prouver que les deux images sont restées identiques en nature et qu'on ne prend pas une différence de qualité pour une différence de quantité.

C'est justement ce qui arrive, à mon avis, dans la plupart des exemples cités par M. Binet. Un sujet, nous dit-il, peut avoir dans l'esprit des idées qui ne lui paraissent pas des hallucinations ou qui ne se traduisent pas par des actes : il peut penser à un chien sans le voir, entendre parler d'une action sans l'exécuter ; mais si on insiste, si on commande plus longtemps, l'idée devient hallucination et action. C'est qu'au début elle devait être faible et qu'elle est maintenant plus forte <sup>2</sup>. Je pense au contraire que cette différence dans les résultats est due à ce que l'idée est maintenant toute différente. Les théories psychologiques qui assimilent à juste titre l'image et la sensation ne sont vraies que pour les phénomènes simples : l'image de la couleur bleue (quand elle n'est pas un simple mot) est identique en nature à la sensation du bleu. Mais il ne faut pas en conclure que l'idée d'un chien soit la même chose que la vue d'un chien et qu'il n'y ait entre les deux qu'une différence de degré. Il s'agit là de deux ensembles qui diffèrent énormément par la qualité et la complexité des images qui en font partie. L'idée d'un chien peut n'être qu'un rapport abstrait entre diverses images ou divers caractères ; elle peut être un simple mot de nature différente suivant les personnes, ou n'être qu'une image très vague de couleur uniforme, en un mot quelque chose de très simple. La sensation réelle ou l'hallucination d'un chien est un ensemble d'images visuelles, tactiles, auditives même très variées. Pour passer de l'une à l'autre, il faut, non pas renforcer, mais compléter l'image. Ce serait être bien maladroit, en face d'un sujet qui voit difficilement les hallucinations, que de répéter, même en criant très fort : « Tu vois un chien, tu vois un chien » on n'arriverait à rien. Il faut préciser et compléter l'image « Tu vois ses oreilles, tu vois sa queue, tu vois ses longs poils de couleur jaune, tu entends qu'il aboie », ou bien, si l'on a affaire à un sujet qui en soit capable, il faut lui laisser le temps de développer lui-même son image. Si, dans une conversation rapide, je dis à Léonie qu'il y a des moutons dans la prairie, au bord de la rivière, etc., j'éveille par chaque mot une image incomplète et vague qui ne sera pas une hallucination -, mais si après avoir dit : « Il y a mouton devant toi », je m'arrête brusquement et ne lui parle plus ; son idée se développe peu à peu, elle voit des détails nouveaux, sent la toison. entend le cri et finit par dire - « C'est un vrai

<sup>1</sup> Cf. *Revue scientifique*, 1875, I. 876.

<sup>2</sup> Binet. *Op. cit.*, 475.

mouton, » c'est-à-dire un mouton complet et non pas une image plus forte d'un mouton. La complexité de l'image a donné naissance à son objectivité<sup>1</sup>. Il en serait de même pour les actes qui se réaliseront ou ne se réaliseront pas, suivant que l'image motrice aura ou n'aura pas l'occasion de se compléter suffisamment.

M. Binet cherche aussi des preuves de sa théorie de l'intensité des images mentales dans l'étude des suggestions posthypnotique, que nous ne pouvons examiner maintenant. Il remarque, ce qui est très vrai, que l'idée seule d'un acte indiquée au sujet pendant la veille ne suffit pas pour l'exécuter, ; il faut encore que l'acte lui ait été réellement suggéré pendant un somnambulisme et que cette suggestion n'ait pas été effacée par une crise ou quelque autre incident, et il en conclut que l'idée suggérée pendant le somnambulisme est plus intense que si elle a été seulement indiquée pendant le somnambulisme et oubliée après le réveil et dont le souvenir persiste : on pourrait tout aussi bien soutenir le contraire. En réalité, l'idée suggérée pendant le somnambulisme n'est pas représentée de la même manière, ni par les mêmes images, n'est pas associée aux mêmes souvenirs, ne fait pas partie de la même conscience que l'idée indiquée pendant la veille.. Elle est toute différente et non pas plus forte.

Enfin, M. Binet cite et interprète une observation que j'avais moi-même faite autrefois<sup>2</sup>. Ayant remarqué que Lucie n'obéissait qu'à moi seul et voulant m'expliquer cette électivité, j'avais chargé une autre personne, M. M... de faire dans la journée une suggestion à Lucie en mon nom : « M. Janet, avait-il dit, veut que vos deux bras se lèvent en l'air. » Le commandement avait été exécuté immédiatement, tandis que lorsque M. M... parlait en son nom propre, absolument rien n'était fait. M. Binet, en racontant ce petit fait, dit que le commandement fait en mon nom a été plus intense. J'ai été bien surpris en lisant cette explication, car M. Binet me semblait oublier une des théories les plus ingénieuses et les plus vraies qu'il avait lui-même contribué à établir, celle des suggestions avec point de repère. Quand on a dit à un sujet qu'il y a un portrait sur un papier, pourquoi le voit-il sur ce papier-là et non sur un autre ? Est-ce parce que l'image de ce papier en particulier est plus intense ? Non, l'auteur nous avait fort bien dit que le portrait était associé avec tel aspect d'un papier et que l'image n'était réveillée que par cet aspect. Pourquoi ne pas dire de même que, par habitude et dressage, la suggestibilité de Lucie a été pour ainsi dire endiguée et son obéissance rattachée à un point de repère toujours le même qui est mon nom et ma personne. C'est par sa qualité et non par son intensité que mon nom a amené l'acte. Lucie, en obéissant à un étranger qui lui commandait en mon nom, s'est trompée (inconsciemment il est vrai, mais nous verrons que cela importe peu), comme une somnambule qui verrait le portrait sur un autre papier que sur la carte désignée. D'ailleurs, dans le somnambulisme qui a suivi cette expérience, elle s'est montrée furieuse de son erreur automatique et s'est bien promis de ne plus s'y laisser prendre. Elle a tenu parole et cette expérience n'a plus jamais réussi. Les erreurs de ce genre ne sont pas rares chez les somnambules ; j'avais commandé à N... de s'endormir quand je lèverais le bras. Elle s'endort quand une personne quelconque lève le bras, voilà une sottise inconsciente dont Lucie et Léonie sont bien incapables. Est-ce que l'image du bras d'un étranger qui se lève est plus intense pour N... que pour Lucie ? Elle est au contraire moins nette puisque ce bras est confondu avec le mien.

<sup>1</sup> Cf. Souriau. *Sensations et perceptions*. Revue philosophique, 1883. II, 75

<sup>2</sup> Binet. *Op. cit.*, 476.

Je n'insiste pas sur les paralysies et les anesthésies que M. Binet explique par une diminution des images et qui me semblent se rattacher à une tout autre cause \* ; mais je désire m'arrêter sur une expression particulière de cet auteur. Les individus suggestibles, dit-il, sont atteints d'une *hyperexcitabilité psychique* qui donne naissance aux hallucinations et aux impulsions. L'expression a son importance, car on la rencontre dans différents auteurs ; c'est déjà la même idée qui se trouve dans la psychologie morbide de Moreau (de Tours), quand il attribue l'origine des impulsions à une *excitation psychique*. Ce mot, tout à fait inexact, comme nous allons le montrer, a contribué pour beaucoup à engager l'auteur dans son paradoxe célèbre sur le génie et la folie, « tant nous nous laissons facilement piper par les mots. » Sans parler de ces conséquences, examinons l'expression en elle-même. Peut-on dire que les individus suggestibles soient, au point de vue psychologique, des hyperexcités ? Mais ce sont des gens accablés d'anesthésies, d'amnésies, de paralysies de toute espèce, ce qui n'a jamais été une preuve d'excitation. Lucie est anesthésique totale, Rose anesthésique et paraplégique, Marie hémi-anesthésique, aveugle d'un œil et sourde d'une oreille, Blanche a tous ses sens réduits au minimum, etc. Comment peut-on dire que, si Lucie obéit à ma voix, c'est que le phénomène psychologique, ici l'image auditive, est plus intense dans une conscience hyperexcitée ? Elle entend donc ma voix comme un coup de canon ; mais non, elle est à moitié sourde et elle m'entend à peine. Peut-on dire que Marie imite mes mouvements, parce que ce phénomène visuel est plus intense chez elle que chez une autre ? mais elle est presque aveugle et ne lit que les plus grosses lettres du tableau : singulières manifestations de l'hyperexcitabilité. Cette excitation n'est pas dans les sens. dirait-on, elle est dans l'ensemble de l'esprit. Soit, mais que penser alors de l'exemple de Blanche, la plus suggestible de toutes celles que j'ai vues, qui est presque une idiote, restant inerte tout le jour et ne s'agitant qu'à l'heure des repas.

En un mot, considérez en fait les gens suggestibles et vous les trouverez faibles, hypo-excités, si l'on peut ainsi dire, et non hyperexcités. Mais faisons maintenant une vérification inverse: excitons réellement ces individus par les agents qui remplissent ce rôle. Je me suis souvent servi des passes dans ce but, non pas que je leur accorde une importante particulière, mais parce que, en pratique, c'était un excellent procédé pour exciter les sensibilités des hystériques. Mais si ce procédé déplaît, employons-en un autre. Le meilleur serait sans doute le bain électrique par la machine statique, mais les psychologues n'ont pas encore des laboratoires bien montés à leur disposition. Contentons-nous de faire passer dans les bras, les jambes, le tronc d'un sujet anesthésique, comme Rose, des courants de moyenne intensité, ou plus simplement mettons-lui autour du front un certain nombre de plaques de plomb ou d'étain qui agissent sur elle -, au bout d'un certain temps, assez long quelquefois, et s'il n'est pas survenu d'accident, elle va recouvrer toutes ses sensibilités. C'est bien maintenant qu'elle a une hyperexcitabilité psychologique, elle sent les plus légères impressions et retrouve tous les souvenirs de son existence. Eh bien, comme nous l'avons déjà remarqué, elle n'est absolument plus suggestible. Son ouïe, qui est hyperexcitée puisqu'elle saisit les plus légers sons, n'amène plus ni hallucination ni impulsions ; sa vue, qui est devenue très perçante, ne provoque aucune imitation. Le sujet est devenu normal au point de vue de la volonté, comme au point de vue de la sensibilité et des souvenirs. Ce fait se vérifie avec Lucie et avec Marie ; il nous permet d'affirmer que la suggestibilité serait plutôt une preuve de la faiblesse que de la force des phénomènes psychologiques.

---

\* Cf. IIe part, ch. II.

## Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## IV

## L'amnésie et la distraction

[Retour à la table des matières](#)

C'est la théorie exprimée déjà à plusieurs reprises par M. Richet qui nous paraît avoir le plus de vraisemblance et à laquelle nos propres expériences nous poussent à nous rallier. Lorsqu'il exposait quelques exemples de ces changements si curieux de la personnalité par suggestion, M. Richet disait qu'il y avait là deux phénomènes essentiels : d'abord une amnésie de toutes les notions qui constituaient la personnalité ancienne, puis la formation d'une nouvelle idée de la personnalité : « elles ont d'abord perdu la notion de leur ancienne existence, puisqu'elles vivent, parlent, pensent absolument comme le type qu'on leur a présenté <sup>1</sup>. » Plus tard, reprenant d'une manière plus générale la même question, il disait que la suggestibilité ou l'abolition de la volonté personnelle s'expliquerait sans doute par une sorte d'amnésie. « Pour arrêter une pensée, il en faut une autre qui y mette obstacle ; pour entraver un sentiment, un autre plus fort doit prendre naissance. On peut supposer *que c'est la mémoire simultanée de deux sentiments ou de deux pensées qui fait défaut* <sup>2</sup>. » La supposition me semble rester encore vraie malgré toutes les observations nouvelles.

Il est facile en effet de remarquer qu'au moment où les sujets s'abandonnent à une suggestion, ils ont tout oublié et ne peuvent rappeler aucun souvenir opposé à l'idée qui envahit leur conscience. Quand Be... me voit entrer par la fenêtre, elle oublie que la fenêtre est fermée, que les rideaux sont tirés, qu'on ne peut les ouvrir du dehors, etc. Quand Blanche voit l'éléphant dont je lui parle, elle oublie que nous sommes dans un cabinet de travail, que la porte d'entrée est petite, qu'il y a un escalier, un couloir par où les éléphants ne passent guère, etc. Quand Rose monte avec moi au sommet de la tour Eiffel, elle oublie que la tour n'est pas achevée, ce qu'elle vient de dire l'instant précédent. Inversement, quand les sujets ne sont plus suggestibles, ils présentent, comme premier caractère, un retour frappant de ces souvenirs antagonistes. On se souvient de ce mot de Lucie que j'ai cité quand, dans son second somnambulisme, elle se rit des suggestions : « Vous me croyez donc bien bête pour vous figurer que je vais voir un oiseau *dans ma chambre*. » Elle se souvient donc qu'elle est dans sa chambre, que les oiseaux n'y entrent pas, etc. Enfin nous pouvons artificiellement faire une dernière vérification : en fournissant nous-même au sujet ces souvenirs qu'il a perdus, nous arrêterons une suggestion qui, sans cette précaution, allait se réaliser. Blanche, sur mon ordre, tire la langue ; je lui fais remarquer qu'elle est devant son père, elle cesse de suite ce mouvement. Elle me fait un pied de

<sup>1</sup> Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, 236.

<sup>2</sup> Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, 529.

nez, je lui dis que ce n'est pas convenable, et voici la main qui baisse. Mais il faut que ces images antagonistes soient fournies quelquefois en assez grand nombre et surtout dès le début de la suggestion afin de pouvoir l'arrêter. Ces différentes constatations prouvent bien qu'une *amnésie considérable accompagne toujours les actes accomplis par suggestion*.

Ainsi l'amnésie serait la cause principale de la suggestion, comme elle est la raison essentielle du somnambulisme, tellement la mémoire joue un grand rôle dans notre vie psychique. Seulement l'amnésie, comme la mémoire elle-même, ne peut pas être un phénomène primitif ; nous l'avons déjà remarqué à propos des variations de la mémoire pendant les divers états somnambuliques, que nous devons encore y revenir maintenant. De même que la mémoire dépend de la sensation, l'amnésie dépend de l'anesthésie, et c'est parce qu'une personne n'est plus capable de sentir une certaine sensation qu'elle n'en retrouve plus l'image. Si nos sujets ont des pertes de mémoire au moment où ils exécutent une suggestion, ils doivent avoir des anesthésies correspondantes.

Pour certains d'entre eux, le fait semble assez facile à vérifier, car ils présentent constamment des anesthésies considérables et bien connues. Je ne crois donc pas m'avancer beaucoup, en tout cas, je résume mes propres observations en disant que les personnes nettement suggestibles, au moins de la façon que nous étudions maintenant, ont pour la plupart de sérieuses anesthésies. Les alcooliques ont la plus grande partie de la surface cutanée insensible ; les somnambules naturels de M. Mesnet avaient perdu plusieurs sens ; les hystériques que j'ai étudiées avaient des lacunes graves dans leur sensibilité. D'autre part, la guérison de leur maladie est surtout caractérisée par le retour des sensations perdues, et, à ce premier point de vue, on pourrait dire assez facilement que *la suggestion est liée à l'anesthésie* qui enlève au sujet non seulement des sensations particulières, mais encore tous les souvenirs qui sont exprimés par des images du même genre.

Cependant la démonstration ainsi faite serait tout à fait insuffisante : d'un côté, en effet, il y a des personnes très suggestibles qui ont à peine ou même qui n'ont absolument pas d'anesthésie hystérique. Be... serait un excellent exemple de cette catégorie ; suggestible au degré que j'ai indiqué, elle a, quand on les examine, toutes les sensibilités intactes. D'autre part, l'anesthésie hystérique constante n'explique pas bien le genre d'amnésie qui accompagne et produit la suggestibilité. La perte du sens tactile ou du sens des couleurs amène l'oubli constant d'une certaine catégorie générale de souvenirs liés aux sensations tactiles ou colorées, mais n'explique pas la perte particulière et momentanée de tel souvenir particulier qui peut être exprimé par diverses images. Ainsi, quand je dis à Léonie qu'elle est une princesse, elle oublie d'abord qu'elle est une paysanne : c'est la condition nécessaire pour que l'hallucination se développe. C'est incontestable ; mais l'anesthésie de Léonie n'explique pas qu'elle oublie maintenant sa qualité de paysanne dont elle avait le souvenir il y a un instant, alors que son insensibilité était la même.

Il faut reconnaître, ici encore, l'existence d'une seconde espèce d'anesthésie moins connue, mais dont l'importance psychologique est très grande. Un individu qui a une sensibilité normale est capable non seulement d'exercer tous ses sens successivement, mais, en outre, dans une certaine mesure, d'apprécier diverses sensations simultanément. Placé dans une réunion de plusieurs personnes, il peut suivre une conversation particulière, et entendre cependant une question qu'on lui adresse derrière lui, voir une personne nouvelle qui entre et se retourner à propos. Ce sont là des choses fort

simples dont les personnes au tempérament suggestible sont complètement incapables. Si elles regardent une personne et lui parlent, elles n'entendent plus et même ne voient plus les autres. Lucie avait, à ce propos, une conduite bien singulière : dès qu'elle ne parlait plus directement à une personne, elle cessait de pouvoir l'entendre. On pouvait se mettre derrière elle, l'appeler, lui crier des injures aux oreilles \*, sans qu'elle se retournât ; on pouvait se mettre sous ses yeux, lui montrer des objets, la toucher, etc., sans qu'elle s'en aperçût. Que Léonie tricote ou qu'elle écrive, c'est toujours avec la même tension d'esprit apparente ; on peut ouvrir la porte, lui toucher les bras ou la figure, lui parler sans qu'elle s'en aperçoive. Chose plus singulière, elle a sous les seins et sur l'ongle du pouce des points hyperesthésiés et hystérogènes dont le simple frôlement provoque des cris de douleur et même des convulsions. Quand elle est ainsi occupée par un travail ou par une simple conversation, je puis frapper sur sa poitrine ou sur son pouce sans qu'elle dise mot. Une anesthésie de ce genre a été bien souvent signalée pendant le somnambulisme. Tel somnambule n'entend que la voix de son magnétiseur et n'entend pas la voix des autres personnes ; tel autre ne voit que la lumière qu'il allume et non celle que d'autres peuvent avoir allumée. Nous aurons à revenir, sinon sur l'explication, au moins sur la description de ces faits \*\* ; contentons-nous de remarquer maintenant que cette anesthésie n'est pas particulière au somnambulisme électif, elle existe à un haut degré chez tous les individus qui sont suggestibles. C'est un état exagéré de *distraktion*, qui n'est pas momentanée et ne résulte pas d'une attention volontaire dirigée uniquement dans un sens ; c'est *un état de distraction naturelle et perpétuelle qui empêche ces personnes d'apprécier aucune autre sensation en dehors de celle qui occupe actuellement leur esprit*. Remarquons, enfin, que, lorsque ces individus, dans diverses circonstances maintenant connues, cessent d'être suggestibles, cette distraction disparaît et nous pourrions dire qu'elle joue un grand rôle dans tous les phénomènes que nous étudions.

En effet, cette anesthésie par distraction entraîne avec elle une amnésie particulière qui est précisément celle dont nous avons besoin pour comprendre la suggestion. Voici un exemple instructif : Lucie, qui cesse d'entendre et de voir les gens dès qu'elle ne leur parle plus, oublie également leur présence, ainsi qu'on peut le voir par différents traits de sa conduite. Elle se figure que les gens sont sortis dès qu'elle cesse de leur parler, et, quand on la force à faire de nouveau attention à eux, elle dit : « Tiens, vous êtes donc rentré ? » Ce qui est plus frappant, c'est qu'elle ne tient plus compte de leur présence, dit tout haut ses secrets sans être retenue par la pensée de la présence de ces personnes. Léonie est de même, pendant son somnambulisme au moins, car elle n'est pas, comme Lucie, suggestible consciemment à l'état de veille. Elle commence par me dire qu'elle ne veut causer qu'avec moi et qu'elle ne me quittera pas. Je la fais causer avec une autre personne et je cesse de lui parler, alors elle m'oublie complètement et, quand cette personne sort, elle veut la suivre comme s'il n'y avait plus qu'elle au monde. Il n'est pas plus difficile de comprendre maintenant pourquoi Léonie, quand je lui parle d'une princesse, a oublié sa situation de paysanne ; elle est si distraite qu'elle cesse à ce moment d'avoir la sensation de sa robe, de son tablier, de son bonnet, les seules choses qui puissent lui rappeler actuellement sa vie antérieure. La même distraction explique que Marie, ne voyant plus la chambre, les murs, le parquet, oublie que nous sommes dans une chambre d'hôpital et que personne n'a apporté de bouquet. De même que l'anesthésie tactile

\* Nous réservons toujours pour la seconde partie tout ce qui a rapport à l'action et à l'audition latentes ou subconscientes.

\*\* Cf. I<sup>re</sup> part., ch. II, le passage sur la sensibilité élective.



générale enlève tous les souvenirs liés au sens tactile, de même cette anesthésie, variable et momentanée pour certains objets que cause la distraction, enlève momentanément tous les souvenirs qui sont liés à la sensation de ces objets.

Puisque, dans les phénomènes étudiés jusqu'à présent, cette anesthésie et cette amnésie causées par la distraction ne portent que sur les images opposées à l'acte suggéré, elles laissent subsister isolée et par conséquent plus développée la conscience de cet acte lui-même. On sait les sottises que nous pouvons commettre dans un instant de distraction ; eh bien, si l'on tient compte des conditions de sa production, un acte suggéré qu'exécute le sujet est l'idéal de la distraction.

### Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## V

## Le rétrécissement du champ de la conscience

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'avons tenu compte jusqu'à présent dans nos études que de la qualité des phénomènes qui occupaient la conscience ; mais il est probable que les existences psychologiques peuvent présenter d'autres différences que celles qui résultent de la nature des images auditives, visuelles et tactiles. Sans parler de l'intensité propre à chaque image, ce qui nous paraît un caractère peu clair, n'est-il pas possible, d'une part, qu'il y ait aussi des différences dans la quantité, dans le nombre des phénomènes psychologiques qui remplissent ces diverses consciences ; d'autre part, que tous les hommes ne soient pas à ce point de vue aussi riches les uns que les autres et disposent dans un temps donné d'un nombre d'idées très différent. C'est là une supposition qui nous paraît très propre à expliquer les caractères des anesthésies que nous avons signalés. Cherchons d'abord à l'exposer en elle-même et à montrer qu'elle est intelligible et vraisemblable, puis nous verrons comment elle peut expliquer les phénomènes que nous étudions.

« Les phénomènes qui font l'objet de la physiologie, écrivait Herbert Spencer <sup>1</sup>, se présentent sous la forme d'un nombre immense de séries réunies ensemble. Ceux qui font l'objet de la psychologie ne se présentent que sous la forme d'une simple série. » C'est, en effet, une opinion assez répandue que la conscience d'un homme ne renferme au même moment qu'un seul phénomène, et que, par conséquent, la vie psychologique est constituée par une succession de phénomènes venant à la suite les uns des autres, formant une longue série qui se prolonge pendant toute la vie de l'individu, mais restant chacun isolé sans être accompagné d'autres faits simultanés. Sans doute,

<sup>1</sup> H. Spencer. *Principes de psychologie*. Trad. I, 419. - Voir Ribot. *Psychologie anglaise*, 207.

nous avons bien l'idée de la coexistence et même la notion des objets disséminés dans l'espace ; mais cette notion, loin d'être primitive, serait dérivée de la notion de succession et de l'idée du temps. On sait comment Spencer prétend former le rapport de coexistence par l'union de deux rapports de séquence, et comment, depuis Stuart Mill, l'école anglaise s'est attachée à démontrer que « le temps est père de l'espace ». Si l'on adopte entièrement cette opinion, comme semble le faire M. Taine qui regarde la conscience comme un centre inétendu, une sorte de point mathématique, on trouvera peut-être singulier de parler encore du nombre des phénomènes psychologiques dans la conscience à un moment donné ; puisque, à tous les moments, cette quantité doit être l'unité. Nous pourrions cependant faire encore des réserves : ainsi que l'ont montré les beaux travaux de Wundt et de ses élèves sur la durée des phénomènes psychiques, ces phénomènes ne se succèdent pas toujours avec la même rapidité, et deux individus pourraient encore, dans un temps donné, présenter une quantité très différente d'images mentales.

Mais nous ne croyons pas que l'on puisse adopter sans restrictions l'hypothèse de Stuart Mill et de Spencer et réduire ainsi l'étendue de la conscience. Il ne nous paraît guère possible, malgré les démonstrations curieuses données par les psychologues anglais, de faire sortir la notion d'espace de la notion de temps et le rapport de coexistence du rapport de succession. L'idée d'espace, qui est une idée originale, dérive en réalité de la sensation d'étendue que nous procure la coexistence réelle d'un grand nombre de sensations simultanées du sens de la vue ou du sens tactile<sup>1</sup>. D'autre part, l'observation de nous-même ne nous montre pas la conscience ainsi réduite à l'unité. Pendant que j'écris cette page et que je pense aux différentes opinions des philosophes sur l'étendue de la conscience, je vois mon papier, ma lumière, ma chambre et j'entends en même temps le bruit sourd d'un concert dans la maison voisine, ce qui ne laisse pas de me causer une impression désagréable. Tout cela existe à la fois dans mon esprit ; je ne dis pas que mon travail en soit meilleur, non, il vaudrait mieux sans doute ne penser qu'à lui ; mais enfin, tel qu'il est, il avance cependant malgré le bourdonnement de sensations et d'images qui se heurtent en ce moment dans ma conscience. D'ailleurs est-il possible qu'il en soit autrement ? Un seul acte, celui d'écrire, ne demande-t-il pas plusieurs phénomènes conscients, la vue du papier, de la plume, des traits noirs, l'image sonore ou musculaire des mots, l'expression parlée des idées, etc. Si je n'avais en tête qu'une seule image, je l'exprimerais sans doute parfaitement, car elle serait traduite par tout mon corps, mais je ne bougerais plus, je ne penserais plus, je deviendrais une statue, comme les cataleptiques que nous avons étudiées.

C'est, en effet, dans la catalepsie que l'unité presque absolue de la conscience existe, c'est-à-dire tout au début du retour de la conscience, au sortir d'une sorte d'anéantissement, quand l'esprit presque épuisé est incapable de concevoir plusieurs sensations à la fois. Une seule sensation subsiste : elle vit de sa vie propre et donne aux sujets cette apparence d'automate humain. Peut-être aussi, à l'autre extrémité du développement intellectuel, quand la vie de l'intelligence tout à fait parfaite permettra à un esprit d'embrasser dans une vaste synthèse toutes les images, de réunir en une seule idée celles d'un rapport très général, toutes les sensations qu'il éprouve ou dont la mémoire lui rappelle le souvenir, peut-être alors, si cet état est possible, retrouverions-nous l'unité intellectuelle réalisée un moment par de grands génies dans une haute pensée. Mais la vie ordinaire de la pensée ne tombe pas si bas et ne s'élève pas si haut : elle se maintient à une hauteur moyenne à laquelle les images présentées

---

<sup>1</sup> Voir Rabier. *Leçons de philosophie*, I, 227.

à l'esprit sont nombreuses et où leur systématisation est loin d'être complète. C'est ce que comprenait très bien M. Dumont<sup>1</sup> quand il écrivait : « Il y a en nous à chaque instant un groupe de nombreuses sensations coexistantes... Le moi est à la fois série et groupe ; il est une série de groupes », et plus récemment un magnétiseur très psychologue<sup>2</sup>, quand il nous dit : « A l'état de veille, malgré le monoïdéisme apparent qui a séduit plusieurs psychologues, notre pensée est toujours très compliquée ; nous avons simultanément une foule de sensations qui luttent entre elles et une foule de souvenirs qui cherchent à se débarrasser de la pression des idées dominantes ».

C'est d'ailleurs, il faut le reconnaître, l'opinion à laquelle M. Spencer se rattache lui-même, en pratique, toutes les fois qu'il s'agit d'expliquer un phénomène réel. « La conscience du rêve est comme celle du vieillard ou de l'homme indolent, les éléments en sont moins cohérents et *moins abondants*... Le rétrécissement de *l'aire de la conscience* se trahit par l'absence de ces *innombrables pensées collatérales* que les scènes successives provoquent d'ordinaire... »<sup>3</sup>. Et ailleurs : « Quoique les phénomènes de conscience forment une série, il y a des *changements simultanés* : le champ visuel n'est pas absolument réduit à un point, il y a conscience vague des points environnants... Dans la trame de la conscience, il y a plusieurs fils ; les externes sont lâches et mal adhérents, mais à l'intérieur, il y a une série de changements dont le tissu est serré et qui forme ce que nous pouvons appeler la conscience proprement dite »<sup>4</sup>. Cette dernière restriction est très juste ; ce petit groupe de phénomènes mieux connus que les autres, c'est la part de l'attention, de l'aperception, comme dirait Wundt après Leibniz, qui ne s'étend pas aussi loin que la conscience elle-même ; mais l'auteur n'en reconnaît pas moins que la conscience humaine, claire ou non, s'étend ordinairement assez loin sur un grand nombre d'images collatérales et coexistantes.

Spencer nous fournit même un terme excellent, très précis et très utile que nous conserverons : l'aire ou le champ de la conscience. On sait, en effet, ce que l'on appelle le champ visuel : « c'est toute l'étendue de l'espace d'où nous pouvons recevoir une impression lumineuse, l'œil restant immobile et le regard fixe »<sup>5</sup>. Ne pourrait-on pas appeler de même *champ de la conscience* ou étendue maximum de la conscience, le nombre le plus grand de phénomènes simples ou relativement simples qui peuvent se présenter à la fois dans une même conscience, en réservant, comme le propose Wundt<sup>6</sup>, le terme de « point de regard interne » pour cette partie des phénomènes de la conscience vers laquelle est dirigée l'attention ? Il serait, je crois, de la plus haute importance pour la psychologie expérimentale de pouvoir déterminer, ne fût-ce que d'une manière approximative, le champ de la conscience, comme on mesure le champ visuel avec un campimètre ou un périmètre. Wundt est le seul, croyons-nous, qui ait essayé une détermination expérimentale de ce genre<sup>7</sup>. Malheureusement, il se sert de procédés et de raisonnements qui ne nous paraissent ni bien clairs, ni bien certains, et il passe très vite sur cette question difficile. Sa conclusion est que « nous serons autorisés à considérer douze représentations simples comme étant l'étendue maximum de la conscience ». A première vue, et peut-être à tort, je trouve que ce chiffre doit être

<sup>1</sup> L. Dumont. *Théorie scientifique de la sensibilité*, 85, 87.

<sup>2</sup> L. Ochorowicz. *Suggestion mentale*, 502.

<sup>3</sup> H. Spencer. *Principes de psychologie*, I, 645.

<sup>4</sup> Id. *Ibid.*, I, 426.

<sup>5</sup> Dr Chauvel. *Précis théorique et pratique de l'examen de l'œil et de la vision*, 1883, 69.

<sup>6</sup> Wundt. *Eléments de psychologie physiologique*. Trad. 1886, II, 231.

<sup>7</sup> Id. *Ibid.*, II, 241.

beaucoup trop faible. Le champ visuel binoculaire, qui n'est cependant qu'une petite partie du champ total de la conscience, renferme évidemment bien plus de douze phénomènes visuels simultanés ; la conscience, qui contient en outre les autres sensations et leurs images, doit en contenir bien davantage. Mais il y a ici une foule de questions à soulever sur le sens même des mots, sur l'idée que l'on se fait d'une représentation simple, qui font de ce problème l'un des plus délicats de la psychologie expérimentale, quoiqu'il reste à mon avis un des plus importants.

Malgré ces difficultés et malgré l'impossibilité où nous sommes ici, à notre grand regret, d'apporter des mesures précises, il nous semble cependant qu'il y a un point assez facile à établir. Le champ de la conscience comme le champ visuel peut varier ; il n'est point le même chez tous les individus, ni à tous les moments de la vie chez un même homme. Entre un individu cataleptique n'ayant, comme nous l'avons montré, qu'une seule image à la fois et un chef d'orchestre entendant simultanément tous les instruments, voyant les acteurs, et suivant, par la mémoire ou par la lecture, la partition de l'opéra, il y a tous les degrés possibles. Les degrés inférieurs nous intéressent le plus en ce moment, car il est facile de montrer que les individus suggestibles ont un champ de conscience très rétréci et que ce caractère joue un grand rôle dans les modifications de leur volonté.

Le rétrécissement du champ de la conscience, du moment que nous ne pouvons pas le mesurer directement, doit se manifester d'une manière un peu indirecte peut-être, mais très certaine par des anesthésies. Considérons à un instant donné deux individus qui ont des champs de conscience différents ; quand l'un sent dix phénomènes, l'autre n'en sent que cinq ; ne devons-nous pas conclure qu'il y a cinq phénomènes que le second ne peut pas sentir, au moins à ce moment, et que dans une certaine mesure il est momentanément anesthésique ? Aussi quand une personne comme Lucie ne peut entendre qu'une personne à la fois, je suppose tout naturellement que le champ de sa conscience est petit, qu'il est comme un vase déjà plein de liquide, dans lequel on ne peut plus faire pénétrer une seule goutte. Ce n'est qu'une supposition, mais elle rend bien compte des faits.

Mais, dira-t-on, l'anesthésie n'est pas une preuve du rétrécissement du champ de la conscience, car les images fournies par les sens restants peuvent être à elles seules fort nombreuses et compenser la perte des autres sens. Cela arrive en effet quelquefois ainsi : chez les aveugles de naissance, par exemple, les sens qui subsistent s'aiguisent et se perfectionnent et peuvent quelquefois combler le vide laissé par les sensations visuelles ; un homme qui fait attention à un objet peut ne plus voir les autres, mais il aura à propos de cet objet des sensations plus vives et plus nombreuses qui empêcheront son champ de conscience d'être véritablement rétréci. Tout cela est exact, mais les choses ne se passent pas ainsi dans l'anesthésie hystérique. La perte d'un sens n'amène pas un accroissement dans l'acuité des autres sens, bien au contraire ; la concentration de la conscience sur un objet ne rend pas les sensations relatives à cet objet plus nombreuses, comme dans l'attention. Une hystérique pense peu de choses, mais le peu qu'elle pense, elle ne le connaît pas mieux pour cela, car les sens qui lui restent sont diminués de toute façon et elle n'a que des notions fort confuses des objets mêmes qu'elle regarde. L'anesthésie chez elle, même quand elle est momentanée et due à la distraction, est une perte sans compensation.

Une autre preuve de ce rétrécissement du champ de la conscience chez les suggestibles doit être tirée des phénomènes produits chez ces personnes lorsqu'on ferme les seuls sens qui leur restent. Tous les auteurs ont signalé l'abrutissement, l'obli-

tération de l'intelligence et de la mémoire qui surviennent subitement chez une hystérique anesthésique quand on lui ferme les yeux ou qu'on lui met du coton dans les oreilles <sup>1</sup>. Il semble que les images visuelles ou auditives qui pourraient subsister ne suffisent plus pour former une vie psychologique : la petite lumière qui subsistait encore semble s'éteindre et toute conscience disparaît dans un sommeil complet. Il est vrai qu'il y a ici une grande différence entre l'hystérique et l'idiot ou même l'épileptique. Tandis que ceux-ci, si on leur supprimait leurs faibles moyens de penser, resteraient abrutis comme je l'ai constaté chez R.... celle-là en prend assez vite son parti, et, puisqu'on lui détruit son existence psychologique ordinaire, elle en commence une seconde. C'est peut-être là tout le secret de l'hypnotisation si facile des hystériques par occlusion des paupières. Laissons de côté la seconde existence qui peut être identique ou supérieure à la première, ce sommeil, cette destruction de la vie ordinaire qui vient subitement par la fermeture des yeux ne montre-t-il pas que le champ de conscience était bien petit et se composait presque uniquement de ces phénomènes qu'on leur enlève.

Quelles sont les personnes qui satisfont à cette condition, qui ont une conscience de ce genre et qui seront par conséquent suggestibles ? Il faudrait répondre à cette question par des faits et des statistiques que je ne puis établir ; j'indiquerai seulement ce qui me paraît vraisemblable. Les individus dont le champ de la conscience est restreint d'une manière anormale me paraissent former deux groupes : ce sont des malades ou des enfants. Chez les uns, il semble qu'une sorte de fatigue ou de faiblesse restreigne la quantité des phénomènes qui peuvent entrer dans une même conscience, car, dans la plupart des maladies débilitantes, on retrouve ces symptômes psychologiques : la distraction, l'absorption sur un point de toute la pensée, l'oubli des assistants, la suggestibilité qui est si manifeste en particulier dans certaines formes de la fièvre typhoïde. Chez les autres, la conscience semble peu développée dans tous les sens, elle est aussi restreinte dans son étendue que dans sa nature et sa variété ; les actes impétueux des enfants, leurs croyances naïves, leurs colères et leurs larmes d'un instant, tout le prouve facilement.

Mais il ne faut pas en conclure, du moins je le crois, que les enfants soient hypnotisables, ce n'est pas la même chose. La suggestion met en usage d'une façon réfléchie un mécanisme de la conscience qui existe déjà et qui agit de lui-même et au hasard toute la journée ; l'hypnotisme, pour amener l'état somnambulique, doit déranger l'orientation actuelle de la pensée pour lui en substituer une autre. Or, les enfants, heureusement, n'ont pas d'ordinaire l'instabilité mentale et les anesthésies qui permettent ce bouleversement. Un somnambulisme véritable se produisant facilement chez un enfant me paraîtrait la marque d'une tare héréditaire et d'une névrose commençante. Aussi ne doit-on pas dire comme on l'a trop répété, que « la mère est le premier des hypnotiseurs », ce qui serait bien malheureux, mais que la mère est la première à diriger les croyances et les actes de l'enfant, ce qui est tout naturel, car elle a du jugement et de la volonté pour lui qui n'en a pas.

Pourquoi maintenant les individus mis en somnambulisme ont-ils quelquefois, dans cette nouvelle existence, un champ de conscience très rétréci et une forte suggestibilité ? Parce que cette seconde existence ressemble souvent à celle des malades et à celle des enfants. Les sujets en somnambulisme perdent quelquefois la sensibilité au moins au début ; ils présentent, dit M. Richet, une hyperexcitabilité des muscles qui

---

<sup>1</sup> Binet et Féré. *Archives de physiologie*, 1887, II, 373.

les rend analogues à des hystériques<sup>1</sup>. Comme tous mes sujets étaient déjà si fortement hystériques et malades à l'état de veille qu'ils ne pouvaient guère le devenir davantage, j'ai surtout été frappé du deuxième caractère, *l'analogie du somnambulisme et de l'enfance*. Le fait est remarqué depuis longtemps ; « le commencement de la mensambulance (sommambulisme), remarque un magnétiseur, le comte de Rédern, est une espèce d'enfance qui exige une véritable éducation »<sup>2</sup>. Parmi les modernes, MM. Fontan et Ségard ont très justement insisté sur ce caractère<sup>3</sup>. Rien n'est plus curieux en effet que de voir des femmes de trente ans, sérieuses et froides à l'état de veille, prendre, une fois en somnambulisme, des airs de bébé, gesticuler, jouer sans cesse, rire à tout propos, parler en zézayant, réclamer des petits noms comme Nichette ou Lili, et en réalité prendre toutes les allures de très jeunes enfants. Peut-être, comme je l'ai remarqué, le retour du sens musculaire qui prédomine pendant l'enfance est-il pour quelque chose dans ce caractère ; mais le principal me paraît être la formation d'une nouvelle forme d'existence sans beaucoup de souvenirs ni d'expériences qui lui soient propres. Le somnambule en effet peut avoir, si on les lui demande, les souvenirs de la veille, mais il les évoque peu spontanément ; ils sont pour lui comme des souvenirs exprimés dans une langue étrangère qu'il ne comprend qu'avec un peu d'effort. Ou bien, s'il se rappelle ces souvenirs, il en tient peu de compte, comme de l'expérience d'autrui. « Cela ennuerait beaucoup l'autre, disait Léonie<sup>2</sup>, mais moi cela m'est égal. » Ces rapprochements sont peut-être hypothétiques, mais il y a un fait certain : c'est que le vrai somnambulisme débute par un arrêt de la conscience normale, la petite mort de Félida, comme disait M. Azam, après lequel la conscience renaît peu à peu ; elle débute sous forme de catalepsie, qui est un « monodéisme » presque complet ; elle se présente naturellement ensuite avec un champ assez restreint, jusqu'à ce que, dans son développement parfait, elle s'étende fort loin et qu'il n'y ait plus aucune suggestibilité. Ce n'est pas en tant que somnambulisme que cet état est favorable à la suggestion, c'est en tant que la seconde existence ressemble par son étroitesse aux existences faibles des malades ou des enfants.

La conscience peut donc, à chaque moment de la vie, s'étendre sur un champ plus ou moins étendu ; chaque fois que nous voyons chez une personne *l'obéissance aux suggestions, ou mieux les oublis et les distractions* auxquelles cette disposition a été ramenée, nous constatons en même temps chez elle *un rétrécissement notable du champ de la conscience* et une diminution manifeste du nombre des phénomènes simultanés qui peuvent à chaque instant remplir l'esprit.

---

<sup>1</sup> Richet. *L'homme et l'intelligence*. 512.

<sup>2</sup> Cité par Perrier. *Journal du magnétisme*, 1854, 69.

<sup>3</sup> Fontan et Ségard. *Médecine suggestive*, 1887, 55.

## Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## VI

Interprétation des phénomènes de suggestion.  
Le règne des perceptions.

[Retour à la table des matières](#)

Un médecin du 18<sup>e</sup> siècle, précurseur à certains points de vue de Maine de Biran, Rey Régis, disait déjà que le mouvement des membres peut être déterminé par trois choses : par la volonté, par la *pensée*, par la passion. « Cette doctrine d'une détermination immédiate de la faculté motrice par la pensée sans l'intermédiaire de la volonté est une de celles par lesquelles Rey Régis se distingue de Maine de Biran et va rejoindre la psychologie anglaise de nos jours »<sup>1</sup>, « Penser, disait en effet Bain<sup>2</sup>, c'est se retenir de parler et d'agir ». Cela est juste pour nous qui pouvons nous retenir, mais, pour les individus que nous décrivons, penser c'est parler et agir. Jamais on ne peut étudier plus facilement cette action de la pensée sur le mouvement qu'en regardant agir tantôt sous une influence suggestive, tantôt par eux-mêmes, ces individus dont la conscience est rétrécie et qui ont par conséquent des anesthésies nombreuses et des amnésies consécutives.

Quand le champ de la conscience est aussi restreint que possible et ne renferme plus qu'un seul phénomène à la fois, ce fait se présente sous forme de sensation ou d'image, et, en étudiant les actions des individus cataleptiques, nous ne pouvons voir que l'automatisme des images. Mais dès que le champ de la conscience est un peu plus étendu, chaque sensation ne reste plus isolée, elle est accompagnée de nombreuses images accessoires et interprétatives qui permettent la formation de l'idée du moi, de l'idée du monde extérieur et du langage; en un mot les phénomènes se présentent sous forme de *perception*, et, en regardant agir des individus de ce genre, nous pouvons nous rendre compte de *l'automatisme des perceptions*.

Une perception, comme une émotion, mais avec un degré de complexité bien plus grand, est une synthèse, une réunion d'un très grand nombre d'images. Ces systèmes ont été organisés autrefois quand chacun de nous a *compris*, pour la première fois, la situation d'un objet, l'utilité d'un instrument, ou le sens d'une parole. Nous savons déjà, par nos études sur les émotions et sur les mémoires, que de pareils systèmes sont durables et tendent à se conserver le plus longtemps possible. Ici, comme précédemment, un des termes du groupe étant donné évoque tous les autres. Aussi, sans revenir sur les études précédentes, il suffit de montrer: 1<sup>o</sup> comment cet automatisme

<sup>1</sup> Paul Janet. *Un précurseur de Maine de Biran*. Revue philosophique, 1882, I, 374.

<sup>2</sup> Bain. *Les sens et l'intelligence*. Trad. 1874, 298.

des perceptions ressemble au mécanisme des sensations et des émotions, et 2<sup>o</sup> par quels traits, grâce à sa complexité plus grande, il en diffère.

1<sup>o</sup> Cet automatisme nouveau est, sur certains points, identique au premier et simplement plus compliqué. Quand un esprit de ce genre entend cette phrase : « Fais le tour de la chambre », il est capable de la comprendre, c'est-à-dire qu'il aura à ce propos dans la conscience des images (musculaires ou visuelles suivant les cas) du mouvement de ses jambes, des images visuelles de l'aspect de la chambre au moment où il part, puis d'autres images motrices et d'autres images visuelles d'un aspect nouveau de la salle, et ainsi une longue suite de représentations variées jusqu'à une dernière qui reproduira le premier aspect de la salle. Mais il s'arrête là, le champ de la conscience est trop petit pour recevoir d'autres images ; le sujet n'entendra pas les moqueries sur son passage, ne verra pas les personnes présentes, et par conséquent ne se souviendra pas des raisons qui rendent son acte ridicule ou inutile. Il ne fera point de jugements qui demandent la comparaison de plusieurs perceptions, ou du moins n'en fera que de très simples entre les deux ou trois perceptions, de ses membres, des aspects de la salle qu'il peut avoir simultanément, et ne pourra parler que pour dire : « Je fais le tour de la salle. » Mais nous avons admis que des images se présentant dans des conditions semblables, sans rencontrer de contradiction ni de rectification, non seulement étaient associées à un mouvement réel, mais étaient elles-mêmes, à un autre point de vue, un mouvement véritable. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que cette personne, pensant ce que nous avons dit, marche réellement et fasse sous nos yeux le tour de la chambre.

Le développement automatique des perceptions amène un phénomène nouveau, celui de l'hallucination, qui semble demander une explication particulière. Le phénomène produit semble être en effet quelque chose de différent, se passer dans l'esprit, au lieu de se manifester par un mouvement du corps. En réalité, cette différence n'est, comme nous l'avons vu, que très superficielle ; car, dans tout acte suggéré, il y avait déjà une hallucination, et toute hallucination suggérée est, en quelque façon, un acte. un mouvement du corps que l'on commande. Mais, pourra-t-on dire, l'hallucination présente un caractère nouveau et essentiel ; au lieu de rester interne, de paraître au sujet subjective comme l'image d'un mouvement, elle paraît appartenir au monde extérieur et devenir objective. D'abord cette différence n'est pas absolue : Rose qui, sur l'ordre de remuer sa jambe, la voit en l'air, a bien une image objective à propos d'un acte ; Léonie, qui sent une douleur vague, ou le chaud ou le froid, a bien des images subjectives quoique hallucinatoires. Nous pourrions dire que la notion d'objectivité se joint à l'hallucination quand celle-ci est suffisamment complexe ; car, ainsi qu'on l'a très bien expliqué, c'est du degré de complexité que dépend notre distinction entre les images internes et les perceptions objectives. « Nos représentations ordinaires nous paraissent internes parce qu'elles sont beaucoup moins complexes que les perceptions réelles <sup>1</sup>. » Les sujets que nous étudions ayant, grâce au développement automatique des images, des représentations très complexes, doivent les confondre avec les objets extérieurs. Le plus souvent, d'ailleurs, la question est beaucoup plus simple ; car l'hallucination, associée d'une manière indissoluble avec une perception réelle, prend naturellement la même apparence et la même nature. Quand Marie voit un oiseau perché sur l'appui de la fenêtre, elle ne peut croire que l'oiseau soit en elle et l'appui de la fenêtre, à l'extérieur. Il n'y a donc pas là de

<sup>1</sup> Souriau. *Sensations et perceptions*. Revue philosophique, 1883, II, 75.



problème nouveau. Sans aucun doute, les hallucinations provoquées par suggestion soulèvent bien des problèmes particuliers et intéressants, et d'ailleurs elles ont déjà été étudiées à part dans des travaux remarquables. Mais quand on considère d'une manière générale l'automatisme de l'esprit, on ne voit pas de raison pour séparer l'hallucination suggérée et l'acte suggéré.

Quant aux suggestions plus compliquées, aux hallucinations avec point de repère, aux changements de personnalité, on comprend qu'elles soient la conséquence de perceptions plus complexes. Dans l'esprit du sujet, s'est formé autrefois une certaine idée d'une princesse ou d'un archevêque ; évoquée par un mot, puis livrée à elle-même, cette idée subsiste et nous montre, sous forme d'actes et d'hallucinations, les éléments qu'elle renferme, car, dans cet esprit restreint, aucune perception ne se forme en ce moment pour faire obstacle à l'idée suggérée.

2° Ces caractères ressemblent fort à ceux que présentait déjà l'automatisme des images isolées pendant la catalepsie. Voyons maintenant les traits nouveaux qui appartiennent en propre à l'automatisme des perceptions. Les actes que nous étudions maintenant sont, à bien des points de vue, supérieurs aux attitudes cataleptiques par leur nombre, leurs variétés, leur adaptation aux circonstances et même quelquefois leur indépendance.

La conscience étant, pendant la catalepsie, trop restreinte pour permettre l'intelligence des signes et du langage, les actes ne peuvent être provoqués que par les émotions en assez petit nombre qu'il est possible de faire naître. Parmi ces émotions, celles-là seulement se développent et provoquent des actes associés qui font partie d'un système, d'un ensemble déjà fréquemment réalisé : la scène de la colère, la scène religieuse de la communion, le salut, etc., voilà à quoi se réduisent les actions complexes de Léonie pendant la catalepsie. Cela ne peut se comparer avec la diversité infinie des actes et des hallucinations que la parole peut provoquer chez les sujets simplement suggestibles. Les actes cataleptiques sont parfaits, sans hésitation, sans un signe qui ne concoure à l'expression générale ; les actes suggérés sont moins parfaits, et jamais les expressions de la physionomie n'acquièrent la même unité ni la même intensité.

Les premiers sont encore invariables, comme nous l'avons montré ailleurs ; les suggestions ne sont pas toujours exécutées de la même manière. C'est qu'en effet les premiers ne s'adaptent point aux circonstances et se déroulent sans souci des obstacles, ou s'arrêtent quand l'obstacle est insurmontable. Insistons sur ce dernier point : Léonie, quand elle joue la scène de la communion, parcourt quelques mètres en avant et un peu à droite. Si l'espace lui manque, si elle se heurte à un mur, elle ne songe pas à obliquer légèrement, elle s'arrête contre ce mur, la tête baissée et les mains jointes, appuyant sur la muraille jusqu'à la fin de la catalepsie. Une de ces personnes dont nous parlons maintenant agit tout différemment. Si j'ai dit à Marie de marcher, d'aller à un endroit désigné, elle ne s'arrête pas devant les murs, sait trouver les portes et éviter les obstacles. Elle change et elle corrige son acte suivant les circonstances. Je lui ai dit un jour de balayer la pièce, elle se dirige vers un coin où elle comptait trouver un balai, mais ne le trouvant pas et sans attendre que j'ajoute rien, elle va à un autre endroit où elle le trouve et se met alors à balayer. Lucie, quand je lui commande d'écrire, prend un crayon si elle est dans son lit, et va chercher une plume et de l'encre si elle est levée. Enfin la cataleptique ne voit rien, n'entend rien en dehors de l'acte

par lequel sa très petite conscience est occupée tout entière ; la somnambule qui exécute une suggestion est aussi très distraite et insensible à bien des impressions ; mais elle peut, dans une certaine mesure, entendre quelques paroles, voir quelques objets qui s'accordent assez bien avec sa perception dominante, et s'adapter un peu à ces impressions nouvelles.

Cette différence se comprend ; elle correspond à celle qui existe entre une sensation et une perception, l'une invariable, parce qu'elle est unique et ne peut exister que d'une seule manière et n'amener qu'une série d'images ayant les mêmes caractères ; l'autre variable, parce qu'elle contient des éléments multiples qui peuvent changer en partie suivant les circonstances sans que la perception d'ensemble disparaisse. Si j'osais faire une semblable comparaison, je dirais que les cataleptiques ressemblent à des canards sans cerveau que M. Ch. Richet a eu l'obligeance de me montrer dans son laboratoire. Au premier abord, les canards sans cerveau ne se distinguaient pas des autres, ils fuyaient en criant et en écartant les ailes comme leurs camarades ; mais quand toute la bande était arrivée contre un mur, leur infériorité éclatait ; tandis que les canards au cerveau intact se dispersaient à droite et à gauche, les canards sans cerveau se heurtaient du bec contre la muraille et ne bougeaient plus. Cette comparaison peut sembler dangereuse, car elle semble avoir pour conséquence le rapprochement des actes opérés par suggestion des actes exécutés par les canards intacts, c'est-à-dire de la conduite des bêtes. Cette assimilation ne me paraît pas trop absurde, car les animaux intelligents se conduisent eux aussi d'après des perceptions complexes qui leur permettent de varier leurs actes et de les adapter dans une certaine mesure aux circonstances.

Une autre différence se rattache à la précédente. La cataleptique exécute peu d'actes, ne les modifie jamais, mais elle ne résiste jamais ; son esprit réduit à un seul fait ne permet pas l'opposition des éléments ; la perception plus étendue des suggestibles permet la résistance. Non pas que le sujet puisse résister librement et par un acte de volonté, il n'en possède en réalité aucune ; mais, parmi les éléments constitutifs d'une perception ou parmi les images qu'elle évoque, il peut s'en rencontrer d'opposés, ou mieux, il peut se rencontrer des images qui font partie d'une autre perception, d'une autre synthèse opposée à la première et qui la réveillent. Si je dis à Léonie de s'agenouiller, elle ne le fait pas, c'est que son premier magnétiseur la faisait agenouiller pour la punir et elle s'écrie. « Mais je n'ai rien fait de mal, je ne veux pas être punie. » J'ai voulu une fois (il est vrai que l'idée était malheureuse) la transformer en son propre mari pour voir comment elle jouerait le rôle d'une personne qu'elle déteste. L'hallucination ne fit que commencer, elle se vit un instant avec un costume d'homme ; mais alors elle frappait sur elle-même avec indignation en repoussant ce costume ; les images opposées étaient plus nombreuses que les images suggérées. Un autre jour, je veux lui suggérer de voler des billets dans un coffre-fort, elle s'arrête épouvantée avant de faire l'acte. Je commande à Lucie de faire sa prière, elle répond par des gestes irrévérencieux et par des railleries contre la religion. L'idée de prière a éveillé ce qu'elle contenait dans l'esprit du sujet, c'est-à-dire des images tout à fait opposées à sa réalisation. Plus la conscience du sujet s'élargit, plus la renaissance de ces idées devient probable et moins la puissance de la suggestion est considérable.

Cependant, chez les sujets que nous avons étudiés, dont le champ de la conscience est toujours très restreint, cette résistance est assez rare et ne me paraît pas constituer une véritable liberté. C'est simplement une image qui s'oppose à une autre et dont le pouvoir moteur fait équilibre à celui de la première. C'est alors que l'esprit ressemble à une balance qui oscille et penche du côté du poids le plus fort. Mais rien n'a été

changé au mécanisme de l'action et de la croyance qui sont toujours uniquement déterminées par des perceptions. Comme la catalepsie était toute entière le règne des sensations et des émotions, les états que nous avons étudiés sont le règne de la perception.

Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## VII

### Le caractère des individus suggestibles

[Retour à la table des matières](#)

Ces conclusions et les précédentes se heurtent à une difficulté et soulèvent une objection grave qu'il faut tourner en vérification de nos hypothèses. Si la suggestion n'a pas de pouvoir qui lui soit propre et n'agit que comme une perception déposée dans un esprit d'un certain genre, elle ne doit pas seule provoquer chez ces sujets des actes automatiques. Toutes les idées, toutes les perceptions doivent trouver chez eux le même terrain favorable à leur développement et donner à la conduite de ces individus un aspect tout particulier.

Eh bien, nous croyons qu'il en est réellement ainsi et que notre théorie du règne des perceptions s'applique aussi bien à leurs actes naturels qu'à leurs actes suggérés. Rien n'est plus curieux, en effet, que le caractère et la conduite de ces personnes faibles dont la conscience éprouve les plus singulières modifications par suite même de son rétrécissement. On comprend que ce sujet ait tenté bien des romanciers qui, obéissant au goût du jour, mettent dans leurs ouvrages le portrait d'une hystérique ou d'une somnambule. Malheureusement la plupart, à mon avis du moins, se contentent de quelques termes scientifiques récoltés au hasard et croient avoir tout dit quand ils ont parlé d'une crise de nerfs à quatre phases et d'une héroïne héli-anesthésique. Le portrait des hystériques a été aussi la tentation de tous ceux qui se sont occupés des maladies mentales : les descriptions de Legrand du Saulle, de Moreau (de Tours)<sup>1</sup>, de M. Ball<sup>2</sup>, de M. Ribot<sup>3</sup>, sont parmi les plus intéressantes. Nous n'avons par bonheur à essayer rien de semblable. Il nous suffit de rassembler, à un seul point de vue, les quelques observations que nous avons pu faire et qui confirment l'idée générale que nous avons émise sur la nature de la conscience chez ces malades.

Une observation que je fis un jour par hasard, ce sont les meilleures, m'expliqua mieux que toutes les recherches la nature de l'intelligence des personnes faibles dont nous parlons. J'arrivai un jour auprès de Lucie, dans l'intention de faire quelques recherches sur les phénomènes d'anesthésie ; elle prétendit être fatiguée et mal

<sup>1</sup> *Psychologie morbide*, 76.

<sup>2</sup> *Maladies mentales*, 519.

<sup>3</sup> *Maladies de la volonté*, 1883, 111.

disposée pour me répondre. En réalité, elle avait été ennuyée par mes expériences de la veille et ne voulait pas recommencer. « Soit, lui dis-je, nous serons paresseux aujourd'hui, mais pour que je ne sois pas venu pour rien, tu vas me raconter une histoire. - Quelle folie ! je n'en sais pas. Vous ne voulez pas que je vous raconte Ali-baba ? - Mais si, pourquoi pas ? J'écoute. » Et la voici qui, moitié riant, moitié fâchée, commence l'histoire d'Ali-baba. D'abord elle raconte mal et s'arrête à chaque instant pour voir si j'écoute. Peu à peu, elle s'excite, raconte avec plus d'entrain et ne s'occupe plus de moi... Elle pousse un cri et s'arrête les yeux fixés sur un coin du mur, puis elle parle tout bas pour elle-même : « Les voilà, tous les voleurs... dans de grands pots... ». Elle ne raconte plus, elle voit, elle suit toute la scène qui se déroule devant ses yeux et, de temps en temps, murmure son opinion comme les enfants au spectacle . « On va les tuer tous... c'est bien fait. » Quant à moi, l'histoire d'Ali-baba ne m'avait jamais paru aussi intéressante et je me gardais bien de l'interrompre. C'est qu'en effet je voyais devant moi la manière dont pensent les hystériques et les somnambules ; au lieu d'être terne et abstraite comme chez nous, la pensée est chez elles colorée et vivante, elle est image et presque toujours hallucination. M. Richet demandait à une somnambule l'heure où une chose était arrivée : « Attendez, disait-elle... je ne vois pas » ; puis elle dit : « Je sais maintenant. » Elle voyait devant elle un cadran dont les aiguilles marquaient l'heure. Une pensée qui se présente avec cette vivacité ne peut guère être hésitante et variable comme la nôtre. « Je l'ai vu, de mes propres yeux vu », disons-nous quand nous sommes certains ; mais ces esprits là voient tout avec la même force et la même netteté ; il n'est pas surprenant qu'ils soient convaincus de tout. « Tout fantôme interne renferme une conception affirmative », disait M. Taine <sup>1</sup>. Sans doute, mais l'affirmation sera d'autant plus forte que le fantôme sera plus coloré et plus réel, et si la plus légère de nos imaginations s'accompagne déjà d'une certaine conviction de l'existence de l'objet, combien cette conviction devra-t-elle être plus forte chez des personnes dont chaque pensée équivaut à une sensation. Quand nous rêvons, les idées les plus absurdes nous semblent des réalités, parce qu'elles prennent une forme et se placent devant nous ; les esprits de ce genre rêvent toujours et tout est devant eux comme un objet réel. Sainte Thérèse a décrit d'une manière bien précise cet état d'esprit qu'elle devait connaître : « Je connais, dit-elle, des personnes dont l'esprit est si faible qu'elles s'imaginent voir tout ce qu'elles pensent. Cet état est bien dangereux » <sup>2</sup>. Aussi, quelle que soit l'idée qui remplisse actuellement leur esprit, rien n'égale leur conviction : il n'est au pouvoir d'aucun raisonnement, d'aucune objection, quelque fondée qu'elle soit, de l'ébranler, car c'est plus qu'une conviction, c'est l'impossibilité de penser autrement. Il ne faut pas discuter avec les suggestibles, c'est inutile : quand je veux modifier une conviction de Léonie, j'obtiens toujours cette réponse qui, au fond, est pleine de bon sens : « Je vois que cela est ainsi, pourquoi voulez-vous que je ne croie pas que cela est ? vous croyez bien, vous, ce que vous voyez... Vous ne voyez pas la même chose que moi... que voulez-vous que j'y fasse ? c'est que vous ne savez pas voir, tant pis pour vous. » N'est-ce pas ainsi que parlent les croyants dans les religions : « Vous ne comprenez pas cela... c'est que vous n'avez pas la foi, c'est un sens qui vous manque ; mais moi je sens, je vois... donc je crois. » Et cette conviction pourra devenir l'origine de tous les dévouements et de tous les fanatismes.

Nous constatons chez les mêmes personnes un autre caractère de l'intelligence qui semble, au premier abord, tout à fait opposé au précédent et qu'il ne sera pourtant pas bien difficile de concilier avec lui. C'est une extraordinaire crédulité. Lorsqu'on leur

<sup>1</sup> Taine. *Intelligence*, II, 76. Cf. *Ibid*, I, 89.

<sup>2</sup> Hack Tuke. *Le corps et l'esprit*, 14.

raconte des histoires, au lieu de les leur faire raconter, elles y croient tout autant et les prennent également pour des réalités. Je ne parle pas ici de ces hallucinations que l'on communique volontairement à une somnambule, je parle de faits journaliers qui se passent dans la vie normale de ces esprits faibles. Lucie, en passant dans une rue, a entendu dire quelques mots sur une personne de sa connaissance. Le propos tel qu'elle me le raconta était absurde et n'avait probablement pas été dit de cette manière : elle en resta cependant complètement convaincue et il me fut impossible de la faire changer d'idée. Le plus invraisemblable exemple que j'aie vu de cette crédulité est le suivant : une hystérique entend dire dans sa jeunesse, par un maladroit, que les femmes atteintes de sa maladie mouraient à la ménopause. Vingt ans plus tard, au moment des premières manifestations de l'âge critique, elle se prépare à mourir, étouffe et serait peut-être morte, si nous n'avions fini par découvrir son secret et par lui modifier, non sans peine, sa conviction. Elle se décida à vivre et depuis se porte très bien. Rose était malade et paralysée ; aucun remède ni physique ni moral ne semblait avoir de prise sur elle. Pendant le délire d'une crise d'hystérie, je l'entends dire : « On ne me guérira pas ; ce n'est pas une maladie que j'ai, je suis ensorcelée par ce vieux sorcier que j'ai fâché contre moi ; il n'y a rien à faire. » Je lui fis avouer cette singulière histoire ; je parvins avec bien des difficultés à lui enlever cette conviction vraiment délirante, et je n'eus plus de peine à supprimer la paraplégie. Mais laissons de côté ces cas extrêmes où la crédulité a des conséquences dramatiques ; constatons d'une manière générale que les hystériques éveillées ou endormies, peu importe, sont comme les petits enfants, qu'elles n'ont point besoin de pratiques hypnotiques pour être convaincues et qu'elles croient tout ce qui frappe leur esprit.

Leur activité, comme cela est naturel, présente les mêmes caractères que leur pensée ; elle est d'abord extrêmement rapide et comme instantanée ; aussitôt une idée conçue, il faut l'exécuter, et le mouvement est accompli comme par une décharge convulsive. Lucie pense à quitter la salle, et la voilà au travers des rues à peine habillée, courant et gesticulant. Léonie, en somnambulisme, veut descendre au jardin ; la porte résiste un peu, brusquement la voici sur la fenêtre ouverte, et j'ai à peine le temps de la retenir ; s'intéresse-t-elle à quelqu'un, elle se précipite toujours pour le chercher ou pour le suivre dès qu'elle en entend parler. Des exemples nombreux sont inutiles ; il faudrait citer toute la vie et toutes les actions, car on retrouve toujours ce même caractère de précipitation irraisonnée. Aussi les motifs des actes même les plus graves sont-ils futiles. Une somnambule disait à Bertrand <sup>1</sup> « qu'elle allait sur les toits pour chercher une épingle ou un clou qu'elle croyait y avoir aperçu ». Lucie s'en va acheter un jour une foule d'objets d'ameublement qu'elle ne peut payer : « J'avais envie, dit-elle, de voir l'effet que ferait ma chambre un peu plus remplie. » Les motifs de ces actes sont encore tous déterminés par les désirs ou les sensations présentes, ils ne sont pas fournis par la pensée d'un bonheur futur ou d'un mal éloigné. L'insouciance des femmes hystériques est invraisemblable et elle se retrouve dans la conduite de tous les êtres faibles ou dégradés.

Ces actes brusques et étourdis sont cependant quelquefois violents et durables ; s'ils ressemblent souvent à des convulsions, ils ressemblent parfois à des contractures. Rose se met en tête de faire un travail au crochet, une aube pour un prêtre, je crois ; elle y travaille sans cesse, ne parle que de cela, même en somnambulisme et même pendant ses crises : pendant huit jours, elle n'a pas pu penser à autre chose ; puis une remarque subite, un dégoût, et elle n'a plus voulu y toucher. Quand elle se met à bâiller, elle continue pendant des heures sans pouvoir s'arrêter. Après avoir été

<sup>1</sup> Bertrand. *Du somnambulisme*, 87.

paralysée pendant sept mois, elle fut guérie par un somnambulisme prolongé; mais alors il semblait qu'elle voulût abuser de ses jambes, car elle courait toute la journée sans pouvoir s'arrêter, jusqu'à épuisement. Marie, ordinairement très douce et de bonne humeur se fâche contre une servante et prend subitement la résolution de ne plus dire un mot à aucune des personnes de l'hôpital. Elle veut bien causer avec moi quand j'arrive, mais reste muette avec tous les autres. Cela dura plus de quinze jours et disparut subitement; l'accès passé, elle ne veut plus qu'on lui en parle et dit que ce n'était rien. Il serait trop facile d'ajouter ici une quantité d'exemples de ténacité que ces esprits faibles montrent dans des actes qu'ils ont entrepris tout à fait au hasard et qu'ils cessent de même.

L'activité nous montrera un autre caractère parallèle à celui que nous avons déjà vu dans l'intelligence; quoique brusque et tenace, elle est cependant très modifiable par toutes les influences extérieures. Ces personnes, en apparence spontanées et entreprenantes, sont de la plus étrange docilité quand on sait de quelle manière il faut les diriger. De même que l'on peut changer un rêve par quelques mots adressés au dormeur, de même on peut modifier les actes et toute la conduite d'un individu faible par un mot, une allusion, un signe léger auquel il obéit aveuglément, tandis qu'il résisterait avec fureur si on avait l'air de lui commander. Un mot provoque le rire ou les pleurs, ou la rougeur, un mot les rend douces ou violentes.

Cette modification de leurs actions par l'influence d'autrui se manifeste d'une manière remarquable dans leurs habitudes d'imitation. Nous sommes tous plus ou moins modifiés par les personnes que nous fréquentons, mais, chez les esprits faibles, cette modification est une transformation complète et rapide. Les actes les plus graves n'ont pas d'autre origine que l'imitation. « Un premier suicide se fait au moyen d'une allumette chimique, et qui pourrait faire la statistique des cas de mort de ce genre? Un malheureux imagina de se jeter sous les roues d'une locomotive: l'instantanéité de ce nouveau genre de suicide a aussitôt donné l'éveil à ceux qui aspirent à désertir la vie, et les imitateurs sont venus maculer de leur sang les roues de la lourde machine »<sup>1</sup>. Bien souvent le crime, comme le suicide, sera le résultat de cette imitation contagieuse, et, pendant toute une période, les assassinats seront du même genre et les cadavres seront mutilés de la même manière. Mais l'imitation peut devenir une maladie et amener certains individus à imiter continuellement l'acte qu'ils voient accomplir\*. Les maladies nerveuses acquises par imitation, le somnambulisme naturel produit par la lecture de l'histoire du somnambule Caselli, les épidémies démonopathiques, le mal des Andous en Belgique, les possessions du monastère de Kérndrep, de Loudun, de Morzine, sont des faits trop connus pour que j'y insiste.

Pour comprendre cette manière d'agir, cherchons dans quelles circonstances elle paraît s'accroître davantage. Ces résolutions soudaines et absurdes, ces imitations irrésistibles seront bien plus manifestes à mesure que l'état d'affaiblissement psychologique sera plus considérable. « Un des effets les plus extraordinaires de l'ivresse n'est-il pas de nous faire céder avec une extrême facilité à des impulsions auxquelles nous avons résisté »<sup>2</sup>. Moreau (de Tours), en donne un exemple curieux: un malheureux qui désire en finir avec la vie ne peut prendre la résolution de se tuer, il se décide et va arriver à l'exécution quand il est gris<sup>3</sup>. Le somnambulisme peut être

<sup>1</sup> Legrand du Saulle. *La folie devant les tribunaux*, 537.

\* Cf. Saury. *Les dégénérés*, 96. - Cullerre. *Magnétisme*, 253.

<sup>2</sup> Moreau (de Tours). *Le haschich*, 137.

<sup>3</sup> Id. *Psychologie morbide*, 404.

considéré quelquefois comme une existence inférieure à celle de la veille, aussi nous présente-t-il des faits de ce genre : « Un individu, somnambule naturel, est frappé du nombre de vers en *ique* qu'il vient de lire, il s'en moque ; le soir, il s'endort en n'y pensant plus. Le lendemain, il trouve son carnet sur lequel il a écrit pendant la nuit 75 vers en *ique* sur le même sujet <sup>1</sup> :

Oh ! toi qui sais chanter sur ton luth poétique  
La gloire du prélat et la vertu civique,  
Permits, fils d'Apollon, que ma mure pudique  
Se revête pour toi de sa blanche tunique... etc.

Une autre malade hystéro-épileptique imite dans son sommeil naturel tous les bruits qu'elle a entendus dans la journée <sup>2</sup>. De même que le déchaînement des passions est complet dans le rêve <sup>3</sup>, de même qu'un penchant assoupi depuis longtemps pendant la veille reprend pendant le rêve l'empire qu'il avait autrefois <sup>4</sup>, de même, des impulsions faibles dans un état peuvent devenir toutes puissantes dans un autre. Trois hystériques étaient dans la même salle de l'hôpital et, comme cela arrive souvent, ne s'aimaient guère et affectaient des manières toutes différentes, pendant leur état normal ; mais, quand elles étaient en crise, elles se copiaient si bien qu'elles avaient le même délire et prononçaient exactement les mêmes paroles. Or, pour l'une au moins que j'avais vue dans une autre salle, cette forme de crise et ce genre de délire qu'elle n'avait pas auparavant étaient une pure imitation. Le haschich donne une disposition de ce genre : « il produit dans la volonté, dans les instincts, un tel relâchement que nous devenons le jouet des impressions les plus diverses. Par un mot, un geste, nos pensées peuvent être tournées sur une foule de sujets » <sup>5</sup>. L'ivresse du haschich ressemble d'ailleurs, dit M. Richet <sup>6</sup>, à l'état hystérique et on y trouve la même exagération du sentiment et la même impuissance de la volonté. Toutes les idées se traduisent sans que nous puissions les en empêcher. »

De même que dans la catalepsie, l'automatisme des idées se révèle parfois, non seulement par leur durée, mais encore par leurs associations ; - on voit certains actes s'expliquer ainsi par des liaisons involontaires entre les idées. « On connaît l'histoire de ce pauvre jeune homme de la maison de Mailly, dont la Palatine parle dans ses mémoires. Un sachet lui avait été donné par Mlle de la Forge; ensorcelé par la puissance magique de ce sachet, il suppliait sa famille de consentir au mariage. Les refus le désespérèrent et il résolut de se noyer, mais à peine avait-il ôté le sachet que le charme cessa et l'indifférence la plus glaciale succéda à la passion » <sup>7</sup>. Combien de sottises, de crimes commis sous l'influence d'un sort, comme conséquence d'une idée fixe, pourraient s'expliquer de la même manière. On a perdu, comme dans le rêve, le pouvoir de diriger les pensées ; elles se développent à leur façon, et l'une ou l'autre, la dernière sinon toutes, arrive à l'exécution complète. Dans ce cas l'action semble plus irrésistible encore, car elle ne heurte pas les autres idées de la conscience, elle en sort

<sup>1</sup> *Le révélateur du magnétisme*, avril 1838.

<sup>2</sup> *Journal du magnétisme*, 1855, 487.

<sup>3</sup> Maury. *Du sommeil*, 87.

<sup>4</sup> Charma. *Du sommeil*, 1852, 19.

<sup>5</sup> Moreau (de Tours). *Haschich*, 66.

<sup>6</sup> Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, 124.

<sup>7</sup> De Gasparin. *Les tables tournantes*, 1855, I, 427.

tout naturellement ; de même que nous ne sommes pas étonnés de nos propres rêves, de même les hystériques et les somnambules sont rarement surprises de leurs propres absurdités, car elles n'ont pas dans l'esprit d'images opposées qui leur puissent servir de terme de comparaison. Cette association des idées a encore, surtout chez ces personnes, un effet singulier qu'il est nécessaire de bien connaître ; elle s'exerce souvent par contraste, et la pensée d'une chose amène rapidement en elle l'idée, puis l'exécution de la chose absolument contraire ; « elles ont envie de rire en voyant pleurer, disent des mots inconvenants en pensant à être pudiques, etc. »<sup>1</sup>. Cette association par contraste que nous avons déjà signalée existe d'une façon naturelle avant de se présenter dans les expériences du transfert. En un mot, il n'y a pas un seul caractère des actes suggérés qui ne trouve son analogue dans la conduite naturelle de ces individus constamment suggestibles.

Faisons maintenant la même étude sur les sentiments et les passions de ces mêmes personnalités faibles, toujours dans les mêmes états que nous avons décrits, lorsque, soit par la maladie, soit par les procédés hypnotisants, le champ de leur conscience a été restreint et ne peut plus contenir simultanément qu'un nombre d'images bien inférieur à celui qu'il devrait régulièrement renfermer.

Il est d'observation banale que les personnes de ce genre sont extraordinairement émotiounables et que, pour le plus léger prétexte, elles semblent éprouver avec une violence inouïe toutes les secousses de la joie, de la peine, de l'amour, de la terreur, etc. Les exemples abondent. Il suffisait de raconter devant Lucie (éveillée ou en premier somnambulisme) quelque histoire absurde d'un chien écrasé ou d'un mari qui bat sa femme, pour qu'aussitôt elle changeât de visage et se retirât dans un coin en pleurant comme une Madeleine. La joie de me revoir bouleverse Léonie, et ce sont, pendant quelques minutes, des secousses, des sanglots, des cris inarticulés, presque un début de crise de nerfs. C'est d'ailleurs ainsi par une véritable crise de nerfs que se terminent toutes les émotions de Rose; je l'ai vue, pendant quarante-huit heures, dans une série de crises presque continuelles à la suite d'une déception, parce qu'une personne qu'elle attendait n'était pas venue la voir.

Que faut-il penser de cette soudaineté et de cette violence dans l'émotion ? Remarquons d'abord que l'expression de l'émotion est ici, si je ne me trompe, beaucoup plus violente que l'émotion elle-même. Ces grands bouleversements de tout leur être, quand ils n'ont pas encore amené la crise, car alors la nature des phénomènes change, se calment aussi vite qu'ils ont été provoqués. Il ne faut pas chercher à consoler une hystérique

comme l'on ferait pour une personne ordinaire, en lui parlant de l'objet de son chagrin et en lui montrant qu'il est futile. Non, si on parle de l'objet qui a causé leur colère ou leur désespoir, de quelque manière qu'on en parle, on augmente leurs cris et leurs larmes. Il faut tout simplement, sans aucun art des transitions, parler brusquement de tout autre chose ; elles restent un moment interloquées, hésitantes puis, en quelques secondes, se donnent tout entières au nouveau sujet et rient avec gaieté quand elles ont encore les larmes dans les yeux. Léonie avait perdu un enfant, il y a quelques années, dans les plus tristes circonstances, et c'était, pour la pauvre femme, un bien juste sujet de chagrin. Les incidents les plus futiles, une consonnance, une date, la couleur noire d'un morceau de papier, lui rappelaient à chaque instant ce malheur quand elle était en somnambulisme, et ne le lui rappelaient pas quand elle

---

<sup>1</sup> Liébault. *Du sommeil*, 235.



était éveillée. C'était alors des larmes et des cris, puis des contractures interminables. J'essayai d'abord de la consoler, mais en vain ; ce n'est qu'assez tard que je m'avisai du véritable moyen pour arrêter ce chagrin. Dès que sa figure s'attristait et qu'elle commençait à crier: « Oh! ma pauvre petite », de suite, je lui parlais brusquement d'autre chose, elle se mettait à rire et c'était fini. Bien mieux, si on réussit à leur faire avouer ce qu'elles éprouvent, on voit qu'elles sentent en réalité fort peu de chose. Un jour, Lucie, qui était anesthésique totale et qui ne sentait même pas une forte brûlure, se fit une coupure à la main et le sang coula assez fortement. Elle se mit à crier et à pleurer comme si elle endurait un véritable martyre. J'en fus un peu surpris, car, à ce moment même, elle ne sentait pas une épingle enfoncée dans sa main sans la prévenir, et je lui demandai si réellement elle souffrait beaucoup : « Mais... non, pas précisément, dit-elle, mais vous voyez bien, mon sang coule, je dois souffrir beaucoup, il est tout naturel que je crie... ah ! ... » Je trouve ce mot qui lui échappa très significatif ; elle ne crie pas parce qu'elle souffre réellement, ici je crois qu'elle ne sentait rien, mais parce qu'elle doit souffrir. Une idée plus ou moins vague de la souffrance, peut-être une image hallucinatoire très faible d'une douleur ancienne, voilà tout ce qu'il y avait au-dessous de ces grands cris et de ce désespoir.

Dans certains cas, dira-t-on, l'émotion est bien réelle ; le chagrin de Léonie en pensant à son enfant, la terreur de Lucie pendant sa crise, sont des sentiments vrais. Soit, mais cela n'empêche pas que l'expression de l'émotion ne joue encore un grand rôle ; car je suis disposé à croire ici que le sentiment réel est postérieur à l'expression extérieure. Un psychologue américain dont le nom est bien connu, M. William James, a soutenu une théorie très séduisante sur l'origine des émotions <sup>1</sup>. D'après lui, c'est un tort de dire avec le sens commun : Nous perdons notre fortune, nous sommes chagrins, nous pleurons. « Cet ordre n'est pas correct, le second état mental n'est pas immédiatement introduit par le premier, les manifestations physiques doivent être interposées entre eux. L'ordre rationnel est que nous nous sentons chagrins parce que nous pleurons, colères parce que nous frappons, etc. » Toutes nos pensées produisent en nous des modifications physiques, mouvements, modifications de la circulation, de la respiration, de l'état de la peau, des glandes, de la vessie, etc. Par une sorte de choc en retour, la sensibilité ramène à la conscience la notion de ces changements et nous donne une émotion qui n'est précisément que la sensation plus ou moins confuse de toutes ces modifications. L'auteur en concluait qu'un individu totalement insensible ne devrait pas avoir conscience de ces changements organiques et par conséquent ne plus éprouver d'émotions, et il m'écrivit à ce sujet quand, dans mes premières études, j'avais signalé Lucie comme anesthésique totale. Je lui répondis que les hystériques me semblaient assez mal choisies pour vérifier cette théorie, d'abord parce que leur anesthésie n'était pas bien réelle \*, ensuite parce qu'elles étaient au contraire très émotionnables. Il m'a semblé depuis que ces observations étaient en réalité plus favorables à l'opinion de M. William James, mais d'une autre manière qu'il ne le croyait lui-même. L'émotion n'est pas supprimée chez l'hystérique par son anesthésie; car, si elle ne sent pas les modifications de sa peau, elle voit ses propres mouvements et entend ses cris ; mais elle semble être produite chez elle et entretenue par l'exagération même des manifestations. Semblables à ces gens qui font de grands mouvements et poussent de grands cris pour se mettre en colère, elles gesticulent beaucoup pour la moindre des choses et se prennent elles-mêmes à leurs propres grimaces. « Oh ! comme je crie bien, pourrait dire Lucie; je dois être bien en colère, donc je le suis. » Même dans le cas d'émotion réelle, c'est la puissance et le caractère de la manifes-

<sup>1</sup> William James. *What is an emotion*, from *Mind.*, n° XXXIV.

\* Voir IIe part., ch. II.

tation physique déterminée toujours par les mêmes lois qui amènent la force de l'émotion.

Ces quelques observations sur la conduite des personnes suggestibles trouveront leur confirmation et leur conclusion dans quelques phénomènes assez connus et célèbres. Il est aujourd'hui admis comme axiome que les hystériques et les personnes du même genre mentent continuellement, et plus d'un répète cette formule, d'après quelques cas célèbres, sans avoir cherché à en vérifier l'exactitude. Je ne tiens pas à réhabiliter leur réputation, mais je crois juste de dire qu'elles ne mentent pas beaucoup plus que le commun des mortels. Sur une quinzaine de personnes que j'ai étudiées et qui, certes, n'étaient pas parfaites, je n'en ai guère rencontré qu'une, chez qui l'habitude du mensonge fût véritablement curieuse. Lorsque ce caractère existe, et, comme je viens de le dire, il se rencontre, il ne faut pas s'indigner, ce qui est ici parfaitement déplacé, il vaut mieux chercher à l'expliquer.

Beaucoup de psychologues, qui raisonnaient plus qu'ils n'observaient, ont soutenu que la véracité, l'habitude d'aimer et de dire la vérité, était une chose naturelle à l'homme qui se retrouvait constamment, lorsque l'esprit humain était observé dans toute sa candeur primitive, chez l'enfant et chez le sauvage. Je ne parlerai pas du sauvage que je ne connais pas, mais je remarquerai que les enfants, à moins d'être de petits prodiges, sont loin de dire toujours scrupuleusement la vérité, qu'ils embellissent leurs récits, et qu'ils savent mentir aussitôt qu'ils savent parler. Le fait me semble d'ailleurs tout naturel et tout simple. L'idée de la vérité est en réalité une idée fort abstraite, le résultat d'une série de jugements complexes que l'on ne fait pas en venant au monde. Je crois même que l'on n'a bien l'idée de la vérité et de son importance que du jour où l'on s'est intéressé aux sciences. L'esprit de vérité et l'esprit scientifique sont deux choses analogues, et celui qui ne comprend pas l'intérêt qu'il y a à savoir ce qui est, ne sent pas l'importance qu'il y a à dire ce qui est. Aussi, tout esprit simple, rudimentaire, qui fait peu de rapports abstraits, ne dirige pas ses paroles par l'idée abstraite de la vérité, mais les dirige par les images dominantes dans son esprit. Or, l'esprit de l'hystérique est justement, par la perte de plusieurs sens et par le rétrécissement de la conscience, un esprit rudimentaire ; elle ne comprend rien à la science et ne s' imagine pas que l'on puisse s'y intéresser ; elle dit ce qui lui vient à l'esprit, sans autre préoccupation. Si l'on songe au caractère hallucinatoire de toutes leurs idées, à l'absence de contrôle qui caractérise leur pensée, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera bien plutôt qu'il y en ait encore autant d'honnêtes.

Il est facile de faire une remarque analogue pour leur conduite. La morale n'est pas plus que la vérité une chose naturelle ; ce n'est pas l'avidité que de la considérer comme le plus beau résultat du travail de l'intelligence humaine. L'idée du bien, l'idée du devoir sont des rapports abstraits, des jugements, de véritables découvertes ; pour les concevoir, il faut réunir dans une même pensée un très grand nombre de termes en apparence étrangers : l'idée de l'acte présent, de ses conséquences futures même lointaines, la pensée des autres hommes, de leur ressemblance avec nous-mêmes, de leurs droits, etc. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un pauvre esprit, dans un moment où il ne peut avoir qu'une seule image, ne réunisse pas et ne compare pas toutes ces idées. Si ses actions restent morales, c'est que le hasard des circonstances ou les habitudes de la pensée ramènent heureusement dans son esprit des images d'actions honnêtes ou insignifiantes ; mais le même hasard pourra amener des images d'actions malhonnêtes qui se réaliseront sans rencontrer plus d'obstacles. Nous sommes très surpris que certains auteurs puissent parler à tout propos de responsabilité morale et aient admis

son existence même dans les rêves. « M. Fodéré est d'opinion qu'un homme qui aurait fait une mauvaise action pendant son sommeil ne serait pas tout à fait excusable... Il n'aurait fait qu'exécuter les projets dont il se serait préoccupé à l'état de veille »<sup>1</sup>. Sans doute la pensée du rêve répète quelquefois celle de la veille ; mais, dans la veille, elle a été arrêtée par les autres idées simultanées ; dans le rêve, elle est seule et domine. L'homme n'a-t-il pas assez fait en résistant tant qu'il le pouvait, tant qu'il avait une volonté ; comment serait-il responsable maintenant de pensées et d'actes qui se développent automatiquement ? Il en est de même pour les individus suggestibles, ils n'ont point de responsabilité parce qu'ils n'ont point de volonté. Ils sont égoïstes, vaniteux, jaloux, car ce sont leurs principaux vices, mais ils ne peuvent pas être autrement ; la force de leur esprit est devenue suffisante pour former l'idée de personnalité et diriger la conduite d'après cette idée ; mais elle ne peut s'élever au-delà et donner aux actions des motifs plus généraux. La morale est comme la science, elle demande des esprits complets, elle est inabordable pour ces intelligences appauvries dans lesquelles les éléments de la pensée sont plus vivants que l'ensemble.

### Chapitre III : La suggestion et le rétrécissement du champ de la conscience

## Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Les études que nous venons de faire sur tous ces phénomènes si nombreux et si compliqués nous ont fait connaître une nouvelle forme de l'automatisme psychologique, qui, par certains côtés, se rapproche des phénomènes déjà étudiés dans les chapitres précédents, et qui, par d'autres, en diffère notablement. Parmi les auteurs qui, de nos jours, ont étudié le phénomène de la suggestion, il en est qui, entraînés par la discussion, semblent avoir élargi démesurément le sens de ce mot. Pour eux, toute action, toute pensée humaine, déterminée et régulière, semble être de la suggestion. Sans doute, ils se servaient surtout de cette expression pour faire comprendre que tous ces états réguliers, tous ces actes déterminés, étaient dus avant tout à des causes psychologiques et non à des causes physiques ; en cela ils avaient complètement raison, et ils ont contribué à rendre à la conscience l'importance qu'elle doit avoir dans l'explication de la personne humaine. Mais, cela une fois admis, il faut pourtant constater que tous les phénomènes psychologiques ne sont pas identiques et qu'il n'y a aucun avantage à remplacer les anciens mots connus de mémoire, émotion, association des idées, par ce mot nouveau de suggestion, comme si tous ces phénomènes venaient d'être découverts. Pour nous, la suggestion désigne un automatisme d'un genre particulier, celui auquel donnent naissance le langage, et en général les perceptions.

Cet automatisme est en partie analogue aux précédents. De même qu'une émotion ou une mémoire est constituée par une réunion de phénomènes partiels qui ont été agrégés, synthétisés autrefois par la conscience, de même, l'intelligence du langage et

---

<sup>1</sup> Georget. *Maladies mentales*, 126.

une perception en général sont un ensemble de phénomènes complexes, qui ont été autrefois réunis au moment où le langage a été appris, où la perception a été formée pour la première fois. Cette synthèse une fois faite, puisque nous n'avons pas à nous occuper, dans ce travail, de l'activité qui a présidé à sa formation, se conserve ; lorsqu'un de ses termes est donné, la perception totale qui est commencée se complète et amène les autres images qui la constituent. Par des lois, sur lesquelles nous n'avons pas à revenir, ces images successives forment des hallucinations, des croyances et des actes. Cela était déjà contenu dans l'automatisme des sensations et dans celui de la mémoire, il est tout naturel que ce même caractère se retrouve dans l'automatisme des perceptions.

Le langage pouvant exprimer toutes choses, il peut arriver qu'à son plus bas degré, la suggestion provoque des actes très simples, analogues à ceux que déterminaient les sensations les plus simples, et qu'à un degré plus élevé, elle provoque des changements plus complexes, analogues à ceux qu'amènent les modifications de la mémoire. Mais ces suggestions ne peuvent avoir leur puissance que parce qu'il y avait déjà un automatisme des images et des souvenirs qu'elles mettent en œuvre d'une façon plus compliquée.

Déjà, en étudiant, dans le chapitre précédent, l'automatisme de la mémoire, nous avons rencontré un fait nouveau qui semblait tout à fait étranger aux phénomènes automatiques que nous décrivions et qui venait cependant s'y mêler. Il s'agit de ces jugements que le sujet faisait de temps en temps sur ses propres phénomènes et sur les états où il se trouvait. Les phénomènes, sensations, images, souvenirs qui remplissaient la conscience, étaient amenés automatiquement ; mais, de temps en temps, ils étaient comparés, synthétisés en une idée nouvelle et complexe, celle d'une nouvelle personnalité. C'était l'activité unifiante et synthétisante actuelle de la conscience, se manifestant au milieu de l'automatisme des images et des souvenirs. Ce phénomène nouveau a pris une importance bien plus grande dans l'étude que nous venons de faire. Lorsque nos sujets devenaient capables de faire en grand nombre de ces synthèses nouvelles, de coordonner et de comparer une quantité de sensations et de perceptions, ils cessaient d'être suggestibles. Cela nous apprend que l'automatisme des perceptions, fondement de la suggestion, est le résultat d'une activité ancienne qui continue à agir de la même façon, mais qu'elle est en opposition avec l'activité actuelle de la pensée. Plus celle-ci se développe, plus elle est capable de faire des combinaisons nouvelles avec les éléments plus nombreux qui sont apportés à la conscience, plus l'automatisme est réduit. Plus l'état psychologique était simple et le champ de la conscience restreint, plus l'activité automatique était manifeste. Aussi ne pouvons-nous pas pousser plus loin notre étude dans la direction que nous avons suivie jusqu'à présent: en passant des phénomènes conscients les plus simples aux plus complexes, nous avons vu l'automatisme décroître de plus en plus. Il nous faut maintenant passer à un autre point de vue et voir si cette activité régulière et déterminée ne se dissimule pas et n'existe pas sous une autre forme quand elle paraît avoir disparu de la conscience.

Fin de la première partie : Automatisme total.